This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S^T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VI^e

MÉMOIRES

SUR DIVERS ÉVÉNEMENS

DE LA

RÉVOLUTION

ET DE L'ÉMIGRATION.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire :

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, ET SUR M. SUARD, par DOMINIQUE-JOSEPH GARAT, 2 vol. in-8°. 12 fr.

MÉMOIRES ET SOUVENIRS DE M. LE COMTE DE SÉGUR, tome 1er. 7 fr. 50 c.

MÉMOIRES DE MADAME DUHAUSSET, 1 vol. in-8°. 6 fr.

JOURNAL DE CLÉRY, suivi du Récit des événemens arrivés au Temple, par MADAME ROYALE, fille de Louis XVI, 1 vol. in-8°. 6 fr.

MÉMOIRES DE L'ABBÉ GUILLON, 1 vol. in-8°. 6 fr.

MÉMOIRES DE RIVAROL, 1 vol. in-8°. 6 fr.

MÉMOIRES DE WEBER, sur MARIE-ANTOINETTE, Reine de France, 2 vol. in-8°. 12 fr.

MÉMOIRES DU DUC DE MONTPENSIER, 1 vol. in-8°. 6 fr.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LA CATASTROPHE DU DUC D'ENGHIEN, 1 vol. in-8°. 6 fr.

MÉMOIRES DU MARQUIS DE FERRIÈRES, 3 vol. in-8°. 18 fr.

APOLOGÉTIQUE DE TERTULLIEN, nouvelle traduction publiée par A. H. DAMPMARTIN, auteur des Mémoires sur divers événemens de la Révolution et de l'Émigration, *un volume in*-12. 2 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES ET DES MAURES EN ESPAGNE, par Joseph CONDE, 3 vol. in-8°. 18 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE MACHIAVEL, contenant une traduction nouvelle et complète du *Prince*, et un Extrait des autres ouvrages de cet écrivain, par Léon HALEVY, 2 vol. in-18. 6 fr.

LE MEXIQUE, OU TABLEAU DE LA NOUVELLE-ESPAGNE, par M. BULLOCH, 2 vol. in-8°. et atlas. 20 fr.

GALERIE MORALE DE M. LE COMTE DE SÉGUR, 3 volumes in-8°. 18 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins Saint-Jacques, n. 14.

MÉMOIRES

SUR DIVERS ÉVÉNEMENS

DE LA

RÉVOLUTION

ET DE L'ÉMIGRATION;

PAR A. H. DAMPMARTIN,

MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI.

Que j'envie le sort de ceux qui n'ont.....
d'aventures à conter à personne.

CHATEAUBRIAND.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ HUBERT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 222.

MDCCCXXV.

74.9123-190

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS QUI SONT CITÉS DANS CET OUVRAGE.

A.

Abeilard.
Aboncourt (d').
Achard.
Adam.
Adisson
Adolphe (prince) d'Angleterre.
Adrien.
Aigaillers (le baron d').
Albert de Rioms (le comte d').
Albignac (baron d').
Alençon (d').
Allut.
Alvensleben (baron d').
Amelot.
Ancillon.
Andelard (abbé d').
Angoulême (Monseigneur le duc d').
Angoulême (Madame, duchesse d').
Anhalt (le prince François d').
Anhalt-Dessau (le prince d').
Anselme (d')
Antoine.
Anville (la duchesse d').
Apchier (le marquis d').
Archevêque (l').
Argens (le marquis d').
Arçon (d').
Aristide.
Arnold.
Artois (Monseigneur le comte d').
Assas (le chevalier d').
Asson (le comte d').
Aubier (le baron d').
Aubigné (d').
Aubusson (d').

Audin.
Aufidius-Rufus.
Augier (d').
Autichamp (marquis d').

B.

Bagest.
Barbier.
Barnave.
Barri (comtesse du).
Barthélemy.
Bassompierre (maréchal de).
Bayard.
Beauffremont (prince de).
Beaumetz.
Beaumont (comte de).
Beauregard.
Beausset (cardinal de).
Behem.
Bender (le maréchal).
Beon (le comte de).
Berat (le comte de).
Bernardin de St.-Pierre.
Berry (Monseigneur le duc de).
Berry (Madame la duchesse de).
Berthier (le prince).
Bethisy (de), évêque d'Uzès.
Besson (de).
Beurnonville (maréchal de).
Benthinaye (le chevalier de la).
Biesve (de).
Biesve (mademoiselle de).
Bigonet.
Biron (le maréchal de).
Biron (le duc de).
Bischoffswerder (le baron de).
Blesus.
Boisseulh (le marquis de).
Balivière (l'abbé de).
Bonnal (M. de), évêque de Clermont.
Bordeaux (Monseigneur le duc de).
Borghese (le chevalier de).
Bosch (de).
Boufflers (le chevalier de).
Boulainvilliers.
Bourbon (Monseigneur le duc de).
Bourbon-Busset (le vicomte de).
Bourdonnaye (le comte de La).
Boussemard.
Bouthillier.
Brantôme.
Briche, l'aîné.
Briche, le cadet.

Briche (le vicomte de).
Brienne (le cardinal de).
Brionne (la comtesse de).
Brissac le duc de).
Brissac (le maréchal Charles de).
Bristol (le lord évêque de).
Broglie (le maréchal de).
Broglie (le comte de).
Broglie (le prince Victor de).
Brunswick (le duc de).
Brutus.
Buffon.
Buonaparte.
Burke.
Bussi (le comte de).

C.

Caillard.
Calonne (de).
Calvo (de).
Cambon (le chevalier de).
Camille-des-Moulins.
Cappadose (Cadet).
Capelis (le marquis de).
Caraman (le comte Victor de).
Caraman (le marquis de).
Carneville (le comte de).
Castellane (le comte de).
Castries (le maréchal de).
Catel.
Catherine II.
Caton.
Cazalès.
Ceverac.
Chamisot (le marquis de).
Chapuis (mademoiselle).
Charlemagne.
Charles Ier.
Charles III.
Charles V.
Charles VI.
Charles VII.
Charles VIII.
Charly (le comte de).
Charon (le lieutenant).
Charrin (de.)
Châteaubriand (le vicomte de).
Chateauroux (la duchesse de).
Châtre (le vicomte de La).
Chastillon (le connétable de).
Chavagnac.
Chénier.
Chênedollé (de).
Choiseuil (César de).
Choiseuil (le duc de).
Choiseuil-Meuse (le comte de).
Cherisi (le marquis de).
Choisi (le général).

Cicé (Champion de), archevêque de Bordeaux.
Cicéron.
Clermont-Tonnerre (le comte de).
Cohen, d'Amsterdam.
Cohen, de Berlin.
Coligny (l'amiral de).
Colombe (La).
Colona (le comte de).
Condé (le grand).
Condé (Monseigneur le prince de).
Condorcet.
Conflans (le marquis de).
Corberon (le baron de).
Courtois (de).
Crenay (le comte de).
Curel.
Custine (le comte de).

D.

Damas (le comte de).
Damoclès.
Dangers.
Dampierre (le baron de).
David.
Decker.
De Clario.
Delille.
Desbarreaux.
Després.
Dietrich (le baron).
Dille.
Dillon (le comte Théobald de).
Dillon (le comte de).
Doiré.
Dôle (évêque de).
Dolgorouky (la princesse).
Douet (madame).
Dudresnay (madame).
Dugueselin (le connétable).
Dulac (le marquis).
Dulau (le marquis de).
Dumourier.
Duportail.
Duprat.
Duvignet (madame).
Duvivier.

E.

Eckhardstein (le baron d').
Ecquevilly (le comte d').
Ecquevilly (le vicomte d').
Egmont (le comte d').
Elgin (lord).
Elisabeth (Madame).

Engestroem (le comte d').
Enghien (Monseigneur le duc d').
Enkel (mademoiselle.)
Erman (pasteur).
Escars (le duc d').
Esterno (le comte d').

F.

Fabert (le maréchal de).
Falaiseau (le marquis de).
Fargue (le comte de).
Férand.
Ferdinand (le prince Louis) de Prusse.
Ferdinand (princesse Louis) de Prusse.
Ferrière (maréchal de camp).
Fezensac (le comte de).
Fiesque (le comte de).
Filistri.
Flachslanden (le baron de).
Flahaut (la comtesse de).
Flau (le comte de).
Florian (le chevalier de).
Foix (St.-).
Folnei (le comte de).
Fontanes (le comte de).
Fouché, duc d'Otrante.
Fournier-Sarlovèze (le comte).
Fraguier (le marquis de).
François Ier.
François de Guise.
Frédéric II.
Fréderic-Guillaume II.
Frédéric-Guillaume III.
Fresnel (le comte de).

G.

Galaisière (de La).
Gardel.
Gelb (le lieutenant-général de).
Genevières.
Genlis (madame la comtesse de).
Germain (le comte de St.-).
Gibert (de).
Gley.
Goirand (Maurice).
Golowkin (la comtesse Natalie de).
Gottesheim (le baron de).
Gouvion (de).
Graves (le vicomte de).

Grangier.
Gribauval (le lieutenant-général de).
Gualtieri aîné.
Guise (le duc Henri de).
Guiton.
Gusman.
Guyot.

H.

Hamilton.
Harcourt (le duc d').
Harpe (La).
Hardenberg (le comte de).
Haugwitz (le comte d').
Hector (le lieutenant-général d').
Henri II.
Henri III.
Henri IV.
Henri (le prince) de Prusse.
Herman, conseiller d'Etat.
Hertzberg (le baron de).
Hervilly (d').
Hesse (le landgrave de).
Hesse-Darmstadt (le prince Louis-Frédéric de).
Heyman (le baron d').
Hill (madame de).
Hugues-Capet.

I.

Igenheim (la comtesse d').
Ivergny (le marquis d').

J.

Jaucourt (le comte de).
Javon (le marquis de).
Jéroboam.
Joinville.
Joseph (l'empereur).
Jourdan *Coupe-tête*.
Jullien (le baron de St.).

K.

Kalkreuth (maréchal de).
Katt (le baron de).
Kaunitz (le prince de).
Keith (le baron de).

Kirscheim (président).
Kellermann (maréchal).
Klinglin (le baron de).
Knobelsdorff (le mar^al de).
Knyphausen (le baron de).
Kœckritz (le major de).
Krudener (la baronne de).

L.

Labeaume (conseiller).
Laborde.
Laboureur.
Lafayette (le marquis de).
Lafontaine.
Lameth (le comte Alexandre de).
Lameth (le comte Charles de).
Laporte Vezin (le comte de).
Larochefoucault (le duc de).
Latourdaigue (le baron de).
Lécuyer.
Léopold (l'empereur).
Lesdiguière (le connétable de).
Liautaud (le chevalier de).
Lichtenau (la comtesse de).
Lille (l'abbé de).
Limon (le marquis de).
Lœwendal (le maréchal de).
Lombard.
Lorraine (le prince Charles de).
Lorraine (le prince Joseph de).
Louis (St.-).
Louis X.
Louis XI.
Louis XII.
Louis XIII.
Louis XIV.
Louis XV.
Louis XVI.
Louis XVIII.
Louis (prince) de Prusse.
Louise (princesse) de Prusse.
Louvois.
Loys de La Chassagne.
Lucchesini (marquis de).
Luckner (maréchal de).
Lucullus.
Lutzow (major).
Luxembourg (le duc de).

M.

Madagnon.
Magalon (madame de).

Magron.
Mainviel.
Malesherbes.
Malet.
Mallet du Pan.
Marche (le comte de La).
Marche (Mlle. de La).
Marie-Antoinette, reine de France.
Marie-Stuart.
Marie-Thérèse, impératrice.
Marmontel.
Martange (le marquis de).
Martin (le comte de St.-).
Maupetit (le général de).
Maury (l'abbé).
Marquet de Villeneuve.
Mauroy (le marquis de).
Mayenne (le duc de).
Mai (le maréchal de).
Menou (le comte Charles de).
Méot (restaurateur).
Merian.
Mercy-d'Argenteau (le comte).
Metellus.
Mirabeau (le comte de).
Mœllendorf (le maréchal de).
Molière.
Monnier (maréchal de camp).
Montaigne.
Montauban.
Montazet (le marquis de).
Montbrun (le comte de).
Montchal (le comte de).
Monteynard (le marquis de).
Montesquiou (le marquis de).
Montesquiou (le baron de).
Montjoie (le chevalier).
Montboissier (le baron de).
Montlozier (le comte de).
Montrevel (le maréchal de).
Montmorenci (le comte de Laval).
Montmorenci (Mathieu de).
Montmorenci (Henri de).
Montmorenci (la comtesse de).
Mortemart (le duc de).
Moustier (le marquis de).
Moyencourt.
Muy (le comte de).

N.

Nadaillac (la marquise de).
Narbonne-Fritzlar (le comte de).

Nassau (le prince de).
Necker.
Nivernois (le duc de).
Noailles (le vicomte de).

O.

Ollivier.
Orange (le prince d').
Orléans (le duc d').
Otto.
Osy.

P.

Palissot.
Panin (le comte).
Panin (la comtesse).
Pausanias.
Penthièvre (Monseigneur le duc de).
Périgord (le comte de).
Pernetti.
Pétion.
Pétrarque.
Philippe-le-Bel.
Philippe-Auguste.
Philippe de Valois.
Pichegru.
Pinto (la comtesse de).
Pisistrate.
Planelly de La Vallette (le marquis).
Platon.
Plutarque.
Polybe.
Pomme, père.
Pomme, fils.
Pompadour (la marquise de).
Portius.
Potra (le chevalier de).
Pradier.

Q.

Quinte-Curce.

R.

Rabaud (Paul).
Rabaud de St.-Etienne.
Racine.
Radal.
Radot.
Reine douairière de Prusse (la).
Renaud.

Réveillon.
Rey (le lieutenant-général).
Richelieu (le cardinal de).
Richelieu (le duc de).
Rietz.
Riszner (le conseiller).
Rivarol (le comte de).
Rivarol (le vicomte de).
Robeck (le prince de).
Rochambeau (le maréchal de).
Rochechouart (le duc de).
Rochefoucault (le duc de La).
Roch (le général).
Rohan (le prince de).
Rolles (le comte de).
Rosambeau (le président de).
Rossel (le comte de).
Rotalier (le comte de).
Rousseau.
Rozan (l'abbé de).

S.

Saint-Chamand (le marquis Melchior de).
Saint-Méxent (le marquis de).
Saint-Paul (le baron de).
Saint-Pouange.
Sales (le comte de).
Salm (le prince de).
Samson.
Saportas.
Saturnan.
Saxe (le chevalier de).
Saxe (le maréchal de).
Sène des Maisons.
Shadow (le comte de).
Schmitz (banquier).
Schmettau (le baron de).
Schœnberg (madame de).
Schœnberg (le capitaine).
Schulemburg (le comte de).
Scipion l'Africain.
Ségur (le maréchal de).
Sérent (madame la duchesse de).
Sérent (le comte de).
Servan (le lieutenant-général de).
Servies.
Sévigné (madame de).
Sieyes (l'abbé).
Simon.
Soissons (le comte de).
Solon.
Sombreuil (le comte de).
Spada (le comte de).
Spinola.

Staël (la comtesse de).
Stainville (le maréchal de).
Stanislas.
Stengel (le général).
Stuart (le général).
Suffren (le bailli de).
Sully (le duc de).

T.

Tacite.
Tarac (mademoiselle de).
Talleyrand-Périgord (le prince de).
Target.
Thémistocles.
Thiéry.
Thirion.
Thiébauld, de l'académie de *Berlin*.
Tibère.
Tingry (le prince de).
Toiras.
Toulouse-Lautrec (le marquis de).
Tournal.
Tresne (le marquis de La).
Trésor (le marquis du).
Tressan (le comte de).
Turenne (le vicomte de).
Turpin (de).

U.

Urfé (d[illegible])
Uzès (le duc d').

V.

Valence (le marquis de).
Valette (madame de La).
Valière (la duchesse de La).
Valincour (de).
Vauban (le maréchal de).
Vaubecourt (le marquis de).
Veaux (le maréchal de).
Verdier (madame).
Vestris.
Vezins (le comte de).
Vaudreuil (le marquis de).
Vibraye (le marquis de).
Villars (le maréchal de).
Ville (le marquis de).
Villeroi (le marquis de).
Villot (le général).

Viomenil (le maréchal de).
Voltaire.
Vouland.
Vouland (Alexandre).

W.

Waldeck (le prince de).
Waldner (le baron de).
Wallenstein (le comte de).
Washington.
Wilhelmine-Amélie, reine de Prusse.
Wittenkoff (le lieutenant-général de).
Wittgenstein (le général).
Wittgenstein (le comte de).

Y.

Ygnon (le comte de St.-).
York (le duc d').

Z.

Zelle (le docteur).
Zuboff (le comte).

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ouvrage que nous donnons aujourd'hui au public se compose de trois parties. La première parut à Berlin, dans l'année 1799; elle portait le titre d'*Événemens qui se sont passés sous mes yeux pendant le cours de la Révolution française*, et se termine au jour où l'auteur, pensant que les circonstances ne permettaient plus de demeurer en France, abandonna, suivi de plusieurs d'entre ses camarades, sa patrie coupable et désolée. Elle obtint un cours rapide dans l'Allemagne, mais elle est peu connue en France, le gouvernement consulaire en ayant interdit l'importation; quelques exemplaires en furent saisis chez M. Pougens. Elle reparaît avec de légers changemens rendus nécessaires pour donner de l'ensemble à l'ouvrage entier, qui doit faire désormais un tout homogène. L'auteur avait eu l'heureuse idée de lui donner pour épigraphe le passage suivant, imprimé par l'abbé Dubois en 1730.

« Je ne veux pas entrer dans des détails odieux « pour les États et pour les particuliers, et je me

« contenterai de dire que l'esprit philosophique qui « rend les hommes si raisonnables et pour ainsi dire « si conséquens, fera bientôt d'une partie de l'Eu- « rope ce que firent autrefois les Goths et les Van- « dales, supposé qu'il continue à faire les mêmes « progrès qu'il fait depuis quarante ans. »

A sa sortie de France, les progrès des armées révolutionnaires ayant forcé l'auteur de s'éloigner tour à tour des Pays-Bas autrichiens et de la Hollande, il avait enfin trouvé une retraite paisible à la cour de Frédéric-Guillaume II. Ce monarque, digne d'amour et de respect, et à qui les émigrés français doivent le tribut de reconnaissance qu'imposent des bienfaits offerts avec délicatesse, a été, durant sa vie comme après sa mort, l'objet d'outrages non moins sanglans qu'injustes. Mirabeau avait donné le signal du déchaînement. Sur les traces de ce redoutable artisan de révolutions une foule d'écrivains assaillirent la mémoire de Frédéric-Guillaume II par des diatribes amères, des anecdotes ridicules, des épigrammes déchirantes et des récits mensongers. M. de Dampmartin avait vu ce monarque de près, il en avait obtenu des marques de bienveillance, et pénétré d'attachement et de reconnaissance, il hasarda dans plusieurs occasions de combattre des adversaires au nombre desquels comptent plusieurs hommes qui font autorité dans les lettres. Ce furent ces sentimens qui dictèrent l'épître dédicatoire que l'on trouve à la tête de la première édition de l'ouvrage

imprimé à Berlin. Cette pièce fait trop d'honneur au cœur de l'auteur pour que nous ayons voulu manquer de la reproduire ici. Nous sommes convaincu que les lecteurs la verront avec intérêt.

« AU FEU ROI DE PRUSSE.

« *Multis ille bonis flebilis occidit.* (Hume.)

« *A tout homme de bien sa mort coûta des larmes.*

« Je nourrissais la douce espérance de consacrer aux loisirs d'un roi magnanime cet écrit dont il ne dédaigna pas de m'ordonner la rédaction. Trompé dans ma plus chère attente, je le dépose sur sa tombe. Cette démarche, quoique douloureuse, semble cependant modérer l'amertume de mes regrets. Ma faible voix prévient celle de la postérité qui s'empressera de rendre à ce prince de plus dignes hommages.

« Après qu'un siècle se sera perdu dans l'immensité du néant, l'histoire, tribunal inaccessible à la haine, à la flatterie, peindra de ses plus riches couleurs Frédéric-Guillaume II. Nos derniers neveux répéteront que la nature orna ce monarque de dons magnifiques. Ses traits nobles et son maintien majestueux imprimaient le respect. Son regard attrayant et son sourire gracieux pénétraient d'émotion les êtres sensibles ou portaient l'espoir dans le sein des victimes de l'infortune. Sa valeur égalait celle des héros les plus renommés. Son esprit agréable brillait d'une foule de connaissances. Son cœur était le

sanctuaire des sentimens les plus délicats et les plus humains. Son âme brûlait de la passion de l'honneur et de l'amour de la justice. Son caractère, formé de la réunion de si glorieux attributs, rappelait à chaque instant cette loyauté chevaleresque qui servit long-temps de support à la grandeur comme à la vertu. Ombre illustre! si dans l'éternel séjour de la paix et de la félicité, vous laissez tomber un regard sur cette terre qui trop souvent est un théâtre de faiblesses et d'inconséquences, vous contemplerez avec délice votre auguste successeur. Il conserve pour la mémoire de son père une tendre vénération et donne l'exemple, si rare à toutes les époques, de remplir avec une intéressante et scrupuleuse exactitude ses fonctions de Roi, ses devoirs d'homme. Il se consacre tout entier au bonheur de sujets qui le chérissent. Il ne reçoit la récompense de ses pénibles travaux et de ses nombreux sacrifices que des mains d'une compagne au-dessus de toute louange, et dont l'empire sur les cœurs n'avait pas besoin de paraître soutenu par l'éclat du trône : il prouve à l'Europe la justesse de ces paroles qui furent tant de fois répétées de l'accent le plus senti : Mon fils est un homme vertueux.

« Ombre illustre! vous regarderez avec attendrissement votre épouse vénérable qui, toujours occupée d'un souvenir précieux, ne soulage sa profonde douleur que par des actes de bienfaisance.

« Vous verrez avec une indulgente bonté quelques

mortels obscurs qui baignent de pleurs la pierre sous laquelle des restes sacrés reposent. Leur dévouement est sans bornes : il ne prit naissance ni dans un vil intérêt, ni dans une orgueilleuse ambition ; il survivra donc aux outrages du temps comme aux vicissitudes de la fortune. »

En recevant l'ouvrage, Frédéric-Guillaume III adressa à l'auteur la lettre suivante :

« Je vous remercie de m'avoir envoyé votre ou-
« vrage sur les événemens de la révolution qui se
« sont passés sous vos yeux, l'idée d'en faire hom-
« mage à la mémoire de mon père est neuve,
« digne de votre cœur et faite pour vous assurer
« mon estime ou du moins pour la justifier. En vous
« répétant l'assurance de mon intérêt, je prie Dieu
« de vous avoir en sa sainte et digne garde.

« Berlin le 21 mars 1799. »

La seconde partie de ces mémoires a été mise au jour en 1818. Elle ne formait alors qu'une brochure intitulée *Coup d'œil sur les campagnes des émigrés*, et qui a été promptement épuisée. Elle reparaît ici augmentée et développée. L'auteur n'a cependant point oublié que le corps de Condé a eu son historien. Il n'a guère parlé que des événemens dont il a été le témoin lui-même, l'ouvrage de M. le marquis d'Ecquevilly ne laissant rien à désirer sur une partie bien intéressante de l'émigration. Il a cru qu'un coup d'œil sur les autres cir-

constances où se sont trouvés *les voyageurs d'un moment* compléterait le tableau militaire de l'émigration. Du reste, l'auteur a conservé de la reconnaissance aux procédés honnêtes de M. le marquis de Montesquiou, qui aurait pu facilement entraver les projets de ses camarades et les siens pour sortir du royaume.

Dans la troisième partie enfin, qui est inédite, M. de Dampmartin trace le précis de son séjour à Berlin. Peut-être aimera-t-on à y recueillir le portrait de plusieurs personnages qui appartiennent à l'histoire, portraits qui ne s'accorderont pas toujours avec l'opinion générale, diverses anecdotes de la cour de Prusse et des circonstances relatives à la mort du feu roi et aux premiers momens du règne de Frédéric-Guillaume III. Nous pouvons certifier que les récits de l'auteur ne s'écartent jamais d'une vérité à la fois impartiale et scrupuleuse. Le caractère de M. de Dampmartin doit en être d'ailleurs un sûr garant aux yeux de tous ceux qui le connaissent.

MÉMOIRES

SUR DIVERS ÉVÉNEMENS

DE LA RÉVOLUTION

ET DE L'ÉMIGRATION.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Réflexions préliminaires. — But de l'auteur en publiant son ouvrage.

Les révolutions sont des époques funestes pour l'homme honnête et bon : il succombe, tourmenté par l'homme turbulent et méchant. Lors de ces secousses terribles, les fortes passions s'emparent hautement d'une dangereuse prééminence; les qualités attachantes et les vertus respectables excitent souvent la haine, et presque toujours attirent le mépris.

Malheur donc, sans nulle ressource, aux êtres nés doux et sensibles! ils languiront humiliés, ils gémiront outragés, ils périront persécutés, tandis que l'intrigant habile, le fanatique violent et l'hypocrite profond usurperont l'autorité. Enthousiastes des révolutions, répondez à ce reproche qui suffit pour vous confondre! « Vos pernicieuses erreurs écrasent les gens de « bien, élèvent les gens corrompus. »

Cependant la fermentation qui met au jour les matières les plus impures de la société, n'en produit pas moins des résultats imposans. Tout homme actif s'empare de la place où son talent l'appelle. Ces lisières sociales que la sagesse resserre pour le moins autant que le préjugé, sont tout-à-coup rompues; le génie, libre d'entraves, prend un vol audacieux; les rangs, qu'il était le plus honorable d'atteindre, paraissent occupés par des personnages naguère obscurs. Des événemens imprévus forcent de reconnaître que l'importance et les difficultés dont les emplois éminens semblent enveloppés, naissent en grande partie d'une illusion qui s'entretient avec art pour l'avantage public, mais qui s'évanouit devant les caractères entreprenans et fermes. On découvre qu'il n'existe pas de tentative qui surpasse le pouvoir qu'exerce l'intré-

pidité soutenue. On s'étonne du peu de force réelle des objets qui, dans l'éloignement, inspiraient le plus d'effroi. Tout vit, tout s'anime. Que de palmes préparées pour les historiens!

L'écrivain placé près des grands événemens reconnaît l'impossibilité de saisir leur ensemble; il désire en vain d'être impartial: l'intérêt, l'amour-propre, les préventions, soit d'amitié, soit d'éloignement, et parfois même les habitudes le séduisent, l'aveuglent, l'égarent, souvent même à son insu; si la raison le sauve de cet inconvénient presque inévitable, le manque de témoins dignes de confiance l'arrête dès les premiers pas qu'il hasarde. Comment d'ailleurs pénétrerait-il les vues des acteurs qui se montrent sur la scène, lorsque tous les principes sont effacés? Une révolution, dans son cours destructeur, produit des changemens moraux et physiques dont tous les êtres se sentent plus ou moins affectés; quelquefois ces changemens sont brusques, causent une surprise générale, et allument tantôt le courroux et tantôt l'admiration des partis opposés; mais presque toujours ils sont lents et imperceptibles, quoique certains. Qu'à la suite de nos longs troubles un observateur, doué d'intelligence et de mesure, compare les hommes qui

sont maintenant sous ses yeux avec les homme
qui vivaient dans les jours paisibles, il ne trou
vera point de ressemblance : ni le rang, ni l'âg
ni le sexe ne mettent au-dessus de cette altéra
tion générale. Existerait-il un seul Français qu
pût être reconnu dans le portrait que vingt anné
auparavant une main habile en aurait tracé
Nulle des incalculables nuances de secte n'a ser
de préservatif.

L'esprit de parti fomente les passions, exagè
les traits et dénature les objets. Le défenseur d
nos opinions brille de l'assemblage des plus bell
qualités ; leur adversaire languit sous le poids d
défauts déshonorans. De toutes parts des arrê
contradictoires retentissent; les actions préc
dentes, bonnes comme mauvaises, ne sont pl
appréciées ; les années embellies par la vertu
celles souillées par le vice restent dans un ég
oubli : on est ange ou monstre, selon la manièr
différente de juger des questions trop épineus
pour être généralement bien saisies; souvent l
habitudes, les goûts et les circonstances jette
dans l'erreur, ou bien mènent à la vérité sa
que le caractère mérite ni reproches ni louang
sans que l'ame soit ni plus corrompue ni pl
élevée.

De nouvelles liaisons se forment, et des in

mitiés éclatent; le héros ancien est traîné dans la fange d'où l'on tire son successeur; les opinions avantageuses se prennent, se quittent et se reprennent avec une indécente légèreté. Que d'hommes depuis 1789 ont éprouvé des triomphes et des abaissemens alternatifs, parce que le calme, père de la justice, n'était pas encore revenu! d'ailleurs, à toutes les époques, les esprits vains et légers prononcent, d'un ton solennel, des jugemens qu'ils rétractent sans honte de montrer leur inconséquence. Il devient facile, pour peu que l'on ait vécu dans le monde, de rassembler des exemples nombreux qui servent de preuve à cette vérité.

Peu d'années avant la révolution, ma compagnie était en quartier près d'une ville dont les eaux minérales réunissaient nombre de personnes d'un rang élevé. Des sociétés charmantes m'accueillirent avec complaisance. Je désirai de reconnaître, autant qu'il serait en mon pouvoir, les égards qui m'avaient été prodigués. Pour remplir cet objet, j'offris de donner dans mon village une petite rencontre à la fois champêtre et militaire. Au nombre des étrangers attirés en ce lieu, un homme, plein d'esprit et de connaissances, paraissait avec éclat; mais il était jugé fort différemment par les dames. Mon premier

soin fut de le prier : cette démarche *fit jeter les hauts cris*. La femme la plus considérable m'adressa de très-vives représentations ; mes réponses me valurent des reproches qui ne parvinrent pas à m'ébranler. Le dépit parut alors à son comble ; mon adversaire, jolie, aimable et duchesse, n'était pas encore familiarisée avec les contrariétés. Une scène orageuse se termina par l'assurance positive de ne se rencontrer de la vie avec une *espèce* sans mœurs, sans maintien et du ton le plus détestable. Je ne serais jamais sorti d'embarras si l'homme sur le tapis ne s'était pas facilement aperçu de différens pourparlers dont il devina le sujet, mais qu'il méprisa. Sa complaisance le fit se dégager sous un prétexte plausible.

Au huitième mois de la révolution, j'étais un jour chez la femme dont le rigorisme m'avait causé tant d'impatience ; son inquiétude éveilla ma curiosité. Je l'interrogeai : « C'est, me répondit-elle, « que, depuis trois semaines, je sollicite en vain « pour qu'un membre fameux de l'assemblée me « donne quelques momens. Le désir de le pos- « séder est si vif, que pas un seul dîner ne reste « à sa disposition ; mais aussi quel homme ex- « traordinaire ! que de génie, que de courage, « que de grandeur d'âme il rassemble au su-

« prême degré ! » J'applaudis sincèrement à cet éloge qui se donnait avec autant de justice que de chaleur : je n'eus garde d'observer que l'homme extraordinaire était le même que l'on avait précédemment proscrit. Selon toutes les apparences, la dame n'a jamais soupçonné la contradiction de ses sentimens. Si, par quelque hasard, cet ouvrage tombe entre ses mains, une circonstance, peut-être effacée de sa mémoire, s'y retracera. L'abbé Maury, car c'est sur lui qu'ont été prononcés des jugemens si contradictoires, a, pendant la durée de sa brillante mais orageuse carrière, tour à tour acquis et perdu des partisans qui, à telle époque, le déchiraient avec acharnement, comme à telle autre ils l'avaient loué avec enthousiasme.

Il faut que la terre renferme depuis bien des années les dépouilles des personnages dont un auteur forme le dessein d'écrire l'histoire. Un siècle suffit à peine pour effacer toutes les impressions qui ont été reçues. Les qualités comme les faiblesses domestiques ne contribuent pas à la formation du caractère historique, pendant qu'elles dictent presque en entier les arrêts des contemporains. Ceux qui passent leur vie près des gens les plus célèbres ne les croient pas intérieurement de grands hommes ; lorsque leur voix se

joint au cri général, c'est moins une estime sentie qui l'inspire qu'une honnêteté complaisante ou une hypocrisie timide. Plusieurs noms nous pénètrent de respect et d'admiration; si ceux qui les rendirent illustres revoyaient le jour, notre prestige s'évanouirait dans un commerce familier. La guerre, par une suite des agitations, des fatigues et des dangers dans lesquels ceux qui la font se trouvent jetés, soutient seule un homme au sommet de la gloire; mais la paix fane en peu d'années les lauriers les plus éclatans. Le public se prête sans peine, moins par une conviction sincère que d'après un mouvement d'envie, à flétrir du reproche de médiocrité le général que, durant des campagnes heureuses, son enthousiasme plaça parmi les héros.

Les troubles de la France sont encore trop près de leur origine pour que l'histoire puisse déjà en être écrite. Cette entreprise, superbe pour nos descendans, nous conduirait à d'humiliantes erreurs. L'extrême difficulté qui se rencontre pour resserrer dans un seul lit tant de canaux divers et souvent contraires, n'est pas le seul obstacle à vaincre; nos cœurs, déchirés par des plaies encore saignantes, nous entraîneraient, malgré les efforts les plus généreux; la douleur, le sentiment, peut-être l'intérêt outrageraient,

même contre notre aveu, la vérité qui, comme le dit Polybe, « est à l'histoire ce que les yeux « sont aux animaux. »

Si l'honneur de bien exécuter l'histoire de notre temps ne nous appartient pas, nous semblons appelés à l'avantage de préparer les matériaux qui sont nécessaires pour sa composition. Les mémoires particuliers acquièrent de la valeur, inspirent de la confiance en proportion de la proximité qui existe entre l'époque où les événemens se sont passés et celle où ils ont été rassemblés. Les faits atteignent un très-haut degré de certitude, lorsque les personnes auxquelles on les attribue vivent encore, et peuvent les nier s'ils sont faux, ou les éclaircir s'ils sont seulement altérés. Plus tard, l'historien s'empare des morceaux détachés ; et, le flambeau d'une saine critique à la main, il les examine, les compare et les discute avec impartialité.

Les temps paisibles ne produisent qu'un petit nombre de mémoires ; des ministres, des généraux, des secrétaires d'État, tout au plus des favoris peuvent les entreprendre; eux seuls pénètrent à travers ces nuages épais dont les ministères, toujours inquiets et jaloux, enveloppent les ressorts qui font mouvoir les Etats. Lors-

que des écrivains, placés loin du théâtre des affaires, publient des mémoires, ils ne travaillent que pour les lecteurs oisifs; leurs ouvrages éphémères et suspects trouvent dans des titres frivoles l'avantage d'être parfois tirés de l'oubli. Quelques tracasseries subalternes de cour qui paraissent d'une haute importance aux courtisans vulgaires, mais que la postérité condamne au mépris; quelques aventures galantes qui sont célébrées avec complaisance par la fatuité, mais que la sagesse voit avec dégoût; quelques anecdotes personnelles qui deviennent des événemens considérables, grâce à la présomption des parties intéressées, mais que la raison rejette parmi les puérilités fastidieuses : ces frivoles matériaux valent à certains écrits une vogue qui attend peu pour tomber.

Les crises révolutionnaires présentent au contraire un état des choses fort différent : les manœuvres sourdes, que l'on nomme ministérielles, se montrent à découvert; des milliers d'acteurs jaillissent du fond de l'obscurité, sortent du sein du repos et enlèvent les emplois; le citoyen du dernier ordre s'assure, par l'audace ou par le talent, un pouvoir d'influence sur le destin de sa patrie; les événemens se pressent avec abondance et rapidité, de sorte que plusieurs mains

deviennent nécessaires pour les rassembler ; la richesse, la grandeur et l'autorité ne restent plus concentrées dans un seul point ; elles se répandent avec confusion.

Tant que les ressorts du gouvernement agissent avec régularité, la cour d'une monarchie puissante est un foyer d'où partent des rayons de lumière pour éclairer et pour vivifier les différentes parties de l'Empire. Tout au plus les lieux voisins souffrent de l'excès d'une chaleur que l'éloignement rend à la fois douce et salutaire : dès qu'une révolution éclate, les factieux arrachent du foyer des torches qu'ils lancent avec fureur et qui causent un violent incendie ; les plus superbes monumens deviennent la proie des flammes, ils tombent en ruines embrâsées, le sang des victimes immolées ruissèle de tous côtés. Cependant les feux qui s'apaisent par degrés s'éteignent à la suite de longs ravages ; un froid morne finit par leur succéder, il s'avance des extrémités, il gagne le centre, il menace d'un engourdissement général que l'on s'efforcera peut-être sans succès de prévenir. Les chefs de faction se vantaient orgueilleusement qu'ils modéreraient la chaleur, selon eux excessive, du grand foyer ; leurs attentats l'ont étouffé ; tout espoir de le ranimer est désormais presque chimérique.

A moins que de grands efforts ne soient mis en usage avec énergie et avec constance, la postérité n'arrêtera ses regards que sur un amas de cendres glacées (1).

Les maux les plus graves pèsent sur un état sans ébranler l'homme vraiment magnanime. Loin de s'abandonner à une stérile douleur, il cherche avec fermeté des remèdes salutaires; il les découvre quelquefois, du moins il s'applaudit de la ferme résolution de ne rien négliger pour remplir des devoirs sacrés. Lorsque les troubles publics éclatent, nul ne peut, sous aucun prétexte, refuser à la patrie le secours de ses forces et de ses talens; les excuses les plus spécieuses sont déplacées. Solon proscrivit avec une juste sévérité le malheureux égoïste qui demeurait spectateur indifférent au milieu des agitations de son pays. Ce n'est que lorsque la ruine de l'État semble totale qu'il devient sage de se pénétrer des conseils que Caton mourant adresse à son fils : « Quand le vice règne, quand l'au-

(1) Le lecteur voudra bien ne pas perdre de vue que ce passage a été composé durant des jours d'exil dont personne ne prévoyait le terme. L'harmonie des souverains de l'Europe, les vertus des Bourbons et la bienveillance paternelle de Dieu ont amené le triomphe de la légitimité. Je rends grâce au ciel que mon langage soit devenu celui d'un mauvais prophète.

« torité tombe entre les mains d'hommes impies,
« le poste de l'honneur se trouve dans une noble
« retraite (1). »

Au sortir de la fermentation générale dont les habitans de l'Europe ont été agités, le moyen peut-être le plus assuré de dissiper l'erreur et de ramener la tranquillité, doit se trouver dans le récit des circonstances diverses des peines et des angoisses que les Français, malgré leur éclat au dehors, ont souffertes intérieurement durant plusieurs années. Tout homme qui se rappelle d'avoir été, soit témoin, soit acteur dans des circonstances d'un certain intérêt, ne peut, ce me semble, se soustraire à l'obligation de les publier pour l'utilité commune; son silence devient un tort réel. Convaincu de ce principe, je trace une ébauche d'un petit nombre d'événemens de la révolution. Mon existence sociale me tenait, il est vrai, loin des grandes convulsions; mais elle m'a mis à portée de plusieurs secousses dont les résultats ne sont pas restés tout-à-fait indifférens.

Il se présente deux excès dangereux : l'un attribue aux événemens une importance qui ré-

(1) Tiré de la *Mort de Caton*, tragédie d'Addisson que j'ai traduite de l'anglais en 1784, et fait imprimer à Strasbourg en 1788.

pond mal à leur valeur réelle ; l'autre rejette, comme méprisables, des causes en apparence frivoles qui produisent cependant des effets sérieux. Mes soins tendront à marcher à une distance égale de ces écueils, trop heureux si je ne vais pas m'y briser.

Je pourrais facilement enrichir mon travail de plusieurs anecdotes que je devrais à des hommes qui méritent la confiance par leurs lumières et par leur honnêteté ; mais, du moment où l'on se prête à recevoir des témoignages étrangers, le cercle, commencé avec mesure, s'étend bientôt et finit par n'avoir plus de bornes. Je ne m'écarterai donc, sous aucun prétexte, du récit des événemens qui se sont passés sous mes yeux ; je ne me permettrai des réflexions qu'avec réserve ; je ne prononcerai pas de jugemens, dans la crainte qu'ils ne soient taxés de partialité ; je n'altérerai pas les actions, soit que je les regarde comme dignes d'éloges, soit que je juge qu'elles méritent le blâme ; je ne cacherai le nom d'aucun individu afin de sauver à mon ouvrage l'air d'un roman ; je ne parlerai des choses qui m'ont été personnelles que le moins possible, et toujours avec une sincérité scrupuleuse ; je ne veux fatiguer, ni par ma confession, ni par mon panégyrique : si mes engagemens paraissent tra-

his, que la voix des hommes honnêtes s'élève, qu'elle me démente et qu'elle me flétrisse.

Je pourrais aussi, à l'exemple d'une foule d'écrivains, former des plaintes amères contre les ennemis cruels qui m'ont poursuivi avec acharnement. Je peindrais, sous des traits horribles, la calomnie qui déchire l'innocence, et la jalousie qui persécute les talens; l'ingratitude paraîtrait dans toute sa noirceur, la trahison d'une foule d'êtres méchans ou lâches marcherait la dernière, comme le vice le plus bas et le plus honteux; mais une expérience réfléchie m'apprend que mes efforts n'auraient tracé qu'un tableau purement idéal. La seule vanité nous berce d'illusions avantageuses ou désavantageuses qui sont toujours exagérées. Les plaisirs et les intérêts de la société replient trop les hommes sur eux-mêmes, pour qu'ils gardent des sentimens à répandre sur les étrangers. Tous recherchent celui qui les amuse ou qui les sert; tous repoussent celui qui les ennuie ou qui les blesse; tous oublient celui qui leur est inutile. Si la puissance enfante des flatteurs, si la richesse amorce des parens, si le talent enflamme des jaloux, la disgrâce détruit les premiers, la pauvreté chasse les seconds, la chûte apaise les derniers. Je crois fermement que mon partage m'est commun avec

tous mes semblables ; l'homme, à quelque rang et dans quelque contrée que le sort l'appelle, rencontre fort peu d'amis, guère plus d'ennemis, mais beaucoup d'indifférens.

CHAPITRE II.

Convocation des États-généraux. — L'auteur quitte Strasbourg pour se rendre à Paris. — Aspect de la capitale. — Pillage de la fabrique de Réveillon. —Ouverture des États-généraux. —Alexandre et Charles de Lameth. — Cazalès. — La Galaisière. —Retour à Strasbourg. — Mort du maréchal de Stainville; il est remplacé par M. de Rochambeau. — Souper chez M. de Klinglin. — Prise de la Bastille.

A l'époque des assemblées de bailliage, j'habitais Strasbourg, comme capitaine de cavalerie dans le régiment de Royal. L'Alsace ne donna aucun signe de fermentation. Le Clergé, d'après un respect auquel des malheurs récents ajoutaient l'intérêt, nomma le cardinal de *Rohan;* mais il n'éleva que de faibles murmures contre l'ordre rigoureux qui proscrivit ce prélat. La Noblesse, par ses choix, mérita des éloges. La vénération que tout militaire français doit à tant de titres vouer, du fond de l'âme, au maréchal de Broglie justifie l'erreur d'avoir mis une confiance imprudente en Victor de Broglie, quoiqu'il fût jeune et à peine connu dans la province. D'ailleurs un caractère doux, un esprit

aimable, des moyens peu brillans et des formes gracieuses offraient la réunion de qualités qui, sans donner beaucoup d'espoir, n'inspiraient pas beaucoup d'inquiétude : les craintes auraient alors paru déplacées. Le Tiers-état fit preuve d'un excellent esprit par sa condescendance à placer au nombre de ses députés le bailli de Flachslanden. Les troupes, très-indifférentes, ne prirent aucune part à ce grand événement. L'officier et le soldat, considérés en masse, s'occupaient peu des intérêts publics. Des individus réputés éclairés pensaient et répétaient que la tenue des Etats-généraux n'aboutirait qu'à de vaines cérémonies. Dans leurs idées, on entendrait des plaintes exagérées sur les souffrances du peuple et sur l'énormité des abus; on recevrait de la part de la cour des promesses stériles; les avantages réels reviendraient aux députés, soit grands seigneurs, soit habiles intrigans.

Le maréchal de Stainville envisageait les choses sous un point de vue fort différent. Malgré son extrême réserve, les personnes qui l'approchaient connurent qu'il prévoyait des agitations violentes. Les soins dont il avait été chargé l'année précédente en Bretagne semblaient offrir l'assurance que toutes les occasions difficiles et cri-

tiques réclameraient l'emploi de ses talens. Un rôle plus noble à ses yeux l'attendait s'il se tenait prêt à réparer les torts de l'assemblée que s'il devenait l'un de ses membres. Son projet fut de demeurer à Strasbourg et de maintenir dans le plus grand ordre cette ville importante, ainsi que la garnison qui l'occupait. Il exprima souvent avec énergie le besoin que les commandans, les intendans, les évêques, enfin tous les hommes honorés de fonctions publiques se rendissent où le devoir les appelait : « Leur absence, disait-il, « deviendra fort désavantageuse, lorsque la tem- « pête qui se grossit avec une effrayante rapi- « dité fera son explosion. Une espèce de fureur « dépeuple les provinces pour fournir les mem- « bres et les témoins des Etats-généraux; elle « produira des effets funestes. Mille et mille gens « propres à rendre des services essentiels se trou- « veront tout-à-coup paralysés dans Paris. Cette « immense cité s'est accrue depuis quelques an- « nées d'une manière effrayante, par une suite « inévitable de la paresse, de l'orgueil et de la cu- « riosité qui tourmentent toutes les têtes. Le par- « ticulier peu riche est bien dupe, dans les temps « paisibles, de sacrifier des jouissances solides « à des plaisirs frivoles, qui sont presque toujours « suivis de déboires. Quant à celui qui, lors des

« temps difficiles, déserte son poste, il se rend « criminel. »

Le maréchal, quoique résolu de ne pas siéger aux Etats-généraux, avait cependant la faiblesse d'ambitionner le léger honneur de prononcer un refus. Cette faiblesse perçait à travers les soins qu'il employait pour la cacher : elle fut presque satisfaite. Quelques votans, dans deux bailliages, se prononcèrent en sa faveur; mais, comme leur bonne volonté ne fut appuyée ni par des intrigues, ni par des sollicitations, aucun effet n'en résulta.

L'ouverture des Etats-généraux, et la mort d'un ami bien cher me déterminèrent à profiter d'un congé. Je trouvai le public de Paris tout entier au choix de ses propres députés et à la réception de ceux qui débarquaient des provinces. Chaque jour fourmillait d'anecdotes, d'épigrammes et de débats. M. de Boulainvilliers devait à sa charge de prévôt de Paris une présidence qui lui causa de sensibles peines et qui lui valut de nombreux désagrémens. La rage d'être orateur, ce fléau qui nous a précipités dans un gouffre de maux, subjuguait alors les hommes de toutes les classes. Les plus superbes salons retentissaient de discours, prétendus éloquens, que les cris des femmes interrompaient. Les cabinets de toilette

ne résonnaient plus que des principes d'administration. Les plaisirs des boudoirs étaient entremêlés de graves discussions; et le trône de la volupté gémissait sous des tas de fastidieuses brochures. Stanislas de Clermont-Tonnerre éclipsait ses concurrens. Dès cette époque, il faisait ses premiers pas dans une carrière de conciliation difficile, peut-être impraticable, que tous les partis ont également semée d'épines et qu'une mort glorieuse a terminée.

Les mots d'*intra muros*, d'*extra muros*, de *droits nationaux* et de *priviléges sacrés* se répétaient jusqu'au dégoût et me harassaient, vu mon insouciance sur le choix des députés. Cependant un entier dévouement et une respectueuse reconnaissance m'inspiraient des souhaits en faveur de M. le duc d'Uzès. Sans son aveu, quelques personnes honnêtes et actives se donnèrent pour lui des mouvemens qui n'eurent pas de réussite. Tout homme réfléchi ne pouvait qu'avec surprise voir les différens ordres de l'État s'assembler sans appeler dans leur sein le premier pair de France, possesseur d'une fortune énorme en fonds de terre, et respectable par une conduite sans reproche. Les grands seigneurs et les gentilshommes cédaient à un désir vague de cette égalité que depuis ils ont à bon droit si sincèrement abhorrée.

L'espérance de perdre de vue les discussions politiques me conduisit chez des hommes de lettres; mais, à mon extrême regret, je les trouvai beaucoup plus agités que les grands seigneurs. Ils prédisaient la renaissance des beaux jours qui furent célébrés sous le nom de siècle d'or. A les entendre, « la philosophie et la bienfaisance « triompheraient; l'humanité, soutenue par la « vertu comme par les lumières, reprendrait ses « droits violés, mais imprescriptibles; l'intrigue « disparaîtrait avec les vices qui forment son « odieux cortége; l'éloquence romprait les chaînes « dont le despotisme et la superstition la char- « geaient depuis tant d'années, elle reprendrait « bientôt, avec la liberté, son antique splendeur; « on reverrait encore de ces citoyens magnanimes « qui ne connaissent d'autre passion que celle du « bien public, qui vivent toujours prêts à sa- « crifier leurs avantages personnels, à vaincre « leurs penchans et à répandre leur sang pour « la patrie dont l'amour sacré jetait déjà des étin- « celles au fond des âmes généreuses. » Ces magnifiques promesses se débitaient avec le ridicule orgueil qui caractérisait les auteurs d'un rang subalterne. Séparés, par un long intervalle, des hommes supérieurs, ils causaient d'abord de la surprise; mais ils inspiraient bientôt de la

répugnance par l'assemblage d'une excessive pédanterie dans toutes les positions, d'une insolente vanité devant leurs égaux, et d'une honteuse faiblesse chez les grands, chez les personnes en faveur, même chez les gens opulens. Le manque absolu d'usage du monde leur faisait affecter, avec maladresse, les manières qui paraissaient traitées dans leurs ouvrages avec le plus de mépris et condamnées avec le plus d'amertume. Exempts de ces faiblesses et loin de ces ridicules, les écrivains du premier ordre travaillèrent vivement, et répandirent de tous côtés leurs partisans pour devenir députés. Comme l'honneur du corps entier se trouvait compromis, les beaux esprits inférieurs secondèrent les vues d'émules qu'ils jalousaient, qu'ils haïssaient, mais qui portaient des noms célèbres. Ces batteries, quoique dressées avec beaucoup d'art, n'obtinrent aucun succès ; le Tiers-état refusa ses voix à des hommes qui l'avaient jusqu'alors dédaigné : car une insultante hauteur se rencontre habituellement chez les apôtres de l'égalité.

Deux ou trois philosophes étaient renommés pour regarder comme de frivoles et méprisables hochets du genre humain les puériles distinctions de la fortune et celles de la naissance. Ils consentirent néanmoins à faire un fastueux éta-

lage de lettres de noblesse qui avaient été prodiguées depuis quelques années : ils furent reçus avec répugnance dans les assemblées de la Noblesse; ils essuyèrent des marques multipliées de froideur ; ils reconnurent que lorsqu'un maître de maison les appelait à sa table, son unique but était de se procurer des instans de dissipation. Presque toujours les égards excessifs des grands seigneurs et des hommes opulens, loin d'annoncer la confiance et l'estime, ne prouvent que le dessein soutenu d'éloigner la familiarité.

Ces écueils ne sont point à craindre pour l'écrivain qui possède un talent reconnu, surtout s'il le pare des charmes d'une simplicité modeste; mais lorsque le tocsin des révolutions sonne, les ouvrages des beaux esprits cessent de paraître aimables et sont relégués parmi les jeux des enfans. Toujours les crises de la politique et les secousses de la guerre feront planer l'homme d'État au-dessus de l'homme de lettres ; l'un devient un instrument de nécessité, tandis que l'autre demeure un objet de luxe.

La colère de nos sages modernes me parut devoir produire des suites d'autant plus terribles, que bientôt elle se concentra. Une apparente tranquillité naquit de l'espoir qu'ils entretenaient, que, quoique exclus de la scène, ils dirigeraient

les fils avec lesquels les principaux acteurs seraient remués. La réussite funeste de ce second projet est venue de l'absurde vanité de personnages qui voulaient absolument jouer le rôle d'orateurs, quoiqu'ils se sentissent eux-mêmes privés des dons de la nature et qu'ils croupissent dans l'ignorance. Cette manie entraîna le besoin de *manœuvres* qui, du fond de leur cabinet, lâchaient les discours que nombre d'entre les meneurs débitaient dans la tribune. Ces derniers s'enivraient d'encens, pendant que les autres s'avançaient à grands pas vers l'autorité. Dès qu'elle fut entre leurs mains, ils s'en servirent pour renverser les idoles qu'eux-mêmes avaient en grande partie élevées. Depuis, un tyran farouche et sanguinaire jura la perte des uns et des autres et les détruisit presque tous. Quelques-uns des coryphées, échappés au glaive destructeur, abhorrèrent les principes qu'ils avaient adressés avec arrogance au genre humain, et même à la postérité. Une suite fatale d'événemens les a rendus victimes de l'incendie qu'ils avaient allumé. Des rétractations humiliantes et tardives retentissent encore dans toutes les contrées.

Je voyais chaque jour le chevalier de *Florian* qui trouvait du charme à s'entretenir de sa *douce*

patrie dont le devoir l'éloignait. Si le sentimen
d'une tendre et sincère amitié ne m'inspirait pa
lorsque je parle de cet attachant écrivain, l
justice me ferait une loi de reconnaître que se
entretiens annonçaient des principes fort sages
ainsi que la plus profonde reconnaissance, l
plus entier dévouement pour son auguste bien
faiteur. L'hommage que son cœur rendait au
vertus et à la piété de M. le duc de Penthièvr
tenait du culte. Il professait avec ardeur et d
bonne foi l'opinion politique du respectabl
Marmontel. La jalousie de quelques rivaux a pr
pagé des soupçons désavantageux à la mémoi
de Florian ; ce serait un tort à moi de ne p
les repousser toutes les fois que j'en trouve l'o
casion.

Pendant qu'une foule de personnes honnêt
s'égaraient dans de vaines discussions, les fa
tieux attisaient le feu qui devait tout consume
La fabrique du sieur Réveillon située à l'extr
mité du faubourg Saint-Antoine fut attaquée.
dînais le même jour à l'hôtel d'Ecquevilly da
la rue Saint-Louis ; le bruit, bientôt parvenu ju
qu'à nous, excita notre étonnement et notre curi
sité. Je suivis le vicomte d'Ecquevilly et le bar
de Heiman. Nous étions à pied. Que vîmes-nou
Quinze à seize cents misérables, excrémens de

société, dégradés par des vices honteux, couverts de lambeaux, et regorgeant d'eau-de-vie, offraient le spectacle le plus dégoûtant et le plus révoltant. Plus de cent mille personnes de tout sexe, de tout âge et de tout état gênaient les troupes dans leurs opérations. Bientôt le feu commença, le sang ruissela : deux citoyens honnêtes furent blessés près de moi.

L'air retentissait de hurlemens affreux. De tels objets ne pouvaient retenir long-temps. Nous revînmes sur nos pas et nous fûmes arrêtés par plusieurs petites troupes de mauvais sujets qui nous proposaient avec insolence de crier : « Vive « Necker ! vive le Tiers-état ! » Nos refus constans ne nous attirèrent [redacted]un outrage. Je remarquai cependant avec [redacted]grin une haine naissante contre la croix de Saint-Louis, à laquelle les habitans de Paris avaient jusqu'alors prodigué des égards qui étaient ailleurs inconnus. Mes deux compagnons portaient cette honorable décoration ; elle excita de grossiers murmures, même de la part de gens qui paraissaient bien au-dessus des fomentateurs. Une telle animosité devenait l'annonce que les nobles établissemens de Louis XIV se verraient menacés des coups les plus terribles. Je repris ma voiture à l'hôtel d'Ecquevilly pour me rendre chez le président

de Rosambeau, homme orné de qualités aimables et brillantes. Bientôt, chef de la chambre des vacations, il déploya la plus noble énergie dans sa constance à remplir les derniers devoirs de son état renversé. Depuis, traîné sur l'échafaud, il s'y montra digne de l'honneur d'être le gendre chéri de Malesherbes. Il logeait au bas du boulevard, près de la porte Saint-Martin. Sur ma route, je fus frappé des signes nombreux de l'indifférence égoïste qui prépare la ruine des grandes villes; des baladins, par leurs plaisanteries, empêchaient deux mille êtres pensans de songer qu'à quatre pas de distance on égorgeait leurs semblables; des blessés passaient sans causer de distraction; les balcons extérieurs de l'Opéra fourmillaient d'agréables des deux sexes qui s'entretenaient gaiement de Vestris et de Gardel. Quant à la populace, elle témoignait beaucoup de haine et de mépris contre les Gardes Françaises dont elle a fait plus tard ses chefs; elle exprimait beaucoup d'estime et d'attachement en faveur des Gardes Suisses qu'elle a massacrés.

Le jour de l'ouverture des Etats-généraux, Paris sembla sortir tout entier de ses murs pour se précipiter sur Versailles. Jamais concours plus nombreux ne fut formé; jamais spectacle plus

imposant ne parut; la majesté du trône se déploya dans toute sa pompe; la joie brillait sur tous les fronts. Quelques personnes assurent que, dès ce premier instant, l'avenir les remplit de terreur. Pourquoi ne laissèrent-elles entrevoir aucun symptôme d'une prévoyance sur laquelle il est au moins permis de concevoir des doutes? La satisfaction générale n'était altérée qu'à la vue du dauphin, dont la mort, d'après son état de dépérissement, se montrait inévitable et prochaine. Le Français, alors orgueilleux d'une noble idolâtrie pour la famille de ses rois, se répétait mille circonstances touchantes, peut-être exagérées, sur ce malheureux enfant que l'on pleurait déjà quoiqu'il respirât encore. Les Bourbons inspiraient une affection si tendre et si respectueuse, que la perte du plus faible de leurs rejetons paraissait une véritable calamité.

Je vis passer la procession de plusieurs endroits, afin de suivre les divers mouvemens que le peuple exprimerait. Ces mouvemens furent uniformes: le Tiers-état fit naître de vifs transports; la Noblesse reçut de nombreuses marques d'estime; le Clergé lut la haine dans tous les yeux qu'un profond silence le réduisait à consulter. Les disgrâces et les persécutions s'annoncèrent dès ce jour comme devant être son partage; la

Noblesse était assez aveuglée pour croire que le sacrifice de ce corps antique et vénérable suffirait, qu'il deviendrait même la sauve-garde des autres membres de l'État. Nulle des colonnes qui supportent un vaste édifice ne saurait être abattue sans que sa chute entraîne un ébranlement funeste à toutes les parties de cet édifice. Les coryphées de la philosophie moderne triomphaient dans l'espérance d'un bouleversement entier que, depuis un demi-siècle, ils ambitionnaient avec ardeur et préparaient avec obstination. Les rentiers se flattaient de l'avantage, selon eux inappréciable, d'obtenir une pleine sûreté pour leurs créances; ils avaient, au moyen d'une cotisation générale, rassemblé plus de cent cinquante millions destinés à exciter les soulèvemens qui les plongèrent ensuite dans la misère, ou qui même les anéantirent. Ces erreurs devinrent la source fatale d'une foule de maux; on souffrit, avec une honteuse et coupable faiblesse, que le droit de propriété fût violé : dès lors la chaîne sociale se brisa.

La tenue des Etats-généraux rendit Versailles un séjour digne de l'attention générale : les curieux accouraient de toutes parts avec empressement. Pour mon compte, j'éprouvais du regret en pensant que mes devoirs et mes goûts m'avaient

toujours éloigné de l'étude de la science administrative. Du reste, le plus grand nombre des Français, s'ils veulent être sincères, reconnaîtront qu'ils avaient, aussi bien que moi, négligé cet art si difficile et si profond jusqu'à l'époque où, comme par une inspiration subite, ils s'y crurent tout à coup des hommes consommés. Mon manque d'habileté me persuadait que les Etats-généraux se borneraient à de beaux discours, à d'inutiles remontrances et à de captieuses promesses; que le public s'en occuperait durant leur tenue, s'en amuserait quelques mois après leur fin, et bientôt les oublierait. Une circonstance me dessilla les yeux et me montra la situation de la France bien différente de celle que je lui supposais d'après le sort des autres Etats-généraux qui tous furent bruyans mais inutiles.

Alexandre de Lameth me conduisit à Versailles: nous nous entretenions de sujets agréables; nous nous rappelions les jours heureux que notre amitié mutuelle avait filés. La pente générale vers des chimères trompeuses nous entraîna bientôt loin des doux épanchemens, et leur substitua les graves discussions. Alexandre déploya une logique, une éloquence, en un mot une supériorité de talens, qui devint pour moi un sujet de surprise. Son esprit, d'un ordre élevé, m'était connu; mais je

parvenais difficilement à concevoir qu'il eût à la fois satisfait un goût très-vif pour les plaisirs, obtenu des succès dans le monde, compté plus d'un triomphe de galanterie, et rassemblé une masse de connaissances aussi étendues que variées, qui paraissaient relevées par la grâce comme par la vigueur de l'expression. Aurais-je pu méconnaître la preuve que les obstacles fléchissent devant une forte volonté ? Pour la première fois ma pensée s'arrêta sur un avenir gros d'événemens d'une haute conséquence. Les illusions répandues avec tant d'art depuis nombre d'années, ces illusions chères aux imaginations vives, mais plus encore aux âmes sensibles, me bercèrent soudain de la flatteuse attente que ma patrie, délivrée du joug que les préjugés, suivis de l'ignorance et de la superstition, imposaient au genre humain, marcherait à grands pas vers la prospérité. Alexandre ne professa que des opinions généreuses et philantropiques. Quoique convaincu de ma faiblesse, je cédais à la vanité qui répugnait au rôle de modeste auditeur. Selon toutes les apparences, quelques observations hasardées avec l'accent de la timidité laissèrent de mes moyens une idée peu favorable. Depuis cette rencontre, Alexandre ne m'ouvrit pas une seule fois la bouche sur les affaires d'État : il conserva l'habitude, même

au milieu des crises les plus violentes, de me parler de pures bagatelles.

A la suite de mon début dans l'inépuisable carrière des discussions politiques, nous descendîmes pour dîner chez M. Charles de Lameth. Le repas me parut d'un fort grand intérêt; les idées brillantes et lumineuses étaient produites avec sagesse et presque sans chaleur. Un juge impartial aurait difficilement prononcé si les convives méritaient plus d'éloges pour leur esprit que pour leur modération : cependant deux hommes destinés à jouer des rôles marquans étaient assis à cette table : Barnave et Beaumetz. Ce ne fut pas sans éprouver quelque surprise que je vis le second au rang des députés.

Une forte passion pour le jeu semblait l'éloigner du travail. Son père, reconnu pour un homme habile et fin, l'avait comme adjoint à la charge de premier président du conseil souverain de l'Artois. Personne de la province ne soupçonnait en lui le germe des talens supérieurs que ses ennemis les plus acharnés se sont vus contraints de reconnaître. Alexandre lui prodiguait des soins aimables; il me semblait néanmoins difficile que nous ne conservassions pas quelque levain d'humeur au fond de l'âme d'une séance de jeu, aux États d'Artois, pendant la-

quelle il nous avait, à l'aide d'un chanoine, traités certainement avec honneur, même avec politesse, mais de manière à ne pas nous laisser un écu pour regagner Béthune, notre garnison. A travers l'apparente intelligence du moment, j'entrevis les symptômes d'une division qui ne tarda guère à paraître.

Deux jours après, je dînai chez le duc de Luxembourg, qui devait pour le moins autant à son mérite qu'au nom illustre de Montmorency, l'honneur d'être président de la Noblesse. Nous étions trop nombreux pour que l'entretien devint général : mais on apercevait sans peine les soins consacrés avec peu d'art à séduire les provinciaux nouvellement débarqués. Je reçus en mon particulier des attentions qui ne me parurent pas naturelles. L'énigme se trouva résolue par la demande que me fit la duchesse : « quel bailliage m'avait député ? »

J'aperçus l'aurore des jours de gloire que Cazalès était appelé à parcourir ; sa pétulance gasconne et sa franchise militaire s'épanchaient avec une hardiesse qui jeta l'étonnement, mais produisit la confiance chez les hautes classes de la société dans lesquelles commençaient à germer les symptômes de l'inquiétude. Ces recherches de cajolerie, dont les habitans des cours

possèdent au suprême degré l'emploi dès qu'ils entendent la voix de l'intérêt ou celle de la crainte, exaltèrent d'abord la tête de Cazalès. Le pouvoir des armes mises en usage pour le gagner soumet les individus les plus rebelles aux charmes de la séduction ; mais l'ivresse fut rapidement dissipée par son caractère et son génie. Peu de semaines s'écoulèrent avant que le capitaine de chasseurs qui avait paru léger, vif et irréfléchi, s'élevât défenseur intrépide du trône, publiciste profond et orateur éloquent. L'admiration et la reconnaissance de ses partisans, l'estime et la considération de ses adversaires et les suffrages unanimes de ses contemporains n'ont été que l'imparfaite annonce des palmes qui lui seront offertes par l'histoire :son nom resplendira au nombre de ceux qui se perpétuent les plus illustres chez les Français.

Durant mon séjour à Versailles, je crus reconnaître que la sollicitude des législateurs du jour se portait tout entière sur Necker. Ils le jugeaient éloigné de réunir la force de caractère et le talent que demandait l'exécution de la tâche dont son imprudent orgueil s'était chargé ; la ruine de ce chef occupait leurs premières pensées ; mais un culte établi avec tant de constance et une si grande adresse semblait au-dessus

des dangers. Sa subite destruction ne tarda point à développer les suites funestes d'un système, qui dut remplir d'effroi les esprits prévoyans.

Répandu dans plusieurs maisons, je vis avec peine que les membres de la Noblesse se livraient presque tous aux impulsions d'un zèle, respectable dans son principe, mais qui ne pouvait qu'être dangereux dans ses résultats. Les adversaires du gouvernement fomentaient une fermentation qui leur promettait de nombreuses ressources; une méchanceté profonde enflammait encore les passions d'une foule de jeunes gens honnêtes et sensibles, mais par malheur étourdis et superbes. Ils s'avançaient donc avec fracas; leurs plans mal conçus et leurs propos hasardés tournaient au désavantage de ceux qu'ils prétendaient favoriser, souvent même à l'avantage de ceux qu'ils prétendaient ruiner.

Quelques personnes attachées à la cour se livraient sur la moindre représentation à des emportemens trop singuliers et trop exagérés pour ne pas devenir suspects. J'ai toujours soupçonné que plusieurs énergumènes de l'Œil-de-Bœuf (1) attaquaient sous un masque hypocrite le roi qu'ils affectaient de défendre. Ceux d'entre eux, qui

(1) Fameuse antichambre où s'ennuyaient de fondation les curieux, les oisifs et de préférence les provinciaux.

suivaient les mouvemens d'une ardeur malentendue, mais sincère, ne trouvent d'excuses que dans le culte superstitieux dont l'habitant du château, lorsqu'il était dépourvu d'esprit, fatiguait les objets de son adoration.

M. *de La* Galaisière, homme d'un esprit étendu et d'une expérience consommée, répétait qu'il fallait mettre à profit le premier étourdissement des députés du Tiers-état; chaque instant perdu rendait, selon lui, plus difficile l'entreprise de gouverner des hommes, qui seraient subjugués sans peine si l'on saisissait avec adresse l'occasion favorable. En effet, les frondeurs les plus déterminés dans leurs provinces se montraient à Versailles étonnés, faibles et incertains; ils ressentaient un mouvement involontaire de crainte et de respect à l'approche de ce trône que leurs mains détruisirent : mais il n'existe aucun objet, quelque terrible que paraisse son premier abord, avec lequel l'habitude ne nous familiarise. Louis XIV a prouvé par ses discours comme par ses exemples, combien la circonspection à cet égard est nécessaire avec les Français. Un peuple, en général vain et léger, reçoit des impressions vives, mais trop peu profondes pour ne pas s'effacer avec promptitude.

Les trois ordres se séparèrent. Le Tiers-

état eut l'habileté de demeurer maître de la salle d'assemblée, et d'appeler le public à ses délibérations, tandis que le Clergé et la Noblesse se tinrent renfermés. J'allai plusieurs fois aux séances du Tiers-état : j'y remarquai des membres de la haute noblesse qui soulevaient les esprits. Une révolution n'éclate dans un Etat considérable (1), que lorsque quelques grands seigneurs donnent les premiers ébranlemens ; eux seuls communiquent de l'assurance aux cabaleurs ; eux seuls envisagent de sang-froid les dépositaires de l'autorité ; eux seuls vivent au-dessus des sentimens de soumission qui subjuguent les particuliers à l'aspect du souverain ; eux seuls enfin fomentent l'anarchie, qui bientôt les immole. L'histoire des peuples, soit anciens, soit modernes, fournit à cet égard des exemples nombreux. Je me bornerai à rappeler les Gracques, qui semèrent les germes empoisonnés dont le développement anéantit bientôt après la république romaine : objets de l'idolâtrie d'une populace qui les livra lâchement à la vengeance de leurs adversaires, ils étaient les neveux de Scipion. Tout chef de parti se montre encore plus

(1) L'effet est le même dans les monarchies et dans les grandes républiques. J'aurais pu multiplier les citations : Pausanias chez les Lacédémoniens, Pisistrate chez les Athéniens, Fiesque chez les Génois, etc., etc.

insensé que criminel, si du jour où ses efforts attaquent le gouvernement, sa résolution n'est pas prise de s'élever au trône ou de périr sur l'échafaud ; qu'il musèle au plus vite le formidable animal qui, délivré de tout frein, le brisera sans pitié.

Mon devoir me rappela bientôt à Strasbourg. Les esprits n'avaient pas encore éprouvé de commotions dangereuses ; l'état de Paris était mal connu. L'assemblée inspirait peu de respect et peu de confiance. Le militaire se montrait indifférent pour ne pas dire étranger aux événemens. Le maréchal de Stainville s'attachait de plus en plus à l'idée que des malheurs sans nombre menaçaient la France ; sa fermeté, loin d'être ébranlée paraissait au contraire prendre une nouvelle énergie. Ses talens et surtout son caractère, eussent sans nul doute produit d'incalculables effets. Que de circonstances se sont d'abord présentées, dans lesquelles un homme, soldat intrépide et chef inflexible, aurait sauvé la monarchie ! La fortune conjurée nous le ravit. Sa mort doit être rangée parmi les premiers revers que l'infortuné Louis XVI essuya, sans prévoir leurs conséquences. Comme le maréchal s'asseyait pour dîner avec beaucoup de monde, il se sentit incommodé : quelques personnes l'engagèrent à

se retirer. Il dit en se levant : « Feu mon frère, « le duc de Choiseul, s'est de même trouvé mal « en se mettant à table ; huit jours après il était « mort. Cela pourrait fort bien arriver ainsi de « moi. » Cette phrase, devenue une triste prédiction, fut prononcée avec trop de calme pour que la frayeur l'inspirât.

Nous sûmes bientôt que le commandement de l'Alsace était remis à M. de Rochambeau. Ce choix reçut une approbation générale, parce que personne ne pressentait le nouveau jour sous lequel cet ancien militaire allait se montrer. L'officier qui força son avancement par des services distingués, qui soutint avec dignité l'honneur de combattre à la tête du régiment d'Auvergne, qui fut employé de préférence à tout autre par le comte de Broglie, si juste appréciateur du mérite, qui fixa la victoire sous les enseignes de Washington ; cet officier ne saurait être, de bonne foi, jugé sans talens et sans courage : cependant les fautes qu'il commit depuis le début de la Révolution sont choquantes, et même aggravées par des apparences de pusillanimité.

J'ai cherché long-temps à découvrir la cause d'un changement aussi peu naturel, et qui se retrouve chez plusieurs autres individus. Mes ef-

forts seraient peut-être restés infructueux, sans le secours d'un de mes compatriotes, dont l'expérience ainsi que les lumières sont dirigées par une honnêteté franche et ferme : il m'a fait part d'une réflexion profonde qui donne selon moi la clef de la conduite bien imprévue que quelques membres des classes élevées ont tenue.

Lorsque nos orages ont commencé, une dissolution générale attaquait les principes politiques et moraux. Il n'existait plus de soutien capable d'empêcher que l'État une fois ébranlé ne succombât. Le courage même avait ressenti l'influence de l'altération du caractère jadis tout chevaleresque des Français, quoiqu'il leur demeurât toujours assez cher pour qu'ils excusassent en sa faveur l'absence des qualités estimables, et jusqu'à l'oubli des vertus. Un danger court était encore bravé, mais personne n'aurait montré la résolution de suivre une entreprise de longue haleine ; personne n'aurait quitté ses jouissances d'habitude ; personne enfin n'aurait déployé la grandeur d'âme qui fait au bien général le sacrifice du repos, des goûts et de l'intérêt. La contre-révolution, l'objet de mille et mille souhaits ardens et superflus; cette chimère chérie par des cœurs honnêtes, promise par des caractères légers, attendue par des es-

prits confians, ne saurait avoir lieu qu'autant qu'un pouvoir surnaturel la terminerait dans un petit nombre de journées. Sur mille Français, plus de neuf cents offriront de risquer leur existence pour un coup de main hardi, mais vous en compterez bien peu capables de conduire à sa fin un projet qui demande de la patience et de la lenteur, quelle que puisse être la récompense qu'on leur promette (1).

Sans nul doute, les pages de l'histoire devront leur plus bel éclat aux éloges que l'impartiale vérité répandra sur la mémoire de l'auguste et malheureux Louis XVI. Mais les siècles à venir célébreront par-dessus tout la résignation ferme et constante avec laquelle ce prince a soutenu les incalculables amertumes dont les démagogues l'ont abreuvé : seul il a vécu, seul il est mort sage et religieux à la tête d'une nation où tous les esprits se sont trouvés plus ou moins exaltés.

M. de Rochambeau, peu de jours après son ar-

(1) Nous avons cru devoir laisser subsister ce passage de la première édition, parce qu'on y trouve une preuve de la justesse des vues et de la sagacité de l'auteur. Le courage persévérant de la Vendée, au lieu de contredire ses assertions, vient encore à l'appui de son idée, par le défaut d'unité dans les vues de ces vertueux et fidèles défenseurs du trône. (*Note de l'Éditeur.*)

rivée, rassembla les chefs de corps avec les officiers qui passaient pour exercer quelque ascendant sur leurs camarades : il déclara qu'un vif chagrin l'oppressait par les inquiétudes auxquelles le Roi se voyait exposé. Il recommanda l'obéissance et la fidélité; ses discours comme ses gestes décelaient un embarras extrême, et paraissaient pleins de contradictions. Il recueillit cependant la satisfaisante assurance que la subordination n'avait point cessé de régner parmi les troupes. Des mécontens, en petit nombre, se reconnaissaient à leur air interdit. Les observateurs démêlèrent, parmi plusieurs détours, le dessein, amené de loin, d'obtenir de la garnison un serment particulier à la personne du Roi : sa réussite semblait ne devoir être suspendue par aucun obstacle.

M. de Klinglin, maréchal de camp et lieutenant de roi de Strasbourg, eut un souper nombreux : personne n'articula précisément les projets préparés pour le lendemain; mais il fut dit à plusieurs reprises que les troupes prendraient les armes à trois heures de l'après-dînée, pour une expédition importante, surtout fort agréable aux bons Français. Les louanges du Roi se répétèrent avec profusion : les santés coururent à la ronde, les épanchemens de la confiance vin-

rent se mêler à ceux de l'amitié; enfin les convives se retirèrent on ne saurait plus satisfaits les uns des autres, et ravis de l'image du bonheur que promettait la brillante journée qui déjà commençait à paraître.

Le soleil dissipa d'une manière bien fâcheuse de si douces illusions. A la pointe du jour, un courrier avait apporté la nouvelle de l'inconcevable prise de la Bastille. Deux heures suffirent pour répandre cet événement dans tous les quartiers de la ville, qui soudain changea de face comme par une espèce de magie. Les bourgeois couraient au-devant les uns des autres, et s'embrassaient avec transport; les soldats partagèrent bientôt cette effrayante allégresse; les visages, mornes et abattus peu de jours avant, parûrent fiers et radieux. Les partisans des nouvelles opérations s'élevèrent en assez grand nombre, pour pénétrer les hommes honnêtes d'une surprise mêlée d'appréhension. Les officiers généraux oublièrent dans leur trouble de faire prendre les armes à la garnison, malgré l'ordre que l'on avait donné la veille. Un changement que nul prétexte n'excusait, devint la source de propos indiscrets et de remarques amères. Les soupçons, jusqu'alors vagues, se transformèrent en prétendue certitude de plans dangereux.

M. de Rochambeau cache mal que personne ses alarmes : il commande des mille-pieds de long contre de simples et de gentilshommes, qui devint une bagatelle. Le commandant-général ne reconnaissait plus à vous qui se vous avait si bien guidés sur le chemin de l'honneur.

Le jour où nous apprîmes la mort de la Bastille sous les fenêtres de votre hôtel, les troupes reçurent une seconde fois des munitions ; on devait entrer à Paris. Les officiers subalternes et les soldats savaient vaguement que personne ne devait se mêler aux ordres du Roi. Ils supposaient que c'était un coup royal d'imposer les mutins, et que la bataille, en quelque sorte, que nous étions parvenus à les empêcher de livrer, ils auraient à la livrer à l'assemblée. Ils ignoraient ce point : l'assemblée inconnue que le peuple a nommée ; ils attachaient peu de valeur aux décrets de l'assemblée : ils s'étonnaient qu'on pensât pour la populace. Les journalistes et les représentations seraient confondus et punis. Les spectateurs auraient alors instinctivement vu ce temps d'arrêt, la violence et la corruption pour combler des préjugés, enfans, aveugles, et l'ignorance et de la grossièreté. Mais la nouvelle d'une entreprise audacieuse, vint par malheur confondre toutes ces idées. Nous nous vîmes assaillis par la

valeur ne trahit pas ses devoirs sans que de très-puissans mobiles soient employés. Toutes les fois que l'occasion s'en présentera, j'indiquerai les réglemens qui préparèrent et les fautes qui déterminèrent le succès des factieux : mais il me semble que quelques détails sur ce qu'était à cette époque l'armée française ne seront pas dépourvus d'intérêt aux yeux des lecteurs d'aujourd'hui.

Depuis que le malheur m'a contraint à parcourir différens États, j'ai vu que partout les militaires étrangers avaient une idée très-fausse de la formation et de l'avancement des troupes françaises : idée que plusieurs jeunes Français ont adoptée de nos jours. Des personnes même fort éclairées pensent que les grades, tantôt se distribuaient par caprice, tantôt se vendaient au poids de l'or. Ce tableau, tout-à-fait infidèle, ne put jamais leur être offert que par l'ignorance ou par la mauvaise foi. Je vais jeter un coup-d'œil sur l'origine et sur la marche des usages qui se sont soutenus jusqu'au jour de la révolution.

CHAPITRE III.

Notice sur l'armée française aux diverses époques de la monarchie.

Lorsque les Francs débordés du Nord envahirent la Gaule, ils la trouvèrent peuplée de naturels du pays et de Romains. Les conquérans se réservèrent le droit exclusif de porter les armes comme la plus honorable des distinctions. Les pairs du royaume, vrais compagnons du Roi, possédèrent dans le principe les premiers emplois de l'armée, que les seuls Francs composaient. Bientôt les trois peuples confondus ne formèrent qu'une nation qui réclama pour tous ses membres le droit flatteur de servir, et qui l'obtint par divers degrés. Cependant les individus, Francs d'extraction, jouirent du privilége de composer seuls la cavalerie. Les sujets, les affranchis et les serfs marchèrent, durant plusieurs siècles, à pied, et présentèrent des masses aussi mal instruites que mal équipées. L'armée prit dès lors une existence qui depuis n'a varié que par les formes.

Les grands vassaux eurent d'abord des bannières sous lesquelles les gentilshommes se rangeaient à cheval, et que les roturiers suivaient comme fantassins. Ces derniers obtenaient quelquefois, en récompense d'une belle action, la faveur de sortir de l'infanterie; mais, dans ce cas, toujours rare, on ne leur permettait pour monture que des jumens qui paraissaient aux nobles d'un service peu honorable. On reconnaît dans cet ordre de choses les coutumes des peuples grossiers; ils fondent leur unique espoir sur la cavalerie et négligent l'infanterie, qui sera toujours la véritable base des forces armées. Les succès des barbares prouvent combien la science militaire était dégénérée chez les Romains.

Charlemagne, prince si supérieur à son siècle, reconnaissant que la naissance et les richesses ne suffisaient pas pour former de bons officiers, alluma une généreuse ardeur chez ses hauts-barons par l'établissement de la chevalerie. Cette institution célèbre épura les mœurs des barbares du Nord. L'Europe lui dut les premières semences de générosité, de justice et de politesse. Son enthousiasme a survécu longtemps à sa ruine; mais il s'est journellement affaibli : les Français l'ont enfin regardé comme

une espèce de ridicule. Nous recueillons les fruits amers de cette erreur. Le dernier asile de la chevalerie cherche en vain à sortir de ses ruines. Cendres d'Aubusson, de l'Ile-Adam et de La Valette! vous reposez pourtant aux pieds de ces remparts baignés du sang des infidèles, et témoins muets, mais éloquens, d'une foule d'actes d'héroïsme !

Charlemagne ayant reçu chevalier son fils le jeune roi d'Aquitaine, les hommes les plus distingués du royaume ambitionnèrent le même honneur. La chevalerie n'a néanmoins atteint tout son éclat que dans le onzième siècle. On admira pour lors ses membres comme les instrumens de la gloire et de la force des armées. La qualité de chevalier sembla même si nécessaire pour commander, que la nation éleva des plaintes lorsque Philippe-le-Bel mit à la tête d'une armée son fils aîné Louis, qui ne l'avait pas encore obtenue.

La chevalerie devait l'amour et la vénération des peuples à l'exercice constant d'une haute valeur et de grandes vertus : c'était peu pour le chevalier de se montrer brave dans les combats et juste dans ses procédés, il devait encore supporter les plus grandes fatigues. Par exemple, lorsque les écuyers portaient quatre fascines

à la tranchée, les chevaliers en portaient huit.

Les nobles s'élevaient seuls au rang de chevalier. Le roturier, qui par adresse usurpait une dignité dont les rois même s'honorèrent long-temps, subissait l'ineffaçable affront de souffrir que ses éperons dorés fussent tranchés sur un fumier. De grandes épreuves précédaient la réception. Une foule de candidats ne passaient pas les différens degrés de page, de damoiseau et d'écuyer, sur chacun desquels ils recevaient des leçons non interrompues de *l'amour de Dieu et des dames*. Aussi les hommages et les respects se prodiguaient-ils à ceux qui pénétraient dans le temple d'honneur. Les jeunes demoiselles de haute naissance se disputaient le plaisir de leur rendre des soins empressés. Le sang et la poussière dont ces généreux guerriers se couvraient dans les combats étaient, à leur retour, lavés par les mains de la chaste beauté. François Ier., non moins galant qu'intrépide, fut fidèle au caractère de loyal chevalier, et demanda l'accolade à Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*. Cependant la chevalerie éprouvait déjà, sous le règne de ce prince, un sensible déclin. Depuis ce jour mémorable, aucun de nos rois ne s'est fait armer, car on déclara que tout fils de France

devenait chevalier au moment de son baptême.

Les chevaliers servaient l'État, dans les tribunaux de justice, dans les conseils des rois et dans les armées. Mais l'ignorance et la superstition minèrent cette superbe institution. D'ailleurs, par une suite de l'imperfection inhérente aux établissemens des hommes, quelques chevaliers s'abandonnèrent à la prodigalité, à l'insolence et à la dissolution. Il s'en trouva même d'assez dégradés pour soutenir des scélérats qui, forts de cette protection, commirent avec impunité les plus affreux brigandages. La masse de la chevalerie resta pure, et gémit hautement des attentats dont ses membres gangrénés se souillaient. Le roi Jean n'en conçut pas moins le dessein d'affaiblir et de borner le pouvoir d'un corps capable de se rendre dangereux. L'exécution de ce plan très-sage fut retardée par les malheurs qu'entraînaient les fautes d'un prince imprudent, mais rempli d'honneur, de courage, et qui pensait que « si la vérité disparaissait de « dessus la terre, on devait la retrouver dans la « bouche des rois. »

Jusqu'au règne de Charles VII la noblesse était toute militaire; mais elle ne s'éloignait de ses châteaux que dans les temps de guerre. Dès que la paix reparaissait, les combattans retournaient

dans leurs foyers; seulement quelques preux plus braves ou plus inquiets dédaignaient les plaisirs de la chasse et les occupations de la campagne; ils couraient à la recherche des aventures, tantôt au fond des forêts, tantôt dans la pompe des tournois, tantôt parmi les gentilshommes combattant les uns contre les autres : ces dernières rencontres étaient fréquentes, d'après le privilége funeste que, malgré les efforts des rois, secondés par les papes, la noblesse maintint longtemps, *de guerroyer, de contre-gager et d'user des armes pour le plus léger différend.* Lorsque les guerriers s'engageaient dans quelques-unes des entreprises de seigneur contre seigneur, une dame magnifiquement habillée leur présentait un bassin d'or ou d'argent sur lequel on voyait, soit un paon, soit un faisan, souvent rôti, mais toujours paré de ses plumes. Chaque guerrier prononçait un serment qui commençait par ces mots : *Je fais vœu à Dieu, mon créateur tout premièrement, à la très-glorieuse Vierge sa mère, et après aux dames et au faisan.* Ces engagemens, d'abord consacrés au bien, dégénérèrent au point de ne plus offrir que des complots tramés pour commettre plus sûrement des attentats.

Ces aventuriers formèrent différentes troupes

funestes au salut de la France. Les coterots à pied, et les routiers à cheval se permirent les plus révoltantes horreurs; ils affichèrent le dernier mépris pour les vilains ou paysans; ils ne traitèrent pas mieux *les prud'hommes* ou bourgeois des villes; les femmes étaient violées sous les yeux de leurs époux; les enfans égorgés jusque dans le berceau, et presque toujours l'outrage aggravait la barbarie. Les chevaliers ne furent pas assez nombreux pour réduire et pour punir ces brigands rendus redoutables par les talens que déployèrent quelques-uns de leurs chefs, tels qu'Arnold et l'Archevêque. L'intrépide Duguesclin forma parmi ces hommes dangereux les bandes Noires qu'il entraîna dans l'Espagne pour procurer des heures de relâche à sa patrie; mais ce soulagement ne fut que passager. Alors le cri du peuple s'éleva pour demander avec instance la levée de troupes qui seraient soumises aux lois de la discipline et capables d'arrêter les désordres. Ce cri fut favorablement accueilli par nos rois, qui travaillaient peut-être avec trop peu de prévoyance à la destruction du système féodal. Le service devint un état permanent (1) et qui ne tarda pas à s'emparer d'une prééminence marquée.

(1) 1444.

L'idolâtrie des Français pour leurs rois retenait déjà, depuis près de trois siècles, des gentilshommes rassemblés en corps. Philippe-Auguste se croyant menacé de périr sous le fer des assassins du Vieux de la Montagne (1), s'était entouré de nobles hommes qui, sous le nom de sergens d'armes, le suivirent avec autant de courage que de fidélité. « Ils marchaient armés « de massues d'airain doré et de carquois tou- « jours pleins de carreaux (2). » Les sergens d'armes, nommés bientôt gardes du corps, se sont perpétués jusqu'à nous sans nulle interruption, et toujours animés du même esprit d'honneur et du même zèle. Les fastes de l'histoire transmettront à la postérité le souvenir du dévouement héroïque qu'ils ont montré dans le commencement de la révolution.

La première armée réglée compta, comme sa plus honorable troupe, quinze compagnies de cent lances; elles produisaient neuf mille hommes de cavalerie, chaque homme d'armes menant à sa suite cinq autres hommes montés : un coutilier ou cavalier armé d'un coutelas, un page et trois archers ; il avait en outre un gros valet à

(1) 1192.

(2) Le *carreau* était une espèce de flèche usitée à cette époque : d'où vient l'expression *les carreaux de la foudre*.

pied. Les hommes d'armes, avant d'être reçus, fournissaient des preuves incontestables de noblesse de sang, de bonnes mœurs et d'exacte probité. Les grands seigneurs, les plus vaillans et les plus sages, obtinrent le commandement de ces quinze compagnies. La réputation de tels chefs y attira bientôt des volontaires assez riches pour servir sans paye ; leur nombre a souvent rendu des compagnies fortes de douze cents lances.

Telle est l'origine de la gendarmerie française, si fameuse dans l'Europe et si long-temps réputée invincible. D'abord émule de la chevalerie, elle l'éclipsa bientôt. La faveur du monarque et plus encore une discipline régulière, furent les véritables causes de son élévation. Les progrès des armes à feu n'ont point obscurci sa gloire ; mais ils ont amené l'affaiblissement de son influence.

Les Anglais, usurpateurs d'une grande partie des états de l'infortuné Charles VI, s'étaient emparés de l'Oriflamme et de la bannière royale, que les moines de Saint-Denis gardaient dans le trésor de leur abbaye. L'Oriflamme avait été recueillie comme une part d'autant plus précieuse de l'héritage des ducs de Vermandois, qu'une croyance populaire la supposait apportée par un ange du ciel. L'Oriflamme, proprement dit l'é

tendart national, ne se déployait qu'à la tête des forces du royaume, tandis que la bannière royale rassemblait les troupes levées sur les terres des domaines du monarque.

Charles VII regretta des enseignes révérées par ses sujets et respectées chez les étrangers. Attentif au dessein d'investir d'une haute considération la gendarmerie, il créa en sa faveur la *cornette blanche*. Cette enseigne, confiée à la garde du premier corps de cavalerie, recevait l'hommage du respect des autres étendarts. Un sentiment religieux l'avait consacrée à la Vierge. Le restaurateur de la France, prince aimable, galant, sensible et magnanime, adoptait avec empressement un culte qui semble avoir eu, dans tous les temps, des attraits pour les Français. Les chevaliers faisaient serment *par la glorieuse Vierge, mère de Jésus-Christ*, qui, d'après le vœu de Louis XIII, a reçu sous sa protection le *royaume de France*. Jalouse de donner au roi un gage de son zèle et de son approbation à la levée des troupes réglées, la *bonne ville de Paris* prit l'engagement de faire à perpétuité aux corps de cavalerie le don de leurs étendarts.

Les drapeaux de l'infanterie, les étendarts de la cavalerie et les guidons des dragons ont fort varié. La première enseigne était toujours blan-

che, tandis que les autres offraient à l'œil des couleurs distinctes qui servaient à désigner les différens corps; elles inspiraient un sentiment d'enthousiasme et de prédilection à l'officier comme au soldat. Le plan proposé de les rendre uniformes dans l'armée eût été d'une exécution nuisible, parce que l'esprit militaire tombe à mesure que celui de corps se relâche. *Navarre* chérissait ses sombres drapeaux qui marchèrent tant de fois sur le chemin de la victoire. *Dauphin* lisait et sa récompense d'une belle conduite, et son devoir pour l'avenir dans l'énergique devise: « Des actions, non des paroles. » *La Couronne* regardait avec une noble et fière satisfaction la couronne que Maestricht lui avait valu, etc., etc. A mon arrivée au régiment de Limosin, un vénérable capitaine de grenadiers, prenant le ton le plus propre à émouvoir un jeune homme, m'instruisit à respecter, à chérir et à bien connaître nos drapeaux. Mon père l'avait devancé à cette leçon; aussi n'oublierai-je de ma vie que les drapeaux, sous lesquels j'ai eu l'honneur de faire mes premiers pas dans la carrière des armes, étaient rouge, vert et aurore par opposition.

A la bataille de Weissembourg, le marquis de Saint-Mexant, âgé de treize ans, portait un des

drapeaux du régiment de Cambrésis. Il faut passer une rivière profonde et rapide. Les grenadiers ont de l'eau jusqu'à la poitrine. Saint-Mexant, petit et délicat, se trouve presque englouti ; le capitaine de grenadiers, touché de ses pénibles efforts, lui dit : « Donnez-moi votre « étendart qui vous embarrasse au milieu du « courant et parmi cette grêle de coups de fusil. « — Non, répond le généreux enfant; personne « au monde qui me prenne mon drapeau tant « qu'un souffle de vie me restera. » Loin de lâcher ce précieux dépôt, il le serre avec force contre sa poitrine. Après la bataille, le lieutenant-colonel du corps, instruit de sa conduite, l'embrassa tendrement et lui dit : « Jeune homme, « vous avez fait votre devoir ; si le drapeau fût « sorti de vos mains vous seriez maintenant « indigne de l'honneur d'être un homme de « guerre. »

Charles VII, dans sa noble résolution de devenir le créateur de l'armée française, ne se borna point à la composition de la cavalerie ; quatre mille archers à pied furent enrégimentés. Les chevaliers avaient jusque-là si fort méprisé cette troupe, qu'elle était uniquement composée de mercenaires étrangers qui manquaient d'adresse faute d'exercice. Les Anglais durent à

leurs excellens archers les victoires de Créci et de Poitiers. Ces tristes leçons auraient dû convaincre de l'avantage que l'on retirerait en s'efforçant de suivre d'aussi bons modèles ; mais on préféra de mettre à pied les chevaliers accablés du poids de leur armure : erreur bien grossière, qui rendit la défaite d'Azincourt plus funeste que celles que nous avions jusques alors éprouvées.

Charles, pour rapprocher les troupes à pied du rang qu'elles méritaient, joignit à ses gardes du corps vingt-cinq Allemands, sous la dénomination de *Cranequiniers*, c'est-à-dire porteurs d'arbalêtes. Les arbalêtriers étaient en général Allemands ou Anglais, quoique nos rois eussent un grand-maître des arbalêtriers qui jouissait, dès le temps de Saint-Louis, de la plus grande considération. Le commandement de cet officier s'étendait sur tous les gens de pied, dont les arbalêtriers étaient les principaux. La découverte de la poudre augmenta ses prérogatives. « Outre la garde et l'administration de « toute la cour en l'ost ou chevauchée du roi, « il avait la surintendance sur les archers, mai- « tres d'engins, canonniers, charpentiers, etc.» Lorsque l'usage des arbalêtes fut tombé en désuétude, le grand-maître des arbalêtriers

prit le titre de colonel-général de l'artillerie.

Les soins de Charles VII obtinrent peu de succès pour l'avancement de l'artillerie et du génie. On voit avec surprise l'extrême lenteur de nos premiers pas dans deux parties que nous avons ensuite portées jusqu'à la plus haute perfection; mais les préjugés nationaux opposaient à ce perfectionnement des obstacles qui furent difficilement surmontés. Les canons, d'abord d'un calibre énorme, manquaient leur effet et devenaient même dangereux pour les hommes qui les servaient.

La science de l'attaque des places fut long-temps à naître chez nos anciens guerriers qui se piquaient de combattre face à face. Les ordres réitérés et sévères des rois obtinrent à grand'peine que les assiégeans marchassent dans les tranchées jusqu'aux bords des fossés. La défense des places sortant un peu de sa grossièreté, les fortifications prirent plus de hauteur, et les remparts furent doublés, même triplés. Les combats des mines offraient, dans les lignes, l'occasion fort recherchée de donner les preuves les plus certaines du courage. « Dès que les mineurs « des deux partis jugeaient par le bruit que leurs « travaux approchaient, ils en donnaient avis : « alors les guerriers les plus déterminés se pré- « sentaient pour les soutenir ; on se défiait ré-

« ciproquement, et le rendez-vous était indiqué « dans le souterrain de la mine. On mettait une bar- « rière à hauteur d'appui à l'extrémité de la mine « des assiégeans. Dès que les travailleurs des as- « siégés y étaient parvenus et avaient fait l'ouver- « ture, ils se retiraient pour faire place aux che- « valiers : on combattait en nombre égal et à la « lueur des flambeaux ; on ne pouvait se frapper « ailleurs qu'aux parties du corps qui excédaient « la barrière ; des juges du combat de chaque côté « décidaient des actions ; les vaincus payaient or- « dinairement leur défaite par une somme d'ar- « gent, ou quelque bijou qui tenait lieu de rançon; « quelquefois il leur en coûtait la liberté. »

Les mines d'alors consistaient dans des galeries creusées sous l'édifice que l'on voulait détruire. Le terrain était soutenu par des étançons de bois placés d'espace en espace et auxquels les mineurs mettaient le feu dès que l'ouvrage était achevé. Les suites de ces incendies, quelque rapides qu'elles pussent être, ne donnaient aucune idée des épouvantables explosions qui, de nos jours, présentent l'image du bouleversement de la terre, obscurcissent le ciel, ébranlent les plus fermes courages et donnent à la mort même des formes plus hideuses.

Charles VII enfin couronna ses travaux pour

l'armée par une ordonnance qui mérite non-seulement nos éloges, mais encore notre respect. Elle prononçait que tout homme sans mœurs était indigne de servir.

L'entretien des nouvelles troupes se préleva sur les tailles. Les archers de la connétablie parcoururent les routes pour empêcher tout autre que les chevaliers et les militaires reconnus de porter des armes; mais Charles n'eut pas assez de confiance en son pouvoir pour remédier au désordre causé par le guet ou garde des seigneurs. Cet établissement, apporté du Nord par les Francs, fut avantageux ou plutôt nécessaire tant que les châteaux s'élevèrent comme des points de défense contre les ennemis étrangers et contre les brigands de l'intérieur. Le royaume une fois devenu tranquille et soumis à un ordre réglé, le peuple sollicita pour obtenir la délivrance d'un fardeau fort lourd et qui ne produisait aucune utilité. Les seigneurs maintinrent au contraire comme inaliénable un droit d'autant plus cher qu'il leur paraissait une preuve de prééminence. Le laboureur, le marchand et l'artisan étaient chaque jour vexés. Des amendes et la prison punissaient ceux qui se trouvaient empêchés par des affaires ou par des maladies.

Dès que le charme de la nouveauté fut évanoui, les grands seigneurs élevèrent la voix contre cette formation d'une armée qui préparait la ruine de leur puissance. Les gentilshommes se rangèrent autour d'eux par un sentiment de préférence que plusieurs motifs autorisaient. Les grands seigneurs avaient la sage politique de s'entourer des jeunes gentilshommes; ils fournissaient aux frais de leur éducation, ils les pénétraient d'un précoce et respectueux dévouement à leur personne. Ceux qui manquaient de fortune trouvaient des ressources dans les places d'écuyer et de gentilhomme. Les jeunes demoiselles attendaient, sous la direction de gouvernantes discrètes, que des époux les sortissent de la classe des filles d'honneur. La cour, au contraire, ne possédait qu'un petit nombre de grâces à distribuer avant l'existence d'une armée permanente, avant la création des gouvernemens et des lieutenances générales, surtout, avant l'usage arbitraire d'un énorme trésor. Enfin la noblesse croyait voir son intérêt étroitement lié aux prérogatives des grands, à cause de la prédilection que, depuis le règne de Philippe-le-Bel, les rois montraient constamment en faveur du Tiers-état.

Louis XI ne cessa d'employer l'habileté, la

ruse et jusqu'à la mauvaise foi pour rompre les liens avec lesquels les grands vassaux entravaient les desseins du monarque; il mitigea la servitude du guet des seigneurs. Tout homme sujet à cette corvée en fut exempt par le paiement d'une redevance de cinq sous par an, somme modique qui ne gêna point les contribuables. Le guet de Paris obtint plusieurs distinctions, entre autres la dénomination de royale, et son chef, désigné jusqu'alors sous le titre de gardien, eut celui de chevalier du guet. L'armée reçut une grande augmentation; les gendarmes furent portés jusqu'à mille lances, et l'infanterie compta plus de vingt-cinq mille hommes : mais l'artillerie fit peu de progrès. Une bombarde de cinq cents livres de balles fut fondue à Tours. Au second coup d'essai, la première poudre qui n'avait pas toute pris feu, s'alluma; la pièce en crevant tua plus de vingt personnes, du nombre desquelles était le fondeur.

Sous l'imprudent Charles VIII, dont la brillante expédition d'Italie tient des aventures d'un roman; sous le bon Louis XII, qui fut pour son peuple un père plus tendre qu'éclairé, divers accroissemens augmentèrent l'influence des troupes réglées. Le premier usage des mines par

explosion atteste un progrès important dans la science militaire; il date du siége de Naples (1). Chavagnac, honoré de la confiance de Louis XII, et digne de son amitié, défendait la place. Cette attaque imprévue le surprit, mais ne lui causa nulle crainte. On remarque que, durant ces deux règnes, les redoutables escadrons de la gendarmerie appartenaient bien plus à leurs chefs qu'à l'État.

François Ier fut celui d'entre tous nos rois que la nature avait formé le plus propre à exciter l'enthousiasme de la nation française. Sa valeur et sa loyauté chevaleresques enflammèrent le cœur des grands, des gentilshommes, du peuple, et surtout des troupes. Son esprit galant et son humeur magnifique formèrent la cour, dont nos ancêtres n'avaient point encore vu d'image. Les seigneurs, devenus courtisans, perdirent une partie de leur puissance, mais pas assez pour cesser d'être redoutables. De longues guerres, dans lesquelles la prudence marcha rarement compagne de l'intrépidité, amenèrent cependant quelques découvertes. Les bombes parurent au siége de Mézières (2). Ce genre de destruction, encore si terrible, mais bien plus effrayant à sa naissance, n'ébranla point l'héroïque fer-

(1) 1503. (2) 1520.

meté de Bayard. A la tête d'une faible garnison, il repoussa les attaques de trente-cinq mille hommes qui menaçaient d'écraser la forteresse sous le nombre des bombes et des boulets rouges, mais qui levèrent le siége dès qu'ils furent convaincus de la noble et constante résolution du chevalier français. « Je n'abanbonnerai, dit-il, « la place confiée à mes soins, que lorsque « j'aurai fait des corps entassés des assaillans un « pont, le seul sur lequel je puisse sortir sans « honte. »

Henri II, non moins avide de plaisir que son père, et non moins brave dans les combats, mais privé de ses heureux moyens, négligea l'armée. François de Guise déploya seul les talens d'un grand général, tandis que ses émules se bornaient à la bravoure grossière qui convient aux simples soldats. Trop heureuse la France si ce superbe guerrier ne s'était immortalisé que par la défense de Metz durant soixante-cinq jours, par la prise de Calais (1), d'autant plus glorieuse qu'elle vint à la suite de la déroute de Saint-Quentin, et par sa mort sublime qui nous arrache des larmes, transportée par Voltaire sur notre théâtre dans le personnage de Gusman!

(1) Les Anglais avaient possédé ce poste important deux cent onze années, depuis 1347 jusqu'en 1558.

mais il posa les premières bases de la Ligue. Durant le cours désastreux de cette menaçante conjuration, les Guises et les Châtillons inondèrent le royaume du sang de ses propres habitans, et prodiguèrent les ressources de la patrie à d'avides étrangers. Le trouble ne fut apaisé que par les efforts constans et pénibles d'un prince à la fois bon, habile et valeureux.

Henri IV, vainqueur de ses ennemis et père de ses sujets, était trop soldat pour ne pas porter des regards attentifs sur son armée. Les guerres continuelles qu'il eut à soutenir et les sacrifices nombreux auxquels il fut réduit, s'opposèrent à l'exécution de plusieurs de ses projets. Il fit, à la bataille d'Ivri (1), cesser l'usage de la lance, que les Français conservaient par un respect de préjugé qui leur avait été souvent nuisible. Il maintint l'établissement, avantageux à bien des égards, de recruter chaque corps dans la province qui lui donnait son nom. « Au siége d'Amiens, « dit d'Aubigné (2), le régiment de Navarre était « si redouté des assiégés qu'ils ne faisaient ja- « mais de sortie quand il se trouvait de tran- « chée. Ces Gascons les avaient reçus deux ou « trois fois fort rudement. » Enfin Henri confia l'artillerie aux soins de l'amitié. Sully trouva

(1) 1590. (2) 1597.

nos artilleurs fort retardés. Un seul exemple peut en fournir la preuve : le premier pétard employé le fut à Cahors (1).

Louis XIII, brave à la guerre, mais faible dans les conseils, soutint mal son autorité, jusqu'au jour où Richelieu se rendit le maître absolu de l'Etat et du Roi. A cette époque, les grands seigneurs causaient à la cour de fréquentes alarmes. Les gouverneurs des provinces levaient les impôts, nommaient aux emplois civils et disposaient des troupes. Montmorenci, à la vérité coupable, mais, hélas! digne d'un grand intérêt, leva dans le Languedoc des forces qui marchèrent contre l'armée royale. Le supplice du chef d'une maison, de tout temps l'un des plus fermes supports du trône, et l'un des plus augustes ornemens de la noblesse, affligea la nation. Il détruisit le système féodal que la politique des rois ébranlait depuis deux siècles. Le ministre altier et tout-puissant vit les Français, sans distinction de rang et de fortune, ramper devant son génie.

Richelieu fixa son attention sur l'armée. L'existence d'un connétable lui parut le seul obstacle qui suspendît la marche de ses projets.

Le connétable, lors de la conquête des Francs,

(1) 1580.

était le chef de l'écurie du roi, il marchait à la suite du grand chambellan; mais Mathieu de Montmorenci (1) éleva cette dignité au-dessus de toutes les charges de la couronne. Depuis lors les connétables furent les généraux supérieurs de l'armée et les présidens de conseil; ils commandèrent même les princes du sang, et ils gardaient l'épée du Roi qu'on leur présentait toute nue. « C'étaient eux qui nommaient les officiers, qui « donnaient l'ordre aux troupes et décidaient de « toutes les batailles. *Le Roi lui-même ne devait « ordonner du malfait de la guerre sans le con- « sentement du connétable.* »

Un pouvoir si démesuré blessait trop Richelieu pour qu'il ne jurât pas sa ruine; mais la perte de Lesdiguière aurait excité l'indignation générale. Ce vieillard vénérable soutenait avec constance l'honneur français. Il répondit à ceux qui cherchaient à modérer son indomptable intrépidité : « Depuis plus de cinquante ans les mous- « quetades et moi nous nous connaissons. » Il avait, au siége de Clerac (2), inspiré du dégoût pour les anciennes armures, que l'habitude conservait, quoiqu'elles fussent devenues un poids non moins embarrassant qu'inutile. Le jeune César de Choiseul, montant à l'assaut, jeta loin

(1) 1221. (2) 1621.

de lui son bouclier. Cette action reçut les éloges du connétable, et tous les volontaires la prirent avec empressement pour exemple. On laissa donc Lesdiguière paisible possesseur de la charge de connétable qui fut, à sa mort (1), supprimée, nonobstant les promesses solennelles que Louis XIII avait faites à Henri de Montmorenci.

La dignité de maréchal de France devint alors la première de l'armée. Elle remonte avec éclat jusqu'aux temps où régnèrent les premiers successeurs d'Hugues Capet. Il n'y eut d'abord qu'un maréchal de France ; Saint-Louis en nomma deux ; les Etats-Généraux de Blois établirent qu'il y en aurait quatre; mais cette règle, bientôt enfreinte, a beaucoup varié. Cependant on n'a compté qu'une seule fois vingt maréchaux de France (2). A l'ancienneté ces chefs illustres joignaient toujours les vertus et souvent les talens; ils étaient les juges de la noblesse dans les démêlés qui touchaient au point d'honneur.

Le désir d'accorder une distinction particulière aux maréchaux de France qui rendraient à l'Etat des services importans, donna lieu de créer la dignité de maréchal général des camps et armées du Roi. L'histoire ne nous conserve que cinq exemples d'hommes décorés d'un rang

(1) 1626. (2) 1703.

qui leur subordonnait les autres maréchaux de France. Le maréchal de Biron, second du nom; le maréchal de Lesdiguière, depuis connétable; le vicomte de Turenne, le maréchal de Villars et le maréchal de Saxe. Le dernier choix, parfaitement libre, que fit Louis XVI, accorda cet honneur au maréchal de Broglie.

Le grade de lieutenant-général fut établi pour occuper la trop grande distance qui séparait le maréchal de France, du maréchal de camp. Melchior de Saint-Chaumond l'obtint le premier, et n'eut pas de collègue.

Un petit nombre de maréchaux de camp parurent suffisans pour seconder les généraux dans leurs fonctions.

Les régimens devinrent à cette époque, et sont demeurés depuis, le partage des grands seigneurs, des membres de la plus haute noblesse, et de quelques officiers connus par leurs talens distingués. Des personnages, dira-t-on peut-être, y parvenaient quoique dépourvus de ces titres, et conduits seulement par l'intrigue. Ces exemples furent trop rares pour servir d'autorité. La justice y reconnaîtrait nécessairement une nouvelle preuve que tout établissement sorti de la main des hommes pèche par plus ou moins d'abus. Comme l'usage général des armes à feu et

l'étude de l'art de la guerre firent recouvrer à l'infanterie le rang qu'elle avait eu dans l'antiquité, ses colonels ne tardèrent pas à jouir de la même considération que ceux de la cavalerie.

La prise de La Rochelle (1) forme une époque mémorable dans l'histoire militaire des peuples modernes. La gloire en appartient à Richelieu : il conçut l'idée d'imiter d'Alexandre cette digue fameuse qui devint un chef-d'œuvre de dessein et d'exécution. Après avoir soumis les élémens, il repoussa les flottes de l'Angleterre : il surmonta le zèle fanatique du maire Guiton, qui, l'exhortation à la bouche, et le poignard à la main, rendait ses citoyens insensibles aux dangers des attaques comme aux horreurs de la famine, et qui répétait à toute heure : « C'est as-« sez que dans La Rochelle il reste un seul habi-« tant pour fermer la porte à l'ennemi. » Richelieu fut réduit à la nécessité de déjouer des milliers d'intrigues tramées dans le camp, et d'arracher son succès par le secours de ses ennemis. Les courtisans s'étaient jurés entre eux de mettre à profit pour sa perte l'ambition qui le faisait se montrer, en présence de l'Europe, à la fois premier ministre, prince de l'Église et général. Mais au moment de combattre sous les

(1) 1628.

yeux du roi, les résolutions basses s'évanouirent; le caractère français se déploya tout entier. Des prodiges du plus admirable courage parurent en foule. Le maréchal de Bassompierre, dans le feu d'une attaque fort vive, s'écria : « Vous verrez que « nous serons assez sots pour prendre La Rochelle. »

La superbe défense de Casal prouva de grands progrès dans la science du génie (1), et mit le sceau à la réputation de Toiras, un des premiers hommes de guerre du dix-septième siècle.

Le ban et l'arrière-ban, c'est-à-dire la noblesse entière sous les armes était jointe à l'armée de ligne, lorsque les dangers paraissaient pressans. Bientôt une impétueuse insubordination et une extrême témérité rendirent cette troupe embarrassante, même dangereuse. Elle parut cependant dans la guerre contre la Lorraine (2); mais les gentilshommes rassemblés, se répandirent en murmures contre la faiblesse qui empêchait que du moment de leur arrivée, on n'adressât pas un cartel aux ennemis pour combattre le lendemain. Tous menacèrent d'un prompt départ, si le général différait de les mener sur le champ de bataille.

Pour réparer le vide que la cessation de l'appel du ban et de l'arrière-ban causait, la milice

(1) 1629. (2) 1634.

l'étude de l'art de la guerre firent recouvrer à l'infanterie le rang qu'elle avait eu dans l'antiquité, ses colonels ne tardèrent pas à jouir de la même considération que ceux de la cavalerie.

La prise de La Rochelle (1) forme une époque mémorable dans l'histoire militaire des peuples modernes. La gloire en appartient à Richelieu : il conçut l'idée d'imiter d'Alexandre cette digue fameuse qui devint un chef-d'œuvre de dessein et d'exécution. Après avoir soumis les élémens, il repoussa les flottes de l'Angleterre : il surmonta le zèle fanatique du maire Guiton, qui, l'exhortation à la bouche, et le poignard à la main, rendait ses citoyens insensibles aux dangers des attaques comme aux horreurs de la famine, et qui répétait à toute heure : « C'est assez que dans La Rochelle il reste un seul habitant pour fermer la porte à l'ennemi. » Richelieu fut réduit à la nécessité de déjouer des milliers d'intrigues tramées dans le camp, et d'arracher son succès par le secours de ses ennemis. Les courtisans s'étaient jurés entre eux de mettre à profit pour sa perte l'ambition qui le faisait se montrer, en présence de l'Europe, à la fois premier ministre, prince de l'Église et général. Mais au moment de combattre sous les

(1) 1628.

yeux du roi, les résolutions basses s'évanouirent; le caractère français se déploya tout entier. Des prodiges du plus admirable courage parurent en foule. Le maréchal de Bassompierre, dans le feu d'une attaque fort vive, s'écria : « Vous verrez que « nous serons assez sots pour prendre La Rochelle. »

La superbe défense de Casal prouva de grands progrès dans la science du génie (1), et mit le sceau à la réputation de Toiras, un des premiers hommes de guerre du dix-septième siècle.

Le ban et l'arrière-ban, c'est-à-dire la noblesse entière sous les armes était jointe à l'armée de ligne, lorsque les dangers paraissaient pressans. Bientôt une impétueuse insubordination et une extrême témérité rendirent cette troupe embarrassante, même dangereuse. Elle parut cependant dans la guerre contre la Lorraine (2); mais les gentilshommes rassemblés, se répandirent en murmures contre la faiblesse qui empêchait que du moment de leur arrivée, on n'adressât pas un cartel aux ennemis pour combattre le lendemain. Tous menacèrent d'un prompt départ, si le général différait de les mener sur le champ de bataille.

Pour réparer le vide que la cessation de l'appel du ban et de l'arrière-ban causait, la milice

(1) 1629. (2) 1634.

fut créée; elle se complétait avec les habitans de la campagne qui se voyaient soumis à tirer au sort, sans nulle distinction de fortune. Le tirage, renouvelé tous les ans, ramenait une désolation bien difficile à concilier avec le courage national, si l'on ne remarquait que le milicien était loin d'obtenir l'estime accordée au soldat volontairement engagé. A la guerre, la milice se voyait reléguée aux fonctions les plus fatigantes et les moins honorables; en temps de paix, elle s'assemblait un seul mois chaque année.

La mort de Richelieu releva les grands seigneurs d'un abattement qui les humiliait, mais leurs efforts trahirent le secret de leur faiblesse. Les intrigues de la Fronde ne furent que de faibles et puériles caricatures des imposantes convulsions de la Ligue. Néanmoins elles troublèrent le cours de la minorité de Louis XIV, et gravèrent dans l'âme de ce prince une profonde indignation.

Louvois profita des ressentimens de son maître, pour le convaincre de la nécessité d'achever l'ouvrage si fort avancé par Richelieu. Pour que la puissance du Roi devînt absolue, il fallait la destruction, jusqu'à sa dernière racine, du pouvoir des grands seigneurs; il fallait que la noblesse, rendue indépendante des grands sei-

gneurs, fût elle-même privée de son influence sur les habitans de la campagne ; il fallait surtout que les places à la cour et celles de l'armée procurassent seules l'apparence de la grandeur, dont la réalité devait être anéantie. Ces places accordées toutes à titre de faveurs ne pouvaient que soumettre bientôt à la volonté du Roi l'élévation et l'abaissement de ses sujets. Le ministre habile présenta sous un aspect éblouissant les avantages que promettait la marche constante dans une route dont le terme offrait tant de gloire pour le souverain, qui ne rencontrerait plus d'obstacles à ses désirs, et tant de repos pour les peuples, qui se verraient délivrés d'une foule de tyrans secondaires. Malgré la grande justesse de son esprit, Louis XIV reçut avec avidité ce plan, de nature à chatouiller l'orgueil d'un prince aussi superbe. Pouvait-il prévoir que ses mains préparaient l'échafaud sur lequel le vertueux Louis XVI a péri !

En effet, le monarque en France a depuis lors plané sur toutes les têtes ; et semblable à l'ordonnateur suprême, il créait, abaissait ou détruisait d'un souffle de sa volonté les favoris qui seuls possédaient une grandeur réelle. Mais du jour où le premier coup a frappé les fondemens de ce gigantesque édifice, nul soutien ne s'est trouvé

capable d'en prévenir la chute. L'armée, regardée comme la sauve-garde de la monarchie, n'était pas assez forte pour exercer cette fonction. Les États dans lesquels aucun pouvoir intermédiaire ne se place entre le prince et le peuple, ont des troupes égales pour le moins en nombre à celles entretenues par la France, quoiqu'ils ne possèdent pas cette foule d'habitans qui enrichissent la plus belle des contrées. Le cardinal de Richelieu et ses successeurs rangèrent, selon toutes les apparences, parmi leurs plus utiles ressources, l'amour sans borne et d'une constance à toute épreuve, que depuis douze siècles le Français vouait à ses rois. Des politiques si vantés n'avaient pas prévu la naissance et le triomphe d'une philosophie qui dessèche à tel point les sentimens, qu'ils ne conservent plus la vigueur suffisante pour soutenir la moindre attaque de cet esprit systématique dont l'impudeur s'arroge le titre de saine raison.

Louvois forma l'armée d'après un système assez solide, pour que nous ayons vu la même constitution se soutenir presque en entier à travers une suite de changemens qui n'étaient essentiels qu'en apparence. Elle eut pour la commander quatre maréchaux de France, six lieutenans-généraux, douze maréchaux de camp et

vingt-quatre brigadiers. Ceux-ci servaient au dessus des colonels.

Les régimens furent accompagnés de distinctions, qui les rendirent le juste objet de l'ambition des grands seigneurs.

Mais un royaume aussi vaste, aussi riche, aussi peuplé que la France, possédait plusieurs classes intermédiaires entre le grand seigneur et le noble. Celle composée de *gentilshommes de bonne roche*, possesseurs de fortunes considérables, ne pouvait pas naturellement fournir des individus assez résignés pour se soumettre à l'ennui d'un chemin par ancienneté. Le désir de l'attacher au service inspira l'idée de créer des compagnies de cavalerie qui se donnaient comme des faveurs. Les compagnies de dragons furent bientôt sur le même pied. Les unes comme les autres devinrent les pépinières, d'abord des colonels des troupes à cheval, et par la suite des colonels de toutes les armes. Les gentilshommes riches s'y plaisaient comme dans des postes agréables et décens.

Le régiment du Roi, infanterie, reçut de nombreuses prérogatives, comme se trouvant destiné à devenir l'école qui fournirait les colonels des troupes à pied. Du reste, il fut prescrit que les jeunes gens passeraient quelques années, soit

aux mousquetaires, soit dans les compagnies de cadets, avant d'être nommés ou officiers au régiment du Roi, ou capitaines de cavalerie.

Les lieutenances-colonelles et les majorités se donnèrent aux capitaines. Le lieutenant-colonel était dans le principe l'officier le plus ancien du corps : il servait souvent de mentor au colonel encore jeune, et presque toujours il possédait des droits sur la confiance et sur le respect de ses subordonnés, grâce aux précautions mises en usage pour écarter les hommes ou trop médiocres ou d'un mauvais exemple.

Le major se choisissait parmi les sujets actifs et intelligens. Sa place ne lui donnait aucun droit au commandement.

La maison du Roi fut portée à dix mille hommes, parmi lesquels quatre mille nobles furent comptés. Cette maison a, pour le malheur de la France, été l'objet du blâme et des attaques d'hommes prétendus habiles. Durant la paix, elle entourait la famille royale d'une majestueuse dignité, qui pénétrait le peuple de respect et de considération ; durant la guerre, elle devenait, s'il se peut, encore plus précieuse. Différentes victoires ont été le fruit de son intrépidité. Les réformateurs auraient dû mettre à profit la réponse que le maréchal de Saxe fit au ministre

d'Argenson, qui se plaignait de la dépense occasionnée par l'entretien de cette maison qu'il trouvait trop nombreuse et trop magnifique. « Il « est bon de la payer vingt ans pour s'en servir « une seule journée. »

La noblesse pauvre dut se soumettre à la marche lente, mais point arbitraire de l'infanterie. Le Roi déclara que toutes les places restant à sa pure disposition, ne seraient désormais obtenues que lorsque chez les candidats la conduite viendrait à l'appui de la naissance. Saint-Simon, loin de dissimuler la mauvaise humeur des gens de la cour, l'approuve et la partage avec une bonne foi plaisante.

Les promesses et les exhortations de la cour ne purent sur-le-champ vaincre la répugnance à embrasser le service, depuis que, soumis aux lois de la discipline, il paraissait devenu un état d'esclavage; d'ailleurs le séjour de la campagne offrait des charmes qui rendaient odieuse l'enceinte des garnisons. Louvois fut indigné du peu d'effet que produisit l'ordonnance qui prescrivait à tous les nobles de prendre des emplois dans les troupes. Il adressa aux intendans l'ordre de dénoncer les gentilshommes qui ne s'empressaient pas d'obéir. Plusieurs furent punis par de grosses amendes ou par d'humiliantes cor-

vées. La marche de cette persécution d'un genre extraordinaire fut hâtée par le secours du Tiers-état. Les paysans et surtout les bourgeois jugèrent qu'il leur serait fort avantageux de se débarrasser d'une masse de rivaux ou de surveillans au prix du sacrifice d'un des trois ordres de l'État. Les gentilshommes paisibles, soit dans de petites villes, soit sur leurs champs, furent exposés à mille désagrémens qui les contraignirent de rejoindre des corps militaires : toute autre profession leur demeurait interdite, et l'inactivité les flétrissait.

La répugnance pour le service, rapidement dissipée, fit place à une forte passion qui laissa les ministres maîtres d'introduire les changemens qu'ils jugeaient à propos. Les officiers étaient fiers d'occuper des emplois enviés et recherchés, et se résignaient par conséquent, sans murmure, aux ordonnances que trop souvent la raison dictait bien moins que le caprice. Une des premières, et qui mérite des éloges, ôta le droit d'avoir plusieurs régimens; les exemples en étaient nombreux : le marquis de Beauffremont avait un régiment d'infanterie et un de dragons, tous deux de son nom; le fils du maréchal de Fabert en avait deux d'infanterie, dont l'un de son nom prenait le titre du petit Fabert, afin de le dis-

tinguer du régiment du maréchal qui s'appelait le vieux Fabert.

Vauban, l'un de ces hommes rares chez lesquels la nature s'honore de rassembler les talens et les vertus, éleva la science du génie à un haut degré de perfection : les Français, quoique formés par ses leçons, et malgré de constans efforts, ne l'ont pas surpassé; les autres peuples reconnaissent avec franchise qu'ils ne l'ont point égalé. Les travaux de ce premier des ingénieurs ne suffirent pourtant pas à la réussite de son dessein, qui était de faire marcher d'un pas égal la défense et l'attaque des places.

Louis XIV, à son avénement au trône, avait trouvé l'armée forte de cinquante mille hommes; il la porta bientôt à cent cinquante mille : ce nombre fut souvent doublé, quelquefois triplé, durant le cours d'un règne qui présente la suite la plus longue d'événemens fameux.

Le régent avait l'esprit trop militaire pour négliger l'armée; il observa que la subordination était entièrement relâchée. Cette vertu, véritable principe de la force des troupes, marche même avant le courage. Les chefs de corps furent donc chargés d'établir une discipline exacte; mais la légèreté française offrait des obs-

tacles qui, pour être surmontés, demandaient quelques exemples d'une grande rigueur. Je n'en rapporterai qu'un fort remarquable. Rozen (1), étant à Metz, reçoit l'ordre de faire partir son régiment; les officiers refusent de marcher sous prétexte d'un décompte qui n'est pas arrêté; le régiment mis en bataille, Rozen s'adresse au premier capitaine et lui commande d'obéir; sur son refus, il lui casse la tête : le corps n'opposa plus aucune résistance.

Louis XV, se reposant trop sur ses ministres pour les fonctions de roi, négligea l'armée. Elle soutint néanmoins son antique gloire lorsque le maréchal de Saxe la commanda : le Français sera toujours invincible sous un grand général. Cette vérité se retrouve dans l'hommage rendu par Spinola, un des plus redoutables ennemis de la France. « Que l'on me donne cinquante « mille Français, et je serai un Alexandre; je « ne conçois pas qu'aucune nation pût résis- « ter à mes attaques. » Mais la guerre de sept ans offre une foule de revers, et bien plus, quelques exemples de terreurs paniques : tant il est vrai que l'ignorance excessive dégrade le plus généreux caractère. Les officiers et les sol-

(1) Le fils du fameux Rozen, qui était devenu par ses actions maréchal de France en 1703.

dats ne connaissaient de leur état que la licence, et n'opposaient à des ennemis habiles qu'une témérité qui se troublait à la vue des mauvais succès.

Cependant, au milieu de l'énumération de nos humiliantes défaites, l'historien juste relève quelques événemens glorieux, qui se montrent de loin à loin, comme des preuves qu'un peuple n'est jamais entièrement abattu. La journée de Berghen place le maréchal de Broglie au rang de nos premiers généraux. Le surnom de Fritzlar obtenu par M. de Narbonne rappelle le souvenir d'une belle défense qui sauva l'armée. Le maréchal de Castries rapportera toujours la réputation d'un intrépide et habile officier de cavalerie au combat de Closter-Camp. Enfin l'honneur français a produit un acte d'héroïsme au dessus de tous ceux que les Grecs et les Romains ont admiré chez leurs plus grands hommes. Je céderais au besoin d'en faire l'éloge, sans la crainte que mes expressions ne flétrissent la sublime simplicité des paroles prononcées par le vertueux d'Assas. Durant les ténèbres d'une nuit obscure, et dans un bois épais, dix baïonnettes sont posées sur sa poitrine : sa mort est certaine au moindre mot échappé de sa bouche; rassemblant ses forces, il s'écrie d'une voix mena-

çante : « A moi d'Auvergne, voilà les ennemis ! »

A la paix, M. de Choiseul, ministre d'un génie actif et novateur, crut pouvoir entreprendre l'entière régénération des troupes dans un moment où les malheurs de la guerre et la honte de la paix rendaient les esprits dociles (1). Cette régénération fut la source de plusieurs injustices; mais elle produisit des effets avantageux.

Les officiers généraux ne conservèrent plus de régimens. Les grands seigneurs éprouvèrent le chagrin de ne plus donner aussi souvent leur nom aux régimens dont ils étaient colonels. La perte de ce droit dut leur coûter; mais la raison demandait de sacrifier à l'intérêt de l'État l'orgueil d'un petit nombre de familles. Jamais régiment ne changeait de nom sans perdre la plus grande partie de l'éclat que répandaient sur lui ses belles actions : leur souvenir s'effaçait entièrement de la mémoire du public, et se réveillait avec peine dans celle du soldat. J'ai recueilli par moi-même deux expériences qui confirment cette opinion.

Lorsque je servais dans le régiment de Limosin, infanterie, peu de ses membres et aucune personne étrangère ne soupçonnaient que ce corps était l'ancien Calvisson, si fameux

(1) 1763.

dans les guerres d'Italie; que le régiment de la Reine fut tiré de son sein. Nos soldats nous écoutaient de sang-froid, lorsque nous leur répétions le mot énergique des ennemis: « Il n'y a pas de buffles à l'épreuve des baïonnettes des braves de Calvisson. » Mais ensuite j'ai vu que, lorsque nous rappellions à nos cavaliers les superbes charges du *Grand-Royal*, lorsque nous leur disions qu'au siége de Dunkerque (1) le grand Condé, formant un corps d'élite pour servir sous ses ordres immédiats, avait, de sa propre main, mis à la tête de l'État « le brave régiment de Royal, cavalerie; » lorsque nous leur racontions que, sous le règne de Louis XIV, l'honneur de devenir colonel de l'excellent régiment Royal (2) était recherché des premiers hommes de la cour, leurs yeux se remplissaient de feu, et leurs joues se teignaient d'un noble coloris. Ces souvenirs aussi flatteurs que satisfaisans nous attiraient les égards des autres régimens et nous remplissaient de cette estime de soi-même qui donne naissance à la bonne conduite. Aussi jusqu'à l'époque des crises désastreuses, ce corps s'est-il constamment montré le séjour de *l'honneur et du bonheur*.

(1) 1646.

(2) Lettres de madame de Sévigné.

Les princes du sang ont toujours donné leur nom à leurs régimens. Trois grandes, maisons avaient l'honneur de posséder des régimens en propriété; les Rohan, un d'infanterie; les Noailles, un de cavalerie; et les Beauffremont, un de dragons. Les Vintimille du Luc obtinrent la même grâce dans l'infanterie, mais seulement pour deux générations. Lorsque le prince de Beauffremont rendit son régiment, ce fut au prince de Lambesc : il avait été prévenu de faire choix d'un successeur que son nom mît en droit de prétendre à cette faveur du premier ordre. J'ai souvent été dépositaire du regret que l'aimable mais facile prince de Beauffremont donnait à la perte d'une précieuse distinction. Madame de Brionne avait, pour obtenir ce sacrifice, recouru à l'amitié du duc de Choiseul, et mis en usage des grâces accoutumées à séduire.

Quelques régimens de dragons gardèrent les noms des colonels et furent fort recherchés; mais journellement leur nombre se restreignit. Comme les provinces ne montraient aucune préférence aux régimens qui portaient leur nom, différentes personnes présentèrent le projet que les corps par leurs dénominations rappelassent, à chaque instant, le souvenir des militaires immortalisés par de belles actions. Cet hommage de recon-

naissance n'a jamais été rendu qu'à la mémoire de Turenne.

Le lieutenant-colonel et le major devinrent deux officiers supérieurs qui furent choisis par les ministres. Un point important arrête ici mes regards : lequel mérite la préférence de l'avancement par ancienneté ou de l'avancement par choix? Je céderais à l'attrait d'une discussion, séduisante pour un vieux soldat, sans la crainte de perdre trop long-temps de vue mon principal objet. Il me suffira d'observer que le caractère de chaque peuple demande l'usage de moyens différens; du reste il existait peu d'intrigues pour obtenir les lieutenances-colonelles et les majorités. Les capitaines d'infanterie vivaient presque tous dans des garnisons, dans des villes de province et dans des campagnes ; ils ne pouvaient donc pas mettre en jeu des ruses qui leur étaient inconnues. Les capitaines de cavalerie et de dragons, qui jouissaient d'un certain crédit, dédaignaient d'en faire un si mauvais emploi : car, d'après une opinion bizarre, les lieutenans-colonels et les majors des troupes à cheval se trouvaient, dans le grand monde, au dessous des capitaines de la même arme. Leur avancement secondaire les classait dans l'ordre des particuliers, tandis que tout capitaine était censé

marcher sur la route qui conduisait au rang de colonel. Ceux à qui cet espoir n'était pas raisonnablement permis ne rencontraient que peu de rivaux et par conséquent n'avaient à surmonter que de faibles obstacles.

Les victoires du grand Frédéric avaient convaincu l'Europe des incalculables avantages que les troupes recueillent d'une instruction savante. M. de Choiseul redoubla donc son ardeur ordinaire pour mettre fin à une inhabileté qui venait de couvrir le nom français d'ignominie. Des officiers, blanchis sous les armes et couverts de blessures, mais encore pleins d'une mâle vigueur et guidés par un zèle ardent, reçurent leur retraite forcée, sur le soupçon qu'ils ne se prêteraient jamais au travail indispensable pour créer une armée véritablement manœuvrière. De même qu'au conseil de l'imprudent Jéroboam, les vieillards furent exclus et les jeunes gens prononcèrent en oracles. Il en résulta de fâcheux inconvéniens : *les faiseurs* dégoûtèrent les officiers, harassèrent les soldats et ruinèrent les chevaux, toujours sous le prétexte d'imiter le roi de Prusse. C'était impudemment abuser du nom d'un homme surnommé *le grand* à plus d'un titre, et à qui peut-être appartient celui d'*unique*, d'un homme que l'on a tou-

jours vu mépriser et proscrire les tourmentantes minuties. Notre ardeur excessive ne tarda guère à se calmer : nous nous restreignîmes par des degrés rapides; mais nous nous arrêtâmes au point d'être les égaux des tacticiens les plus renommés. Les militaires étrangers prétendraient en vain répandre des doutes sur l'instruction de l'officier français : la trop sanglante preuve s'en est vue pendant les guerres de la révolution; presque tous les généraux républicains ont été des sous-officiers instruits par leurs supérieurs.

La tenue, suivant un cours semblable, passa par une perfection aussi pointilleuse que fatigante, et redescendit au point de ne mériter que des éloges. L'uniformité dans l'habillement semble une idée bien simple, cependant elle n'a paru que tard et à la suite de nombreux essais. A l'hôtel-de-ville d'Arras, on voit les tableaux de différentes entrées solennelles. Dans la jeunesse de Louis XIV, les officiers et les soldats ne portent pour marque distinctive qu'un nœud de ruban rouge attaché sous le menton. Les dernières années de ce prince décèlent quelques progrès : les vestes et les culottes sont rouges, mais les habits restent de toute couleur. Sous Louis XV, les habits devenus uniformes

paraissent faits selon la fantaisie de chaque individu.

Dès les premiers jours de son règne, Louis XVI développa le louable désir de ramener l'ordre dans toutes les parties du gouvernement. Le dépôt important de l'armée fut remis entre les mains du maréchal de Muy. Jamais choix ne mérita davantage d'être applaudi. Les courtisans effrayés à la vue d'un ministre incorruptible et ferme l'attaquèrent avec fureur : sa piété fut taxée de cagotisme et sa justice de dureté. Un homme plein d'esprit et de connaissances, de plus aimable et vertueux, devint l'objet de l'exécration générale. Malheur à celui qui l'a connu, s'il ne conserve à sa mémoire un tendre et respectueux souvenir. Les ordonnances de son ministère, trop tôt terminé par une mort douloureuse et prématurée (1), réprimèrent plusieurs abus.

Des jeunes gens, la plupart étourdis et tous inexpérimentés, cessèrent de s'emparer des régimens qui ne furent donnés qu'à la suite de quatorze années de service dans divers emplois. On ne les recevait donc qu'à vingt-neuf ans; en-

(1) Il périt à la suite de l'opération de la pierre, pour avoir voulu, par une fermeté stoïque, ne faire aucune plainte, ne jeter aucun cri, quoique le chirurgien le priât de ne point aigrir son sang par de trop pénibles efforts.

core des personnes extrêmement privilégiées y parvenaient seules d'aussi bonne heure : le plus grand nombre attendait jusqu'après trente ans. A cet âge, un homme est affranchi de la crise des passions : il possède, ou bien il ne possédera de sa vie l'expérience et la sagesse qui mettent en état de commander. Les noms illustres jouirent toujours de justes égards ; mais ils cessèrent d'être des titres aveuglément reconnus. La bonne conduite devint un support nécessaire. Des fils et des petits-fils de maréchaux de France languirent sans avoir de régimens. Ces actes de sévérité furent applaudis par les juges impartiaux.

Les compagnies dans les troupes à cheval furent toujours accordées aux jeunes gens, pourvu qu'ils comptassent trois ans de service, ou bien qu'ils eussent occupé la place de premier page. Elles présentaient un État qui pesait dans la balance, lorsque l'on formait un établissement ; la jeunesse de Paris recherchait les légers dragons, mais celle qui avait été élevée dans les châteaux restait fidèle à la solide cavalerie.

Le Roi, nonobstant quelques raisons spécieuses en faveur des finances militaires, résolut leur suppression : elles avaient été successivement levées et maintenues comme des dépôts

qui devenaient autant de garanties; elles répondaient de la caisse qui demeurait autrefois aveuglément confiée aux colonels: dans les troupes à cheval, elles servaient à prévenir les fautes des capitaines que long-temps on a laissés les maîtres de leurs compagnies; mais toute finance était remboursée au moment de la remise de l'emploi qui l'avait exigée. Nul marché de vente et d'achat ne parut jamais. Si l'argent eût aplani le chemin des grâces, les fils des opulens financiers auraient possédé les régimens. Plusieurs ne formaient des vœux que pour avoir la permission de sacrifier de grandes sommes au désir d'atteindre à un honneur qui réunissait tant d'agrément et tant de considération.

La détresse du trésor royal ne permettait pas de le charger des remboursemens. Les possesseurs ne pouvaient pas, sans une révoltante injustice, perdre sur des dépôts mis sous la sauvegarde du monarque. Pour sortir de ce double embarras, il fut réglé que les titulaires actuels n'éprouveraient aucun déchet; mais qu'à l'avenir tout officier perdrait le quart de la finance qu'il déposerait. Le successeur paierait ce quart de moins, mais abandonnerait un tiers de la nouvelle somme; celui qui paierait ce tiers de moins abandonnerait la moitié du reste; enfin le qua-

trième ne paierait que le quart de la première somme, mais la sacrifierait en entier. Les finances devaient être éteintes après quatre mutations. Les officiers n'auraient pas eu le droit de se plaindre d'une perte dont ils étaient prévenus. Outre que les emplois auxquels des finances se trouvaient attachées demeuraient des faveurs recherchées, l'acquéreur rencontrait un dédommagement de son sacrifice dans le brevet de retenue. La mort n'enlevait plus les finances aux familles : les seuls lieutenans des troupes à cheval couraient le risque d'être lésés dans leurs droits sur les compagnies que la mort des titulaires rendait vacantes. La cour se serait vue chargée à la fois d'une perte et d'un remboursement.

Lorsque la révolution commença, onze maréchaux de France composaient cet auguste tribunal, l'exemple vivant des vertus militaires et l'interprète des lois sacrées de l'honneur.

Les lieutenans-généraux étaient au nombre de cent quatre-vingt-seize. Le plus beau de leurs droits était celui de remplacer les maréchaux de France, mais non par ancienneté; eux-mêmes n'étaient nommés que parmi les maréchaux de camp employés.

Sept cent soixante-dix maréchaux de camp for-

maient une foule presque ridicule, suite du désir d'avoir beaucoup de mouvement chez les officiers supérieurs. Les maréchaux de camp sortaient des colonels et des lieutenans-colonels. Toujours susceptibles de fonctions, ils n'avaient d'activité que sur des lettres de service. On distinguait ceux qui recevaient ces lettres par le titre de maréchaux de camp employés. On donnait communément à ceux qui restaient dans l'oubli l'épithète de maréchaux de camp *sous la remise*. Ces derniers comprenaient, à quelques exceptions près, les anciens lieutenans-colonels qui touchaient pour dédommagement une gratification annuelle de quatre mille livres à laquelle les anciens colonels n'avaient pas le droit d'aspirer. Les chefs suprêmes des troupes eussent repoussé comme paradoxale l'idée de mettre un officier général à la retraite.

Les brigadiers venaient d'être supprimés. On avait avec sagesse jugé leur grade superflu. D'ailleurs ils produisaient un effet bizarre. Lorsque le colonel d'un régiment n'était pas brigadier, et que le lieutenant-colonel l'était, le colonel demeurait le supérieur du lieutenant-colonel dans tous les objets relatifs au corps; mais il se trouvait à son tour sous les ordres du lieutenant-colonel toutes les fois que celui-ci remplissait les fonctions de brigadier.

L'armée formait, en temps de paix, une masse de 177,890 hommes. La levée des milices, le rassemblement des gardes-côtes et l'augmentation des troupes à cheval l'auraient élevée, pendant la guerre, à 286,464 hommes.

Les grands seigneurs et les gens de qualité recevaient des régimens; les membres de la dernière de ces classes, qui ne jouissaient que de peu de faveur, se consolaient avec les emplois d'officiers supérieurs des compagnies rouges de la maison du Roi et de la gendarmerie, pendant que leurs cadets devenaient officiers des gardes du corps. Les gens de condition qui possédaient de grosses fortunes suivaient, dans le régiment des Gardes françaises, une belle carrière. Ce service, au nombre de ses avantages, présentait celui de conduire au grade d'officier général, sans astreindre à la nécessité de mettre en usage les sollicitations. Le régiment du Roi, les compagnies de cavalerie et de dragons servaient d'écoles aux jeunes gens de la cour pour se rendre propres à devenir colonels, et fournissaient aux gentilshommes riches des postes recherchés. Les gentilshommes peu riches occupaient les emplois de l'infanterie, composaient les gardes du corps et se soumettaient à tous les désavantages de l'état de lieutenant dans les troupes à

cheval; mais, dans ces services peu brillans, la médiocrité de la fortune et le manque de crédit semblaient compensés par la présence d'une noblesse ancienne et pure, qui vivait sous d'antiques donjons, dont les dangers du luxe non plus que ses caprices n'approchèrent jamais: des tours antiques et des toits délabrés annonçaient les derniers et précieux, mais, hélas! trop rares asiles de cette loyauté française autrefois si renommée chez toutes les nations.

Les jeunes gentilshommes doués de talens heureux, dons de la nature, et conduits par le goût de l'étude, trouvaient le moyen de satisfaire leur ambition dans trois corps distingués, la marine, l'artillerie et le génie. La marine ne m'est connue que par la noble énergie que ses membres ont déployée dans le cours de la révolution.

L'artillerie avait éprouvé des divisions intérieures du milieu desquelles était sorti l'accroissement de ses lumières. M. de Valière, à la tête d'une foule de vieux officiers, voulait la durée des pièces de gros calibre. M. de Gribauval réclamait la préférence pour les pièces légères. Le suffrage des officiers les plus éclairés a produit cette perfection, triomphe assurément fatal aux ennemis de la France.

Le corps du génie était composé de trois cent vingt-neuf officiers dont les talens prononcés et supérieurs ont fait naître quelquefois la jalousie, mais toujours l'admiration.

Tout à coup de si nombreux canaux ne suffirent plus pour satisfaire aux besoins de la noblesse. Le ministre, écrasé sous le poids des demandes, chercha des ressources pour alléger son fardeau. Une ordonnance prononça « que « personne ne pourrait obtenir un emploi dans « le service, avant d'avoir déposé les titres de « quatre générations de noblesse entre les mains « de M. Chérin, généalogiste de la cour. » Les fils des chevaliers de Saint-Louis se trouvaient, par la décoration de leurs pères, exempts de toute autre formalité. Je suis loin de me prononcer le défenseur d'une disposition que je range parmi les premières causes des malheurs de la France, puisqu'elle a servi de prétexte aux factieux pour semer le mécontentement, et qu'elle a scandalisé les hommes les plus vertueux et les plus éclairés. Tous, de concert, ont répété dans leurs écrits : « Sous un roi ami du « peuple, aucun homme non noble ne peut « devenir officier, et l'on ôte ainsi à vingt- « quatre millions d'hommes jusqu'à l'honneur « d'être lieutenans de milice. » Cette ordon-

nance blessa l'honneur national et outragea l'équité.

L'homme que, par faveur ou d'après des calculs de finance ou enfin pour prix de services utiles à l'Etat, le Roi classait au rang des nobles, se voyait soudain exclu des fonctions qui ne tenaient ni à l'état militaire ni à l'état ecclésiastique. Ne payait-il pas bien cher des prérogatives, la plupart d'opinion, lorsqu'il acquérait la certitude que ses fils, petits-fils et arrières-petits-fils allaient traîner leurs jours dans les ennuis d'une vie oisive et sans nul espoir d'atteindre aux honneurs militaires, qui flattaient si vivement toutes les imaginations?

Le maréchal de Ségur, respectable par la franchise de son caractère et par la simplicité de ses vertus, se contenta de demander aux censeurs de l'ordonnance quels moyens ils auraient eus pour dissiper les nuées innombrables de prétendans, que diverses causes avaient formés et qui chaque jour grossissaient. Une longue paix retardait les mouvemens intérieurs des corps. La noblesse, tant par l'aisance de ses membres que par le nombre des anoblis, recevait une augmentation continuelle, tandis que l'armée s'affaiblissait. Le comte de Saint-Germain s'était occupé de l'exécution de plans, beaux dans l

théorie, mais calculés sur des états qui, par leur nature, ne se trouvaient en aucun rapport avec la France. Il avait supprimé les mousquetaires, si chers à la jeune noblesse, presque anéanti les autres corps de la maison du Roi et menacé la gendarmerie, qui ne fut préservée de ses coups que pour succomber onze ans plus tard. La révolution n'a pas laissé le temps de sentir quel vide aurait produit la réforme d'une troupe qui, par son nom seul, inspirait de la confiance, et que des officiers, doués de zèle, d'expérience et de talent, avaient rendue la plus belle et la plus instruite dont il soit possible de se faire une idée. L'Eglise fournissait peu de ressources, depuis que la singulière précocité des jeunes gens éveillait leurs passions, trop tôt pour qu'ils supportassent la gêne d'un long séjour au séminaire. Le progrès des connaissances sauvait de la rigueur souvent cruelle des cloîtres. Le Roi se voyait donc forcé par ses principes de venir au secours de sa noblesse; mais un conseil sage l'aurait prévenu du besoin d'accorder ses préférences sans nul éclat. Les anoblis, blessés dans leurs droits, purent donc sans mériter le blâme s'écrier: « Le « Roi nous accorde des lettres par lesquelles il « autorise nous et nos descendans à jouir des « prérogatives de la noblesse, ensuite il pro-

« nonce un arrêt flétrissant qui se perpétue sur « trois de nos générations. » Les premières classes de la bourgeoisie qui parvenaient, soit au moyen de ruses sur la naissance, soit avec l'aide des sacrifices pécuniaires, à introduire au service un petit nombre de leurs membres, furent révoltées. Tout signe qui se rattache aux dangers de la profession des armes, et par conséquent à sa gloire, allume à un degré si véhément les désirs des Français, que les décorations militaires et les épaulettes accordées aux officiers des gardes nationales accrurent par milliers les partisans fanatiques des nouveaux systèmes.

Tous les remèdes échouèrent contre un vice profond qui minait l'armée. Personne ne prétendait plus se prêter à la lenteur d'un sage avancement ; chaque individu réclamait la préférence d'occuper dès sa jeunesse les emplois supérieurs. Un officier avait-il rempli pendant quatre ou cinq ans un grade, n'importe lequel, il en sollicitait un au-dessus et se récriait avec amertume contre les délais les mieux fondés. En vain les maréchaux de Tonnerre, de Richelieu et d'Harcourt répétaient à tout propos que durant leur jeunesse les cadets des plus grandes maisons se bornaient sans murmure à demeurer

capitaines de cavalerie, tandis que plus tard une famille réclamait autant de places de colonel qu'elle comptait de membres. Dix frères, s'ils se fussent rencontrés, auraient eu les mêmes prétentions. Un exemple de faveur formait une planche sur laquelle les grands et les petits voulaient à toute force marcher. Le ridicule en vint au point que les gentilshommes, nés peu riches, paraissaient honteux d'être à trente ans capitaines.

Louis XVI, affligé de ce mal et vaincu par d'instantes prières, consentit avec beaucoup de répugnance à former *un conseil de la guerre*. Il y appela des officiers généraux dont le mérite et le talent étaient reconnus. La formation, la discipline, les manœuvres et les finances furent soumises à leurs travaux. Par une suite des vices inhérens aux assemblées délibérantes, *le conseil de la guerre* désorganisa l'armée, et, sans en avoir le moindre soupçon, prépara la révolution. La fortune ne semblait-elle pas nous avertir des dangers qui suivraient les tentatives d'une assemblée immense, que formeraient le caprice, la cabale et la cupidité? Si huit ou dix hommes, éprouvés depuis long-temps, habiles et sages, n'avaient pu se soustraire au malheur de commettre de grandes fautes, qu'attendre de douze

cents députés, dont les moyens et les caractères seraient presque tous inconnus?

Ramenons les regards sur Strasbourg, dont plus d'un lecteur pourra bien trouver que je me suis trop long-temps éloigné.

CHAPITRE IV.

Pillage de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg. — Inaction des troupes. —Belle conduite du prince Frédéric-Louis de Hesse-Darmstadt. — Organisation de la garde nationale. — Imprudence des magistrats qui distribuent de l'argent aux troupes à l'insu des officiers.—Le régiment de Hesse refuse de quitter la ville. — Attentat sur la personne de M. de Klinglin.

La joie, produite par le premier succès important du parti populaire, fut de courte durée : elle fit place à la frayeur que causa la nouvelle, artificieusement controuvée, qui annonçait l'apparition de brigands réunis pour incendier, pour piller et pour massacrer. Ces bruits alarmans étaient répandus afin de favoriser l'exécution du projet aussi vaste qu'important d'armer le peuple en peu de jours et dans une même circonstance. Les parties du royaume qui restaient livrées à leurs seules ressources, n'exigèrent que quelques menaces adressées aux habitans; mais dans une ville peuplée d'hommes aguerris et gardée par des troupes nombreuses, il devint indispensable de mettre en jeu des ressorts plus puissans.

La générale est entendue à trois heures de l'après-midi. Les ordonnances et les aides-de-camp accourent dans les casernes, ils exhortent à s'armer sans perdre un instant. Le régiment de Royal paraît bientôt à cheval; ma compagnie se place la première d'après son rang de bataille. Je reçois l'ordre d'avancer par des rues détournées, et d'arriver vis-à-vis de l'Hôtel-de-Ville. Le long du chemin, des femmes échevelées et des enfans éplorés nous conjurent avec instance de presser le pas, et d'employer nos forces contre les brigands qui, déjà maîtres des postes essentiels, se répandront partout, pilleront, brûleront, égorgeront. Quelques hommes bien vêtus et fort calmes viennent, du ton de la confiante amitié, nous dire qu'il faut distribuer des armes aux bourgeois, qui sont embrâsés du désir de partager les périls de ce jour avec leurs chers frères les militaires. Je débouche en face de l'Hôtel-de-Ville, un officier-major me prescrit de rester en colonne sur un front assez étendu pour remplir la largeur de la rue et le plus proche possible, sans pourtant que mes cavaliers soient exposés. Le régiment d'Artois se tient de l'autre côté; l'infanterie se met en bataille dans l'espace qui sépare les deux corps de cavalerie.

Le spectacle le plus ridicule et le plus honteux commence. Huit mille hommes, rangés dans un ordre imposant, avec de l'artillerie et avec tout l'attirail de la guerre, demeurent la tête levée et les bras croisés aux pieds d'une maison au pillage. Les fenêtres ouvertes laissent voir une troupe de gens déguenillés. Quatre ou cinq officiers généraux se promènent d'un air inquiet; ils passent et repassent d'un régiment à l'autre. Leurs propos, leurs questions décèlent un trouble extrême. Les pillards brisent d'abord et jettent au hasard tous les objets qui tombent sous leurs mains, comme étant convaincus qu'ils seront bientôt chassés; mais lorsqu'ils nous voient bornés au rôle de témoins paisibles de leurs hauts faits, ils suivent un nouveau procédé : les toits sont abattus et les fenêtres sont détachées avec une impudente tranquillité; notre maintien semble un aveu tacite qui produit des excès révoltans. Les meubles et les débris volent autour de nous. Malgré la sagesse de mon cheval, j'ai beaucoup de peine à le contenir, d'autant plus que sa haute taille et son poil gris l'offrent en point de mire.

M. de Rochambeau ne paraît point encore à cette scène de licence; sa perplexité, que depuis on a jugée puérile, se trouvait fondée sur

quelques puissantes raisons. Plusieurs hommes adroits tiraient parti de son caractère incertain ; ils peignaient la garnison séduite au point d'attendre, pour le signal d'une pleine insurrection, l'ordre de tomber sur les brigands. Quelques-uns dénonçaient les chefs des corps comme vendus aux factieux ; d'autres calomniaient M. de Klinglin. Ces derniers avaient le front de dire qu'un militaire, plein de courage et d'honneur, suscitait le tumulte pour, à sa faveur, anéantir les pièces relatives au procès intenté contre son père, si connu sous le nom du *grand préteur de Strasbourg*. Enfin des cris s'élevaient pour affirmer avec serment qu'un affreux complot était tramé de longue main, que d'immenses amas d'armes et de munitions remplissaient, avec plus de deux mille hommes, les souterrains de l'Hôtel-de-Ville; que ces hommes de sac et de corde comptaient de nombreuses intelligences parmi les troupes comme parmi les bourgeois, que l'irruption aurait lieu dès la nuit tombée, que Strasbourg deviendrait la proie d'un incendie, durant le cours duquel tous les excès se commettraient. Le général, fatigué de tant de propos contradictoires, ignorait la véritable cause du désordre, craignait sa garnison, et pour comble de peine se défiait de ses seconds.

Déjà les salles sont dépouillées de leurs meubles, de leurs portes et de leurs fenêtres. Nous entendons des coups violens qui proviennent des efforts que l'on fait pour rompre les portes de fer des archives. Deux officiers généraux se rendent vers M. de Rochambeau, et lui tracent une peinture si favorable des dispositions des troupes, que ses craintes semblent dissipées. Il s'avance, mais au moment de son apparition l'air se remplit de papiers déchirés en morceaux et qui sortent des archives forcées. Sa confiance n'est point assez entière pour l'empêcher d'avoir un maintien abattu. L'envie lui prend ou plutôt lui est suggérée de haranguer. Outre que la nature ne l'avait pas doué des qualités qui constituent l'orateur, sa position présente devenait un obstacle difficile à surmonter. Néanmoins il approche des régimens; il prononce du ton le plus lugubre : « Mes amis, mes bons amis, voyez ce « qui se passe.... quelle horreur! hélas! ce sont « vos papiers, vos titres, ceux de vos parens. » Le soldat qui ne se doute guère d'être le possesseur de papiers et de titres, se montre peu touché, sourit même de pitié. M. de Rochambeau croit plus fermement que jamais à l'existence d'une trahison. Il se retire sans donner aucun ordre.

quelques puissantes raisons. Plusieurs hommes adroits tiraient parti de son caractère incertain; ils peignaient la garnison séduite au point d'attendre, pour le signal d'une pleine insurrection, l'ordre de tomber sur les brigands. Quelques-uns dénonçaient les chefs des corps comme vendus aux factieux; d'autres calomniaient M. de Klinglin. Ces derniers avaient le front de dire qu'un militaire, plein de courage et d'honneur, suscitait le tumulte pour, à sa faveur, anéantir les pièces relatives au procès intenté contre son père, si connu sous le nom du *grand préteur de Strasbourg*. Enfin des cris s'élevaient pour affirmer avec serment qu'un affreux complot était tramé de longue main, que d'immenses amas d'armes et de munitions remplissaient, avec plus de deux mille hommes, les souterrains de l'Hôtel-de-Ville; que ces hommes de sac et de corde comptaient de nombreuses intelligences parmi les troupes comme parmi les bourgeois, que l'irruption aurait lieu dès la nuit tombée, que Strasbourg deviendrait la proie d'un incendie, durant le cours duquel tous les excès se commettraient. Le général, fatigué de tant de propos contradictoires, ignorait la véritable cause du désordre, craignait sa garnison, et pour comble de peine se défiait de ses seconds.

Déjà les salles sont dépouillées de leurs meubles, de leurs portes et de leurs fenêtres. Nous entendons des coups violens qui proviennent des efforts que l'on fait pour rompre les portes de fer des archives. Deux officiers généraux se rendent vers M. de Rochambeau, et lui tracent une peinture si favorable des dispositions des troupes, que ses craintes semblent dissipées. Il s'avance, mais au moment de son apparition l'air se remplit de papiers déchirés en morceaux et qui sortent des archives forcées. Sa confiance n'est point assez entière pour l'empêcher d'avoir un maintien abattu. L'envie lui prend ou plutôt lui est suggérée de haranguer. Outre que la nature ne l'avait pas doué des qualités qui constituent l'orateur, sa position présente devenait un obstacle difficile à surmonter. Néanmoins il approche des régimens; il prononce du ton le plus lugubre : « Mes amis, mes bons amis, voyez ce « qui se passe.... quelle horreur! hélas! ce sont « vos papiers, vos titres, ceux de vos parens. » Le soldat qui ne se doute guère d'être le possesseur de papiers et de titres, se montre peu touché, sourit même de pitié. M. de Rochambeau croit plus fermement que jamais à l'existence d'une trahison. Il se retire sans donner aucun ordre.

Une si longue immobilité produit l'impatience et l'ennui. Ces sentimens sont prêts à se manifester, lorsque sur les huit heures les pillards disparaissent. Chacun demande par quel endroit, de quelle manière et d'après quels motifs ils se sont retirés. Personne ne peut donner une explication satisfaisante de ce singulier incident, qui se trouve bientôt éclairci par la venue des magistrats. Ces messieurs, immobiles tant que l'on pillait les salles et les archives, accourent maintenant l'inquiétude exprimée sur tous leurs traits. Quelques espions affidés viennent à l'instant de leur annoncer que les caves de l'Hôtel-de-Ville, que ces vastes dépôts de ce vin du Rhin si fameux sont la proie des pillards. Cet objet les intéresse tout autrement que *les papiers et les titres*. Ils représentent avec feu, ils prient avec instance, ils se plaignent avec énergie. Le fruit de deux siècles de soins sera-t-il donc perdu dans une soirée ?... Les toits, les portes, les fenêtres et les liasses de papier peuvent facilement être remplacées; mais non pas du vin, unique par son excellence et par son ancienneté. Leurs discours ébranlent M. de Rochambeau sans parvenir cependant à l'arracher de son irrésolution.

Heureusement pour le salut de la ville et pour l'honneur des troupes, le prince Frédéric-Louis

de Hesse-Darmstadt demande qu'il lui soit permis de pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville à la tête des grenadiers de son régiment, que des gens de cette espèce n'oseraient seulement pas envisager. Son offre est acceptée à la suite cependant de quelques incertitudes; il se précipite de l'air le plus intrépide. La garnison entière approuve par de grands cris ce premier et unique trait de valeur, qui donne la preuve que les hommes en général se montrent dans les circonstances importantes tout différens de ce qu'ils sont dans les temps ordinaires. Le prince de Hesse, extrêmement timide aux parades et aux assemblées, déploie la fermeté la plus soutenue dans un danger qui paraît éminent. Je ne balance point à me servir de l'épithète d'éminent: car, quoique tout le monde ait affecté de faire des railleries sur cette journée ridicule, il n'est personne qui ne fût fort inquiet tant qu'elle dura.

Pas un seul coup de fusil n'est tiré; mais au bout de dix minutes l'Hôtel-de-Ville vomit le levain infect qu'elle renfermait, et nous ne reconnaissons pas sans honte que tant d'alarmes ont été causées par deux ou trois cents misérables. Ils se précipitent au milieu des troupes, plusieurs tombent dès les premiers pas; le plus grand nombre paraît ivre, et deux meurent sur-

mençait le tumulte. Il était d'abord demeuré spectateur bénévole; mais bientôt la chose parut si séduisante à ses yeux, que l'envie lui vint de jouer un rôle actif. Son malheur résulta de ce que personne ne le soutenait. Le point le plus grave de l'accusation portait sur son manque total de lettres et de certificats. Il soutint inutilement, avec force comme avec l'apparence de la vérité, que les sentinelles avaient à la porte visé ses papiers, qui s'étaient perdus durant la bagarre. L'occasion de donner un exemple salutaire sans blesser aucun homme domicilié fut jugée très-heureuse. Personne ne réfléchit que ce malheureux semblait avoir commencé plus tard que tout autre et n'avait en rien l'apparence d'un agitateur. La garnison assista sous les armes au supplice, après lequel nous apprîmes que le bon ordre se trouvait tout-à-fait rétabli et que le service reprenait son cours ordinaire. La tranquillité régnait et paraissait même assurée, lorsque quinze jours après cette crise, étant à dîner chez M. d'Ecquevilly, nous entendîmes de grands cris et beaucoup de bruit : son aide-de-camp fut envoyé pour reconnaître ce qui se passait; il nous apprit que les rues étaient pleines de soldats qui célébraient la largesse des officiers municipaux. Elle avait pour prétexte le désir de

coupables, ou bien, à parler avec exactitude, des moins protégés.

Dès le lendemain on s'occupa de l'organisation de la garde nationale. Un ancien lieutenant-colonel du régiment de La Mark en fut nommé le commandant; les plus riches négocians de la ville reçurent les emplois d'officiers. Nous eûmes un ordre mutuel de fraterniser. Plusieurs repas se donnèrent et se rendirent. Il y régna de la politesse et de la cordialité. Tant que les choix se débattirent, la garnison souffrit d'un service fort pénible. Chaque moment produisait des contes nouveaux. Tantôt la cathédrale était menacée, tantôt l'hôpital se trouvait en danger. Les mêmes propos se tenaient sur tous les endroits. De gros détachemens marchaient; mais ils rentraient ennuyés, fatigués et n'ayant rien aperçu. La cavalerie fournissait sans cesse des piquets.

Les juges expédièrent le procès des douze détenus. Onze encoururent *le blâme* et s'en retournèrent chez eux, ne se souciant guère des reproches sur le passé et des injonctions pour l'avenir, qu'on leur débita de l'accent d'une gravité solennelle. Le douzième fut condamné à être pendu. C'était un pauvre jeune homme arrivé de Mayence sa patrie, au moment où com-

sion d'abandonner le pansement fut articulé. Les cavaliers partirent soudain et nous laissèrent avec les maréchaux des logis fort embarrassés de plusieurs détails d'écurie. Le soir, peu d'hommes parurent à l'appel ; des vieillards, les uns par ancienne habitude, les autres par attachement pour leurs chevaux, rentrèrent dans un état voisin de l'ivresse.

L'air retentissait plus que jamais de chants et de cris de joie. On proposa de se servir des hommes de garde, les seuls qui fussent de sang froid, pour balayer les rues et pour vider les cabarets. Cet avis fut rejeté d'après des raisons spécieuses. « Pourquoi recourir à des moyens « violens, lorsque la patience suffisait? La fa- « tigue, le sommeil et le manque d'argent ra- « mèneraient le calme dans peu d'heures, et « chacun aurait, avant le point du jour, re- « gagné sa caserne. »

Aucune de ces belles espérances ne se réalisa. Le tumulte redoubla vers les cinq heures du matin. Les soldats sortaient sans payer et formaient des groupes. Quelques uns rappelaient la demande qu'ils avaient faite la veille de la sortie des prisonniers : le refus paraissait à leurs yeux le comble de la dureté. Une députation vint de nouveau supplier M. de Rocham-

beau d'accorder une grâce bien ardemment désirée ; sa réponse fut que tout le monde rentrât dans le devoir, et qu'ensuite il prononcerait d'après le bien du service, soit le pardon, soit le refus.

Des murmures violens se firent aussitôt entendre. M. de Rochambeau sortit à cheval à la tête des officiers généraux et de leurs aides-de-camp. Les soldats par milliers, et presque tous ivres, l'entouraient avec autant de bruit que de confusion : il s'arrêta, fit signe pour obtenir du silence; ensuite donna l'ordre que l'objet du vœu général fût encore exposé, mais avec les égards que la subordination militaire ne cesse jamais de prescrire. Un grenadier, beau parleur, renouvela la demande de la délivrance des prisonniers, et se plaignit de ce que le régiment de Hesse fût retenu captif par ses officiers. La garnison sollicitait comme un acte de justice que tous les frères d'armes pussent se réjouir en commun.

M. de Rochambeau répliqua que le meilleur moyen d'obtenir des grâces était de les attendre avec soumission. Il envoya chercher le lieutenant-colonel d'Alençon, qui, par l'absence du prince, commandait le régiment de Hesse. Lorsque cet officier reçut l'ordre d'ouvrir les portes

de son quartier, la surprise lui dicta de pressantes représentations. « Le régiment, très-« beau, très-bon, était en grande partie com-« posé de déserteurs qu'une discipline stricte « parvenait seule à contenir : si la règle se relâ-« chait, ils effraieraient par leurs excès. » M. de Rochambeau insista; d'Alençon, désespéré de voir la perte de ses soins, chargea l'ordonnance qui l'accompagnait d'annoncer aux casernes les intentions du général, alla dans son logement, fit seller ses chevaux, et partit.

La foule suivit l'ordonnance du régiment de Hesse, et laissa M. de Rochambeau libre d'examiner l'état des choses. Quoique la nuit eût été bruyante, même scandaleuse, les rapports ne dénonçaient aucun acte de violence ni contre les propriétés, ni contre les personnes. L'attente que les choses se remettraient d'elles-mêmes ne paraissait donc pas dépourvue de raison. Les cabaretiers se plaignaient de n'avoir reçu que peu de paiement; mais il était possible de trouver des remèdes à cet inconvénient. Un officier, major de la place, vint avertir que l'heure de la garde était arrivée sans qu'aucune troupe parût, et que les soldats abandonnaient successivement les postes.

La masse, augmentée d'une grande partie du

régiment de Hesse, fit une nouvelle et plus vive réclamation pour la délivrance des prisonniers. Sur un refus positif une voix forte s'éleva : « Ca-« marades, procurons-nous maintenant ce que « nous avons, par une lâche complaisance, sol-« licité de la justice du général. »

Cette proposition séditieuse fut accueillie. La foule prit le chemin des prisons. M. de Rochambeau voulut dissiper l'orage; il trouva la rue du *Pont-couvert* (1) tellement obstruée que les chevaux auraient eu beaucoup de peine à y pénétrer quand même le calme aurait régné. Le tumulte changeait les obstacles en impossibilités. M. de Klinglin donna néanmoins l'exemple et s'avança d'un air résolu qui surprit les plus audacieux. M. de Rochambeau, qui le suivait, crut encore une fois que son devoir lui prescrivait de se montrer orateur. Le voilà, haussé sur ses étriers, prononçant avec emphase un discours dont le résumé se bornait à l'ordre d'une prompte retraite, avec la promesse de l'entier oubli des fautes qui venaient d'être commises : selon lui cette dernière clause offrait une preuve de son indulgence, puisqu'il était le maître de réduire par la force et de punir avec rigueur. Un grenadier lui cria du ton le plus arrogant : « Eh

(1) Prison militaire de Strasbourg.

« bien, mon général, voyons un peu quels sont « ces fameux moyens; employez tout votre pou- « voir et livrez-vous à toute votre colère. »

M. de Rochambeau fit à ces mots volte-face et retourna sur ses pas emmenant la *Troupe Dorée*. M. de Klinglin se portait toujours en avant. Les soldats qui lui conservaient du respect le prièrent de regarder comment les choses se passaient. Il sentit que dès qu'on l'abandonnait ce serait une véritable démence à lui de montrer seul de l'énergie. A son départ, la multitude, demeurant maîtresse du champ de bataille, ouvrit les portes de la prison et celles de la maison de Force. Les scélérats, les malheureuses que leurs vices et leurs désordres y avaient fait renfermer, souillèrent tous les lieux de leur souffle infect. Cette indécente attaque du *Pont-couvert* avait été reculée de vingt-quatre heures par la sage fermeté du jeune d'Aubier, commandant la veille le poste des canonniers. Il maintint ses hommes dans l'obéissance et déploya devant les soldats insubordonnés une fermeté qui réprima leur audace. Le mal dès lors s'accrut à chaque instant, et Strasbourg présenta dans l'après-dînée le tableau le plus effrayant.

On vit sans aucune garde une ville importante par sa force, par son commerce et par sa

population : les boutiques étaient fermées, les habitans réfugiés sous leurs toits, les rues remplies de soldats ivres et de filles prostituées. Les soldats tenaient en main des bouteilles et pressaient les personnes qui se trouvaient sur leurs pas de boire à la santé de la nation. Les filles outrageaient la pudeur. Ce n'étaient plus des cris, mais des hurlemens qui s'élevaient de tous côtés. Les maîtres des cabarets, des auberges et des cafés se voyaient forcés de livrer le pain, la viande salée, le vin et la liqueur qu'ils possédaient : ces comestibles étaient pour la plupart jetés à terre et foulés aux pieds.

L'approche de la nuit augmenta l'effroi : tout le monde tremblait que le pillage ne fût préparé par un incendie ; la garde nationale n'ayant encore nommé que ses chefs ne pouvait rendre aucun service. Assis sous un arbre au fond de son jardin, M. de Rochambeau s'abandonnait à la tristesse, tandis que MM. de Klinglin et d'Ecquevilly développaient le caractère aussi ferme que noble qu'ils ont constamment soutenu.

Les craintes ne se réalisèrent pas, grâce à l'ivresse et à la fatigue que suivit le sommeil. Vers minuit, le calme régna ; mais, au point du jour, le désordre reparut plus indécent, même plus horrible. Par bonheur les désorganisateurs

de l'État n'avaient pas encore familiarisé les Français avec la férocité : les malheureuses de la ville, accrues de celles que l'on avait fait sortir de la maison de Force, préservèrent les femmes honnêtes. Lorsque les soldats répandus par petites bandes rencontraient des officiers, ils les invitaient seulement à boire et à manger. Je souffrais d'une assez sérieuse incommodité, qui cependant ne m'empêchait pas de sortir. Il suffisait que je priasse de regarder mon visage pâle et maigre pour être débarrassé de toute prière importune. Plusieurs à la vérité remplissaient mes poches de morceaux de pain.

Les cris : *A la lanterne*, sans cesse répétés, paraissaient alarmans; mais une circonstance m'apprit que souvent ceux qui les poussaient ne leur attachaient aucune valeur. Je revenais du faubourg de Saverne avec un capitaine du régiment, Bajet, devenu depuis général républicain. Comme nous suivions le faux rempart, nous vîmes une vingtaine de soldats de différens corps qui s'avançaient vers nous d'un air animé : nos oreilles furent désagréablement frappées du mot de lanterne qu'ils répétaient avec une espèce de furie. Le chemin, très-étroit, n'avait aucune issue sur les côtés : la marche rétrograde nous répugnait, et d'ailleurs offrait des dangers, parce

que, embarrassés par de grosses bottes, nous eussions été facilement atteints avant le pont, qui se trouvait à une assez grande distance : nous fîmes donc contre fortune bon cœur et nous continuâmes notre route sans affectation. Lorsque ces hommes se trouvèrent près de nous, ils se rangèrent en haie, saluèrent avec respect et renforcèrent leur cri *à la lanterne*.

La journée n'amena pas de changement, mais la nuit des actes de violence furent commis, des effractions eurent lieu, des flambeaux s'allumèrent : le péril était au comble, lorsqu'une circonstance imprévue produisit le plus rapide changement. Strasbourg dut sa conservation miraculeuse à l'usage habituel d'après lequel la garnison se trouvait composée partie de régimens français, et partie de régimens allemands. Les soldats de ces derniers devaient à l'intelligence de la langue du pays plusieurs avantages que les autres enviaient. La jalousie fit naître des disputes qui dégénérèrent en une rupture ouverte; les grenadiers français se réunirent. Plusieurs cavaliers furent invités, quelques sergens adroits se glissèrent au lieu du rendez-vous; on reconnut sans beaucoup de peine combien il serait glorieux pour le militaire de rétablir la paix et de rentrer sous les lois de la discipline

de l'État n'avaient pas encore familiarisé les Français avec la férocité : les malheureuses de la ville, accrues de celles que l'on avait fait sortir de la maison de Force, préservèrent les femmes honnêtes. Lorsque les soldats répandus par petites bandes rencontraient des officiers, ils les invitaient seulement à boire et à manger. Je souffrais d'une assez sérieuse incommodité, qui cependant ne m'empêchait pas de sortir. Il suffisait que je priasse de regarder mon visage pâle et maigre pour être débarrassé de toute prière importune. Plusieurs à la vérité remplissaient mes poches de morceaux de pain.

Les cris : *A la lanterne*, sans cesse répétés, paraissaient alarmans; mais une circonstance m'apprit que souvent ceux qui les poussaient ne leur attachaient aucune valeur. Je revenais du faubourg de Saverne avec un capitaine du régiment, Bajet, devenu depuis général républicain. Comme nous suivions le faux rempart, nous vîmes une vingtaine de soldats de différens corps qui s'avançaient vers nous d'un air animé : nos oreilles furent désagréablement frappées du mot de lanterne qu'ils répétaient avec une espèce de furie. Le chemin, très-étroit, n'avait aucune issue sur les côtés : la marche rétrograde nous répugnait, et d'ailleurs offrait des dangers, parce

que, embarrassés par de grosses bottes, nous eussions été facilement atteints avant le pont, qui se trouvait à une assez grande distance : nous fîmes donc contre fortune bon cœur et nous continuâmes notre route sans affectation. Lorsque ces hommes se trouvèrent près de nous, ils se rangèrent en haie, saluèrent avec respect et renforcèrent leur cri *à la lanterne*.

La journée n'amena pas de changement, mais la nuit des actes de violence furent commis, des effractions eurent lieu, des flambeaux s'allumèrent : le péril était au comble, lorsqu'une circonstance imprévue produisit le plus rapide changement. Strasbourg dut sa conservation miraculeuse à l'usage habituel d'après lequel la garnison se trouvait composée partie de régimens français, et partie de régimens allemands. Les soldats de ces derniers devaient à l'intelligence de la langue du pays plusieurs avantages que les autres enviaient. La jalousie fit naître des disputes qui dégénérèrent en une rupture ouverte; les grenadiers français se réunirent. Plusieurs cavaliers furent invités, quelques sergens adroits se glissèrent au lieu du rendez-vous; on reconnut sans beaucoup de peine combien il serait glorieux pour le militaire de rétablir la paix et de rentrer sous les lois de la discipline

par un mouvement libre. Des députés allèrent sur-le-champ chez M. de Rochambeau, où le hasard me rendit témoin de cette entrevue. Un grenadier du régiment Royal, vieillard vénérable par sa double médaille, exprima le regret unanime des torts auxquels l'ivresse avait entraîné les soldats. Il pria le général d'accorder un généreux pardon : il proposa que ses camarades, conjointement avec les cavaliers, commençassent des patrouilles pour ramener à leurs différentes casernes les hommes qui, malgré l'ordre général de rentrer, resteraient, soit dans les rues, soit dans les cabarets. « Si durant le tu-
« multe, ajouta l'orateur, il s'est commis des
« actions faites pour blesser l'honneur, le désir
« commun à tous tend à voir les coupables
« punis. »

M. de Rochambeau s'exprima dans cette circonstance avec sagesse et avec dignité. « Les sol-
« dats, dit-il, me trouveront toujours comme
« un bon père, prêt à recevoir ses enfans, lors-
« qu'ils témoignent un repentir sincère. Leurs
« fautes m'ont profondément affligé, mais l'es-
« pérance d'un heureux retour ne s'est jamais
« éteinte dans mon cœur. Rien n'a plus nourri
« ce sentiment précieux et consolateur que leur
« démarche de ramener d'eux-mêmes dans les

« cachots les hommes accusés de crimes; du reste, « mes amis, je vous autorise à faire, ainsi que « vous le désirez, des patrouilles pour que les « choses reprennent la marche accoutumée. »

Aucun service ne s'exécuta avec autant de zèle et d'exactitude. Avant midi les rues étaient libres, les boutiques ouvertes et les postes occupés. La joie succédait à l'abattement, les magistrats avaient plus d'une fois regretté d'avoir été les premiers moteurs de cette horrible convulsion, et désiraient sincèrement trouver des moyens qui ne les laissassent plus à l'avenir en butte à de semblables orages : l'organisation de la garde nationale leur parut remplir cet objet. La satisfaction d'être hors de danger suspendit d'abord tout autre sentiment. L'étendue des maux que l'on avait soufferts ne fut sentie qu'à la suite d'un repos de quelques semaines. Les mémoires des cabaretiers, des brasseurs, etc., montaient à des sommes effrayantes. Les provisions consommées ou dégradées ne fournissaient pas les uniques objets des réclamations. Nombre de particuliers se plaignaient que des effractions et des vols avaient été commis dans leurs maisons. Les prédictions du lieutenant-colonel d'Alençon au sujet du régiment de Hesse furent rappelées, et en conséquence la clameur générale accusa ce

corps d'être coupable de la plus grande partie du dégât; il reçut l'ordre d'aller à Schelestadt.

Dès que le régiment fut hors des barrières de la ville, son commandant le mit en bataille au pied du glacis. Les capitaines s'adressant à leurs compagnies représentèrent que les accusations intentées devenaient trop outrageantes pour ne pas s'en laver, sinon les officiers allaient sur l'heure abandonner des drapeaux qui jusqu'à ce jour n'avaient jamais été flétris. Les soldats protestèrent de leur innocence et prirent l'engagement d'exécuter avec soumission ce que les officiers jugeraient convenable. Sur cette réponse satisfaisante, une députation vint chez M. de Rochambeau. Un capitaine de grenadiers, le plus ancien de ses membres, prit la parole. « Le ré-« giment de Hesse, avantageusement connu « sous le nom de Royal Bavière, a dans tous les « temps suivi pour guide l'honneur; nulle puis-« sance ne parviendra à l'éloigner de Strasbourg « avant que l'ombre même des taches impri-« mées à sa réputation ne soit effacée. » M. de Rochambeau se montra aussi fâché que surpris de ce discours. L'officier s'exprima pour lors avec plus de chaleur. « Au nom de mes compa-« gnons d'armes, et sans crainte d'être démenti « par aucun des individus rangés sous les nobles

« drapeaux de Hesse, je fais le serment que nous « nous laisserons égorger jusqu'au dernier plu- « tôt que de perdre de vue la ville. Les soldats « viennent d'ouvrir leurs havresacs et d'étaler « les objets qu'ils contiennent; les bourgeois « sont priés de rechercher les effets qu'on leur « a dérobés : une potence et des verges attendent « pour infliger des peines selon la nature des délits, « supposé que des coupables soient reconnus. »

La nécessité força de céder à cette ferme résolution. La foule, composée de gens de tout sexe et de tout état, accourut : les regards les plus soupçonneux ne découvrirent aucun effet volé. Un camp fut dressé dans la soirée. Il ne s'est peut-être, dans aucune circonstance, donné un exemple plus frappant du pouvoir que les bons officiers sont capables d'exercer. Trois semaines se passèrent sans qu'un seul homme s'écartât du camp, qui devint le rendez-vous des plaisirs de la meilleure compagnie et du peuple. On n'aperçut aucun symptôme d'ivresse, aucun indice de libertinage. On admira le plus grand ordre et la plus exacte propreté. Après cette épreuve, le régiment rentra dans Strasbourg aux acclamations des habitans comme des militaires qui cherchaient à réparer leurs soupçons injurieux.

Nous respirions à peine lorsqu'un caporal de la garnison conçut le dessein de commettre un attentat non moins étonnant que téméraire. Ce scélérat met ses guêtres, prend ses armes et vient chez M. de Klinglin, se disant une ordonnance que M. de Rochambeau envoyait. Le portier le fait entrer. Un laquais avertit son maître qui, étant pour lors à dîner, se lève de table et s'avance dans l'anti-chambre. Le caporal recule deux pas, arme son fusil et va le mettre en joue. L'intrépide Klinglin saute sur l'assassin, qu'il saisit au collet : le coup part, mais la balle frappe le plancher. On accourt au bruit et l'on trouve le caporal renversé. Il est arrêté, son procès s'achève promptement, et son supplice a lieu sans qu'aucun être vivant donne le plus léger signe de désapprobation.

CHAPITRE V.

Emigration des princes. — L'auteur demande à accompagner les Enfans de France. — Réponse du comte de Sérent. — L'Assemblée nationale engage, par un décret, les soldats à réclamer contre les injustices. — Comité des officiers. — Cahier de doléances. —Départ de M. de Rochambeau. —L'auteur fait paraître le *Provincial à Paris*. — Cet ouvrage lui procure d'abord de grands éloges et ensuite des persécutions. — Anniversaire du 14 juillet. — M. et Mme. Dietrich.

A QUELQUE effervescence que les provinces s'abandonnassent, le foyer des tempêtes fermentait dans Paris. De cette populeuse capitale les torches révolutionnaires partaient pour allumer dans toutes les parties du royaume la flamme de l'anarchie et celle de la licence. Un échange actif et continuel promenait les factieux depuis le centre de l'État jusqu'à ses extrémités. Sinistre présage pour l'avenir! Les désorganisateurs de l'ordre social contraignaient ses plus nobles ornemens et ses plus fermes soutiens à leur laisser le champ libre; de sorte qu'aucune barrière ne suspendit le débordement des crimes. Le trône outragé, les autels profanés et les

tombes violées menaçaient l'homme de bien du supplice ou tout au moins de la persécution. Les prisons n'offraient pas même à l'innocence un refuge où elle pût se placer sous le glaive de la justice. Déjà les serviteurs les plus agréables à leurs maîtres avaient obéi à la douloureuse nécessité de chercher un asile chez les étrangers. Le chef d'une branche des Bourbons, fertile en illustres guerriers, le digne descendant du grand Condé, le vainqueur de Johannisberg, s'éloigna par respect pour la volonté du Roi, mais jura de combattre pour la défense de la monarchie tant qu'une goutte de sang circulerait dans ses veines. Camille Desmoulins, poussant l'impudeur jusqu'à la démence, eut le front d'écrire : « J'ai « tiré mon épée, le prince de Condé l'a vue; « soudain il a fui. » Bientôt la furie démagogique arracha d'auprès de Louis XVI le second de ses frères et ses deux neveux, objets d'une tendresse bien vive. Leurs soins répandaient du soulagement sur les peines qui déchiraient son âme sensible, magnanime et religieuse.

A la nouvelle du départ de M. le comte d'Artois, dont M. le duc d'Angoulême et M. le duc de Berry suivirent de près les traces, je fus en proie à de cruelles agitations. Les momens rapides où j'avais été admis à l'honneur d'appro-

cher de ces frêles mais inappréciables rejetons, sur lesquels le Français aimait à réunir son amour et ses espérances, avaient allumé dans mon cœur de l'enthousiasme. J'avais toujours présent à l'esprit que l'amitié du comte de Sérent m'avait fait espérer d'être nommé officier supérieur dans l'un des régimens de M. le duc de Berri, et que j'occuperais plus tard une charge dans la maison de ce prince.

La pureté de mon zèle me fit trouver dans les premières rigueurs par lesquelles le sort a épuré les grandes âmes des Bourbons, un motif pour augmenter son ardeur. Aussitôt que j'eus appris le départ des jeunes princes, j'écrivis au comte de Sérent. Nulle trace de ma lettre ne me reste présente à la mémoire. Le sentiment y régnait, du moins à juger d'après la réponse qui fut assez long-temps à venir. Les témoignages de l'affection et de l'estime d'un incomparable ami m'ont, dans des jours de tristesse, donné des consolations, m'ont, dans plusieurs rencontres, préservé de l'abattement et m'ont parfois bercé de chimères. Dût peser sur ma tête le double blâme d'amour-propre et de personnalité, je cède au besoin irrésistible de perpétuer autant qu'il se trouve en mon pouvoir un gage aussi honorable pour moi et aussi précieux pour mon cœur:

« J'ai reconnu, mon aimable camarade, la no-
« blesse de vos sentimens et l'excellence de votre
« cœur dans la charmante lettre que vous m'a-
« vez écrite le 26 juillet, mais qui ne m'est par-
« venue qu'il y a trois jours, tant la poste s'est
« égayée depuis quelque temps sur les paquets
« à mon adresse. Dans des temps plus heu-
« reux, les enfans auxquels vous voulez bien
« prendre intérêt, pourront, j'espère, le recon-
« naître. J'envoie, par une occasion, votre lettre
« à mon père, et sans doute il leur en fera sen-
« tir le prix. Mais je crois, mon estimable ami,
« qu'ils ne profiteront pas pour le moment de
« vos offres généreuses. Il n'y a encore eu au-
« cune réforme de faite dans leur maison, et c'est
« par prudence que dans les premiers momens
« ils n'ont emmené qui que ce soit, pas même un
« seul domestique à eux. Depuis, un premier va-
« let de chambre et un seul précepteur, tous
« deux gens de mérite, ont été les rejoindre, et
« c'est à quoi se bornent leurs entours, que mille
« circonstances leur font, dans ce moment-ci,
« une loi de ne pas augmenter : ils passeront
« une partie de l'hiver à Turin, et peut-être le
« reste à voyager en Italie. On a été obligé de
« s'opposer au désir qu'avaient marqué quel-
« ques personnes attachées à leur éducation d'al-

« ler les rejoindre, et cette nécessité interdira « vraisemblablement à mon père le plaisir qu'il « aurait à se livrer à une proposition si utile, « présentée d'une manière si touchante; mais il « en gardera la reconnaissance qu'il vous doit, « et sans doute, s'il leur dit qu'il existe un petit « nombre de *cœurs sachant aimer sans intérêt*, « il mettra le vôtre au premier rang.

« Vous avez été témoin de beaucoup de dés- « ordres à Strasbourg. Les nouvelles qui nous « parviennent de tous les points de la France « sont affligeantes et alarmantes. Puisse une « constitution solide rendre bientôt le calme à « un beau pays! »

« Adieu, mon cher camarade; recevez l'hom- « mage de la tendre et invariable amitié que je « vous ai vouée pour ma vie, et que vous me « rendez si précieuse. Parlez de moi, je vous « prie, aux officiers du régiment qui veulent « bien se souvenir de moi. Je vous embrasse du « meilleur de mon cœur. »

L'Assemblée nationale, fidèle à son plan de s'attacher les troupes, rendit alors un décret qui engageait les soldats à faire des réclamations contre les injustices qu'ils avaient sans nul doute éprouvées. Des officiers généraux furent nommés pour entendre et pour satisfaire les plai-

gnans. Le maréchal de camp baron de Kellerman nous arriva. Son second était le commissaire Barbier, homme d'esprit, mais passionné. Le travail de ces messieurs fut rendu superflu par l'impossibilité que les cavaliers du régiment éprouvèrent de réclamer contre aucun dommage. La vigilante et scrupuleuse justice de nos chefs avait prévenu toute espèce de lésion. Cependant nous nous aperçûmes du chagrin que causait l'idée de ne pas toucher quelque remboursement qui procurât des moyens de plaisir. Pour dissiper ce nuage, le conseil d'administration décida que la caisse d'économie fournirait aux cavaliers, à titre de gratification, un écu de six livres par tête. Lorsque ces braves gens sortirent du manége, où l'assemblée s'était tenue, on les entendit crier avec gaîté : « Nous n'avons eu rien « à demander. Ah! si nos chevaux trouvaient la « parole, certes ils en auraient long à raconter. »

A cette époque, un propos hasardé devint la première cause d'un événement qui peut-être influa sur l'armée entière, mais qui, sans nul doute, me fut personnellement désavantageux : il donna naissance à des interprétations fâcheuses qui n'ont pu que m'être nuisibles. Je gémis du fond de mon cœur sur des suites amères que personne ne prévit et que j'ose dire ne pas avoir été

méritées. Quel que pût être dans cette circonstance mon intérêt personnel, il ne me déterminerait point à m'étendre sur les détails, si je ne les jugeais pas de nature à contribuer aux développemens généraux.

On a vu dans le chapitre précédent l'ordonnance qui exigeait quatre générations de noblesse pour obtenir un emploi dans le service. Le cardinal de Brienne, qui, par un vernis de connaissances parfaitement appliqué, avait subjugué les gens du monde, au point de faire dire au vertueux comte de Périgord : « L'archevêque « de Toulouse est en état de remplir d'une façon « distinguée toutes les fonctions, depuis celles « de premier ministre jusqu'à celles de méde- « cin, » augmentait les murmures, d'un côté, par la manière dont il faisait exécuter cette ordonnance, de l'autre, par les projets incohérens qui d'abord attaquèrent, désorganisèrent presque en entier et bientôt avilirent dans l'opinion publique les grands corps qui seuls soutiennent l'existence d'une vaste monarchie.

Le mécontentement du militaire fut porté au comble. Une humeur farouche ou bien une tristesse sombre parut fortement prononcée. Les particuliers en général s'affligèrent à la vue des préférences qui venaient d'être accordées aux

gens de la cour avec un faste insultant. Quelques âmes élevées, mais trop susceptibles, frémirent d'indignation.

Les officiers parvenus, improprement appelés *de fortune*, gémirent d'une dureté qui les outrageait et les humiliait. Leur amour-propre ainsi que leur intérêt se trouvèrent blessés par l'exclusion de tous les grades au-dessus de celui de lieutenant avec la commission de capitaine, par la charge de devoirs pénibles, et surtout par le nom de surnuméraire propre à les reléguer dans une classe distincte. Ces espèces de flétrissures révoltèrent des hommes braves et respectables, qui se rendirent ensuite dangereux par l'espoir de tirer vengeance des dégoûts qu'ils avaient éprouvés. Je n'oublierai jamais l'abattement mêlé de douleur et de courroux qu'exprimèrent nos lieutenans qui, par leurs talens militaires et leurs qualités sociales, avaient toujours obtenu des éloges unanimes et flatteurs. Que d'attentions n'ai-je pas en vain prodiguées pour guérir le cœur ulcéré de Magron, de ce superbe vieillard dont la conduite devenait le meilleur exemple de ma compagnie, comme ses cheveux blancs en formaient le plus bel ornement!

La révolution trouva l'armée disposée favo-

rablement pour la réussite de ses entreprises. Le sentiment d'indignation qui relâchait les ressorts de la discipline seconda les premières tentatives des agitateurs.

D'après la vanité qui grossit aux yeux de tous les hommes l'importance de leur intérêt personnel, on ne mit pas en doute dans l'armée que le renvoi du conseil de la guerre ne fixât d'abord l'attention des législateurs. Presque tous les militaires furent un instant séduits. L'amour pour la personne du Roi et le cri de l'honneur ne tardèrent pas à détruire le prestige chez le plus grand nombre des officiers; mais alors une affligeante diversité d'opinions éclata : la haine divisa les partisans des systèmes contraires; la froideur se glissa chez ceux qui restaient également attachés à leurs principes, sans pouvoir être d'accord sur la meilleure conduite à tenir; les motifs de préférence ou d'exclusion ne paraissaient qu'imparfaitement développés. La seule animosité condamne avec rigueur des choix que la position personnelle des individus et leur manière diverse d'envisager les choses ne pouvaient que varier.

Quant aux officiers parvenus par leurs grades, loin de trouver en eux-mêmes des motifs qui les retirassent de leurs erreurs, ils se sentirent pi-

qués par deux pressans aiguillons, l'orgueil et l'intérêt. La nécessité les a contraints depuis à ne pas revenir en arrière.

Un mot imprudemment lâché ne pouvait manquer de produire, sur des esprits ainsi préparés, l'effet d'une étincelle tombant sur un amas de matières combustibles. Un officier dont le nom n'échappera point à ma plume, puisque la candeur et la délicatesse de ses sentimens sont connus ainsi que la sincérité de ses regrets; cet officier dit à la parade : « Nous devrions faire « des réclamations, car nos griefs sont au moins « aussi nombreux que ceux des cavaliers. » Ce mot, circulant avec vitesse, occasionna de la fermentation. Les officiers des deux régimens de cavalerie convinrent de se rassembler dans l'après-midi pour nommer des représentans : l'ardeur et la joie étaient au comble. Un officier de chaque grade fut choisi dans son corps par la voie du scrutin. On ajouta que les représentans nommeraient entre eux un président qui changerait tous les quinze jours; de plus un rédacteur qui serait permanent. Le baron de Dampierre, capitaine dans le régiment d'Artois, homme estimé pour sa froide sagesse et pour sa franche loyauté, fut le président. Ma mauvaise étoile voulut que l'*Histoire de la rivalité de Carthage et de*

Rome, que j'avais publiée, inspirât quelque confiance dans ma manière d'écrire. Je me vis donc rédacteur; et, comme mon malheureux goût de dépense me procurait un beau logement, je fus obligé de le prêter pour y tenir nos séances. Le sous-officier Rey, qui bientôt après est monté au grade de lieutenant-général, reçut la marque de confiance d'être choisi pour secrétaire par la commission.

Il en arriva de même que dans la plupart des innovations légèrement hasardées. Ni ceux qui composaient cette petite assemblée, ni ceux qui la voyaient se former, ne prévirent les inconvéniens qu'elle entraînerait. Nous écrivîmes des lettres circulaires qui nous attirèrent en général des réponses favorables. Plusieurs mémoires détaillés et volumineux nous furent adressés. Deux officiers généraux des plus estimés envoyèrent de véritables in-folio, dont l'un contenait mille puérilités qui surprenaient par leur accent de bonne foi et qui prouvaient assez combien de réputations sont usurpées. J'ai depuis eu lieu d'observer dans quelles bornes étroites se resserre souvent la mémoire de l'homme : quelques Français qui, chez les étrangers, se sont élevés contre les *doléances* avec l'indignation la plus forte et sans doute la mieux sentie, avaient eux-mêmes

fourni des lettres de consentement ainsi que des notes circonstanciées.

Nos assemblées se tinrent chaque jour et duraient trois heures ; les deux tiers des membres, après trois ou quatre séances, se lassèrent de penser aux objets que l'on traitait : leurs airs et leurs propos rappelaient les consultations des médecins de Molière ; l'autre tiers s'en occupait franchement et même avec bonhomie. Mais ce tiers agissant comprenait des officiers parvenus qui, toujours auditeurs attentifs et bénévoles, n'opinaient *que du bonnet*. Quelques discoureurs achevaient de le compléter. Un seul homme, égaré par son imagination ardente, mit parfois en avant des opinions déplacées. Quant à ce qui me regarde, je puis certifier que mes discours et mes soins ont été sans relâche mis en usage pour affermir notre assemblée dans la modération et dans le respect que tout sujet, et plus encore, s'il est possible, tout militaire doit au monarque; si cet écrit tombe sous les yeux de quelques-uns des officiers qui se reprochent comme moi d'avoir paru au nombre des coopérateurs de cette fausse démarche, j'ose les sommer au nom de l'honneur de rendre justice à la vérité.

Au bout de deux mois, durant le cours desquels nous avions entretenu des correspondances

multipliées, et nous nous étions livrés à de vaines discussions, nos doléances virent le jour: elles avaient fait quelque bruit, et par conséquent étaient attendues avec impatience. *La montagne en travail accoucha.* Rien ne pouvait être plus respectueux, plus doux, plus insignifiant. Des observations mesurées et des demandes timides aboutissaient à un hommage dont le tribut était offert à Louis XVI dans toute la franchise de nos cœurs véritablement dévoués. « En « élevant la voix jusqu'au souverain, disions-nous, « nous ne nous sommes permis aucune plainte, « nous n'avons formé d'espérance que dans sa « générosité : qu'il accueille ces doléances ou « qu'il les condamne à l'oubli, nos sentimens « resteront inaltérables, nos âmes seront tou- « jours pénétrées d'amour, de respect, de fidé- « lité, d'obéissance pour le meilleur des rois. »

Un ami dont les talens, les principes et les vertus ne sauraient être révoqués en doute, le comte de Crény, m'a souvent dit : « Nos efforts ont pro- « duit une bagatelle qui tout au plus est digne de « pitié. » Nous eûmes le bonheur de ne pas nous abandonner à l'impulsion du fanatisme de fausse liberté qui égarait les têtes. L'un des plus illustres écrivains, qui pour lors contribuaient à la gloire des lettres, me manda : « Recevez mes

« remerciemens, monsieur, des doléances que « vous avez rédigées. Je n'entends pas grand'- « chose au fond; mais je suppose, puisqu'il est « le vœu des braves militaires, que tout y est « pour le mieux; et je les félicite du rédacteur « qu'ils ont choisi. Quant à la forme, je n'aurais « pas voulu du mot de *doléance*. Ce mot a été « proscrit et ne doit plus être employé par un « peuple libre : j'y trouve je ne sais quoi de « plus déplacé encore dans le style franc et loyal « que doivent employer de braves soutiens de « la patrie. Pardonnez-moi cette observation; « je ne suis pas le seul qui l'ait faite. Il s'est fait « dans tous les esprits une révolution qui semble « n'avoir pas encore pénétré jusqu'à l'Alsace, « puisque ce mot, d'un ancien usage, mais « fondé par notre ancienne servitude, ne vous a « pas déplu. »

Les personnes assez patientes pour lire ce prétendu libelle s'étonneront que de si graves inculpations soient assises sur de si faibles fondemens. Je me reprocherai néanmoins jusqu'à mon dernier soupir d'avoir été l'un de ceux qui se rendirent coupables de cette faute militaire: elle servit de prétexte pour hasarder des coups funestes; elle causa presque un ébranlement dans les troupes. Elle me pèse d'autant plus que

personne ne révère davantage la subordination, qui sera toujours la source d'où découlent les qualités faites pour honorer le caractère d'un soldat. Grâce au ciel! ma conduite a prouvé que j'ai fidèlement respecté le sage principe dont je me suis de bonne heure fait une loi sacrée. Celui qui s'écarte une seule fois du devoir de la plus scrupuleuse et de la plus prompte obéissance se rend à jamais indigne du commandement.

Après avoir exprimé mon repentir, je me plains de l'injustice qui rejeta le mal sur moi seul. Loin d'être son auteur, mes soins furent consacrés sans relâche à le modérer. Peu de jours après la publication des doléances, je fus mandé dans une assemblée respectable que des officiers généraux composaient, à laquelle présidait le marquis de Vaubecourt, et qui, sur ce sujet, s'écarta de sa circonspection accoutumée. Je représentai que quand même on supposerait dans les doléances des torts graves qui leur étaient étrangers, c'est-à-dire, soit des murmures indécens, soit des sentimens séditieux, la justice ne saurait en rejeter la faute sur le rédacteur : ses fonctions se bornaient à former un ensemble avec les idées des autres; le style, la plus frivole partie d'un semblable ouvrage, pouvait seul être mis sur son compte.

Un ancien lieutenant-général me répondit: « Monsieur, depuis que monsieur de Guibert a « fait faire tant de sottises au conseil de la guerre, « on a pris la résolution d'attribuer le bien et « le mal aux rédacteurs. Nous sommes de plus « autorisés par différens rapports à croire que « vous exercez une grande influence sur vos ca- « marades. »

La seconde partie de cette apostrophe ne reposait sur aucun fondement. Mes camarades, j'ose l'avancer avec une satisfaisante confiance, m'aimaient, me rendaient volontiers compagnon de leurs plaisirs, me confiaient le menu d'un dîner, me chargeaient des apprêts d'une fête, mais pas un d'entre eux ne m'aurait remis la suite d'une affaire de certaine importance. Les moins éclairés de ceux qui goûtaient mon caractère, qui s'amusaient de mon enjouement et qui louaient mon cœur étaient si loin de me prendre pour guide, qu'ils eussent plutôt reconnu mon besoin urgent de leurs sages avis.

J'ai pendant plusieurs années eu pour chef d'escadron le comte Spada. Cet excellent homme pouvait, à fort bon droit, se placer au nombre des plus fameux champions du bon sens. Donnais-je des ordres, il n'avait garde de me contrarier; mais je l'entendais derrière moi pousser

de profonds soupirs : je le regardais à la dérobée et je le voyais avec un visage le plus baroquement lugubre, qui se frappait le front du doigt. Ce geste expressif montrait assez la véritable douleur que le vide de mon cerveau lui causait. Toutes les fois qu'un sort propice lui procurait le plaisir de s'emparer de la conversation, il s'enfonçait aussitôt dans de longs et méthodiques raisonnemens qui tendaient à prouver que les qualités dites aimables, mais qui, dans le vrai, ne sont que frivoles, amusaient un cercle, gagnaient les chefs de corps, éblouissaient même les officiers généraux, mais n'avaient garde de former un officier remarquable soit par sa conduite, soit par ses connaissances. Gens à prétention d'esprit, au fort de votre merveilleux étalage, et lorsque votre vanité se pavane, examinez avec soin ceux qui s'empressent à vous prodiguer l'encens, vous trouverez aussi votre *chef d'escadron* qui vous accordera de bonne foi de la pitié, qui sourira de votre pauvre tête, et qui peut-être vous offensera plus que les hommes acharnés à dire que vous êtes méchant et dangereux.

En annonçant le départ de M. de Rochambeau de Strasbourg, mon honneur et ma conscience me prescrivent le devoir de reconnaître

que la conduite embarrassée qu'il a tenue offre une nouvelle preuve des difficultés qui naissent en foule durant les jours de révolution. Les services nombreux et distingués qu'il avait précédemment rendus permettent de penser que les censeurs sévères de cet officier général eussent, selon toutes les apparences, commis dans la même position des fautes encore plus graves.

Durant quelques mois, la ville, fatiguée de ses premiers ébranlemens, offrit un aspect tranquille. Un petit nombre de menées sourdes n'amenèrent pas d'explosions. Le grand monde réunissait le luxe et l'insouciance, signes d'une parfaite sécurité. MM. de Klinglin, d'Ecquevilly et de Heiman retenaient la garnison dans le bon ordre. M. de Heiman profita même de tous les beaux jours de l'automne pour perfectionner l'instruction de la cavalerie. Les officiers et les sous-officiers montrèrent par leur zèle qu'ils étaient persuadés des nombreux avantages qui devaient résulter de leçons excellentes et données avec autant de méthode que de clarté. Plusieurs d'entre nous leur durent la première idée du service de guerre, et la certitude que les manœuvres exécutées en parade ne sont tout au plus que le luxe d'une science que chacun veut exercer, et que peu de personnes étudient.

L'homme de génie s'élève seul, dès son premier élan et par sa propre force à l'égal des plus grands maîtres.

Un club fut formé sans qu'aucun symptôme annonçât le rôle terrible qu'il jouerait. Très-peu d'officiers de la garnison se placèrent au nombre de ses membres. Nous ne fournîmes que le quartier-maître du régiment, devenu depuis le général Radot. Cette exception produisit une foule de reproches. Radot avait, durant vingt années, rempli les devoirs de son état avec une louable délicatesse et avec de rares talens; il s'était montré honnête et brave dans sa vie privée. Une révolution étoufferait-elle donc tout à coup tant de bonnes qualités?

Dans le courant de l'hiver, je fis paraître le *Provincial à Paris*. Cette brochure, qui renferme quelques traits relatifs aux usages reçus encore chez les habitans de la capitale, obtint du succès. Elle en aurait peut-être mérité si l'ironie, figure naturellement froide, ne s'y trouvait pas trop prodiguée. L'oubli dans lequel les lettres et les arts tombaient chaque jour me fit regarder comme indispensable de réveiller le goût des lecteurs par quelques passages relatifs à la Révolution. Ces passages ne forment qu'un simple accessoire; ils sont rares, courts et mo-

dérés. Leur début fut heureux près de tous les partis. Les plus grands seigneurs et les plus simples particuliers goûtèrent le *Provincial*. Les journaux en opposition le traitèrent avec faveur ; son éloge se lut le même jour dans la *Chronique* et dans le *Petit Gautier*. Un déchaînement universel s'éleva ensuite contre cette même brochure : un orateur du club, de Nîmes la dénonça comme un pamphlet dont l'auteur, ennemi sacrilége de la liberté, méritait de perdre la tête sur un échafaud : un militaire, blanchi sous les armes, le tira de son sein à la vue d'un corps nombreux d'officiers, et demanda la punition exemplaire du libelliste *qui n'avait pas mis de bornes à ses attentats*.

Deux seuls morceaux traitaient de la politique avec assez d'étendue pour être remarqués (1). L'un offrait les douces, brillantes, mais trompeuses espérances dont l'imagination enivrait les cœurs de tant d'hommes sensibles; l'autre (2) contenait ma profession de foi. Peut-être l'ignorance et l'erreur, mais certainement la franchise et la loyauté la dictèrent : il fallait avoir un certain degré de hardiesse pour y mettre

(1) Page 147, étition de Strasbourg, et 152, édition contrefaite.

(2) Page 221 et 227, édition contrefaite.

mon nom lorsqu'elle parut. « Quelles que puis-
« sent être les suites de ma profession de foi,
« disais-je en terminant, je déclare hautement
« n'embrasser aucun parti, espérer les plus heu-
« reux effets de la révolution, faire des vœux
« pour que plusieurs coups portés avec trop d'ar-
« deur soient radoucis; demander que de sages
« réflexions, éclairées par l'expérience, répa-
« rent des erreurs assez fortes pour nuire à la
« plus grande opération qui ait jamais été exé-
« cutée par des hommes. »

Les semestriers, à leur retour, rapportèrent des germes de fermentation, mais à des degrés plus ou moins dangereux. Quelques-uns avaient passé l'hiver à Paris au sein des groupes impurs; et tel qui n'aurait pas élevé la voix devant les auditeurs du Palais-Royal se croyait fait pour planer fort au-dessus des *automates* d'une garnison. Quinze jours étaient à peine écoulés, lorsque des mouvemens sourds dans tous les corps annoncèrent l'influence des nouveaux arrivés.

Nos cavaliers souffraient du vif désir d'élever avec nous une querelle; mais ils ne savaient pas sur quel point la fonder. Nous avions prolongé le plus possible l'usage des buffles qui servaient durant la guerre d'Allemagne. A mesure qu'ils devenaient hors de service, on leur substituait

des gilets de peau que les cavaliers recevaient comme une douceur en sus de leur habillement. Un matin, ces buffles et gilets se trouvèrent entassés aux portes des capitaines. Nous rîmes de ce dépit d'enfant. Les chefs de meute furent à la fois surpris et piqués de notre flegme. La nécessité d'avoir recours à des moyens plus forts leur sembla démontrée. Plusieurs discours empoisonnés montèrent les esprits et produisirent la menace de se livrer aux derniers actes de violence contre un porte-étendart. Cet homme grossier, mais habile selon ses partisans, était depuis quelques années chargé de l'achat des petits effets d'un usage journalier : on venait d'y joindre la régie des fourrages. D'abord les sous-officiers et les adjudans, puis les officiers, employèrent successivement tous les moyens que l'esprit de conciliation put leur suggérer. Le tumulte, loin de s'apaiser, allait toujours croissant. Les plus sages palliatifs produisaient l'effet semblable à celui de flots d'huile que l'on jeterait sur un foyer embrasé. On parlait avec fureur de la mort de l'accusé; deux cordes à fourrage furent apportées pour accrocher sans délai ce malheureux à *la lanterne*. Alors le comte Dixmude de Montbrun et moi nous annonçâmes que nous allions le traduire en prison afin qu'il

fût jugé selon les lois, et que nous nous laisserions mettre en morceaux avant de souffrir un assassinat qui flétrirait à jamais l'honneur du régiment. Nous montâmes chez l'infortuné dont l'abattement excessif faisait un grand contraste avec la brutalité à laquelle se bornait peut-être le seul de ses torts qui fût réel. Il ne sortit qu'avec répugnance et *forcé dans ses derniers retranchemens*. Nous le plaçâmes entre nous deux : un maréchal des logis marchait en avant avec les registres de comptabilité; un cavalier suivait avec de modestes paquets. Nulle insulte ne troubla l'ordre de notre petit convoi. Ce fut à mon second que revint la principale part dans la réussite d'une tentative assez délicate : Montbrun, favorisé par la nature de ses dons les plus riches, tant au physique qu'au moral, subjuguait l'affection de ses subordonnés ainsi que leur respect et leur confiance. Sa force, sa taille, sa figure, sa franchise, sa simplicité, sa valeur et sa bienveillance ramenaient à l'idée de cette coupe antique que les historiens donnent aux chevaliers.

Après avoir conduit le prisonnier et l'avoir prévenu de dresser des comptes exacts et surtout clairs, nous revînmes vers les officiers qui s'étaient rassemblés chez moi pour concerter une marche

sage et soutenue. Les difficultés, déjà nombreuses d'elles-mêmes, se trouvaient centuplées par l'absence de nos chefs. Presque tous les officiers supérieurs de l'armée s'éloignèrent de leurs postes dès les premiers symptômes des orages. Cette conduite, que l'on peut pour le moins taxer de négligence, produisit de fâcheux inconvéniens. La discipline ne put qu'en souffrir beaucoup. Dans toutes les armées, le grade fixe la véritable mesure de la crainte et du respect des soldats. Celui qui n'exerce que précairement une fonction ne parvient jamais, quels que soient ses talens, à donner à l'autorité toute sa vigueur.

Deux années de suite le régiment demeura sous les ordres d'Antoine, notre premier chef d'escadron. Cet ancien officier était sans contredit actif, intelligent, honnête et brave; mais l'excessive pétulance de son caractère rendait souvent ses meilleures qualités inutiles ou même dangereuses. Le silence du cabinet lui dictait des lettres éloquentes, tandis que ses discours méritaient parfois le reproche de prolixité. Nos camarades avaient cru que l'amitié qui nous unissait me vaudrait de l'ascendant sur son esprit : jamais conjecture ne fut moins réalisée. Ma patience n'était point encore formée par le malheur. A peine passions-nous ensemble un

quart d'heure sans que de vives altercations s'élevassent : je ne saurais me rappeler une seule affaire que nous ayons terminée d'un parfait accord. Dans celle-ci la pluralité des voix prononça l'ordre d'assembler le régiment au manége où nous nous efforcerions de convaincre les cavaliers de toute l'étendue de leurs torts.

Son discours fut court, mais plein d'énergie et de chaleur. D'après son exemple nous nous efforçâmes tous de faire sentir « qu'une conduite « insubordonnée ternissait la gloire antique du « *Grand-Royal*, qu'elle allait réduire à la dure « nécessité de s'éloigner des officiers qui toujours « avaient regardé les cavaliers comme de véri- « tables amis. »

Je me pénétrai pour lors de la justesse d'une opinion que j'avais déjà soutenue auparavant, et que j'ai depuis défendue sans y ramener personne. Les soldats aimaient les officiers de naissance et voyaient avec indifférence les officiers parvenus ; la retraite des premiers et l'avancement des seconds les affligeaient. La menace de notre départ répandit une profonde douleur ; elle nous procura d'instantes prières d'oublier le passé et nous valut de magnifiques promesses pour l'avenir : la scène devint d'un touchant intérêt. Nous donnâmes notre parole de ne pas

abandonner de si braves gens qui, pour leur compte, demandèrent le retour du porte-étendart, et protestèrent, à plusieurs reprises, qu'il ne recevrait pas l'ombre d'une insulte; nous répondîmes « qu'un officier sur la probité duquel « on avait conçu des soupçons, ne pouvait rester notre camarade, à moins que sa conduite ne « fût authentiquement justifiée. »

Huit jours après les livres de l'accusé se trouvèrent mis en règle. Le conseil d'administration se tint de nouveau dans le manége, en présence du régiment et sous l'inspection d'un officier général, accompagné d'un commissaire ordonnateur. On appela les cavaliers qui pouvaient avoir des plaintes à former : aucun ne prit la parole. Alors on commença la lecture des livres; l'ennui gagna les auditeurs qui défilèrent avec rapidité : nous nous trouvâmes prêcher dans le désert. Il n'y eut pas jusqu'à deux membres du conseil qui disparurent sous l'excuse de besoins qu'ils supposèrent. L'homme, juridiquement absous, ne jugea pourtant pas à propos de demeurer; il partit peu de jours après sa justification, sans que ni ses camarades ni ses subordonnés témoignassent ou de la peine ou de la joie. Le dimanche suivant, nous donnâmes une petite fête: la danse, le chant, le repas et les protestations

d'un attachement réciproque n'entraînèrent aucune indécente familiarité.

Plusieurs exemples semblables à celui que je viens de rapporter, et de longues réflexions me persuadent que les plus grands efforts ont été nécessaires avant d'étouffer l'inclination pour les officiers. L'ordre et la constance des factieux ne furent jamais employés avec une méchanceté plus profonde et plus habile. Ils transformèrent en venin infect des sentimens généreux : leurs inductions perfides nous noircirent du soupçon d'ingratitude. L'attachement trompé produisit le courroux; les actes de la plus criminelle violence provinrent du désespoir; la crainte d'un éloignement redouté plongea dans la fureur; les agens soudoyés recueillaient quelques propos imprudemment lâchés, ils s'en servaient comme de preuves que les officiers ne perdaient pas de vue le projet de s'éloigner. Des hommes, dont l'imagination était exaltée et le caractère aigri, se décidaient sans peine à prévenir l'abandon par le renvoi. Les mêmes propos se sont tenus dans tous les soulèvemens : « Nos officiers no-« bles ont des relations avec les princes; ils brû-« lent du désir d'aller à Coblentz, d'enlever la « caisse et de ravir les drapeaux. » Des jours mornes et tristes succédaient aux crises d'explo-

sion ; la contenance du soldat montrait sa honte et ses regrets ; les officiers parvenus affectaient inutilement un air affable et joyeux, ils prodiguaient, sans aucun fruit, leurs attentions et leurs caresses.

Une erreur, bien mal fondée, peut seule admettre l'assertion que la sagesse et le courage eussent été capables de suspendre le cours des événemens. Nos ennemis, familiarisés avec l'imposture, avaient détruit chez nos subordonnés jusqu'au dernier germe de la confiance : les plus grands sacrifices, dès qu'ils venaient de notre part, paraissaient suspects.

Les rumeurs éclataient successivement à Strasbourg; elles auraient produit des effets fâcheux sans le retour du quatorze juillet. Cette journée fut imposante ; mais celle qui la suivit présenta un spectacle touchant. Sur l'autel de la patrie qui dominait une plaine immense, deux enfans sont à la fois baptisés, l'un par un prêtre de la religion catholique et l'autre par un pasteur de la réforme luthérienne. M. et madame Dietrich offrent les enfans, les ministres donnent la bénédiction, lèvent les mains au ciel, s'embrassent et entonnent un hymne à la gloire de l'Éternel. Les transports les plus vifs, les mieux sentis et les plus respectueux pénètrent des milliers

d'individus qui, sans distinction d'âge, de sexe et de croyance, versent de douces larmes, se prodiguent des caresses fraternelles et confondent leurs chants. Quel esprit prophétique aurait pu prédire que ces étreintes délicieuses étaient les avant-coureurs du carnage et de la désolation?

L'ivresse de la joie fut prolongée par le retour des hommes que les troupes avaient députés pour la fédération de Paris. Ils reçurent des prévenances et des caresses chez toutes les classes. Un brave vieillard du régiment, qui comptait plus de cinquante années de service, mourut, brûlé par les liqueurs et excédé de plaisirs.

Strasbourg obéissait aveuglément à son maire, dont l'administration et le supplice ont eu beaucoup d'éclat. Dietrich était le second fils d'un homme fameux par ses grandes richesses, et chéri par ses excellentes qualités. Le fils, dès sa jeunesse, se montra en proie à deux fortes passions, à l'amour de l'étude et à l'ambition. Aucun travail ne l'étonnait, aucune difficulté ne l'ébranlait; son esprit peu brillant, mais profond et méthodique, le rendait capable d'achever les entreprises les plus hardies; son caractère ferme, rigide, mais juste, lui captivait l'estime et la considération; son maintien grave et même fier aurait refroidi ses partisans et re-

poussé les étrangers, si les manières séduisantes de son épouse n'eussent pas réuni les suffrages et gagné les cœurs. Jamais femme ne porta aussi loin l'art de la séduction. Aucun homme n'échappait dès qu'elle avait l'envie de lui plaire: ses charmes subjuguaient les êtres spirituels et vivifiaient les gens bornés. Une tasse de thé, une légère collation, un ou deux morceaux de musique, tout autour d'elle se transformait en fête charmante. Les plus jolies et les plus aimables personnes accouraient avec empressement dans une maison où l'esprit et les grâces animaient sans cesse les plaisirs. Au sein des jeux, des ris et des danses, au son des instrumens mélodieux, à l'harmonie de voix électrisantes, on louait la majestueuse et maternelle révolution, on jurait d'être ardent patriote, on chansonnait les lourds aristocrates, on buvait à la santé des *divins* législateurs.

L'enchaînement des circonstances, qui depuis a dépouillé Dietrich de son pouvoir, m'est étranger; mais je dois à la justice de reconnaître qu'il avait rendu sa place d'une importance avantageuse pour le bien public. Si toutes les municipalités eussent marché sous des chefs de ce mérite, la plupart des maux qui se sont appesantis sur la France n'auraient jamais paru. Le

peuple a souvent trop bien connu le peu de valeur de ses choix pour ne pas en rougir. Son excuse se trouve dans une impérieuse nécessité : les hommes instruits et honnêtes s'éloignaient des assemblées électorales; on souffrait que les scélérats s'emparassent de la maison avec ses meubles et ses richesses. On avait sans doute la ferme volonté de les en chasser. N'aurait-il pas autant valu les empêcher d'y pénétrer?

CHAPITRE VI.

L'auteur part pour Paris. — Il loge dans la maison de Palissot. — Il suit assidûment les séances de l'Assemblée. — Réflexions sur plusieurs des membres les plus marquans. — Bernardin de Saint-Pierre. — Etat des Sociétés de Paris. — Rivarol. — — Marmontel. — La Harpe. — Florian.

Dès que les semestres furent distribués, je me rendis à Paris. Deux objets d'un grand intérêt m'y conduisaient : la littérature et la politique. Je logeai dans la maison de Palissot, que je savais fort occupé des affaires du jour, et qui se trouvait placé au premier ordre des littérateurs. Cet homme célèbre dans l'Europe, estimé, quoique mal défendu par Voltaire, et détesté par les écrivains médiocres, est resté long-temps en butte aux traits d'une foule d'ennemis. Leurs injures n'étoufferont jamais les cris de ma conscience. Elle m'ordonne de reconnaître que jamais mes regards ne se sont reposés sur un intérieur plus honnête et plus attachant que celui que la famille de Palissot m'offrit. Le chef ne démentait jamais un caractère aimable et noble;

son ton était prévenant pendant que ses procédés avaient de la délicatesse. Son esprit et son goût sont au-dessus de mes éloges, qui d'ailleurs demeureraient faibles et languissans près des aveux arrachés à l'envie, à la haine, même à l'amour-propre blessé. Secondé de son intéressante épouse, il consacrait ses journées presque tout entières au soin de former le cœur et l'esprit d'une fille chérie (1). Sa maison offrait d'ailleurs des jouissances variées par le concours, que son amabilité attirait, des hommes de lettres du premier ordre et des artistes les plus célèbres. M^me^. Vestris y paraissait avec cette grâce et cette sensibilité qui, sur la scène, lui procurait des applaudissemens si mérités.

Je m'assurai des facilités pour remplir le dessein que j'avais formé de suivre assidûment les séances de l'Assemblée. L'Europe entière avait exprimé de la surprise, presque de l'admiration à la vue du nombreux concours de talens supérieurs qui s'étaient élancés de toutes les parties du royaume. On avait jusqu'alors pensé que le

(1) Le témoignage que je viens de répéter ne saurait être soupçonné de partialité, puisqu'à l'époque où je le traçai, mes relations avec Palissot, suspendues depuis plusieurs années, ne semblaient pas devoir un jour se renouer.

gouvernement, en harmonie avec le caractère national, rendait les Français légers lorsqu'il ne les plongeait pas dans la langueur. Les mêmes réputations se montraient peintes avec des couleurs opposées; mais si chacun réservait ses plus superbes louanges pour les orateurs dont il adoptait l'opinion, néanmoins quelques éloges n'étaient pas refusés aux adversaires d'un mérite transcendant. Une voix unanime rassemblait dans une sphère étincelante et particulière Mirabeau, Cazalès, l'abbé Mauri, Barnave. Plusieurs places honorables étaient distribuées à des intervalles plus ou moins marqués. La mode élevait et abaissait tour à tour ses favoris. Target, applaudi au début, n'osa plus ouvrir la bouche depuis la plaisanterie qui, le faisant accoucher de la constitution, distribua des bulletins de ses couches, de ses relevailles et de son entier rétablissement.

Mirabeau subjuguait avec violence, et traînait à sa suite l'assemblée ébranlée jusque dans ses fondemens. Une impulsion irrésistible renversait ceux d'entre ses adversaires qui se sentaient la résolution de l'attaquer. Cependant son génie gigantesque demandait, pour se déployer, de objets importans et ne se pliait qu'avec peine aux détails minutieux. Cette vérité, sentie pa

lui-même, le tenait sur ses gardes; d'instantes prières l'engageaient seules, et toujours à regret, dans des discussions au dessous de sa portée. Le plus souvent, assis à l'une des extrémités de la salle, il écoutait avec attention. Les orages intérieurs se peignaient sur ses traits, mais il attendait dans un farouche silence que ses antagonistes fussent engagés. Tout à coup le lion se levait, hérissait sa crinière, lançait la flamme par les yeux, rugissait d'un accent terrible et jetait autour de lui l'épouvante. Ses adversaires, pâles et troublés, ne combattaient qu'avec incertitude; ses partisans se pénétraient d'une aveugle présomption. Dès que la voix tonnante de ce chef retentissait, le plus vil avorton du côté gauche eût défié le plus intrépide chevalier du côté droit.

Jamais Mirabeau ne déployait autant de supériorité qu'au fort de ces scènes indécentes et tumultueuses qui dégradaient au niveau des énergumènes les hommes que leurs fonctions élevaient au rang de législateurs. Un personnage, respectable par l'énergie et par la constance de sa vertu, s'écrie que Mirabeau est le plus impudent des scélérats, et qu'il excite le peuple pour égorger les membres honnêtes de l'assemblée. Soudain un fracas éclate, semblable à celui de la mer

entend que clameurs, qu'in-
, qu'imprécations. Les gale-
tumulte. Mille cris demandent
calomniateur. Il s'émeut, il hé-
butie une défense que sur-le-champ
patriote Cazalès entreprend. Les géné-
reux efforts de ce dernier échouent contre la
prévention qui les rend superflus. Mirabeau de-
mande la parole; il monte à la tribune, assailli
de reproches et couvert d'applaudissemens. Ses
adversaires protestent contre les allégations et les
insultes que l'esprit de vengeance va sans doute
bannir pour déchirer un de leurs plus estimables
collègues. Le silence établi à grand'peine est
toujours mal assuré. Mirabeau prononce du ton
le plus pénétrant: « Si l'orateur qui a cédé à un
« mouvement de passion n'eût consulté que son
« véritable avantage, il m'aurait choisi pour son
« défenseur : puisqu'il n'a pas eu cette idée, je
« m'offre de mon propre mouvement, et je lui
« réponds d'un zèle non moins sincère qu'ardent.
« Les outrages proférés tout-à-l'heure sont trop
« au dessous de moi pour qu'ils acquièrent ja-
« mais l'ombre de la probabilité. La bouche
« d'un honnête homme ne s'en est souillée qu'à
« la suite d'un emportement bien pardonnable
« au fort de nos monstrueux débats. Son cœur

« les dément par de nobles regrets. Punir une « faute de cette nature ce serait exercer un acte « de rigueur contre un de nos collègues, ce se- « rait imprimer une tache à ma gloire : accorder « au contraire un entier oubli, ce sera l'atta- « cher par la reconnaissance, ce sera me rendre « fier de posséder dans votre opinion une ar- « mure impénétrable aux traits de la calomnie. »

L'admiration devint un délire chez le plus grand nombre des assistans; les autres demeurèrent stupéfaits et dans l'impossibilité de rendre compte des sentimens qu'ils éprouvaient. Sur-le-champ on révoqua l'ordre de l'*Abbaye* (1) déjà prononcé contre l'agresseur. Des circonstances m'ont depuis fait connaître cet homme de mérite. Je le regarde comme une des preuves sensibles du degré de transcendance qui se trouvait nécessaire pour jouer un grand rôle dans l'Assemblée constituante. Il s'est à peine fait remarquer, quoique dans le cours de la vie son esprit plaise et que ses connaissances paraissent variées.

Mirabeau soutenait sa puissance tribunitienne par l'art d'éblouir qu'il portait jusqu'au suprême degré. Personne ne sut jamais aussi parfaite-

(1) Prison de Paris qui dépendait de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

ment captiver les personnes qui l'approchaient. Le peuple applaudissait à son luxe effroyable en même temps qu'il se soulevait sous le prétexte d'obtenir la réforme des abus. Sa maison offrait une grande magnificence dirigée par le goût. Chacun s'y plaisait, tant les honneurs en étaient bien faits, tant le tact si délicat des convenances y paraissait heureusement ménagé. Les hommes de lettres reçurent de somptueux soupers, dans lesquels ils étalèrent leur esprit et leurs connaissances; mais quelques-uns y découvrirent leur gaucherie et leur vanité. Mirabeau qui s'élevait au-dessus de ses courtisans comme un géant entouré de nains, repoussait avec modération les flatteries outrées, retenait avec douceur les traits déchirans et réprimait avec fermeté les mouvemens passionnés. Dans tous les siècles comme dans toutes les contrées, les auteurs médiocres ne sauraient être rassemblés sans éprouver des accès de jalousie qu'ils ne parviennent point à dissimuler. Eux seuls formaient dans Pari une classe d'hommes qui n'avaient pas sur leur habitans de province l'avantage de recouvri leurs défauts d'un vernis agréable. Mon père m'écrivit que, chez son beau-frère, le baron de La Tour-d'Aigue, il avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Mirabeau, et qu'il y ava

formé avec lui une liaison assez particulière pour que je puisse sans indiscrétion me présenter chez l'orateur célèbre qui commençait ses destinées de la France. Cette circonstance pouvait trop à mes désirs pour que je craignisse d'user d'en profiter. Mirabeau m'accueillit avec une politesse bienveillante. Il me parla de moi de l'intérêt de plusieurs personnes à qui j'appartenais; il s'amusa d'une jeunesse timide dans l'hommage qu'il voulait à la beauté de ma mère la baronne de La Tour-d'Auvergne : il estima pour la carrière des armes. On pouvait le prononcé. A ma surprise, que sais-je même à mon dépit, il ne prévint pas une seule parole qui eût rapport avec les mouvements du monde politique. Il semblait heureusement avoir l'oubli jusqu'à l'existence d'une révolution commencée mis tout entier sous le charme par les grâces de celui de qui déjà admirais le talent et pour je reconnaissais avec enthousiasme le génie. me parut néanmoins que la réserve n'interdisait l'idée de renouveler ma visite.

Cazalès marcha d'un pas rapide dans la carrière de l'éloquence. La nature l'avait prédestiné à se former orateur par ses progrès dans l'étude eût besoin d'y prendre aucun secours. Rien ne lui donnait le courage et la force

que les troubles publics développèrent et dont d'abord il fut trop étonné pour le bien gouverner. La gaîté franche, le caractère noble et la délicatesse chevaleresque de Cazalès lui gagnaient, avec la confiance de ses partisans, la considération de ses adversaires. Du sein de l'assemblée comme du haut des tribunes, il obtenait des regards bienveillans. L'opinion unanime reconnut l'*homme vertueux habile à bien parler* que Cicéron assigne pour modèle à tout orateur. Un mouvement d'impatience démentit son urbanité accoutumée et amena un duel avec Barnave. La blessure qu'il reçut le sauva de la fureur du peuple qui, sans elle, n'aurait pas manqué de tirer vengeance du coup porté à l'une de ses plus chères idoles. On rapporte qu'à la rentrée de Cazalès dans l'assemblée, Mirabeau accourut le féliciter sur son rétablissement. Le caustique Provençal ne se refusa point le plaisir d'une épigramme. « A quoi pensent donc les « chefs du côté droit? Ils laissent le plus éloquent « de leurs champions compromettre ses jours, « tandis qu'ils comptent parmi eux tant de gens « qui ne sont bons qu'à se battre? »

L'abbé Maury, placé par le sort dans un état peu digne de ses talens, s'était, dès sa jeunesse, appliqué à pouvoir paraître avec éclat à quel-

que poste où son ambition parviendrait à l'élever. Il avait alimenté, par de longues et profondes études, un esprit naturellement brillant et nerveux. On le classait dans le petit nombre des membres distingués de la république des lettres, lorsque la constance de son courage et l'énergie de son caractère le rendirent l'objet de l'amour d'un parti, de la haine de l'autre, mais de l'estime générale. Chez lui le zèle et l'ardeur survécurent à l'espoir. Sans se flatter du moindre succès, il descendit dans l'arène, brava la rage de ses ennemis et leur porta des coups terribles, mais infructueux. Le comte de Crény, revenant de sa province, court à l'Assemblée et ne trouve de place qu'à la barre. Quand l'abbé Maury s'avance pour parler, il le tire fortement par son manteau. L'abbé se retourne avec l'air de l'étonnement; mais son regard exprime le calme à la vue d'un jeune officier de cavalerie. « Monsieur, dit mon ami de l'accent de la pas-« sion, recevez l'hommage d'un homme rempli « d'admiration pour vos talens, et de respect « pour votre constance. — Ah! monsieur, ré-« pliqua l'abbé tout en lui serrant les mains, « combien vos sentimens me flattent et me tou-« chent; mais ce que je fais ou rien, c'est à la lettre « la même chose. » Après ces mots, qui laissent

l'enthousiaste interdit, l'orateur monte à la tribune; il y tonne comme s'il s'attendait au succès que méritaient la force et la justesse de ses raisonnemens.

La palme fut souvent décernée à Barnave, et le juge impartial reconnaît qu'il ne la devait pas uniquement au caprice et à la passion. Ses droits, au contraire, étaient incontestables sous plusieurs rapports. Ses moyens oratoires ne jetaient pas un grand éclat; mais ils triomphaient à l'aide d'une logique saine, d'un esprit clair et d'une marche précise. Personne n'a peut-être porté plus loin le talent si rare de résumer un discours. Il demandait la parole après que plusieurs adversaires venaient de disputer sur des questions épineuses, et de les rendre quelquefois inintelligibles pour les autres comme pour eux-mêmes. Dans peu de phrases il dissipait les nuages, fixait les doutes et substituait à de profondes ténèbres de vives clartés. Dans la fougue de la jeunesse, son imagination de feu l'avait livré à des égaremens sur lesquels ses qualités précieuses demandent que l'histoire jette un voile. Une taille leste, une physionomie agréable et un accent doux, parlaient en faveur de Barnave. La Reine lui prodigua des égards au retour de Varennes : elle fut touchée de le voir moins in-

sensible et moins dur que le farouche Pétion. Aussi assure-t-on qu'il se sentit subjugué par les bontés de cette auguste princesse, dont les grâces nobles et touchantes inspiraient le respect et l'enthousiasme à tous ceux dont le cœur n'était pas entièrement gangréné par le vice, et qui s'est montrée sublime durant le cours de ses longues infortunes. Depuis ce moment le jeune Dauphinois consacra des efforts généreux au rétablissement du trône, qu'il se reprochait d'avoir ébranlé. Dans ses immuables décrets, le ciel a prononcé que l'homme puissant à consommer les ruines serait faible pour accomplir la reconstruction. Déjoué dans ses nouveaux calculs, Barnave périt sous la hache révolutionnaire.

Compatriote de Rabaud de Saint-Étienne, il m'est doux de rendre un faible hommage à sa mémoire. Il était l'aîné des trois fils de Paul Rabaud, de ce pasteur fameux dans les agitations religieuses du Bas-Languedoc, distingué par un zèle brûlant, l'oracle des fanatiques du calvinisme, honoré dans les colonies des réfugiés, enfin devant à des vertus austères l'estime de ceux mêmes qui blâmaient en lui un excès de pétulance. Saint-Etienne fut dès sa jeunesse destiné à suivre la carrière encore dangereuse que son père parcourait avec éclat. Louis XV

ayant permis aux protestans de solliciter par l'organe de leurs députés la jouissance d'un état civil, le jeune Rabaud fut élu par ses co-religionnaires. Il eut le bonheur d'intéresser le vénérable Malesherbes, qui favorisa le triomphe des efforts qu'il faisait pour recueillir les bienfaits d'une sage tolérance : ses liaisons avec les coryphées du philosophisme le précipitèrent au milieu des chefs de faction; mais comme une source pure qui traverse des marais infects et corrompus sans être dépouillée de toute sa limpidité, cet homme sensible et vertueux garda plusieurs signes de son excellent caractère. Sa douce éloquence pénétrait d'émotion. Souvent on a répété en parlant de lui : « L'orateur que nous « venons d'entendre, qui rassemble tant d'es- « prit, tant de goût avec des connaissances si « nombreuses, est le véritable ami de l'hu- « manité. »

Je voyais souvent Chénier, qui, dans toutes circonstances, se montrait orgueilleux, fier et rude. Le prix que Palissot attachait à sa société m'étonna. J'en cherchai les motifs et je sus qu'il lui trouvait un génie vigoureux qui le ferait atteindre au degré le plus élevé de son art dès qu'une certaine âpreté serait polie par l'usage du monde et par la lime du goût. Le temps a

fourni les preuves multipliées que cette espérance était fondée sur des principes bien raisonnés et devait peu aux illusions de l'amitié.

Des fautes graves sur les routes de la politique et des erreurs affligeantes par rapport à la source des vertus, ont répandu sur ses titres littéraires un nuage que, selon toutes les apparences, le temps doit en grande partie dissiper. Le nom de Chénier ne parviendra pas chez nos neveux sans être revêtu d'un lustre de renommée.

Je fis la connaissance de Bernardin de Saint-Pierre, auteur cher aux êtres sensibles, précieux pour les infortunés, et respecté même des plus rigides censeurs. Sa figure, pleine d'expression et de bonté, semblait une preuve frappante du système par lequel il établit les rapports qui lient entre eux les traits du visage, les talens de l'esprit et les qualités de l'âme. Je le trouvai retiré dans un petit jardin au fond du faubourg Saint-Marceau. Son logement et ses entours portaient l'empreinte de cette modération qui caractérise la sagesse du *Philosophe pratique*. Rien ne décelait la morgue du *Philosophe discoureur*; tout offrait un phénomène digne des siècles antiques, et qui remplissait d'un respectueux intérêt. Ses discours tendaient

à maintenir les principes qu'il avait établis et les espérances qu'il avait données dans les *Vœux d'un Solitaire*. Je crus pourtant démêler en lui, soit par la gêne de ses réflexions, soit par la mélancolie de ses regards, une souffrance intérieure qui naissait des violentes secousses du moment. Je ne mets donc pas en doute que si j'eusse joui du bonheur de posséder des droits à sa confiance, il m'aurait fait le dépositaire de douleurs profondes. Un pressentiment vague le fatiguait-il de l'image des maux qui menaçaient sa patrie, ou plutôt une sagacité prévoyante ne lui découvrait-elle pas dans l'avenir des scènes d'horreur et de sang, tandis que les yeux moins pénétrans ne contemplaient que des annonces de bienfaits nombreux? J'ose croire que l'on ne regardera pas la circonstance que je vais rapporter comme trop minutieuse, puisqu'elle me semble révéler des retours secrets vers les usages et les habitudes de la monarchie. Bernardin de Saint-Pierre me donna un exemplaire de *Paul et Virginie*, de ce chef-d'œuvre garant d'une gloire immortelle, et dont le triomphe, parmi la foule des imitations plus ou moins heureuses, brille chaque jour d'un nouvel éclat. Sur cet exemplaire d'une charmante édition, et que je transmettrai aux miens, se lisent ces mots :

« Offert à M. le comte, » et cependant la signature de plusieurs lettres que j'avais écrites à cet illustre écrivain portait la preuve que je ne prenais aucun titre.

Les beaux-arts et les lettres étaient encore cultivés par un petit nombre de partisans fidèles, que le goût et l'honnêteté sauvaient de la fureur politique. Un ci-devant conseiller au parlement de Paris fit un jour à Bernardin de Saint-Pierre la lecture d'un grand opéra fondé sur son attachant épisode de Paul et Virginie. Ces messieurs eurent la complaisance de m'admettre comme unique auditeur. La pièce, écrite avec infiniment de chaleur, annonçait de l'imagination et de la sensibilité. Bernardin de Saint-Pierre fit des remercîmens remplis d'une aimable candeur; mais, pressé par le poète de communiquer ses remarques critiques, il réclama contre le dénoûment heureux. Ce défaut l'avait déjà blessé dans l'opéra-comique de *Paul et Virginie*. Son éloquence devint touchante et persuasive lorsqu'il nous démontra que les poètes, par cette altération du texte, s'éloignaient du principal but auquel ses vœux avaient tendu. « L'ame vertueuse que l'infortune déchire s'en-« vole avec empressement dans le sein de la Di-« vinité : aux approches de la mort, elle sa-

« voure l'avant-goût d'un bonheur sans fin et « sans nuage. »

Les jacobins étaient dès lors remarqués, quoiqu'ils fussent faibles, peu nombreux et par conséquent doux et modestes. Je priai un de mes amis de me donner quelque idée d'un établissement dont le public s'occupait avec chaleur : il m'en fit une description détaillée qui se termina par l'assurance que cette société jouerait un jour le rôle le plus important, qu'elle obtiendrait dans l'État un pouvoir dont peu de gens se doutaient. Aucune prédiction ne fut mieux remplie; mais l'auteur était loin de craindre que ses plus violens ennemis siégeraient à la tête d'une assemblée qui, dans ce moment, l'encensait, et qui depuis, pleine de rage, l'a couché sur les tables de proscription. « Du reste, ajouta-t-il, « je ne te propose pas de devenir un de nos mem- « bres. Quoique la réception ne coûte qu'un écu « de six francs, c'est encore trop pour toi, d'a- « près tes goûts et d'après ton caractère. » J'acceptai l'offre d'un billet de spectateur. Le hasard m'empêcha d'en faire usage : je me suis applaudi de cette circonstance, lorsque les jacobins se sont montrés l'étonnement, l'horreur et l'effroi du genre humain.

Je souhaitai, par un intérêt bien naturel

pour le lieu de ma naissance, savoir quelle existence avaient dans l'assemblée trois députés venus d'Uzès. Ma surprise fut extrême d'apprendre que le baron d'Aiguillers gardait le silence. Il avait beaucoup d'esprit, des connaissances nombreuses, une ame honnête, et ses pas suivirent toujours le chemin de l'honneur. Que de motifs pour se mettre sur la scène! Ma mémoire me rappela pour lors l'arrêt ingénieux qu'une femme de Strasbourg avait prononcé sans qu'il eût produit sur moi l'impression la plus légère. Je me glorifiais de l'éclat qui rejaillirait sur notre petite ville du choix d'un représentant aussi distingué; M^me^. de .... m'interrompit. « Je connais « mieux que vous M. le baron, je l'aime, je « l'estime, en un mot j'apprécie ses qualités « aimables et attachantes; mais ce ne sont pas « celles qui conviennent au mouvement des « grandes affaires : soyez certain que les hom- « mes du jour, les esprits légers et les poètes « charmans se tairont, sous peine de s'exposer « au ridicule ou de tomber dans le manque de « considération. »

Les deux autres membres que nous avions fournis suivaient le côté gauche, mais avec peu d'éclat. L'un est demeuré perdu dans la foule; Vouland, le second, recevait quelques éloges pour

son zèle, pour son patriotisme, même pour son esprit. On assurait néanmoins qu'il ne parviendrait jamais au dessus du rang de député *lecteur*. Cette attente comme tant d'autres, soit en bien, soit en mal, ne s'est depuis que trop démentie.

Déjà les sociétés de Paris offraient l'aspect de plusieurs dégradations très-marquées et fort tristes. La méfiance régnait, l'aigreur perçait et la politique dégénérait en frénésie. Les reproches étaient prodigués avec trop peu de réflexion pour que la plupart ne fussent pas dénués de fondemens. On répétait de préférence: « Que de gens démentent leur ancien carac-« tère et trahissent des vices opposés aux vertus « qui captivaient l'estime générale! De tels « exemples confondent toutes les règles de la « prévoyance et se montrent non moins incom-« préhensibles qu'affreux. »

Ce dernier reproche a porté sur tant et tant de personnes, qu'il ne s'est à la fin entendu qu'avec humeur. Son origine remonte à une erreur commune à tous les hommes. Nous nous arrogeons le droit de juger nos semblables et d'assigner l'estime ou le blâme qui leur revient. Un tel droit reste cependant si fort au dessus de la sphère de nos facultés, que même les génies supérieurs sont loin de l'atteindre. La sagacité du

spectateur le plus attentif, le plus patient et le plus habile échoue contre l'ingénieuse et prompte adresse de ceux qui sentent le besoin de se cacher. Renonçons à l'honneur, non moins frivole que dangereux, de dévoiler des mystères impénétrables à nos regards incertains. Que l'exemple de Montaigne nous éclaire. Pourquoi ce philosophe garde-t-il sa constante supériorité sur les moralistes de tous les siècles? C'est qu'il a eu la sagesse de descendre dans son propre cœur; c'est qu'il n'a pas eu l'ambition de lire dans le cœur des autres hommes. Lui seul a mis au grand jour des vérités utiles, pendant que ses prédécesseurs et que ses successeurs ont publié des chimères vaines dont l'insipide sécheresse produit bientôt le dégoût et la lassitude. Nous ne connaissons que nous seuls et nous rougissons de nos défauts comme de nos faiblesses, dont l'amour-propre ne parvient point à nous dérober la vue importune. Les hommes suivent, à cet égard, la même route, avec la différence que l'homme stupide ou irréfléchi se laisse pénétrer, pendant que l'homme spirituel ou prudent se couvre de dehors plus ou moins heureux : l'intérêt, sentiment actif et soupçonneux, le livre sans relâche à des efforts aussi soutenus qu'ingénieux, dans

l'attente de tromper les regards de la curieuse et maligne surveillance.

L'incertitude de la connaissance des hommes est bien démontrée par la diversité des jugemens que l'on porte sur chacun d'eux. Ces jugemens seraient uniformes si des principes fixes les dictaient. Au contraire, nul d'entre nous qui ne jouisse d'une réputation différente, non-seulement dans chaque ville qu'il habite, mais encore dans chaque société dont il est membre, et presque dans chaque maison qui le reçoit.

A Paris, un voile précieux quoique faible dérobait encore aux regards le plus grand nombre des divisions. La maison de M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, pour lors garde des sceaux, me procurait des momens agréables, lorsque je perdais de vue le faubourg Saint-Jacques et le Manége. Les dîners y étaient le rendez-vous de plusieurs hommes éclairés. Les membres estimables des divers partis n'avaient pas rompu toutes les mesures : ils se voyaient, ils discutaient, ils s'éclairaient et même parfois ils calmaient les passions trop violentes. Mallet-du-Pan et le chevalier de La Beutinaye se trouvaient souvent voisins. La logique pressante du premier et la finesse déliée du second s'exer-

çaient à soutenir des systèmes diamétralement opposés.

Rivarol ravissait les suffrages par sa rapide et lumineuse éloquence. Mon imagination me retrace souvent cet homme rare dont la superbe figure et la voix harmonieuse embellissaient la diction qui, chez aucun autre, n'atteignit à un si haut degré de perfection. Entraîné par un charme irrésistible, on ne se lassait pas de l'entendre. Dans sa bouche, les sujets les plus sérieux prenaient de l'intérêt, et les plus arides appelaient l'attention. Sa délicatesse ingénieuse donnait de la valeur aux choses ou légères ou frivoles. Un tact heureux des convenances le sauvait du pédantisme et l'éloignait de la présomption. Enfin, signe rare mais incontestable de sa supériorité, il faisait éprouver une satisfaction qui prévenait le développement des germes de la jalousie. Nul champion ne s'arma plus fortement contre la révolution. Dans son zèle courageux, il poursuivait de ses épigrammes les chefs de la faction anti-monarchique. « M. de « Mirabeau, disait-il, assure qu'il se fait payer « et ne se vend pas; pour moi, je me vends et « ne me fais pas payer. » Non moins redoutable par les raisonnemens que malin dans les railleries, il alimentait les journaux royalistes d'ar-

ticles dont plusieurs rappellent le redoutable et sublime pinceau du plus profond des penseurs, du plus énergique des historiens. Le fameux Burke écrivait au vicomte de Rivarol : « J'ai lu « les admirables annales de votre frère ; elles « peuvent être rangées près de celles de Ta- « cite. »

La bonne compagnie recevait avec les égards de l'honnêteté ceux de ses membres qui penchaient vers les nouvelles opinions : elle ne leur adressait même que des reproches modérés ; elle se montrait éloignée de l'aigreur mal entendue qui, par des mépris et des duretés, a plongé une foule de gens au milieu des révoltantes horreurs du *sans-culottisme*. Celui que, sans ménagement, vous dépouillerez de votre estime, s'en rendra chaque jour plus indigne. Peut-être ses yeux s'ouvriraient-ils à la vérité, peut-être son repentir réparerait-il ses erreurs ; peut-être son zèle rendrait d'importans services ; mais vos procédés ne lui laissent, pour s'étourdir sur ses peines, d'autres ressources que de commettre de nouveaux attentats. Que toute créature honnête au dessus de l'hypocrisie parle ; qu'elle me démente si j'accuse faussement les hommes. Celui dont l'ame est élevée ne souffre-t-il pas d'une soif ardente de punir qui l'outrage, et de forcer

à la haine qui le méprise? Affreuse vérité que l'histoire éternise par une infinité de preuves, et que l'expérience de nos jours confirme d'une manière si cruelle.

Les séances de l'assemblée nationale offraient dans la matinée une imposante dignité, pendant que le soir elles faisaient naître tantôt la pitié, tantôt le sourire, souvent le scandale. D'après la fréquence des orages tumultueux qui éclataient dans son sein, le double emploi du temps retarda l'heure à laquelle je recherchai trois hommes célèbres qui m'avaient, dans diverses rencontres, traité avec bienveillance.

Je trouvai Marmontel fidèle à sa politesse, un peu coupée sur les formes anciennes, et avec ce maintien noble qui imprimait le respect mais n'amenait pas l'épanchement. Fort loin d'être ébloui par les chimères de la Révolution : « Mon« sieur le chevalier, me dit-il, vous nous voyez « avec la fureur de devenir des Grecs ou des « Romains. Que Paris est changé ! ni le ton, ni « le langage, ni la scène, ni les acteurs, rien « ne se ressemble. »

La Harpe professait avec enthousiasme les avantages de cette même Révolution; les systêmes du jour étaient développés dans sa conversation avec toutes les ressources de son ca-

ractère : il ne cacha point une teinte d'humeur dans quelques phrases qu'il m'adressa par rapport aux Doléances et au Provincial à Paris. « Monsieur, votre langage n'est pas celui d'un « soldat; encore moins celui d'un citoyen. L'ordre « du jour ne s'accorde point avec ces réserves « pusillanimes. A l'exemple de quelques nobles, « vous soutenez une lutte pénible entre les prin- « cipes d'une sage philosophie et les préjugés « d'une détestable éducation. »

Le chevalier de Florian, dévoué à un prince image sur la terre des vertus du ciel, attaché à plus d'un des novateurs, aimant le calme et habitué aux tendres émotions des cœurs sensibles, souffrait des tourmens de l'incertitude. Il se fatiguait par son désir de concilier les devoirs de la reconnaissance, les égards de l'amitié, l'amour de l'ordre et le respect pour la liberté. Je retrouvai dans lui sa politesse affectueuse, mais cet enjoûment qui respirait le bonheur avait fait place aux langueurs de la mélancolie. Le chantre d'*Estelle*, après avoir satisfait son penchant à parler de l'état militaire, qu'il ne connaissait que par quelques mois passés au quartier de Commerci, épancha ses regrets de vivre éloigné de sa *douce patrie*. « Malheureux! ajou- « ta-t-il avec un soupir, les circonstances sont

« bien peu favorables à mes désirs; me voilà « même privé du très-grand plaisir de parler de « travaux littéraires; que du moins je reçoive « de votre part quelques marques de souvenir! « Je le mérite par mon zèle pour vos succès et « par le prix que j'attache à votre amitié. »

Trois mois d'une assiduité constante me procurèrent l'aperçu de quelques scènes du drame colossal dont l'effrayante exposition ne présageait cependant pas les terribles événemens qui depuis l'ont ensanglanté. Les ressorts cachés ne se découvrirent qu'imparfaitement à mes yeux, et je ne me permets pas de hasarder des conjectures. Je ne saurais cependant taire une réflexion : c'est que plusieurs personnages étaient, dans la première assemblée, bien loin du pouvoir dont ils ont abusé sous le règne sinistre de la Convention. Le tyran dévastateur croassait au fond de la tourbe la plus méprisée. Les ministres de ses ordres rigoureux et les confidens de ses forfaits se perdaient dans des ténèbres que l'imprudence négligeait de dévoiler. Quelques-uns des personnages qui depuis ont allumé le flambeau de l'anarchie, qui ont commandé à la hache meurtrière et qui ont influé sur l'accomplissement du plus épouvantable des attentats, couraient dans la salle, transmettaient les

mots que des chefs voulaient se communiquer, haranguaient les misérables salariés pour propager la licence, enfin lisaient parfois des rapports qu'ils n'avaient pas composés. Peut-être n'eussent-ils alors envisagé qu'avec effroi la ruine et le meurtre des chefs aux pieds desquels la crainte ou la flatterie les faisait ramper, et qui, dans la suite, sont tombés leurs victimes.

CHAPITRE VII.

L'auteur se met en route pour Uzès. — Etat des esprits dans le Midi. — Arrivée de M. d'Albignac. — Son expédition au camp de Jalès. — Détails sur ce camp.

Je partis pour Uzès dès les premiers jours du mois de janvier 1791. La route offrait à chaque pas des exemples d'une avidité de nouvelles qui ne se rencontra peut-être jamais chez aucune autre nation. Les maîtres de postes me retenaient pour être instruits de la situation des affaires. Les paysans arrêtaient ma voiture au milieu du chemin et m'accablaient de questions. A Autun, il me fallut, malgré la rigueur du froid, parler d'une fenêtre qui donnait sur la grande place et raconter ce que je savais de l'assemblée. A Châlons-sur-Saône, je fus fortement froissé par les partis opposés. Je tremblai pour cette ville que mon cœur chérissait, pour ce lieu charmant, où la nature a prodigué ses trésors en lui donnant la situation la plus heureuse, et, selon Desbarreaux, l'air le plus pur de la

mots que des chefs voulaient se communiquer, haranguaient les misérables salariés pour propager la licence, enfin lisaient parfois des rapports qu'ils n'avaient pas composés. Peut-être n'eussent-ils alors envisagé qu'avec effroi la ruine et le meurtre des chefs aux pieds desquels la crainte ou la flatterie les faisait ramper, et qui, dans la suite, sont tombés leurs victimes.

CHAPITRE VII.

L'auteur se met en route pour Uzès. — Etat des esprits dans le Midi. — Arrivée de M. d'Albignac. — Son expédition au camp de Jalès. — Détails sur ce camp.

Je partis pour Uzès dès les premiers jours du mois de janvier 1791. La route offrait à chaque pas des exemples d'une avidité de nouvelles qui ne se rencontra peut-être jamais chez aucune autre nation. Les maîtres de postes me retenaient pour être instruits de la situation des affaires. Les paysans arrêtaient ma voiture au milieu du chemin et m'accablaient de questions. A Autun, il me fallut, malgré la rigueur du froid, parler d'une fenêtre qui donnait sur la grande place et raconter ce que je savais de l'assemblée. A Châlons-sur-Saône, je fus fortement froissé par les partis opposés. Je tremblai pour cette ville que mon cœur chérissait, pour ce lieu charmant, où la nature a prodigué ses trésors en lui donnant la situation la plus heureuse, et, selon Desbarreaux, l'air le plus pur de la

France : il me sembla que le caractère d'attachante douceur qui distinguait ses fortunés et paisibles habitans avait disparu devant le souffle empoisonné des factieux. Asile enchanté! Abeilard, ce célèbre martyr des passions humaines, cet objet du culte éternel des personnes aimantes, dut à toi seul la paix de son ame brisée par l'infortune : tu soulageas le poids de ses tristes infirmités, et tu rendis ses derniers jours moins douloureux.

La fermentation était beaucoup plus forte et plus générale que l'Europe ne le croyait possible chez un peuple qui reçoit mal à propos le titre de léger, tandis que brave par essence, il est néanmoins soumis en esclave à sa vanité. Cette tourmentante passion se replie en cent façons : elle rend le malheureux, qui est sa victime, tour à tour frivole, constant, profond, sensible, prodigue, cruel, intrépide et même modeste. Si la base du caractère français eût été mieux connue, on n'aurait pas, par des propos indiscrets et par des discours outrageans, rempli des millions d'hommes de la ferme résolution de vaincre ou de périr sous les armes. Menacer des Français, leur parler comme à des lâches, c'est transformer tout citoyen en soldat, et tout soldat en héros.

Le Bas-Languedoc éprouvait une agitation encore plus alarmante que celle des autres provinces. Le caractère impétueux de ses habitans était en outre animé par le fanatisme qui secouait son flambeau sur cette belle contrée. Les catholiques se rappelaient trop les coups d'autorité que leurs ancêtres avaient commis, pour ne pas craindre chez les protestans le désir de la vengeance. Ces derniers croyaient les jours arrivés de briser un joug que le gouvernement avait bien allégé, mais qui blessait par le souvenir de son ancienne pesanteur. Les uns et les autres se considéraient avec une inquiétude qui bientôt amena l'aigreur. On courut aux armes. Le sang coula sur les places et sous les remparts de Nîmes. Cette ville active et florissante devint tout à coup un lieu de désolation. Uzès était trop dans le voisinage et sous la dépendance de Nîmes pour ne pas se ressentir de ces déplorables secousses. J'y trouvai les esprits divisés. On s'injuriait, on se menaçait, on exagérait réciproquement les plus légers torts, on se calomniait. Aujourd'hui les papiers démagogiques traçaient avec force le massacre des bons patriotes d'Uzès; le *Courrier*, suivant les journaux royalistes, décrivait d'une manière touchante l'assassinat des respectables partisans du Roi. Mon père, encore

commandant de quelques cantons dans cette partie de la province, se vit obligé d'écrire à divers rédacteurs des feuilles incendiaires pour démentir des récits controuvés. Il manda que, grâce à ses soins, secondé par l'excellent régiment de Bresse, le calme de la ville n'avait été troublé que par deux ou trois rixes entre des gens de la dernière classe : au reste, ces rixes, qui maintenant faisaient une si forte sensation, s'étaient depuis trente années sans cesse renouvelées, et personne ne les avait remarquées; elles étaient les suites nécessaires de l'abondance d'un vin capiteux et des rayons d'un soleil brûlant.

Les choses seraient, selon toutes les apparences, restées dans le même état, si le régiment de Bresse n'avait pas reçu l'ordre de son départ. Il fût remplacé par une compagnie des dragons de Lorraine. Cette circonstance favorisa l'explosion, qui n'a fait du bruit que par le soin que l'on a mis à l'exagérer. Les adversaires suivirent leurs passions dès qu'ils ne furent plus réprimés par une force imposante. Les aristocrates, presque tous catholiques, formèrent un club pour être mis en opposition avec le club des démocrates, la plupart protestans. Les premiers, plus nombreux et conduits par des chefs inquiets, bravaient les seconds et menaçaient

à chaque instant d'une rupture éclatante. Les seconds gardaient un maintien réservé qui laissait néanmoins entrevoir un vif et profond courroux. Ces deux partis, une fois résolus de combattre, voulurent s'assurer des secours. Les aristocrates établirent des liaisons avec le camp de Jalès : les démocrates eurent des émissaires dans le canton qui borde les rives du Gardon, et qui doit à cette circonstance d'être vulgairement nommé la *Gardonenque*. Quoique chacun se tînt assuré de posséder un puissant appui, quelques semaines s'écoulèrent sans que le premier pas fût hasardé.

Un jour, à huit heures du soir, le tocsin sonne. Ce signal n'a pas plutôt retenti dans les airs, que la terreur pénètre jusque sous les toits les plus paisibles. Des hommes courant aux armes, des cris poussés de toute part, quelques femmes éplorées, plusieurs coups de fusil, les ténèbres de la nuit, tout enfin se réunit pour semer le désordre et pour accroître le tumulte. Les catholiques s'emparent du palais épiscopal et de l'Hôtel-de-Ville; leurs patrouilles parcourent les rues. Les protestans, quoique surpris, se rendent par pelotons sur une petite esplanade hors de l'enceinte de la ville. Les dragons retirent avec peine leurs chevaux des écuries de

l'évêché. Le comte de Beaumont, ci-devant premier page de la Reine, officier dont le mérite et le talent sont trop reconnus pour attendre mon suffrage, commandait cette troupe. La reconnaissant trop faible pour rien entreprendre, il la met en bataille devant les casernes : alors les portes et les fenêtres se ferment, un silence profond remplace le grand bruit et n'est interrompu que par des coups de fusil tirés de distance en distance.

Le trouble remplit bientôt notre maison : les personnes de tout sexe, de tout âge et des deux sectes y venaient comme dans un port neutre. Mon père annonça qu'il allait sur-le-champ juger de l'état des choses. C'était son devoir; le mien me prescrivait de ne pas le quitter. Accompagné de deux hommes avec des flambeaux, nous nous rendîmes à l'Hôtel-de-Ville. Le maire, que bien des personnes croyaient à tort le seul moteur de l'entreprise, était l'un de mes plus anciens et plus intimes camarades. Son esprit et sa probité l'avaient fait élire, malgré son titre proscriptif d'homme de condition. Les malheurs suspendus sur sa patrie l'affligeaient à tel point, qu'il lui restait à peine assez de force pour articuler des paroles insignifiantes et pour donner des réponses vagues. Son esprit et son courage

lui offraient un faible secours contre sa sensibilité. Les autres officiers municipaux ne semblaient pas mieux disposés, les seuls arcs-boutans étaient certains chefs jusqu'alors audacieux dans leurs discours et dans leurs actions, mais qui me parurent adoucis par l'approche du danger. Ils se tenaient pourtant armés de toutes pièces, ainsi qu'un aide-de-camp, bon et honnête garçon, mais enthousiaste. Mon père voulait que la municipalité, dans tout son appareil, publiât une proclamation qui prescrivît sous des peines graves à tout habitant de rentrer dans sa maison. Mais cette démarche exigeait une fermeté qui paraissait évanouie. Les soi-disant généraux consentirent, malgré leurs menaces, à l'offre que fit mon père de se rendre porteur de paroles de paix aux deux partis.

Nous allâmes d'abord à l'évêché, qui contenait les aristocrates (1) au nombre de deux mille. Il y régnait une confusion affreuse : cinq ou six ecclésiastiques les exhortaient, et des femmes, les unes furieuses, les autres désolées, criaient.

(1) Les dénominations d'aristocrates et de démocrates ont été données sans que personne les comprît. On ne fit peut-être jamais un usage plus faux des mots de la langue; mais comme elles furent adoptées par un assentiment général et qu'elles se retrouvent dans un grand nombre d'écrits, je n'ai aucun scrupule à m'en servir.

Plusieurs rencontres m'ont prouvé depuis que dans les occasions tant soit peu périlleuses, les femmes étourdissent, troublent, enfin deviennent de véritables fléaux, d'autant plus que leur fougue les entraîne au point de prononcer sur des matières qu'elles ignorent, ou, ce qui est le pis, qu'elles ne savent que d'une manière imparfaite. Personne ne nous écoutait : on parlait de tirer vengeance du massacre de Nîmes; on sonnait sans relâche le tocsin : on annonçait l'arrivée de plusieurs troupes.

Pour savoir si les protestans présentaient moins de trouble, nous passâmes à l'esplanade. Tout au plus quatre cents étaient à grand'peine parvenus au lieu du rendez-vous : ils y formaient un bataillon serré dans lequel l'ordre et le courage brillaient. Le premier rang était composé d'anciens militaires. A leur tête se tenait un homme intrépide, l'oncle du député Vouland. Des vieillards paraissaient seuls hors d'eux-mêmes et rappelaient les persécutions passées. Trois ou quatre octogénaires avaient puisé des forces nouvelles dans leur fureur, ils parlaient avec enthousiasme, éprouvaient de violens transports et remplissaient les auditeurs d'une profonde émotion. Les maux anciens avaient donné l'habitude de se mettre promptement en état de

défense. De plus, ces maux devenaient des liens d'amitié pour ceux qui les avaient soufferts en commun. Aussi, du moment où des feux allumés eurent répandu l'alarme parmi les communautés protestantes, leurs habitans se mirent en marche avec ardeur. Déjà les renforts arrivaient; et, quoique encore imperceptibles, ils augmentaient l'audace naturelle. Les exhortations de mon père ne produisirent pas grand effet. Les chefs, à la suite du serment plusieurs fois répété de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, lui firent la promesse de ne pas se rendre agresseurs: elle était moins inspirée par un sentiment de modération que par l'attente que leurs forces seraient grossies.

Nous allâmes ensuite au quartier des dragons: ils tenaient la plus ferme contenance et montraient le meilleur esprit. Tous d'une voix unanime s'engagèrent à ne favoriser aucun parti, et à suivre les ordres de leur capitaine, qui déployait intelligence, sagesse, énergie et courage.

De retour à l'hôtel-de-ville, nous trouvâmes les officiers municipaux fort effrayés quoiqu'ils parussent sous la protection des sentinelles qui venaient de l'évêché, mais qui ne leur semblaient pas de puissans défenseurs. Sur les quatre heures du matin, les mêmes chefs, qui s'étaient haute-

ment vantés d'être les maîtres de la ville par leurs moyens et par ceux du dehors, communiquèrent aux magistrats la résolution que les gens de bien avaient prise de s'éloigner. « Ils « prétendaient, disaient-ils, s'établir dans des « villages sur le chemin de Jalès, d'où les res- « sources, pour rentrer en triomphe, devaient « bientôt arriver. Si la municipalité se joignait « aux partisans de la bonne cause, elle rece- « vrait beaucoup d'égards et de marques de dis- « tinction. » Les officiers municipaux, quoique divisés d'opinion, résolurent de ne pas s'éloigner.

Les démocrates apprirent sur-le-champ que leurs adversaires avaient pris la fuite. Ils placèrent des postes tant intérieurs qu'extérieurs, s'emparèrent de la municipalité sous le prétexte de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus; enfin ils donnèrent l'ordre de cuire du pain et de tuer des moutons pour la nourriture de leurs amis, qui accouraient. Les coups de fusil tirés sur les traîneurs n'atteignirent qu'un seul homme. Ce malheureux, pris de vin, chercha le coup fatal par ses ridicules forfanteries.

On choisit un conseil extraordinaire qui fut chargé de ramener l'ordre, de rechercher les chefs de complot, de pourvoir à la défense de la ville en cas d'attaque et de veiller aux moyens

propres à satisfaire les hommes de la campagne qui survenaient continuellement tambour battant et drapeaux déployés. Ces frères, d'abord désirés avec impatience, grossissaient en nombre et en force au point de causer de vives inquiétudes, surtout parce qu'ils demandaient à grands cris le pillage des maisons appartenant aux chefs des aristocrates. Il était à craindre qu'une fois animés, leurs dégâts ne s'étendissent; heureusement plusieurs villages reconnaissaient pour leurs guides des hommes sages, qui proposèrent de ne pas admettre les étrangers dans la ville, et de les réunir sur une pelouse peu distante des portes, d'envoyer ensuite quelques notables faire des remercîmens, offrir des assurances de services, distribuer des vivres et surtout presser le départ. Cependant, afin de se soustraire à la petite honte qu'une nullité totale eût entraîné, chaque troupe se montra satisfaite par la demande de fournir deux ou trois hommes pour l'exécution d'un acte de justice. Cet acte n'était autre que l'entier bouleversement du club des aristocrates et d'un jardin appartenant au directeur des postes, homme simple, honnête et religieux : il avait ouvert son pavillon aux apôtres du parti disgracié, sans avoir été une seule fois tenté d'entendre

leurs discours. La présence de quelques hommes d'église devenait à ses yeux une preuve certaine qu'il ne se combinait que des projets inspirés par la justice et calculés avec prévoyance. On eut alors lieu de reconnaître la sagesse du conseil, qui retenait les étrangers dans l'éloignement; car les envoyés prirent goût aux deux pillages et voulurent sur-le-champ passer à d'autres expéditions; mais les habitans, qui sentirent combien de suites facheuses étaient à craindre, opposèrent une vigoureuse résistance; ils rencontrèrent beaucoup de difficultés, et très-certainement ils auraient échoué si tous les nouveaux venus fussent entrés.

Dès que les paysans eurent bien bu, bien mangé, ils partirent avec de grandes protestations d'amitié; mais, dans le fond, de mauvaise humeur, particulièrement les femmes qui conduisaient des mulets et des ânes pour emporter le butin, et qui n'avaient pas prévu qu'elles s'en retourneraient les mains vides.

Le conseil provisoire s'occupa des préparatifs nécessaires pour la réception du secours que la ville de Nismes envoyait : il allait venir après que le péril était passé; mais il paraissait trop honorable pour qu'on osât le refuser. Une ordonnance, expédiée après la fuite des aristocrates,

avait instruit M. d'Albignac de la triste situation de notre ville. Cet officier général détacha quatre-vingts dragons avec l'assurance de sa prompte arrivée. Il partit sur les cinq heures du soir à la tête d'un bataillon de la garde nationale de Nismes; d'un bataillon de troupes de ligne et d'un détachement d'artillerie avec quatre pièces de canon. Ces forces, plus imposantes que ne le demandaient les circonstances, causaient de l'embarras. Il n'était pas aisé de les distribuer dans une ville où toutes les maisons paraissaient hermétiquement fermées, soit par la frayeur, soit par l'absence des propriétaires.

M. d'Albignac avait commencé sa carrière dans le régiment de Boulonais infanterie. Quelques actions faites aux Indes lui valurent avec d'autant moins de peine un avancement rapide, qu'il portait un nom distingué. Devenu maréchal de camp, la cour ne pensa jamais à l'employer, et crut assez faire en sa faveur en lui donnant une pension de retraite. L'Assemblée le tira du Vigan, sa patrie, à l'époque qui peut-être exigeait le plus, de la part des généraux, l'habitude du commandement.

La première journée se perdit dans la joie; mais, lorsque cette effervescence fut amortie, les personnes honnêtes sentirent combien il

était malheureux que près de la moitié des habitans errassent loin de leurs foyers. On reçut donc sans nulle peine l'arrêté qui rappelait les fugitifs sous la promesse d'une amnistie. Quelques ecclésiastiques et quelques moines se chargèrent du rôle de négociateurs : ces hommes de bien atteignirent à quatre lieues leurs concitoyens; ils les trouvèrent tristes et presque abattus par la faim. Les propositions de paix leur parurent une faveur : la plupart revinrent par petites troupes et rentrèrent chez eux à la nuit tombante. Un nombre peu considérable prit la route de Jalès.

Le lendemain les boutiques furent ouvertes. Tout reprit son cours; mais la honte et la consternation décelaient assez les revenus. L'ordre fut publié que les hommes en état de porter les armes se rassemblassent sur l'esplanade avec leurs sabres et leurs fusils. Les commissaires du parti dominant firent un appel épuratoire et rayèrent, sur l'état de la garde nationale, les hommes qui, selon eux, étaient suspects. Au bout de deux heures, les royalistes se virent désarmés sans qu'un seul d'entre eux élevât le plus léger murmure. On nous annonça ensuite que la paix était faite. Des processions et des feux de joie eurent lieu, et le club devint le vrai souve-

rain. La mort d'un homme, deux maisons pillées et vingt familles privées de plusieurs de leurs membres laissaient, de cette révolution, des souvenirs aussi douloureux que difficiles à effacer.

Dans de semblables circonstances la guerre civile se montre avec toute sa difformité. Les adversaires se connaissent et se portent dès lors une haine implacable. C'est peu que d'anciens ressentimens se réveillent, que des jalousies cachées éclatent, les plus tendres rapports sont rompus; l'homme armé couche en joue le voisin qu'il regardait presque comme un membre de sa famille. Des compagnons d'enfance, qui se sont jusqu'à ce jour estimés et chéris, se dévouent mutuellement à la mort. Des traits de barbarie excitent l'horreur; mais près d'eux des actes d'héroïsme inspirent l'admiration. Je répéterai deux de ces derniers.

Un père de famille serra dans ses bras deux infortunés que l'on arrachait d'un lieu suspect, et dont la mort était inévitable sans le dévoûment de leur protecteur, qui reçut plus d'une blessure. Alexandre Vouland, chef de la garde nationale, couvrit de son corps la porte de la maison de l'un de ses ennemis. Ceux que la fureur égarait le plus et rendait sourds à tous les ordres, furent pénétrés de respect à la vue de ce

zèle généreux, tant les belles actions conservent des droits sacrés sur le cœur des hommes.

Ces jours avaient été pour moi des jours de fatigue et d'alarme. Mon père se mettait sans cesse en avant avec un zèle égal à son intrépidité. Ma mère demeurait aux pieds du crucifix; elle puisait dans ce signe du salut du genre humain la courageuse résignation, l'inépuisable sensibilité; en un mot, les éminentes vertus qui l'ont placée comme un modèle généralement chéri, respecté, mais que peu de personnes ont la gloire d'égaler.

Ma femme, égarée par la frayeur, prend la fuite, emportant dans ses bras mon fils âgé de cinq ans. La mère et l'enfant sont arrêtés comme otages. Mon valet de chambre, menacé de traitemens fort durs, s'échappe dans le tumulte et m'apprend la triste situation de deux objets qui m'étaient si chers et si précieux. Le père Maurice Gairaud, provincial des capucins, homme plein d'esprit et de fermeté, demande un cheval de dragons et vole à leur secours. Il se voit d'abord mal reçu, même démonté; mais bientôt son éloquence accrue par le sentiment de la religion et par celui de l'amitié, rend ma femme maîtresse de poursuivre sa route. Personne ne touche à sa voiture; les hommages sont prodigués à son libérateur.

M. d'Albignac, voyant Uzès tranquille, augmenta ses forces de trois cents de nos habitans et marcha pour la destruction du camp de Jalès. Ce fameux camp a, durant trois années, si fort occupé les esprits, qu'il mérite quelque attention. Les partisans des princes le représentaient comme un immense réservoir de royalistes, d'où l'on verrait au premier jour déborder des forces assez redoutables pour anéantir les factieux. Les hommes de la Révolution, ennuyés et fatigués des menaces qui se renouvelaient sans produire d'effet, reléguaient le camp parmi les chimères dépourvues de réalités. Ces deux opinions me semblent exagérées. Jalès ne pouvait pas contenir un rassemblement capable d'influer sur le sort du royaume; mais, entre les mains d'agens habiles, il aurait pu rendre de grands services.

La petite plaine de Jalès se trouve renfermée dans les montagnes des Cevennes. On y voit une commanderie de l'ordre de Malte, que l'illustre bailli de Suffren possédait. La richesse de ce canton semble ressortir par le contraste d'un sol fertile avec des monts dont la cime est hérissée de roches arides ou d'arbres d'un vert sombre et éternel. La plaine parut commode pour servir de lieu de rendez-vous. On jugea le pays qui l'entoure susceptible d'un prompt soulèvement

et d'une bonne défense ; mais aucun n'était plus éloigné de l'impulsion que les aristocrates voulaient à toute force lui communiquer.

Les Cevennes demeurent presque impraticables, malgré les dépenses que les États du Languedoc y ont prodiguées. L'artillerie et la cavalerie ne sauraient y pénétrer : leurs habitans sont inquiets, braves et endurcis à la fatigue. Jamais la police n'y fut bien établie. Un petit nombre d'hommes y peuvent facilement arrêter des troupes considérables, parce que chaque pas présente des lieux propres à placer une embuscade et à fournir des retraites inaccessibles pour ceux qui ne se les sont point rendus familiers par l'habitude. L'histoire prouve qu'un chef de parti doué de talens doit y triompher des efforts les mieux combinés. La grandeur orgueilleuse de Louis XIV fut réduite à l'humiliation de plier un instant. Le nom de Cavalier retentit encore au fond de ces cœurs grossiers et les anime d'un impétueux enthousiasme ; mais le manque de population, le peu d'abondance des vivres et la difficulté des charrois sont les causes physiques qui s'opposent à ce que cet excellent théâtre de petite guerre devienne le centre de grandes opérations. Les causes morales ne présentent pas moins d'obstacles.

De tout temps le Cevennole aima l'indépendance, eut en horreur l'autorité, idolâtra le Roi dans sa personne, mais abhorra les ministres: en un mot, il portait dans son sein les principes de la Révolution. Ces principes dangereux venaient même de fermenter il n'y avait que peu d'années. Durant l'hiver de 1782, des paysans s'armèrent et prirent des chemises sur leurs habillemens avec du linge coupé pour se cacher le visage. Cette dernière circonstance leur valut le nom de *masques*. D'abord peu nombreux, ils s'élevèrent bientôt jusqu'à plusieurs milliers. Les brigades de maréchaussée et quelques détachemens de troupes de ligne éprouvèrent des échecs. Déjà les maisons des hommes de justice étaient forcées, les archives pillées et les juges maltraités. L'orage grossissait à chaque heure. Des menaces se faisaient entendre contre les petites villes et surtout contre les châteaux. Le ministre et le gouverneur de la province conçurent de vives alarmes et cherchèrent un officier qui joignît au courage et à l'expérience un esprit de justice et un caractère de conciliation. Leurs désirs tendaient avec raison à réprimer, sans trop les effaroucher, des hommes qu'il pouvait être dangereux de rendre entreprenans par la faiblesse, ou de jeter dans le désespoir par la ri-

gueur. Ils reconnurent que mon père possédait l'assemblage des qualités que l'on croyait indispensables. L'ordre lui fut expédié de se mettre à la tête de deux régimens d'infanterie et de quelques cavaliers.

Un penchant bien naturel et bien doux à satisfaire m'entraînerait vers les détails de cette expédition s'ils m'étaient parfaitement connus; mais je n'arrivai que près de sa fin et pour être témoin qu'elle se terminait de la manière la plus heureuse et la moins sanglante. Mon père avait à son arrivée dégagé la ville des Vans que plus de deux mille masques entouraient. Sept mois furent employés pour rétablir l'ordre. Le chef de l'entreprise fit usage tour à tour de la force et de la persuasion. Les habitans de ces contrées bénirent l'auteur du calme. Leurs témoignages de sensibilité humectèrent souvent mes yeux des larmes de l'attendrissement. Les ministres Amelot et Ségur prodiguèrent des éloges à mon père, mais ils ne voulurent pas qu'une récompense ostensible fût accordée. Des travaux, des fatigues et des dangers ne valurent que le droit d'aspirer à des grâces sourdes, à des gratifications d'une mince valeur.

Mon père, loin d'être satisfait, partit sur-le-champ avec le dessein d'exposer des services

que nous croyions mal connus. Il n'avait pas, durant huit mois, pris un seul jour de repos, parcourant à cheval un pays affreux et sans cesse en butte à des tentatives dangereuses. Les coups de fusil étaient impunément tirés de derrière les rochers. Trois hommes avaient seuls subi le supplice de la roue, encore comme convaincus d'assassinats. Les récits des événemens paraissaient avec l'appui des mémoires circonstanciés sur l'origine, la cause, la durée des troubles et sur l'impression que les esprits conservaient. Ces mémoires ont ensuite été reconnus pour offrir les indices des maux qui devaient bientôt après précipiter dans le chaos notre malheureuse patrie. Mon père se berçait de quelques vaines espérances, que M. le comte de Périgord dissipa. « Mon cher commandant, « lui dit-il, oubliez votre campagne des Ce- « vennes, le gouvernement ne veut pas donner « de l'éclat à cette affaire : si vous le lassez par « des représentations et par des demandes, il « sera facile de jeter du ridicule sur vos dis- « cours et de mettre fin à vos importunités. » Ce conseil nous prescrivit une prudente retraite.

Un observateur trouverait assez surprenant que le lieu même où le feu révolutionnaire a d'abord paru, devînt le premier berceau des

hommes qui prétendaient à la gloire de l'étouffer. Aussi la chose n'a-t-elle jamais eu d'existence. Ces héros, qui se rassemblaient à Jalès, et que les royalistes encensaient avec ardeur, étaient des amis sincères de la Révolution, mais des catholiques zélés. Leurs ames frémissaient de courroux à la seule idée des massacres de Nismes: ils apprennent que les protestans forment un camp redoutable, quoiqu'il ait été peu connu, parce que ses chefs préféraient le solide pouvoir à la frivole ostentation. Aussitôt des députés de toutes les parties des Cevennes descendent à Jalès pour peser les moyens de défendre le culte catholique, surtout de dérober les prêtres à la fureur des *huguenots*.

La Commanderie avec ses dépendances fournit des logemens. Après quelques jours de discussion, plusieurs commissaires furent choisis avec la charge de veiller au salut public et de rappeler autour d'eux les députés toutes les fois qu'ils jugeraient cette mesure avantageuse. Les commissaires étaient des esprits turbulens qui la plupart travaillaient avec autant de bonne foi que d'ardeur; mais deux hommes intrigans s'y glissèrent et résolurent d'assurer leur fortune personnelle aux dépens de qui que ce pût être. L'un, très-adroit, ouvrit avec la cour et

avec les princes des correspondances dans lesquelles il prodigua des espérances illusoires et traça des tableaux d'imagination. Qui ne croit pas facilement les choses qu'il souhaite? L'argent vint avec abondance, des pleins pouvoirs furent envoyés avec de magnifiques promesses.

Le correspondant et son second ne ménagèrent rien pour donner à leur pays du moins l'apparence contre-révolutionnaire. Leurs contes fabuleux présentaient l'histoire détaillée de mille et mille martyrs, annonçaient Nismes devenue la capitale du royaume; enfin promettaient la prochaine arrivée d'un prince du sang. La force de ce dernier moyen ne saurait être justement appréciée que par les personnes qui savent à quel degré d'ardeur les habitans du midi de la France portent leur amour pour les membres de la famille royale. Les exemples que ma mémoire viendrait sans peine à se retracer comme des preuves de cette vérité, pourraient être nombreux. Je me borne donc au plaisir d'en rappeler un qui mérite qu'on en conserve le souvenir.

Quatre ans avant la révolution, le hasard fait que dans un voyage l'empereur Joseph et Monsieur arrivent à Nismes le même jour et par des routes différentes. Le premier est surpris que personne ne lui prête la moindre attention. Cet

abandon forme un contraste frappant avec la conduite que l'on avait tenue jusqu'alors. Comme tous les grands, il se sent blessé de l'absence d'un empressement qui le fatiguait et qui l'ennuyait. Il arrête deux hommes : « Où courez-« vous avec tant d'empressement? C'est sans « doute pour voir l'empereur. — Non, réplique « avec feu l'un des deux hommes. Nous nous mo-« quons bien de tous les empereurs du monde, « quand un frère de notre Roi arrive. »

Les rassemblemens de Jalès se renouvelaient par intervalles dans la vue d'aiguillonner les esprits. Quelques officiers, tant supérieurs que subalternes, quelques gentilshommes campagnards y accoururent : aucun grand seigneur n'y parut. Du reste les entretiens qui se répétaient à Jalès étaient uniformes et assez singuliers. « Allons, « mes enfans, vive le Roi! (Ce cri retentissait « avec transport.) Il faut défendre son Dieu et « son prince jusqu'au dernier soupir. — Oui, « oui, s'écriait-on en grand chœur. Ces scélérats « de démocrates, d'enragés : il faut en faire un « exemple et rétablir les droits sacrés de l'autel « et du trône. — Comme vous voudrez, répli-« quaient les campagnards dans leur patois; « mais faut garder la Révolution, car là-dedans « il y a de bonnes choses. — Mes enfans, mes

« bons amis, vous ne pensez pas à ce que vous « dites faute de réflexions. — Si fait, si fait. » De longs discours et de longs sermons venaient alors. Les auditeurs n'y comprenaient rien; ils baillaient et redisaient sans cesse le refrain : « Y « a de bien bonnes choses dans cette révolution. »

Les deux chefs du pays, qui connaissaient mieux le terrain, distribuaient quelques écus, quelques pots de vin ou d'eau-de-vie, racontaient quelques aventures de curés rôtis, de religieuses empalées, et créaient des fantômes assez effrayans pour que les Cevennoles fussent presque prêts à demander l'ancien gouvernement. Ils résolurent ensuite de donner plus d'importance à leurs projets au moyen des relations ouvertes avec les contrées voisines. Des émissaires vinrent à Uzès et firent avec les aristocrates un accord qui promettait de part et d'autre des secours puissans, pourvu que les mouvemens fussent annoncés peu de jours avant d'être exécutés. Sur ces assurances, les habitans d'Uzès firent leur levée de bouclier, après avoir, la semaine précédente, envoyé cinq ou six d'entre eux vers les nouveaux amis. Les députés se réunirent; mais, d'un commun accord, ils refusèrent de venir à Uzès. La défense du pays devenait une tâche suffisante pour eux, et,

dans le fait, au dessus de leurs forces. Le jour de notre catastrophe, personne des Cevennes ne bougea ; mais la foule accourut des bords du Gard : cette différence rendit la lutte par trop inégale.

Lorsque nos fugitifs, découragés de n'entrevoir aucun secours, se déterminèrent à revenir sur leurs pas, quelques-uns, comme nous l'avons dit, marchèrent sur Jalès : ils étaient réduits au nombre de trente à leur entrée dans la cour de la Commanderie. L'espoir les avait soutenus contre les peines et contre les fatigues ; mais, à leur douloureuse surprise, ils trouvèrent des hommes résolus de demeurer simples spectateurs. Le lendemain de leur arrivée, le bruit circula que M. d'Albignac s'avançait avec des forces considérables. Aussitôt les députés s'enfuirent au sommet de leurs montagnes sans permettre à nos compatriotes de les y suivre. L'état de ces malheureux devint on ne saurait plus cruel : leur unique ressource fut de gagner le chemin d'Uzès par les sentiers les moins battus, et sans savoir si cette tentative aurait du succès.

Cependant M. d'Albignac exécutait une marche de guerre et déployait ses forces avec appareil. Il avait hautement promis d'étouffer l'hydre dans son repaire. Cette expédition eut de l'é-

clat à fort bon marché; elle ne fut contrariée par aucune difficulté. Peut-être même aurait-elle passé pour plaisante sans le funeste accident qui la termina. M. d'Albignac, reprenant le chemin de Nismes, renvoya directement à Uzès les gardes nationaux qui s'étaient joints à ses autres troupes: ils rencontrèrent près du village de Lussau les pauvres fugitifs, qui, rendus de lassitude, de faim et de tristesse, se cachaient dans un ravin. Ce spectacle attendrit la plupart d'entre eux; mais quelques-uns, emportés par la passion, firent feu. Six victimes tombèrent immolées; trois d'entre elles étaient les chefs de familles nombreuses. Les remords suivirent de près cet acte de barbarie. A leur retour, les gardes nationaux parurent honteux et abattus.

Parmi les plus furieux, on distinguait un homme que j'avais, dans son enfance, tiré de la misère, auquel ma mère daigna long-temps prodiguer des soins, et qui, depuis un an, servait un nouveau maître. A peine revenu de l'expédition, il est saisi d'une violente colique et meurt en proie à des douleurs affreuses. La cause de cet accident se trouvait sans peine expliquée par un usage immodéré du vin et des liqueurs fortes. Mais le peuple crut que la main de Dieu s'était appesantie sur un criminel. Jamais l'ef-

froi et l'horreur ne se prononcèrent avec plus de force : en vain quelques hommes exaltés prétendirent que la patrie reconnaissante devait des hommages aux restes d'un citoyen intrépide ; en vain ils appelèrent de Nismes une poignée de *leurs frères et amis* pour faire des obsèques pompeuses : tout fuyait à l'approche du convoi. Les rues furent abandonnées : un seul mot eût en ce moment rendu sa force à l'ancienne autorité. Tel est l'esprit du peuple considéré soit en masse, soit par individu, que si la foudre fût tombée sur Mirabeau dans un des instans où sa bouche vomissait le blasphème, l'autel n'était point profané, le trône n'était point renversé.

Trois commissaires vinrent, envoyés par l'Assemblée, pour rétablir l'ordre dans nos murs et pour y planter l'olivier de la paix. Le chef de la commission, le seul dont le nom est resté présent à ma mémoire, était l'abbé Millot, que le public ne connaissait encore que comme un des nombreux acteurs de l'infamie du collier. Une séance de club, dans la grande salle de l'évêché, fut le lieu de réunion. Les notables des deux partis s'y rendirent, les uns avec joie, les autres avec soumission.

CHAPITRE VIII.

Situation de Strasbourg au retour de l'auteur. — Rappel des anciens officiers supérieurs. — M. de Gelb. — Le général Choisi. — Départ du Roi. — Arrivée des commissaires de l'Assemblée, pour recevoir le serment des troupes. — Emigration de plusieurs officiers du régiment. — Embarras du comte de Custines. —Le général Kellermann. — On propose de mettre l'auteur en prison. — Doiré. — Le général Luckner. — L'auteur est nommé lieutenant-colonel des dragons de Lorraine.

Quand je partis d'Uzès pour l'Alsace, les regrets de tous les citoyens étaient amers. On n'avait pas pris l'habitude de verser le sang humain avec cette indifférence de cannibale qui imprime sur les troubles de la révolution française un caractère de férocité que l'on n'avait pas connu jusqu'à cette fatale époque.

Le régiment de Royal venait de quitter Strasbourg, où je demeurai trois semaines dans le dessein de juger si l'opinion avait subi des changemens. Dietrich exerçait la même autorité; mais déjà quelques jacobins d'une plus *étroite observance* se permettaient des murmures. Un

œil attentif découvrait sur l'horizon de son influence des points noirs qui, presque imperceptibles, présageaient pourtant le nuage désastreux dont l'explosion devait l'écraser. Le commandement de la garnison était entre les mains de M. de Gelb, ancien lieutenant-général, officier d'une grande distinction, et l'élève du feu comte de Saint-Germain.

Des moyens sans nombre furent mis en usage pour séduire les troupes : aucun ne produisit plus d'effet que le rappel d'une foule d'officiers généraux qui depuis des siècles languissaient dans l'oubli. Quelques-uns manquaient uniquement d'une naissance distinguée et de protecteur en crédit : mais bien d'autres semblaient avoir été privés, soit par le poids des ans, soit par l'effet d'un chemin trop lent, des qualités les plus nécessaires pour le commandement. Les propagateurs des nouveaux systèmes supposèrent la découverte d'une pépinière d'hommes supérieurs que l'on avait sacrifiés à la faveur. Ils prétendirent à l'honneur de couronner, dans cette circonstance, la vertu négligée ; ils formèrent avec faste des espèces de mannequins qu'ils se promettaient de briser le jour où leur présence causerait de l'embarras : cette politique valut d'incalculables avantages. Des hommes, aigris par la négligence du mi-

nistère, devinrent sans peine les défenseurs de changemens dont ils ne comprenaient pas les principes, dont ils ne prévoyaient pas les suites, mais qui leur donnaient de l'argent et de l'autorité. Les révolutionnaires purent alors se pavaner de noms respectables qui conservaient un certain degré d'influence. Les officiers, nés parmi la noblesse de province, se glorifièrent d'obéir à des hommes tirés presque tous de leur classe, et dont la présence annonçait que le pouvoir excessif des grands seigneurs était anéanti.

Les soldats, quoique égarés par l'abus de raisonner sur leurs devoirs, et de juger leurs chefs, obéirent avec une vénération involontaire à des vieillards blanchis sous le harnais et retirés pour ainsi dire du fond de leurs tombeaux.

Cette démarche, utile à l'Assemblée, tourna à l'honneur des ministres : elle servit de justification aux choix que la jalousie critiquait avec amertume et aux négligences que l'esprit frondeur reprochait avec dureté. Presque tous ces vieillards se sont couverts de ridicule et même de honte, ou par leur radotage, ou par leur incapacité. Au bout de peu de mois, plusieurs regagnèrent leurs chaumières, aucun n'a servi pendant la guerre.

M. de Gelb occupait une place à la tête du

très-petit nombre d'hommes de mérite, qu'en général on avait eu tort de négliger. Plein de bravoure, de talent et d'honneur, il conservait la force de la jeunesse dans un âge avancé; sa vigueur naturelle semblait accrue par une grande passion pour le métier des armes; sa longue oisiveté l'avait d'autant plus fait souffrir qu'aucune distraction ne la soulageait. Sa fortune médiocre lui fournissait à peine les ressources suffisantes pour soutenir une famille nombreuse, intéressante et l'une des plus belles qui jamais ait paru. Le public prodigua des applaudissemens à Victor de Broglio, lorsque ses soins firent employer cet homme respectable qui ne fut pas au premier moment sensible à l'acte de justice qu'il éprouvait. Bientôt, à l'aspect des désordres qui l'entouraient et des complots qui se machinaient sous ses pieds, sa vertu s'indigna et le conduisit au sein de l'héroïsme. Il trouva, sur le champ de bataille, une mort glorieuse pour lui, exemplaire pour ses compagnons d'armes, mais déchirante pour ses enfans.

Par un triste pressentiment, je différai mon arrivée à Lauterbourg : mon cœur y fut deux mois de suite navré d'un spectacle douloureux. Le régiment ne conservait plus aucun trait de son ancien caractère : la méfiance tourmentait

tous les individus. Les officiers ne vivaient plus unis ; les cavaliers se montraient mécontens et sombres. Les hommes honnêtes expriment toujours les agitations de leur ame avec bien plus de force que les méchans, qui sont familiarisés avec le masque de l'hypocrisie, ou blasés sur les horreurs du remords. Aussi divers symptômes annonçaient-ils un état trop pénible pour qu'il pût être d'une longue durée.

Antoine commandait à Lauterbourg, et le hasard plaçait, dans deux escadrons détachés, ceux de mes camarades avec lesquels j'avais le plus de liaisons. Leur accueil, quoique en apparence celui de l'amitié, ne m'empêcha point d'éprouver une profonde tristesse. Les cœurs ne s'ouvraient plus en entier.

Les sous-officiers et les cavaliers me témoignèrent du mécontentement. Le maintien de la discipline devenait à leurs yeux le signe le plus certain d'une criminelle aristocratie, et rien au monde n'eût été capable de me faire fléchir sur un point sans lequel il ne peut exister de militaire. Les républicains ne tardèrent pas à se pénétrer de ce principe; leur premier pas vers ces victoires que la postérité ne croira qu'avec peine a été le retour de la discipline qui, dans nos derniers momens, avait été minée par des

scélérats habiles et qui s'est relevée plus exacte que jamais. Un peuple qui se croit libre s'enorgueillit de la sévérité de ses lois et de l'idée qu'il en est l'auteur.

Les secousses violentes et continuelles provenaient de différentes causes : le voisinage du Rhin offrait un appât sans cesse tendu pour ceux d'entre nos camarades qui désiraient ou lier des correspondances au dehors, ou quitter leur patrie. Les officiers, exaltés par des lettres et par des émissaires qui centuplaient la fermentation, se permettaient des propos légers. Un chef temporaire ne pouvait donner à l'autorité assez d'énergie pour tarir la source des imprudences. Chaque jour produisait de nouvelles disputes, de nouvelles plaintes et de nouveaux incidens.

J'étais plongé dans le chagrin et dans les alarmes. L'étude elle-même avait perdu pour moi ses attraits; la promenade seule apportait du soulagement à mes ennuis. Les cavaliers me regardaient avec une affectation marquée : plusieurs se rencontraient à mon passage, me suivaient des yeux et s'attachaient sur mes traces. J'ignorais le motif de procédés qui me semblaient pour le moins singuliers. Bientôt je cessai d'y prendre garde. Un matin, je vis entrer chez moi

Radal, le nouveau quartier-maître du régiment: ce brave et loyal militaire m'avait, dans plusieurs occasions, donné des preuves d'attachement pour lesquelles je conserverai toute ma vie une sincère reconnaissance. Quoique partisan de la Révolution, il continuait à me témoigner de l'intérêt. Son air d'embarras et de tristesse me surprit. Je lui en demandai la cause. Sa réponse, dont je ne change aucune expression, peut donner quelque idée de l'esprit qui régnait à cette époque dans les troupes. « Je suis « fâché, mon capitaine, comme je vous crois un « bon homme, de voir que les cavaliers sont en « fureur contre vous : d'un jour à l'autre ils vous « feront des insultes, et peut-être pis. De vous à « moi, qui ne sait pas de reste que les officiers « de noblesse nous trahissent par leurs corres- « pondances avec les princes? La consigne re- « commande de se défier surtout de ceux qui se « servent de chevaux blancs; en conscience que « doivent penser les cavaliers? Ils vous voient « deux ou trois fois par jour monter des chevaux « du poil consigné, puis vous rendre à toutes « jambes sur les bords du Rhin. Le diable ne « leur ôterait pas de la tête que vous faites le mé- « tier d'espion, et que la petite levrette qui vous « suit sert pour donner des signaux. Je crie sans

« cesse : Ce n'est pas vrai. Tout le monde « répond : *Vous défendez votre compatriote.* « Faites donc votre profit de mon avertissement, « et tenez-vous les autres fois *suspect* (1). »

Ce discours porta mon dégoût au comble et m'inspira la résolution de mettre fin à ce long supplice : mes paquets furent bientôt préparés. Il ne me restait que l'incertitude sur le choix de ma retraite. Devais-je me rendre à Paris pour me perdre dans la foule, ou rentrer au sein de ma famille pour en devenir le défenseur, ou enfin me ranger sous les bannières que les royalistes déployaient au dehors avec plus d'ardeur que de prévoyance? Je flottais dans cette irrésolution, lorsque le général *Choisi* devint commandant de Landau. Cet homme rare fixera les regards des historiens.

Le général Choisi naquit à Moulins en 1730. Son père et sa mère l'élevèrent pour entrer dans la finance, parce qu'il avait des parens qui remplissaient les plus hautes places dans cet état, que l'on regardait comme une mine d'or à exploiter; mais son caractère fougueux l'entraînant vers le parti des armes, il s'engagea dès sa quinzième année. Sa petite taille le réduisit, assure-t-on, à la nécessité d'être trompette. Il

(1) Ce brave homme voulait dire *circonspect*.

tarda peu à se tirer par son mérite d'un poste aussi subalterne. Actif, intelligent et brave, il acheta chaque grade par autant d'actions d'éclat. Depuis le jour de son premier pas dans le service jusqu'à l'heure de sa retraite, forcée par des infirmités et par l'âge, il ne se tira pas de coups de fusil qu'il n'y parût. Son goût et son talent l'appelaient de préférence dans les troupes légères. La conquête de l'île de Corse le fit successivement major et lieutenant-colonel de la légion de Lorraine. Le baron de Viomenil le conduisit en 1771 à cette expédition de Pologne dans laquelle les ministres de Louis XV exposèrent des officiers français aux dangers qui ne devraient menacer que des aventuriers. La prise et surtout la défense du château de Cracovie le couvrirent de gloire. Ce fait de guerre, l'un des plus brillans du dix-huitième siècle, lui valut de Catherine II des menaces auxquelles cette grande princesse fit soudain succéder ces éloges qui deviennent si flatteurs lorsqu'un ennemi les accorde; il reçut de la cour de Versailles le cordon rouge, et de la France entière des applaudissemens d'admiration. La campagne d'Amérique le plaça parmi les maréchaux de camp. Si la paix reléguait le général Choisi dans une espèce d'oubli, la guerre le reportait toujours au poste de l'honneur. L'As-

semblée nationale sentit de quelle importance il lui devenait de se procurer un tel soutien : elle le nomma lieutenant-général et l'employa en Alsace sous les ordres de Luckner.

A dater de cette époque, le général Choisi suivit une route bien pénible et bien délicate, dans laquelle son caractère élevé ne s'est pas une seule fois démenti. Durant les premiers troubles et les premiers malheurs de la France, il a paru exempt de toute crainte, inaccessible à la corruption et fort de l'habitude des vertus les plus énergiques. La calomnie versa de noirs soupçons sur ses principes et sur ses projets; mais elle ne parvint point à l'écarter de la ligne qu'à ses yeux le devoir ainsi que l'honneur traçaient. Trop d'exemples dignes de respect condamnent ses résolutions pour leur accorder un indiscret suffrage; mais au moins une confiance dont je ne puis que m'honorer, justifie-t-elle de ma part l'assurance que ce militaire, vieilli dans les combats, crut être constamment fidèle à son Dieu, à son roi et à son pays. Sa pétulance se modéra; de sorte qu'un homme peut-être jusqu'alors emporté, devint tout à coup patient et calme. Quelques personnes lui reprochaient un entêtement qui n'était que cette constance inébranlable, l'une des premières, mais des plus

rares qualités chez les dépositaires du pouvoir ; elle procure l'avantage de dérober aux influences étrangères ses sentimens, et de vivre à l'abri des fluctuations continuelles. Quel mortel dans le cours de sa vie n'a pas une fois négligé ses devoirs, abandonné ses desseins, trahi ses opinions, ou par complaisance ou par légèreté? S'il s'en trouvait un seul, ses droits aux hommages publics seraient sacrés. Les jours de révolutions deviendraient, si j'ose m'exprimer ainsi, la véritable pierre de touche pour constater son existence. Tant que ces jours funestes se prolongent, les neuf dixièmes des hommes agissent et parlent d'une manière diamétralement opposée à leurs principes comme à leurs penchans. Alors la faiblesse échappe à travers les enveloppes qui la dérobaient aux regards et paraît un défaut presque universel.

Le général Choisi était depuis plus de trente ans lié d'une amitié tendre et constante avec mon père. Les mêmes passions avaient d'abord fait naître, et ensuite nourri ce sentiment. Il m'avait connu dès ma première jeunesse : il m'aurait conduit en Pologne sans les inquiétudes que causait à cette époque la faiblesse de ma poitrine. Il m'accordait un intérêt sincère et conservait sur moi beaucoup d'autorité. Son pre-

mier soin fut de m'appeler à Landau. Des questions pressantes m'arrachèrent l'aveu du dessein que j'avais conçu d'abandonner le service dans lequel il ne me paraissait plus possible de demeurer, puisque, dans ma pensée, l'espoir d'y faire du bien se trouvait totalement évanoui. Mon plan lui parut répréhensible et me procura pourtant la puissance de lire à découvert dans son ame. J'y vis près de cet amour ardent, dont j'ai parlé plus haut, de la religion, du trône et de la patrie, la ferme croyance que l'émigration entraînerait des maux incalculables, et que les motifs les plus puissans prescrivaient la loi de suivre le service, quels que fussent les désagrémens qui l'assaillaient. A l'en croire, des occasions favorables pour châtier les factieux naîtraient tôt ou tard, et le règne des méchans ne saurait jamais être que passager. Ces discours, prononcés avec l'énergie d'une entière conviction et avec la franchise d'un vieux soldat; soutenus par le respect que des cheveux blancs impriment et par l'ascendant qu'exerce une haute renommée unie à une ancienne autorité, produisirent en moi un changement total. Je contractai l'engagement de ne pas m'écarter des principes du général tant que les troubles en laisseraient la possibilité. Pour sa part, il pro-

mit de mettre en usage son crédit pour m'attacher toujours près de sa personne.

J'étais à peine rentré dans Lauterbourg, que la nouvelle du départ du Roi y arriva. Cet événement désastreux, dont aucun être sensible n'entend parler de sang-froid, dont tout Français déplore le souvenir, produisit une grande sensation. Cependant ses suites ne pouvaient pas procurer de nombreux avantages : une année de trop s'était écoulée; la majesté du trône avait cessé d'imprimer du respect; l'amour du prince n'embrâsait plus les âmes du plus grand nombre des Français. Les royalistes se livrèrent aux transports d'une joie prématurée; les partisans de la Révolution exagérèrent la crainte qu'ils éprouvaient : ce feint abattement leur servit à bien connaître le nombre et l'imprudence de leurs adversaires. Tandis que presque tous les officiers étaient dans l'ivresse du plaisir, les cavaliers les suivaient d'un œil inquiet et leur vouaient une haine implacable. Lorsque la catastrophe de Varennes eut d'une manière cruelle mis fin aux incertitudes, je dis à ceux de mes camarades que je chérissais : « Vous avez rendu « votre éloignement nécessaire; vous vous êtes « privés de toutes les ressources pour bien ser- « vir; vous venez de perdre un reste de con-

« fiance et d'affection qu'il aurait fallu précieu-
« sement ménager. Le mal est sans remède. Mes-
« sieurs de Cazalès et de Bouthillier viennent,
« il est vrai, d'adresser en commun une lettre à
« l'armée dans le dessein de l'éclairer dans un
« moment aussi délicat. Ces deux hommes, qui
« possèdent des droits à la confiance des officiers,
« nous exhortent à vaincre toute répugnance pour
« le nouveau serment que l'Assemblée exige
« comme une conséquence de la criminelle sus-
« pension du monarque. Un tel conseil n'est sage
« que pour ceux qui ne mettront pas en contra-
« diction leurs discours et leurs procédés. Une
« marche incertaine et louche ne pourra qu'expo-
« ser au reproche d'hypocrisie, l'un des vices les
« plus flétrissans chez l'homme de guerre. »

Notre escadron quitta Lauterbourg et se joignit aux cantonnemens des troupes à cheval, que l'on formait pour éclairer les points de la frontière qui étaient en avant des fameuses lignes de la Lauter. Il y avait quatre régimens, deux de cavalerie et deux de chasseurs à cheval. M. le comte de Montmorenci-Laval, colonel d'un des régimens de chasseurs, commandait. Son petit quartier-général se trouvait au grand Candel. Le général Choisi nous donna l'ordre de poser des postes, de pousser des avant-postes, d'é-

tablir des patrouilles, enfin de régler le service sur le même pied que si la guerre était commencée. Cet ordre, fort sage, avait pour but de perfectionner l'instruction des officiers et de sortir les hommes d'une oisiveté toujours funeste, mais plus encore dans des temps orageux.

Antoine était excédé par ses efforts pour maintenir l'ordre et par des discussions perpétuelles. Il me proposa la surveillance de notre ligne : je l'acceptai. Mon travail venait d'être terminé, lorsqu'un officier général, homme de la cour, qui n'attendait que l'instant propice pour s'éloigner de la France, arriva suivi de quelques officiers pour voir de quelle manière notre défense était disposée. Antoine resta chez lui sous le prétexte d'une incommodité. Je montrai d'une manière détaillée les postes qui se correspondaient entre eux par une chaîne non interrompue. Personne ne m'écouta. La visite achevée, l'officier général dit aux personnes qui l'accompagnaient : « M. de Dampmartin a cru de bonne « foi qu'il décrivait encore la bataille de Cannes. » Cette allusion à l'*Histoire de la Rivalité de Carthage et de Rome* produisit de bruyans éclats de rire, qui firent un mauvais effet sur nos cavaliers. Les clubistes s'efforçaient de propager l'idée désorganisatrice que les grands seigneurs se

servaient de leurs subordonnés comme d'objets d'amusement. Pour des esprits prévenus, une gaieté déplacée se changeait en preuve à l'appui de leur opinion.

On nous annonça des commissaires envoyés du sein de l'Assemblée pour recevoir des troupes le nouveau serment. Le chef de la commission était le comte de Custine, homme consumé d'ardeur, avide de mouvement et brillant de courage, mais égaré par les chimères de l'imagination et emporté par la fougue de son caractère. Avec une confiance d'amour-propre qui ne produisait que le sourire, il s'annonçait hautement militaire habile, orateur éloquent et philosophe profond. Son esprit se perdait dans de fastidieuses dissertations, que l'intelligence la plus déliée ne parvenait guère à comprendre. Sa sévérité avait successivement fait souffrir deux corps et tranchait d'une couleur prononcée avec l'emphatique philantropie de ses discours. La guerre des insurgés du Nouveau-Monde lui fournit l'occasion de donner un gage honorable de son zèle : il abandonna un régiment de dragons, auquel il donnait son nom, pour commander un régiment d'infanterie qui allait en Amérique. Cependant l'éloge qui fait le plus d'honneur à la mémoire du comte de Custine se forme

des traits touchans de sa tendresse pour un fils dont la figure, l'esprit, les connaissances, les vertus et la sensibilité captivaient les communs suffrages. Phénomène dont la Révolution hâta le développement, mais qu'elle tarda peu à moissonner.

Mes camarades, ardens contre-révolutionnaires, firent les apprêts de leur départ. Cette conduite noble et franche les mit au-dessus de la faiblesse honteuse, et pour lors trop commune, d'agir contre les principes que l'on a hautement professés. D'ailleurs ils s'étaient entourés d'embarras par quelques imprudences qu'ils avaient commises, comme par exemple d'étaler la moustache que depuis deux mois les adversaires des systèmes nouveaux avaient adoptée comme signe de ralliement. Cette parure, nouvelle chez les officiers français, causa d'abord de la surprise. Mais bientôt personne n'ignora sa signification. Dans la suite, cette même moustache devint chère aux guerriers qui pendant si long-temps ont marché à la victoire et aux conquêtes.

Je me glorifiai, je me glorifie encore d'avoir été le dépositaire du secret de mes camarades; des confidences de ce genre sont les preuves d'une estime sentie. Mes conseils et mes soins leur facilitèrent les moyens de s'éloigner. La suite

a prouvé que mon zèle, plus vif que sage, m'exposait à de nombreux inconvéniens. Le jour de notre séparation, des larmes, répandues en abondance, produisirent les adieux les plus touchans et les plus tendres.

Cependant le régiment arrive à Candel pour prêter le nouveau serment. Les officiers reçoivent l'ordre de mettre pied à terre et de se rendre à la maison que les commissaires occupent: nous montons dans une salle d'un méchant cabaret. Le comte de Custine prend la parole: « Messieurs, le grand nombre d'officiers restés « fidèles aux étendarts du régiment Royal.....» Il suspend sa phrase. « Ces messieurs ne sont « pas tous venus; quelle cause peut les retar- « der?» Antoine articule avec un timide embarras que plusieurs démissions étaient données de la veille. Le comte prétend alors poursuivre; mais comme son discours portait tout entier sur l'honneur qui distinguait le régiment de conserver ses officiers en aussi grand nombre, il se trouble, il balbutie. Un de ses collègues termine ce cruel malaise par l'assurance que la bonté de nos principes nous élevait au dessus du besoin des exhortations.

Je me rendis à Landau; le plus triste spectacle y frappa mes regards. La garnison soule-

vée portait le tumulte et l'insubordination au dernier excès : les soldats refusaient de faire aucun service; ils exhalaient leur rage en cris, en injures, en menaces contre le général Choisi. Cet intrépide vieillard conservait une inébranlable énergie et se rendait aux divers lieux où sa présence lui semblait être nécessaire. Les groupes se dispersaient à son approche; mais ses ordres demeuraient sans exécution. Mon âme fut déchirée pendant que celle du général se montrait plus sereine que dans nulle autre circonstance. La sagesse de ses entretiens devenait un sujet continuel de surprise. Cet attentat contre la discipline était l'ouvrage d'une cabale dont les désirs tendaient au retour du général Kellermann, que les clubistes regrettaient.

Un plein succès couronna cette entreprise : les ordonnances envoyées pour obtenir de Lucknes des forces qui servissent au retour de l'ordre et à la punition des coupables, ramenèrent le général Kellermann. Le général Choisi ne dissimula point à son successeur que la condescendance mise en usage dans cette occasion était dangereuse au salut de l'armée. Celui-ci, militaire considéré pour sa franchise et pour sa délicatesse sur le point d'honneur, mais qui avait peu l'habitude des ruses de la politique ou des

a prouvé que mon zèle, plus vif que sage, m'exposait à de nombreux inconvéniens. Le jour de notre séparation, des larmes, répandues en abondance, produisirent les adieux les plus touchans et les plus tendres.

Cependant le régiment arrive à Candel pour prêter le nouveau serment. Les officiers reçoivent l'ordre de mettre pied à terre et de se rendre à la maison que les commissaires occupent: nous montons dans une salle d'un méchant cabaret. Le comte de Custine prend la parole: « Messieurs, le grand nombre d'officiers restés « fidèles aux étendarts du régiment Royal.....» Il suspend sa phrase. « Ces messieurs ne sont « pas tous venus; quelle cause peut les retar- « der?» Antoine articule avec un timide embarras que plusieurs démissions étaient données de la veille. Le comte prétend alors poursuivre; mais comme son discours portait tout entier sur l'honneur qui distinguait le régiment de conserver ses officiers en aussi grand nombre, il se trouble, il balbutie. Un de ses collègues termine ce cruel malaise par l'assurance que la bonté de nos principes nous élevait au dessus du besoin des exhortations.

Je me rendis à Landau; le plus triste spectacle y frappa mes regards. La garnison soule-

vée portait le tumulte et l'insubordination au dernier excès : les soldats refusaient de faire aucun service; ils exhalaient leur rage en cris, en injures, en menaces contre le général Choisi. Cet intrépide vieillard conservait une inébranlable énergie et se rendait aux divers lieux où sa présence lui semblait être nécessaire. Les groupes se dispersaient à son approche; mais ses ordres demeuraient sans exécution. Mon âme fut déchirée pendant que celle du général se montrait plus sereine que dans nulle autre circonstance. La sagesse de ses entretiens devenait un sujet continuel de surprise. Cet attentat contre la discipline était l'ouvrage d'une cabale dont les désirs tendaient au retour du général Kellermann, que les clubistes regrettaient.

Un plein succès couronna cette entreprise : les ordonnances envoyées pour obtenir de Luckner des forces qui servissent au retour de l'ordre et à la punition des coupables, rassurèrent le général Kellermann. Le général Choisi ne dissimula point à son successeur que la condescendance mise en usage dans cette occasion était dangereuse au salut de l'armée. Cet homme militaire connaissait peut-être la funeste influence de la licence sur le jour d'insurrection, mais il avait peu d'habitude des ruses de la politique et des

calculs de la prévoyance, suivait le cours du torrent. La perspicacité d'un ancien officier de hussards n'allait pas jusqu'à pénétrer la vérité trop certaine, qu'en servant les hommes qui se réjouissaient des triomphes éphémères, on s'exposait à devenir leurs victimes.

Le général Kellerman ne tarda guère à nous voir et prétendit avec raison que nous ne nous trouvions pas à notre place dans un poste qui convenait à des troupes légères : il déclara que nous partirions dans peu pour Landau. L'humeur d'Antoine lui plaisait, il l'amena donc pour achever la tournée des quartiers répandus sur cette ligne de la frontière. Resté commandant du corps, j'eus lieu de reconnaître les tristes conséquences du zèle que j'avais mis à favoriser le départ de mes camarades, et de mon obstination à sauver ensuite les effets qu'ils avaient été forcés d'abandonner.

Les cavaliers s'assemblèrent; tous d'une voix unanime prétendirent que j'avais le projet de déserter la nuit suivante, d'enlever la caisse avec les étendarts, par conséquent de ravir à la fois les moyens de subsistance et les signes d'honneur. Quelques hommes emportés émirent l'avis de me fusiller sans autre examen. Les cavaliers de ma compagnie m'aimaient assez pour

prendre ma défense. Ils obtinrent que l'on me traiterait avec moins de rigueur. Après de longs débats, il fut, à la pluralité des suffrages, prononcé que je serais mis en arrestation et contraint à remettre la caisse, les archives et les étendarts entre les mains des officiers municipaux de la commune. Par bonheur le maire était un gros fermier rempli de sens et de droiture. Ce brave homme avait conçu pour moi de l'estime et de l'attachement. Il entreprit de me défendre avec une éloquence rustique, dont la force produisit un salutaire effet.

Je logeais à l'une des extrémités du village, fort loin de l'endroit où la réunion avait lieu; de sorte que je n'appris qu'assez tard le désordre. J'accourus aussitôt et trouvai les choses presque apaisées, grâce aux bons offices du maire mon ami. Cependant je pris la parole avec feu : l'indignation me pénétra sans doute de moyens, car mes auditeurs parurent vivement émus. La seule plainte qui se fit entendre portait sur mes chevaux gris. Il ne me fut pas difficile d'y répondre en rappelant que mon goût pour cette couleur de chevaux avait de beaucoup devancé l'époque de la Révolution. Je ne forme pas de soupçons, crainte qu'ils ne soient injustes; mais mon magnifique cheval d'escadron au des-

sus de toute valeur par ses qualités, se trouva le lendemain matin avoir une jambe cassée.

Notre départ pour Landau ne fut retardé que d'une semaine. Le général Kellermann, instruit par le général Choisi de son intérêt pour moi, me reçut avec prévenance et me traita toujours avec distinction.

Entré jeune au service, le général Kellermann s'y était distingué par du courage, de l'intelligence et de l'activité. Sa superbe tournure lui facilita l'accès de M. de Conflans, l'homme le plus étonnant du siècle par ses superbes qualités, au moral comme au physique, et par ses excès inouïs dans le travail comme dans les plaisirs. Mais d'après une prédilection difficile à concevoir chez un Français, on ne vit que des officiers allemands lui devoir leur avancement. Il était sans contredit un fort beau parleur, et dès lors il éprouvait le besoin d'auditeurs attentifs. J'ai souvent rempli ce rôle que je trouvais agréable, sans que l'idée lui soit venue de s'occuper de mes intérêts ou de me dissimuler la préférence exclusive qu'il accordait aux étrangers sur ses compatriotes. Le général Kellermann fut fait, en 1774, major des hussards de Conflans; ensuite il devint successivement lieutenant-colonel et colonel-commandant des hussards du

colonel-général. La grande promotion de 1788 le fit maréchal de camp. Il suivit à Strasbourg M. de Conflans. La seule reconnaissance le conduisait, puisque la cour ne l'avait pas employé. C'est donc à tort que quelques journaux ont dit d'un ton affirmatif que le maréchal Kellermann était encore capitaine au début de la révolution.

Une mort subite enleva M. de Conflans peu de mois avant l'ouverture des États-généraux. La France le perdit au moment où ses passions calmées, où ses talens mûris, permettaient d'en attendre des services d'une haute importance. Le général Kellermann, bon soldat, point courtisan, étranger à l'intrigue et privé de son bienfaiteur, se vit tout à coup avec ses longs services pour seule ressource; il était naturel que la Révolution s'offrît à ses regards parée d'attraits séduisans, elle le sauvait du malheur et de l'inactivité. Sa figure agréable n'avait pas la moindre ressemblance avec les portraits qui se sont distribués dans les pays étrangers.

Par un choix heureux qui recevait l'assentiment des grands meneurs de l'Alsace, le général Kellermann venait d'attacher à sa personne Briche, officier d'artillerie. Ce jeune militaire était riche de connaissances, étincelant d'esprit,

et l'apôtre enthousiaste de la révolution. Des qualités de nature à exercer de l'influence lors des crises de l'État se trouvaient, en outre, secondées par les soins d'un de ses frères qui était le conseil de l'infortuné prince Victor de Broglio, mais qu'il n'a pu, malgré son zèle et malgré sa prudence, soustraire à un trépas déplorable. Un second frère de Briche avait, à son début dans la carrière des armes, profité des leçons du vicomte de Noailles, que l'histoire eût élevé au rang des plus célèbres généraux si les orages révolutionnaires n'avaient pas prévenu la parfaite maturité de ses talens. Le jeune volontaire quitta bientôt les guidons des chasseurs de l'Alsace et se rangea sous les étendarts de Royal qui, dépouillé de son nom célèbre, avait reçu celui de deuxième de cuirassiers. On aime à se compter au nombre des camarades d'un officier qui s'est acquis de l'honneur durant le cours des campagnes les plus mémorables, et qui s'est couvert de gloire comme un inflexible soutien de la monarchie. Les princes de l'auguste maison de Bourbon honorent d'une bienveillance flatteuse le lieutenant-général Briche, que les départemens du midi ont, au milieu des dangers les plus menaçans, admiré parmi les défenseurs de la légitimité.

Le cœur du général Kellermann se montrait susceptible d'impressions nobles auxquelles ses adversaires les moins tolérans devaient le tribut de leur hommage. Crény, d'un esprit supérieur, mais d'un caractère ardent, s'était permis dans quelques lettres des sorties violentes contre la Révolution et surtout contre le nouveau commandant de Landau, qu'il peignait comme un forcené jacobin. Les directeurs de la poste découvrirent l'imprudente correspondance. Le général Kellermann, non-seulement était le maître de perdre cet officier, mais il ne pouvait même le soustraire au danger sans courir beaucoup de risques; il s'exposa sans balancer. L'accusé reçut par une voie sûre l'avis d'être désormais plus prudent. Les accusateurs furent priés de montrer de l'indulgence pour un homme honnête, qui sans doute reviendrait des préjugés que sa position rendait excusables. Cette anecdote me fut sur-le-champ confiée *par mon ami*. Les circonstances qui l'accompagnaient faisaient palpiter son cœur généreux et mouillaient ses yeux des larmes de l'attendrissement.

Notre séjour à Landau fut rempli par plusieurs représentations de manœuvres et de tentatives de guerre. Le général Kellermann y faisait paraître de la promptitude dans l'exécution et de la

justesse dans le coup-d'œil; ses leçons m'instruisirent, et me persuadèrent que peu d'officiers étaient aussi propres que lui à commander avec éclat une avant-garde.

Je voyais souvent Doiré qui, pour lors, était lieutenant-colonel du corps du génie et directeur de la place. Cet officier, distingué dans un corps que l'Europe entière regarde avec admiration, montrait une assurance qui provenait de plusieurs succès; son esprit aimable était relevé par sa tournure noble. Il jouissait sans affectation d'un grand crédit près du général Kellermann. Sa réserve le rendait impénétrable par rapport aux affaires publiques. Aucun parti n'avait le droit ni de se louer, ni de se plaindre de ses procédés. Après avoir rempli ses devoirs militaires avec une scrupuleuse exactitude, il recherchait des entretiens ou sur les lettres, ou sur les sciences, ou sur les sujets de pur agrément. Le siége de Mayence a trop arrêté les regards sur cet officier pour que tout détail qui le touche ne présente pas de l'intérêt.

Le premier du mois d'août, le général Choisi m'annonça que son intention, approuvée par le ministre, était de me placer lieutenant-colonel du régiment. Cette nouvelle me fit de la peine sous plusieurs rapports, surtout par l'idée ré-

pugnante pour mon cœur que j'allais recevoir un emploi qui revenait à mon camarade Antoine. J'allai le trouver, mais il m'avoua que sa patience, tout-à-fait épuisée, lui donnait un vif désir de changer de corps, quelques inconvéniens qui dussent l'entourer. Ses vœux se portaient à devenir lieutenant-colonel du régiment d'Artois cavalerie. Mes motifs de dégoût étaient encore plus pressans, je demandai donc qu'un autre avancement me fût destiné; mais sur une seconde signification je me soumis et je tâchai, par les soins de quelques partisans qui me restaient, de ramener les esprits en ma faveur. A cette époque Luckner nous arriva.

Luckner s'était acquis, à la guerre de sept ans, la réputation d'un très-habile partisan. Par une politique difficile à comprendre, M. de Choiseul l'acheta lors de la paix, comme pour le récompenser du mal qu'il avait fait à la France : car l'état des choses ne permettait plus de rien craindre ni de rien espérer de ses talens ; la guerre semblait son seul élément. Les manœuvres de parade et les détails d'administration ne parvenaient pas à l'intéresser. Jamais homme, peut-être, ne reçut de la nature plus de vigueur; elle se trouvait ramassée dans un corps tout de nerfs; son activité n'avait pas d'égale, sa jac-

tance portait le cachet qui distingue assez volontiers les officiers des troupes légères ; sa gaieté franche et sa tournure d'esprit particulière plaisaient. A travers son baragouin moitié tudesque, moitié français, on entendait souvent s'échapper des réflexions bien conçues et des épigrammes finement aiguisées. Ses sentimens sur la Révolution ne furent connus de personne, puisque lui-même n'aurait pas pu s'en rendre un compte exact.

Les discussions politiques s'embrouillaient dans sa tête comme des matières hétérogènes qui ne rencontraient aucun amalgame propre à former un ensemble. Ses discours ne donnaient pas la moindre mesure à cet égard ; un instant il se vantait de repousser avec la seule Nation toutes les puissances de l'Europe ; l'instant d'après il avançait que quelques régimens étrangers *frotteraient sans peine les oreilles à madame la Nation, fût-elle quatre fois plus nombreuse.* Il achetait aujourd'hui des biens du clergé, le lendemain il soutenait que les nouveaux arrangemens ne seraient que de *la bouillie pour les chats.* Plus à son aise avec des officiers parvenus par les grades, et dès lors plus libre dans ses railleries, il mettait *l'empereur dans son poche droite, et le roi de Prusse dans son poche gauche.*

Déjà les suites d'une vieillesse avancée et d'une vie pénible avaient produit dans tout son être des effets fâcheux ; enfin le Luckner de la Révolution n'offrait que l'ombre du Luckner de la guerre de sept ans.

Le soldat accourut avec une ardeur mêlée de plaisir et de curiosité au devant d'un général qui s'était rendu aussi fameux ; mais cette prédilection fut de courte durée, elle s'évanouit au seul aspect des différentes croix de chapitres allemands dont sa poitrine était surchargée. De telles décorations contrastaient trop fortement avec les systêmes nouveaux pour ne pas blesser. Des murmures s'élevèrent et devinrent violens ; Luckner se crut dans la nécessité de faire un sacrifice qui le contrariait : sa répugnance visible devint aux yeux des fanatiques un retour d'aristocratie.

Doiré s'empressa de montrer dans ses détails la place de Landau, l'une des plus fortes de l'Europe et l'une des plus importantes au salut de la France (1). Les soins de l'habile ingénieur semblaient lui promettre des éloges ; mais Luckner ne regardait rien, n'écoutait pas un

(1) Cette opinion que j'avançai il y a vingt ans s'est vue, hélas! trop confirmée par la rigoureuse exigence des souverains coalisés.

mot, priait les ingénieurs de marcher en avant, et ralentissait le pas afin de raconter aux officiers qui l'entouraient mille faits de guerre. Tous ses récits se terminaient par cette singulière phrase : *mes places fortes sont dans mon tête.*

Luckner était à peine éloigné, qu'Antoine et moi, nous reçûmes des paquets du ministre. Il ouvrit le sien et se trouva, selon ses désirs, lieutenant-colonel du régiment d'Artois cavalerie ; mais quelle fut de mon côté ma surprise de me voir lieutenant-colonel du régiment des dragons de Lorraine, devenu le neuvième de son arme. Je crus que les bureaux avaient commis une erreur, qu'il ne serait pas difficile de rectifier. Cette place ne me semblait pas acceptable ; elle rompait mes engagemens avec le général Choisi : elle m'appelait à Nismes, ville fort rapprochée d'Uzès. Mon imagination se retraçait avec autant de force que d'exactitude les fatigues, les dégoûts et les ennuis qui m'attendaient dans ma patrie : le lieu de notre naissance nous oppose les plus grands obstacles à vaincre pour faire le bien. Cette vérité, qu'un proverbe trivial établit, ne demande aucun développement.

J'allais écrire pour solliciter le changement de ma nomination, lorsqu'un billet du général Choisi m'annonça que sa demande expresse m'a-

vait valu la lieutenance-colonelle des dragons de Lorraine; il m'assurait que ses motifs étaient d'un grand poids, mais qu'ils devaient demeurer inconnus. Il me donnait en outre l'ordre de me rendre à Strasbourg.

CHAPITRE IX.

Anecdote du général Luckner.—Départ de l'auteur pour Nismes. — Situation du régiment de Lorraine. — Le général Choisi, chargé de pacifier les troubles d'Avignon, confie à l'auteur le commandement de sa cavalerie. — Etat de la ville d'Avignon. — Massacre de la Glacière. — Entrevue du général Choisi avec Jourdan, *Coupe-Tête*. — Conduite intrépide du jeune Bigonnet. — Arrestation de Jourdan.

Une continuelle mobilité de sentimens flétrissait l'armée française depuis le début de la Révolution. Les hommes qui, trois semaines auparavant, menaçaient ma liberté et jusqu'à ma vie, exprimèrent un vif chagrin à la nouvelle de mon départ, qu'ils me prièrent de suspendre dans le dessein de me demander pour leur lieutenant-colonel. Je reçus au dernier instant les témoignages les plus expressifs de dévouement comme de regret, et j'eus la faiblesse d'en être flatté, même attendri.

A Strasbourg, je tâchai d'apprendre du général Choisi quelle raison assez déterminante l'engageait à me transporter de l'Alsace au fond du Languedoc. Un intervalle de deux cents lieues,

mis entre nous, ne me paraissait pas le moyen de remplir l'engagement que nous avions contracté de servir ensemble. Sa réponse me renouvela l'ordre de prendre la place sans faire aucune objection. J'écrivis au prince Joseph de Lorraine, colonel propriétaire du régiment, ainsi qu'à M. de Charly, auquel je succédais. Leurs réponses furent satisfaisantes.

Depuis cette première démarche je n'ai pas cessé de rendre compte à M. le prince Joseph de Lorraine des diverses circonstances qui avaient rapport à son ancien régiment ; ces comptes amenèrent des réponses, établirent par conséquent une correspondance suivie. Une telle conduite ne laissait pas que de m'exposer à quelques dangers. La récompense se fit peu attendre, puisqu'à mon respectueux dévouement pour la maison de Lorraine, je dus l'avantage inappréciable d'être regardé par mes camarades comme un nouveau membre de la famille.

Strasbourg éprouvait la fièvre révolutionnaire : ce sentiment, quoique exalté, n'inspirait pas encore la barbarie qui bientôt répandit le sang à grands flots et souilla la surface de la France de crimes inconnus jusqu'à notre siècle ; mais déjà les devoirs de toute espèce étaient impunément violés. Toute action blâmable en en-

traîne à sa suite une foule du même genre, qui se surpassent entre elles par leur énormité ; nulle puissance humaine ne saurait suspendre cette progression funeste. Vous souriez et vous applaudissez à un discours qui condamne quelque abus frivole en lui-même, mais grave dans votre opinion; suivez pas à pas la marche des événemens et vous frémirez de vous trouver, sans l'avoir soupçonné, parvenu jusqu'à l'excès de l'horreur.

Peuples! voulez-vous connaître l'image fidèle et terrible d'une révolution? Transportez-vous aux pieds de ces monts menaçans dont la cime, perdue au sein des nues, ne se montre que chargée d'éternels frimats; le cri d'un voyageur indiscret détache un grain de neige qui rassemble les flocons dont il est entouré. D'abord une boule d'une grosseur médiocre bondit avec vitesse et présente un coup-d'œil agréable, mais elle s'accroît rapidement et se change soudain en une masse effrayante. Les avalanches se forment, un bruit affreux retentit au loin dans les airs, il glace tous les cœurs, il annonce le ravage des campagnes, la ruine des cités, la mort d'une foule d'êtres innocens, et la désolation du petit nombre d'infortunés qui parviennent à l'avantage incertain d'échapper à la mort.

Hommes à paradoxes ! prétendus philosophes ! vous êtes les voyageurs indiscrets ; vos écrits audacieux et vos discours empoisonnés ont attiré sur les Français un déluge de calamités ; ils doivent inévitablement plonger dans de semblables abîmes les nations assez faibles pour ne pas vous imposer un frein puissant. Heureux, mille fois *heureux*, les voyageurs qui suivent avec une docilité respectueuse les ordres de guides sages ! L'expérience apprend presque toujours que des précautions puériles au premier aspect deviennent les garans du salut public. Plusieurs caravanes ont péri pour s'être rendues coupables d'une seule négligence, celle de ne pas fermer une sonnette de mulet. Si le gouvernement avait puni le premier qui traça ces mots, devenus depuis sacramentaux : « les droits d'une nation « composée de vingt-trois millions d'individus, » la splendeur des lys n'aurait jamais souffert d'éclipse.

Le bruit circulait que la ville de Strasbourg était menacée d'une prochaine attaque. Aussitôt on donna l'ordre de réparer les fortifications dégradées ; mais le nombre des travailleurs ne répondait point aux besoins. Les officiers municipaux exhortèrent, par un arrêté fort éloquent, les citoyens de tout âge et de tout état à contri-

buer, par leur exemple, aux transports de terre que le rétablissement d'un bastion exigeait. Les amis et les adhérens de Dietrich, ainsi que plusieurs membres de la société, vinrent avec ardeur; mais ces personnages de bel air touchaient pour la forme le bout d'une pelle, ou soulevaient une brouette, ensuite ils laissaient aux gens du commun le véritable travail; les petites gratifications qui leur échappaient produisaient néanmoins de bons effets. Il parut à propos que, pendant quelques heures, Luckner honorât de sa présence l'atelier civique. Pour juger à quel point l'anecdote que je vais rapporter est frappante, il faut se ressouvenir que cet officier général, âgé de soixante et treize ans, avait fait vingt campagnes et toujours aux avant-postes, par conséquent de la manière la plus fatigante.

Luckner prévient les officiers généraux et les chefs de corps qu'immédiatement après la parade un repas les attend chez lui, mais qu'il sera court afin de se trouver à l'ouvrage pour une heure précise. Le cortége militaire arrive avec exactitude : les officiers municipaux, décorés de leurs écharpes, le reçoivent en grande pompe, la musique se fait entendre, des milliers de spectateurs, des cris de joie, des chapeaux jetés en l'air, rendent cette scène à la fois superbe et

touchante. Le maire offre la pelle et la brouette à Luckner qui choisit la dernière, quitte son habit, travaille comme le plus fort ouvrier, et se moque de la délicatesse *des beaux messieurs*. La chaleur brûlante du mois d'août ne saurait l'arrêter; il se refuse à toutes les prières de prendre quelque repos ; l'on ne parvient qu'à neuf heures du soir à lui persuader de se rendre au palais épiscopal : un grand souper s'y trouvait préparé. Il fait le très-long chemin à pied au travers d'une multitude qui l'applaudit avec transport. Il se met à table, mange, boit et parle sans relâche. Après le souper, madame Dietrich le prie, avec ses grâces séduisantes, d'avoir la complaisance d'ouvrir le bal par un tour de *walsé* avec elle ; mais Luckner ne veut en rien se borner à de vaines apparences; il est non-seulement le *partner* de madame Dietrich, mais de plusieurs jeunes personnes. Il danse toute la nuit; il donne l'ordre à un de ses aides-de-camp de faire préparer ses chevaux de selle pour sept heures du matin : il part pour la visite des postes, revient mettre pied à terre sur la place de la parade, et va, sans prendre de repos, dîner chez le général Choisi. Certainement un corps capable de soutenir de telles épreuves, est un présent de la nature bien précieux pour un mi-

litaire ; mais l'exercice devient indispensable pour fortifier à ce point les plus heureuses dispositions.

Le général Choisi pressa mon départ de Strasbourg ; que de séparations cruelles et déchirantes!.... Le premier escadron du régiment de Lorraine se trouvait avec l'état-major à Nismes; le second occupait le Vigan, et le troisième était dispersé dans plusieurs villages. M. de Gibert, premier lieutenant-colonel, commandait; les officiers jouissaient de titres incontestables à l'estime et à la considération; presque tous possédaient des talens distingués, pas un seul n'aurait encouru sans injustice le reproche de médiocrité. Cette surprenante composition provenait en partie d'un privilége que M. le prince de Lambesc devait à sa place de grand écuyer. Il s'attachait parmi les pages tout sujet dont les gouverneurs lui rendaient des comptes avantageux. Les sous-officiers brillaient peu, parce que le mérite des officiers éclipsait le leur ; les dragons étaient de superbes hommes, leur zèle révolutionnaire bien connu devenait une source abondante de licence et de plaisir ; les premiers de l'armée ils avaient renvoyé leurs officiers d'une manière scandaleuse. Ceux-ci s'éloignèrent peu de Tarascon, leur garnison à cette époque,

et se sentirent l'assurance de revenir à leur poste dès que l'orage fut apaisé. Les dragons, touchés de cet acte d'énergie, les reçurent avec une joie respectueuse. Les égards se prolongèrent bien plus que l'esprit de révolte ne permettait de l'espérer. Lorsque je rejoignis, ils tiraient gloire de nous obéir ; ils nous montraient avec une complaisance marquée, pendant que le maintien des soldats, réduits aux officiers parvenus par les grades, exprimaitde l'humeur. La vanité pouvait donc produire encore quelques fruits heureux.

Les soldats du régiment de Dauphiné venaient depuis peu de jours de contraindre leurs officiers à se retirer. Cette crise indécente n'avait pas laissé M. de Gibert sans une inquiétude qui se trouva mal fondée, les dragons redoublèrent de prévenances et furent jusqu'aux marques de respect ; ils semblaient heureux de nous posséder, la joie régnait dans leurs chambrées, et la tristesse dans celles des soldats du Dauphiné.

M. d'Anselme, maréchal de camp qui commandait à Nismes, remplaça le régiment de Dauphiné par un bataillon départemental que des volontaires nationaux formaient. Les symptômes d'une forte aversion démentaient à chaque minute les assurances d'union fraternelle que

les troupes de ligne et les gardes nationales se prodiguaient avec apparat. La haine n'attendit pas quinze jours avant d'éclater et fut rapidement portée à des actes de violence. Diverses querelles avaient eu déjà lieu, nos dragons et les volontaires s'armèrent de leurs sabres et se rendirent sur une esplanade hors du faubourg.

M. de Gibert, retenu depuis peu dans son *lit*, me pria de me rendre au lieu du combat et d'apaiser la querelle. Quelques officiers des deux corps me suivirent ; les hommes aux prises et les curieux en foule produisaient un désordre affreux. Nous ne réussîmes qu'avec peine à nous faire écouter et ensuite à rétablir une paix apparente. Je vins à l'Hôtel-de-Ville où les officiers municipaux montraient beaucoup de sollicitude parce que les bourgeois prétendaient s'armer, les uns pour les volontaires, les autres en faveur des dragons. Mes soins et mon zèle ne parurent pas superflus. Les deux corps furent consignés jusqu'au surlendemain que les volontaires partirent pour le Saint-Esprit. Ils y conservèrent une si forte haine contre les dragons, que différentes marches nous ayant conduits plusieurs fois dans cette ville, je me vis contraint à pousser notre journée jusqu'à Bagnols.

Je reçus, à la fin du mois d'octobre, une lettre

du général Choisi, qui m'annonçait sa nomination au commandement pour mettre fin aux troubles d'Avignon ; il ajoutait que je serais à la tête du peu de troupes à cheval que le ministre lui donnait. En effet, l'ordre m'arriva de partir avec deux escadrons de cent cinquante hommes chacun, mis sur le pied de guerre, et de laisser dans nos quartiers les objets relatifs à l'état-major.

M. de Gibert, dont la situation devenait journellement plus critique, conçut la bizarre fantaisie de s'opposer à mon départ : il prétendit que les deux escadrons devaient marcher sous les ordres du premier capitaine, pendant que je demeurerais à l'état-major. J'eus recours à M. d'Anselme, qui m'exhorta d'autant plus à marcher, que cette expédition s'annonçait comme délicate et comme devant être accompagnée de périls. Ce conseil se trouva fort de mon goût; il renouait mon engagement avec le général Choisi, répondait au désir flatteur des officiers et des dragons de me voir à leur tête, me procurait une occasion favorable de montrer quelques connaissances de mon état, et me venait enfin d'un officier général dans l'esprit duquel j'avais une extrême confiance et dont j'attendais de l'intérêt. Je n'en étais pourtant

connu que depuis le temps où j'avais se
kerque en qualité d'aide-de-camp du
Robeck; il occupait pour lors la plac
tenant-colonel du régiment de Soisso

Je revins sur-le-champ annoncer à
bert une décision qui me semblait irr
mais le malade, par un entêtement qui
provenait de son état, redoubla les in
en vint au point de s'élancer hors de
de tomber à mes genoux. Un tel spe
toucha plus que je ne saurais l'exprime
selme, qui nous rejoignit bientôt, f
de mon attendrissement et le blâm
cette scène il cessa de m'être favorab

Je partis le 1er. novembre pour Avi
deux escadrons magnifiques en homme
vaux, en armes, en équipement, et
ciens officiers commandaient.

En commençant cet ouvrage, j'avai
dessein de tracer un tableau fidèle de
d'Avignon depuis leur origine. Ce tabl
son ensemble, eût présenté le con
avantages les plus délicieux et des pl
tantes horreurs : on aurait vu d'abor
douce satisfaction les habitans d'un
chanté jouir d'un climat superbe, viv
pouvoir paternel, cultiver un sol fe

exempts de toute charge, de tout impôt; on aurait ensuite, avec une indignation mêlée de surprise, vu ces mêmes habitans s'égarer à la voix trompeuse de quelques scélérats habiles, détruire eux-mêmes l'édifice de leur félicité, fermer les yeux sur leurs véritables intérêts, rompre les liens sociaux, outrager les lois de la nature et violer les décrets de la religion. Un tel tableau me semblait trop important pour ne pas embrâser mon imagination du désir de le tracer : les calamités du genre humain répandront toujours un lugubre éclat sur les pages de l'histoire. Mais il fallait nécessairement faire usage ou de récits obtenus de vive voix ou de mémoires communiqués : la promesse de me renfermer dans les objets passés sous mes yeux eût été démentie. Le plaisir de satisfaire mon amour-propre a dû céder au devoir de remplir mes engagemens; je ne rendrai compte que de la catastrophe qui nous appelait dans ce lieu d'abomination.

A la suite des secousses intérieures d'Avignon, des maux répandus sur le comtat, enfin du siége de Carpentras, une prépondérance marquée était restée aux *brigands* (1); ils souf-

(1) C'est le nom que reçurent les misérables qui se souillèrent de tant de crimes.

connu que depuis le temps où j'avais servi à Dunkerque en qualité d'aide-de-camp du prince de Robeck; il occupait pour lors la place de lieutenant-colonel du régiment de Soissonnais.

Je revins sur-le-champ annoncer à M. de Gibert une décision qui me semblait irrévocable; mais le malade, par un entêtement qui sans doute provenait de son état, redoubla les instances: il en vint au point de s'élancer hors de son lit et de tomber à mes genoux. Un tel spectacle me toucha plus que je ne saurais l'exprimer. M. d'Anselme, qui nous rejoignit bientôt, fut témoin de mon attendrissement et le blâma. Depuis cette scène il cessa de m'être favorable.

Je partis le 1er. novembre pour Avignon avec deux escadrons magnifiques en hommes, en chevaux, en armes, en équipement, et que d'anciens officiers commandaient.

En commençant cet ouvrage, j'avais conçu le dessein de tracer un tableau fidèle des troubles d'Avignon depuis leur origine. Ce tableau, dans son ensemble, eût présenté le contraste des avantages les plus délicieux et des plus dégoûtantes horreurs: on aurait vu d'abord avec une douce satisfaction les habitans d'un pays enchanté jouir d'un climat superbe, vivre sous un pouvoir paternel, cultiver un sol fertile, être

exempts de toute charge, de tout impôt; on aurait ensuite, avec une indignation mêlée de surprise, vu ces mêmes habitans s'égarer à la voix trompeuse de quelques scélérats habiles, détruire eux-mêmes l'édifice de leur félicité, fermer les yeux sur leurs véritables intérêts, rompre les liens sociaux, outrager les lois de la nature et violer les décrets de la religion. Un tel tableau me semblait trop important pour ne pas embrâser mon imagination du désir de le tracer : les calamités du genre humain répandront toujours un lugubre éclat sur les pages de l'histoire. Mais il fallait nécessairement faire usage ou de récits obtenus de vive voix ou de mémoires communiqués : la promesse de me renfermer dans les objets passés sous mes yeux eût été démentie. Le plaisir de satisfaire mon amour-propre a dû céder au devoir de remplir mes engagemens; je ne rendrai compte que de la catastrophe qui nous appelait dans ce lieu d'abomination.

A la suite des secousses intérieures d'Avignon, des maux répandus sur le comtat, enfin du siége de Carpentras, une prépondérance marquée était restée aux *brigands* (1); ils souf-

(1) C'est le nom que reçurent les misérables qui se souillèrent de tant de crimes.

fraient cependant de ne point exercer une tyrannie absolue. Quelques gens honnêtes qui n'avaient pas pris la fuite, les offusquaient, et dès lors leur perte fut jurée. Le complot bien mûri n'avait besoin que d'une circonstance favorable pour son exécution : elle ne se fit pas long-temps désirer.

On distinguait parmi les chefs démagogues l'Écuyer, homme ardent, qui joignait à sa criminelle audace une sorte d'éloquence propre à répandre de l'agitation. Il promit d'aller à l'église, où les personnes les plus distinguées se rassemblaient, d'y blasphémer contre la religion et d'insulter le culte. Un tel scandale ne pouvait manquer de produire des plaintes, des injures, peut-être même des coups. Ceux qui se permettraient ces mouvemens d'indignation seraient sur-le-champ arrêtés et sacrifiés à une vengeance spécieuse.

Un dimanche, à la pointe du jour, Jourdan, autrefois pauvre marchand de mules, et que les *brigands* avaient choisi pour général, leur fait en secret prendre les armes. L'Écuyer attend que l'heure du service divin soit arrivée : il court alors à l'église comme au théâtre d'un triomphe assuré. Deux de ses camarades l'accompagnent, mais s'arrêtent à la porte pour appeler du secours

lès que la querelle sera bien engagée. Jourdan avait promis de délivrer avec empressement celui qui s'exposait avec autant d'audace et qui rendait à la *bonne cause* un service si essentiel. L'orateur monte en chaire et se livre aux plus révoltans excès. Les murmures s'élèvent de tous côtés; mais, loin d'en imposer à l'infâme sacrilége, ils semblent au contraire redoubler son effronterie. La fureur des assistans parvenue au comble, tous se lèvent par un mouvement spontané; le reproche est dans leurs discours, la menace dans leurs regards. Les deux sentinelles partent et pressent l'arrivée des hommes armés, dont le besoin devenait urgent. Les guides de Jourdan ne lui laissent pas la liberté de remplir ses engagemeus : ils s'étaient d'avance, par une noirceur infernale, promis de sacrifier l'Écuyer, quoiqu'il fût leur émissaire. Cette trahison réunissait deux grands avantages : l'un que l'assassinat de ce malheureux fournissait un prétexte plus plausible pour commettre des actes de rigueur que les insultes auxquelles personne ne donnait plus qu'une légère attention; l'autre qu'un rival disparaîtrait de la scène sur laquelle il jouait un rôle trop marqué pour ne pas inspirer de la jalousie. La bonne foi que l'on a vue si souvent portée jusqu'au scrupule

entre les scélérats qui se lient comme complices, fut cette fois foulée aux pieds sans pudeur. La trahison répugnante et basse semble être l'un des traits caractéristiques de notre révolution : elle en présente dans son cours une foule d'exemples qui paraîtront, aux yeux de la postérité, non moins étonnans qu'atroces. Les hommes qui par l'abus des lumières et par les mouvemens de l'orgueil se plongent dans le bourbier du crime se verraient-ils entraînés à des attentats plus horribles que ne le sont les hommes ignorans et grossiers qui cèdent à la violence des passions ou qui plient sous la tyrannie du besoin ?

Jourdan prétendit que son devoir de général lui prescrivait la loi de s'assurer des portes de la ville. Cette démarche était, à l'en croire, celle que tout grand militaire exécutait, lorsque des circonstances critiques survenaient. A la suite de ces préliminaires, qui furent achevés avec lenteur, il vint à l'église et la trouva déserte. Le corps de l'Écuyer y nageait dans son sang. Ce misérable avait péri par un supplice aussi lent que douloureux. Mille coups de ciseaux le perçaient. Les femmes, devenues ses bourreaux, ne portaient pas d'autres instrumens de mort.

Les chefs prodiguèrent des regrets fastueux

à l'agent qu'ils avaient trahi : son corps fut porté à travers les rues sur un brancard élevé, la tête couronnée de lauriers. Une multitude affamée de carnage le suivait avec l'aspect furieux; elle jurait une effrayante vengeance; elle poussait d'épouvantables hurlemens. Dès le lendemain, à la pointe du jour, quatre cents infortunés de tout âge, de tout sexe, principalement des classes aisées, furent prisonniers au château.

Alors un tribunal de sang s'ouvrit (1), modèle affreux, mais, hélas! trop fidèlement copié dans les prisons de Paris le 2 septembre de l'année suivante : ces jours de crimes couvrent d'un éternel opprobre la populace française. Tous ceux qui ne fléchirent pas *les brigands* par des présens ou par d'autres voies honteuses furent massacrés; on entassa leurs cadavres au fond d'une ancienne tour qui renfermait ordinairement de la glace. Cette dernière circonstance devint l'origine du nom si connu de *Glacière d'Avignon*. Aucun être sensible ne le prononce sans frémir! juste horreur que l'histoire perpétuera jusques aux siècles les plus reculés.

Dès que les chefs eurent assouvi et leur avarice et leur cruauté, ils songèrent aux moyens de surprendre à l'Assemblée, dite nationale,

(1) 17 octobre 1791.

des décrets qui sanctionnassent tous les attentats qu'ils avaient commis, en les supposant l'effet d'un ardent patriotisme. Deux députés partirent pour Paris avec des relations pompeuses dans lesquelles les faits étaient falsifiés; mais la révoltante vérité se fit pour cette fois entendre avec tant de force que l'Assemblée lança un arrêt sévère contre les *brigands*. Leurs amis, quoique nombreux et puissans chez les Jacobins, pensèrent que le meilleur moyen de les servir se trouvait dans une dissimulation de courte durée; ils crurent que la violence de l'orage bientôt apaisée laisserait le champ libre aux protecteurs. Aucun député ne se déshonora donc par une injuste défense. Suffoqué par ses sanglots, Lemontey ne put achever le rapport de telles horreurs. Le décret d'arrestation fut prononcé tout d'une voix, et le soin de le mettre en vigueur confié au maréchal de camp Ferrière.

M. de Ferrière avait peu d'habitude des troupes. Les *brigands* le bravèrent avec insolence, lui refusèrent l'entrée d'Avignon, conservèrent sous ses yeux l'autorité et firent des préparatifs de défense. La municipalité leur obéissait aveuglément, et jamais despotes plus cruels et plus débauchés ne pesèrent sur la surface de la terre. Quelques-uns des détachemens

eurent la hardiesse de s'avancer sur Carpentras, mais ils furent repoussés par la garnison, que les habitans secondèrent. Ces braves habitans n'ont pas cessé de se montrer toujours les adversaires des méchans, dont ils devinrent les victimes.

L'apparente intrépidité des chefs naissait en grande partie de la force du château, qu'ils s'exagéraient, d'après leur ignorance en fortification. Cet ancien séjour des papes domine la ville de dessus un rocher fort élevé qui est tout-à-fait à pic du côté du Rhône. L'attaque, impossible sur les points extérieurs, ne présente pas d'obstacle si elle a lieu par l'esplanade de l'intérieur. Un officier général sans réputation militaire, et avec des opinions équivoques, pour adversaire, ne laissait pas que de devenir un motif de plus d'audace; mais leur confiance se fondait particulièrement sur les secours publics ou cachés qu'ils espéraient recevoir des jacobins. L'Assemblée instruite que ses décrets restaient dans le mépris, résolut d'apaiser l'indignation générale et de venger son orgueil blessé. Pour atteindre ce double but, elle nomma trois commissaires. Le général Choisi reçut l'ordre d'appuyer leurs démarches avec une force armée, qu'il restait le maître de composer au

moyen des troupes qui lui seraient fournies par les départemens voisins.

Je trouvai le général à Orange avec les trois commissaires. Un état-major peu nombreux, comme de raison, annonçait sa répugnance pour les désorganisateurs du moment. Ses deux aides-de-camp ont depuis paru avec honneur dans les rangs des fidèles défenseurs de la monarchie. L'histoire perpétuera, dans le premier, le souvenir d'un courage, d'une constance et d'une énergie qui ne fléchirent ni devant les malheurs, ni sous le poids des persécutions. La force de son caractère a maintenu à la même hauteur une belle âme, mais n'a pu sauver d'infirmités prématurées un corps faible. Le lieutenant-général Villot a béni l'ordonnateur suprême d'avoir récompensé de pénibles travaux et de nobles services par le bonheur de consacrer les dernières années de sa vie au monarque que ses souhaits avaient si ardemment rappelé sur le trône. M. le marquis Planelly de Lavalette, le second des aides-de-camp du général Choisi, s'est emparé, comme député à la chambre et comme administrateur, de cette haute considération que le talent ne commande que quand il a pour support la vertu.

Les commissaires étaient Seine des Maisons, homme de beaucoup d'esprit, quoique écrivain

du second ordre ; Champion, ancien avocat, dont le caractère doux ne démentait pas la jolie figure, et le général d'Albignac, de qui j'ai déjà eu l'occasion de parler. Les deux derniers ne semblaient envoyés que pour la forme. Seine était l'âme de l'expédition, il en possédait le véritable secret, conjointement avec un secrétaire général de la commission, homme très-éclairé et beaucoup plus habile que ses supérieurs.

Les *brigands* s'étaient d'abord permis leurs bravades accoutumées ; mais, sur la nouvelle que les préparatifs d'attaque se faisaient avec vigueur, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux pour entamer une négociation. Ces ambassadeurs reconnurent avec peine que le commandement était entre les mains d'un homme ferme. Cependant ils répondirent du ton de l'assurance à l'ordre de se rendre à discrétion. Après leur retour, les moyens pour faire une longue défense parurent être mis en usage. L'opinion reçue annonçait qu'un siége devenait inévitable : cette opinion s'était même fort répandue. M. de Gibert écrivit à Saint-Julien, le premier capitaine du régiment, que sa répugnance pour mon départ portait sur sa persuasion que le siége d'Avignon offrirait des circonstances favorables pour obtenir des grâces, et qu'il eût mieux aimé

qu'elles fussent tombées à son ancien ami qu'à un nouveau venu.

Le général Choisi rassembla son petit corps, qui se trouvait composé de cinq régimens d'infanterie, Soissonnais, Bourgogne, Languedoc, La Mark et Boulonais, d'un demi-bataillon d'artillerie et de cinq escadrons de troupes à cheval : deux du Colonel-général, hussards; deux des dragons de Lorraine et un des dragons de Penthièvre. L'activité soutenue et le ton décidé du général jetèrent bientôt la crainte parmi les *brigands*, qu'alarmait en outre le silence de leurs amis les jacobins. La résolution de se rendre fut prise : les effets précieux et les provisions de toute espèce, que l'on avait amoncelés dans le château, se replacèrent dans les différens quartiers de la ville : les boutiques se rouvrirent, les ouvriers retournèrent à leurs travaux. On vit régner une apparente mais trompeuse tranquillité, que cachait mal une sombre mélancolie.

Nous nous rendîmes à Carpentras, qui avait été désigné pour le lieu de la réunion générale. Les commissaires, sans nul égard pour les représentations du général d'Albignac, ennemi de tout signe de faiblesse, demandèrent une escorte de cinquante chevaux qui servait à la fois

leur goût de représentation et leur souhait de sûreté contre les attaques ou contre les piéges.

La petite armée se mit en bataille afin de recevoir *ces messieurs*, qui parcoururent les rangs avec un air de morgue qu'ils prenaient pour de la dignité. Comme des nouvelles plus pacifiques arrivaient à chaque instant, le général reconnut l'inutilité d'employer toutes ses forces : il ne fit donc marcher que deux colonnes d'infanterie composées des régimens de Boulonais et de La Mark ; chacune avec de l'artillerie à sa tête. Les quatre escadrons des hussards de Colonel-général et des dragons de Lorraine occupaient le centre des colonnes, et portaient des éclaireurs sur le front total.

Nous parûmes devant Avignon le 15 novembre, sur les dix heures du matin, et nous fîmes halte à la portée du canon. Les clefs de la ville et du château furent présentées au général par les officiers municipaux : plusieurs détachemens s'emparèrent des portes et de la place : nous poursuivîmes ensuite notre route. Les *brigands* se présentèrent impudemment pour former le cortége du général. Leur maintien assuré sema la terreur parmi les autres habitans, qui doutaient si nous venions comme amis ou comme ennemis. En un mot, jamais entrée ne fut plus triste.

Quelques officiers et plusieurs dragons la comparaient avec celle qu'autrefois ils avaient faite : alors la ville offrait une foule immense dans l'ivresse de la joie, et revêtue des marques de l'opulence.

Par un hasard assez singulier, le même régiment avait, vingt-quatre années auparavant, déjà paru dans Avignon pour une expédition du même genre. Il s'appelait alors Beauffremont. M. de Rochechouart, commandant de la Provence, eut, en 1767, sous le ministère de M. de Choiseul, la commission de s'emparer des États du pape. Cette conquête n'offrit, au lieu de difficultés, que du plaisir. Les troupes papales ne songèrent nullement à se défendre : les habitans, par un caprice ridicule, se montrèrent ravis d'être sous le gouvernement français, qui devait bientôt leur peser. Le vice-légat, représentant du souverain, se tint caché dans le fond du château. M. de Rochechouart, en vainqueur généreux, chercha son ennemi, lui prodigua des protestations, des égards et même du respect, sans parvenir à dissiper la terreur dont il était saisi. Ce pauvre homme prit la fuite par une porte de derrière du château dès que la nuit fut tombée.

Les souvenirs pleins d'intérêt que nos hommes

se transmettaient les uns aux autres, les mots répétés cent fois avec feu : *Nous étions alors les bons enfans de Beauffremont,* me fournirent des preuves nouvelles en faveur de l'opinion que j'ai émise plus haut sur l'attachement que les corps portent à leurs noms; ils ne les abandonnent qu'avec peine, et ils les regrettent long-temps. Ces variations continuelles, qui ne semblent pas produire d'effet chez les étrangers, répugnent au caractère du soldat français. Il eut, il a et il aura toujours trop d'esprit comme trop de sentiment pour atteindre à une impassibilité souvent avantageuse, mais avec laquelle on n'en imposerait peut-être pas à l'Europe. Un nom marqué par de longs services, surtout par de belles actions, devenait un engagement inviolable et centuplait la valeur. Le plus lâche mortel devenait intrépide sous les drapeaux de Picardie, de Champagne, de Piémont; en un mot de tous les vieux corps dont la gloire antique et sans tache embrâsait les âmes d'une émulation généreuse. D'ailleurs les subordonnés, sans pouvoir se rendre compte de leurs motifs, aimaient ceux dont la famille leur avait donné plusieurs chefs. Lorsque je suis arrivé lieutenant-colonel des dragons de Lorraine, plus de vingt années s'étaient écoulées depuis l'époque

où ils avaient cessé de s'appeler dragons de *Beauffremont*. Le dernier prince de Beauffremont, d'abord connu sous le nom de chevalier de Listenai, homme plein d'esprit et d'amabilité, ami des Voltaire, des Tressan et des Boufflers, ne fut jamais militaire. Quoique fort brave, il ne pensa de la vie à s'occuper de son régiment; de plus, le prince de Lambesc, conduit par un zèle ardent de tout régénérer, devint cause qu'il ne resta sous ses ordres que peu des anciens. Cependant lorsque le bruit circula que le prince de Beauffremont m'accordait de l'intérêt, j'acquis, à ma grande surprise, un titre à l'attachement, et j'obtins des signes de déférence.

Les officiers de logement et les fourriers furent reçus à l'Hôtel-de-Ville par des *brigands*, qui ne ménagèrent pas les attentions recherchées : ils donnèrent le pain, la viande et le vin avec profusion, surtout d'excellente qualité. Nous reçûmes des billets pour occuper les maisons les plus apparentes. En cela le penchant vers le mal se joignit au désir de nous obliger. Les personnes riches, à l'exception d'un très-petit nombre, avaient pris la fuite ou péri. Les belles maisons étaient donc en général vides et fermées. On pensait que les officiers, piqués de

se voir à la rue, briseraient les portes, forceraient les armoires, en un mot causeraient du dégât. Cette attente se trouva frustrée; car la décence et la discrétion furent scrupuleusement observées.

Le général parcourut la ville, plaça des postes, vint à l'Hôtel de Ville, et visita les couvens que l'on avait marqués pour tenir lieu de casernes. Il se rendit ensuite à l'archevêché, qui devenait son logement. Nous avions à peine mis pied à terre que Jourdan lui fit demander une audience. J'éprouvai l'envie pressante et naturelle de connaître un personnage dont le nom retentissait depuis plusieurs mois dans les papiers publics avec l'affreux accompagnement de *coupe-tête;* je ressentais en outre de la répugnance à laisser le général seul avec ce scélérat, qui sans doute ne comptait pour rien un crime à commettre ou pour le moins à tenter. Ma demande de ne pas m'éloigner me fut accordée après quelque résistance. Je vis un homme d'environ quarante ans, de taille médiocre, fort gros, le visage couperosé, l'œil farouche et la démarche pesante. Il portait l'uniforme de la garde nationale, avec les épaulettes de colonel. Un énorme sabre pendait à son côté : deux pistolets d'arçon fixés par une ceinture se croisaient sur son esto-

mac, et de plus petits s'apercevaient hors des poches de sa veste. Il paraissait convaincu que rien ne manquait pour lui donner un air imposant.

Sa première parole fut une réclamation contre ma présence; mais le général ayant répliqué que je devais être regardé comme son fils, il prit un ton mêlé d'embarras et d'audace. Son discours avait pour objet la demande de ne pas être confondu « *parmi ces gens coupables de vilainies ; je suis général et gouverneur ; que l'on me considère, comme de droit, sous ces deux titres, et je découvrirai des choses de grande valeur.* » Ses propos se noyaient dans un fatras long et diffus, qui prouvait autant le manque d'esprit que celui d'éducation. Je remarquai que le maintien vénérable du général ne tarda guère à le troubler. Malgré la résolution de se montrer insolent et brave, il fut, avant la fin de l'entretien, doux, même humble. Le général répondit en substance que ses ordres lui prescrivaient de prendre possession de la ville et du château, qu'il n'avait pas la charge d'arrêter les citoyens, encore moins de les juger; « puisque lui, Jourdan, s'annonçait comme général et gouverneur, « son devoir était de remettre le château et de « rendre un compte exact de sa situation; tout

« autre discours devenait inutile, même déplacé. »

Un aide-de-camp alla pour recevoir le château après qu'il serait exactement visité. Dans l'incertitude si les *brigands* n'y tendaient pas des piéges, une compagnie de grenadiers servit d'escorte : cet édifice immense renferme des détours qu'il est difficile de bien connaître.

Les grenadiers froncèrent le sourcil à l'exécrable aspect de Jourdan, qui bientôt excita leur indignation par ses mauvais propos. Tout à coup une odeur cadavéreuse s'exhala ; elle annonçait la terrible glacière. Le fumier très-pourri que l'on avait entassé ne parvenait pas, nonobstant ses fortes exhalaisons, à couvrir les miasmes putrides qui sortaient des corps en état de dissolution. Les officiers tressaillirent ; les grenadiers, par un mouvement spontané, s'écrièrent : « Tuons, « tuons ce cruel bourreau. » L'aide-de-camp et les officiers le protégèrent : leurs efforts ne seraient pas parvenus à le sauver s'il n'avait pas atteint une petite porte qui le déroba par des escaliers dont nos hommes ne connaissaient pas les issues. L'aide-de-camp revint sur ses pas rendre compte au général de cet incident, qui causait quelque peine. Heureusement un ancien concierge, que l'on reconnaissait pour honnête homme, s'offrit à servir de guide dans le châ-

teau. L'on y trouva des armes en petit nombre, quelques munitions et plusieurs meubles que l'on n'avait pas eu le temps de remettre.

Dès que le général vit son établissement fait, il détacha une ordonnance pour instruire les commissaires des divers événemens qui venaient d'arriver. Ces messieurs demeurèrent dans une grande perplexité: car, s'ils voulaient d'un côté obéir aux décrets positifs et rigoureux de l'Assemblée, ils souhaitaient, d'autre part, ne pas offenser une puissante cabale. Ils s'imaginèrent pouvoir remplir ces objets opposés par une longue proclamation. Elle annonçait leur entrée solennelle pour le lendemain dans la matinée; la municipalité devait y paraître ainsi que les *troupes*; mais il était enjoint aux *brigands*, sous des peines sévères, de ne pas se montrer à la cérémonie. Cette clause avertissait les *brigands* nés dans la ville qu'ils eussent à partir sur les traces des vagabonds qui s'étaient sauvés au nombre de douze à quinze cents. Aucune mesure ne semblait plus commode et moins sujette aux inconvéniens que la résolution fortement prononcée de mettre en usage beaucoup de rigueur dès que les personnes intéressées se trouveraient en sûreté. Le général apprécia la politique de cette marche, fut indigné, mais obéit.

Un roi n'aurait pu recevoir plus de marques d'honneur, plus de témoignages d'affection qu'il n'en fut prodigué à *ces messieurs*. Les troupes à cheval formaient le cortége depuis une lieue; les officiers municipaux attendaient à la porte avec une harangue soigneusement travaillée. L'infanterie bordait la haie; le peuple jetait des fleurs et paraissait dans l'ivresse de la joie pour l'éloignement de ses assassins. A la suite des sermens prêtés à l'Hôtel-de-Ville, on se rendit à l'archevêché, où les commissaires, les officiers supérieurs des troupes et les officiers municipaux furent admis à un dîner splendide. Le général sollicita plusieurs fois qu'une autorisation lui fût accordée de saisir les *brigands*; mais la même réponse se renouvelait à chaque demande: « Est-il donc possible de donner quelques soins « aux affaires tant que durent les transports « de plaisir et les effusions d'attendrissement. » Les heures devenaient précieuses pour laisser aux *brigands* la facilité de sortir de la ville et le temps de gagner une retraite.

Enfin le général reçut à sept heures du soir un arrêté qui le sommait d'employer les moyens qui se trouvaient en son pouvoir pour s'assurer avec diligence des *brigands* dont la liste montait à cent vingt. Les gardes aux portes furent

doublées et reçurent la consigne de ne laisser sous aucun prétexte sortir personne. Plusieurs patrouilles que des officiers commandaient, et que des bourgeois intelligens dirigeaient se répandirent dans les divers quartiers.

Le général ainsi que les commissaires regardaient ces démarches comme superflues; mais les craintes de l'un et les espérances des autres se trouvèrent mal fondées. Les *brigands* concevaient une si haute opinion de leurs correspondans de Paris, que presque tous demeurèrent tranquilles; le jeune Mainviel opposa seul de la résistance : après avoir fait et reçu plusieurs blessures, il sauta par une fenêtre, les soldats ne le saisirent que parce qu'il s'était cassé une jambe. La lâcheté de ces misérables peut être rangée parmi les exemples extrêmement nombreux, qui prouvent que les hommes cruels sont presque toujours pusillanimes. La crainte de l'avenir rend implacable contre ceux de la part desquels on se croit menacé : l'homme inaccessible à la crainte vit en général étranger aux désirs poignans de faire le mal et d'exercer la vengeance; mais si la cruauté prouve le manque de courage, elle s'accorde avec le goût du plaisir qui ne lui donne que plus d'emportement. La bonhomie attribuée aux gens sensuels est

un de ces préjugés que l'on a tort d'admettre sans réflexion, puisque chaque jour de tristes expériences le démentent. La cour de Sylla révoltait les gens de bien par le monstrueux mélange des sénateurs, des guerriers, des assassins, des bourreaux, des parasites, des pantomimes et des baladins. Quinte-Curce dit avec raison : « Pour être voluptueux, on n'en est pas moins « cruel, comme pour être cruel, on n'en est « pas moins voluptueux. »

Le capitaine Villot, l'un des aides-de-camp du général, fit preuve dans cette nuit de courage et d'intelligence : nous ne le connaissions que depuis peu de temps. Le général l'avait reçu des mains d'un ancien ami. D'abord prévenu faiblement en sa faveur, il lui voua bientôt de l'intérêt et de l'estime : peu d'hommes avaient plus de justesse dans l'esprit. Cet avantage était rehaussé par un caractère ferme, par une âme élevée et par une valeur brillante. La dernière fois que nous nous sommes vus, le ministre venait de le nommer lieutenant-colonel d'un bataillon de chasseurs à pied pour lors dans les Pyrénées. Je n'en ai plus ouï parler depuis, jusqu'à l'époque où Marseille l'a reçu dans ses murs pour général : il y a rencontré de grands obstacles à surmonter et de dangereux

adversaires à combattre ; mais sa nomination comme député fut la preuve convaincante que ses efforts avaient rétabli le calme dans un séjour si long-temps orageux. Quel spectacle consolant de voir le peuple rouvrir parfois son cœur à la reconnaissance, à cette vertu mère de tant d'autres! L'exil frappa Villot au moment où son zèle se déployait avec le plus d'énergie : on le transporta dans un autre hémisphère ayant au nombre de ses compagnons d'infortune Pichegru, le conquérant de la Hollande, et Barthélemi, le pacificateur d'une partie de l'Europe (1). Le nom de ce dernier rappelle un homme qui fut la gloire du dix-huitième siècle et l'honneur de la France, grâce à ses superbes talens et à ses éminentes vertus.

A trois heures du matin, les rapports apprirent que tous les *brigands* portés sur la liste se trouvaient saisis. Le seul Jourdan manquait, et nul ne tenait autant à cœur au public, d'après l'opinion encore reçue qui le dénonçait comme l'âme des complots dans lesquels il n'avait servi que d'instrument aveugle. Le général exprimait du chagrin, lorsqu'un jeune homme bien fait,

(1) Je rendais cet hommage au général Villot, sans me douter que j'aurais un jour le bonheur de le retrouver et la douleur de le perdre.

d'une figure agréable et le feu dans les regards, prit la parole pour assurer que Jourdan était passé près de lui dix minutes avant la fermeture des portes; il ne s'était, selon toutes les apparences, déterminé à prendre la fuite que sur l'avis de quelques espions. L'obscurité de la nuit, son goût pour le vin et une liaison de libertinage étaient des motifs assez puissans pour le retenir dans les environs. Ce jeune homme s'offrait à le suivre et promettait de le ramener mort ou vif, pourvu qu'on lui donnât une escorte. Un officier de hussards avec vingt hommes, moitié hussards, moitié dragons, fut chargé de cette expédition. Le général donna pour consigne de suivre le jeune guide, qui se nommait Bigonet; de plus, il recommanda d'employer tous les efforts possibles pour ramener le scélérat vivant.

Le détachement courut le reste de la nuit, fit plusieurs détours et continua le matin sa marche. A midi, lorsque l'officier et ses hommes commençaient à prendre de l'humeur, Bigonet s'écria : « Je vois le coquin, c'est bien lui; c'est « bien sa jument. » Ces mots ranimèrent les esprits abattus, et les chevaux, quoique fatigués, suivirent avec rapidité. Jourdan gagna chemin à toutes jambes. Vu le train de sa bête, on au-

rait eu beaucoup de peine à le joindre, si la rivière de Sorgue ne s'était pas rencontrée sur son passage. La mauvaise saison avait grossi les eaux de manière que la jument, épouvantée, fit une résistance dont nos gens surent profiter.

Bigonet se précipite dans la Sorgue avec intrépidité. Jourdan, près d'être atteint, s'arrête au milieu du courant, arme ses pistolets et jure de tuer ceux qui l'approcheront : sa menace ne produit aucun effet sur le jeune homme, qui le saisit au collet, lui met l'épée sur la poitrine et le contraint d'abandonner ses pistolets. Cette dernière circonstance paraît au premier coup d'œil surprenante, mais elle n'étonne pas les anciens militaires ; ils savent que tout homme qui s'arme avec affectation, qui fait parade d'un grand sabre, qui laisse voir plusieurs pistolets, est peu redoutable. Ces costumes de *matamores*, ces airs terribles décèlent des poltrons qui se flattent d'en imposer à la faveur d'épouvantails puérils, et qui ne réussissent que lorsqu'ils rencontrent d'autres poltrons (1).

Dès que Jourdan fut conduit sur le rivage, il demanda, avec l'air le plus impudent, de quel droit on arrêtait un général : cette prétention

(1) On pourrait avec vérité parodier un vers bien connu : Poltron trouve toujours plus poltron qui le craint.

ridicule amusa nos hommes; mais ce qui surprendra sans doute, c'est qu'elle était énoncée de bonne foi. Je l'ai toujours entendu, dans sa prison, réclamer contre des procédés si différens de ceux auxquels un général tel que lui devait naturellement prétendre. Faut-il une nouvelle preuve que cet automate de crimes avait été organisé par des scélérats habiles?

Un hussard se détacha pour annoncer l'arrivée du prisonnier. La ville et la garnison se précipitèrent à sa rencontre, et l'air retentit d'imprécations comme de menaces. Le général envoya cinquante hommes pour protéger les jours du prisonnier; mais la fureur régnait à tel point que les soins ne parvinrent pas à le préserver de plusieurs pierres et de trois coups de sabre. Les soldats étaient plus animés que les bourgeois. Les premiers abhorraient Jourdan comme coupable de tous les attentats commis : les seconds, au contraire, savaient que ce poids d'abomination pesait sur plusieurs têtes, et que la sienne n'était pas la plus chargée. La voix publique a souvent blâmé le général des peines qu'il prit alors pour ne pas livrer Jourdan à la fureur expéditive du peuple. Sa mort aurait prévenu les forfaits qu'il a commis long-temps encore jusqu'à l'heure de son supplice, trop re-

tardé ; mais cette mort ne semblait pas être une assez rigoureuse punition. Les personnes honnêtes demandaient un exemple propre à pénétrer d'épouvante de semblables monstres, si la nature égarée et la société corrompue en affligeaient de nouveau la terre. Hélas! nous ne soupçonnions pas que bientôt des êtres d'une noirceur infernale commettraient de plus épouvantables atrocités!

CHAPITRE X.

Détails sur les principaux chefs des *brigands*.

Un courrier pour Paris fut expédié par le général et par les commissaires. Bigonet sollicita une lieutenance qui lui fut accordée. Ses dépêches étaient adressées au Roi, au président de l'Assemblée et au ministre de la guerre.

On s'occupa, sans perdre de temps, des moyens de placer les prisonniers dans le château, de manière qu'ils y fussent avec rigueur et sûreté: ces deux points se trouvèrent sans peine réunis. Il existait différens réduits qui n'étaient que des tombeaux pratiqués dans la pierre de taille. Les malheureux qu'ils engloutissaient se voyaient contraints de garder la même position; privés de la clarté du jour, ils ne respiraient que l'air humide qui pénétrait à travers une lucarne percée sur des cachots vastes et profonds. Les chefs souffraient dans ces caveaux, et les subalternes occupaient des salles, soit au faîte des tours, soit dans les souterrains. Mon état me

prescrivait de les voir tous une fois la semaine; jamais aucun n'exprima ni la moindre crainte, ni le plus léger repentir : ils entretenaient, selon toutes les apparences, des relations avec leurs partisans de l'extérieur; peut-être même l'excessive brutalité des geôliers, dont je fus souvent blessé, déguisait-elle une secrète intelligence.

Le général, d'après une réquisition, donna les ordres nécessaires pour remplir la pénible tâche de déblayer la glacière. Des paysans firent les travaux, des gardes maintinrent le bon ordre, et des hommes de justice dressèrent les procès-verbaux; plusieurs charretées de fumier et d'immondices étant enlevées laissèrent à découvert une couche de cadavres. L'horreur glace encore mon sang, hérisse mes cheveux au souvenir à jamais présent de cet épouvantable monument de la perversité, poussée jusqu'au dernier degré; mais les cœurs sensibles repousseraient avec effroi un détail révoltant, il suffira donc de dire que cent dix corps furent retirés. Les effets de la putréfaction n'empêchèrent pas de reconnaître des victimes d'âges et de sexes différens, toutes cruellement mutilées; les chirurgiens distinguèrent soixante-dix hommes, trente-deux femmes et huit enfans. Les spectateurs accouraient en foule; chacun d'eux

s'empressait de reconnaître ces traits altérés : les sanglots et les gémissemens étouffaient les murmures et les imprécations. De toutes parts on entendait des voix animées et plaintives qui réclamaient un père, une mère, un frère, un parent, un ami : les vœux communs tendaient à obtenir la permission de s'emparer de ces débris, inappréciables pour des âmes aimantes ; mais un ordre prescrivait que personne ne jouirait de cette affreuse consolation, et l'ordre fut respecté nonobstant sa rigueur.

Tout à coup, à la vue d'un cadavre un cri général s'élève : « C'est lui ! c'est le saint homme qui, « durant soixante années, nous édifia par ses « bonnes œuvres, nous protégea par ses ferventes « prières, nous consola par ses tendres soins ! le « père de l'orphelin, le consolateur de l'affligé, « l'ami du pauvre. Eh bien ! le voilà mort ; mais « mort en odeur de sainteté ! Le ciel suspend « pour lui les lois de la nature et confond l'or- « gueil.... miracle !... miracle !..... »

J'approche avec promptitude, et je vois en effet avec surprise le corps d'un vieillard encore très-bien conservé, soit que les autres corps l'eussent garanti, soit que cet effet eût été produit par ses vêtemens. Tandis que tous les cadavres étaient flus, celui de ce bon prêtre con-

servait une soutane, apparemment à cause du peu de valeur d'un semblable habit, ou par une de ces inconséquences familières au cœur de l'homme : les bras qui lui perçaient le sein frémirent peut-être au moment d'enlever les marques du saderdoce qui les pénétrait d'un respect involontaire. Les meurtriers souillés du sang du duc Henri de Guise, repoussèrent avec effroi l'ordre d'immoler le cardinal de Lorraine.

Le mélange de l'impétuosité provençale et de la superstition ultramontaine paraît soudain dans tout son jour : les assistans tombent à genoux, lèvent les mains au ciel, répandent des pleurs et veulent, dans leurs transports, se précipiter sur le corps de ce saint, afin d'avoir, à quelque prix que ce puisse être, de ses reliques. Les mêmes hommes qui venaient la minute d'avant de renoncer à des restes que la nature et le sentiment rendaient précieux ne balançaient pas à se livrer aux plus violens excès, dont un zèle religieux les embrase. Un ecclésiastique conseille par bonheur de livrer la soutane, qui sur-le-champ disparaît, réduite en mille pièces, chaque individu s'emparant avec vénération de d'un de ces lambeaux.

Le convoi funèbre eut lieu dès le lendemain avec un grand appareil : des pénitens, envelop-

pés dans leurs sacs, portaient cent dix cercueils noirs; la présence du général, des commissaires, des officiers, la municipalité, une marche lente, un chant sourd, les caisses des tambours couvertes de crêpes, ces objets réunis produisaient un spectacle non moins lugubre que terrible : ce n'était pas une seule famille, mais une ville entière plongée dans le deuil. Le long cortége, interrompu presque à chaque pas par des femmes et des filles échevelées, par des enfans éplorés, eût arraché des soupirs et des larmes aux êtres les plus endurcis. Le soldat, transporté d'indignation, demandait à grands cris le supplice des *brigands*, et jurait de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de laisser de tels attentats impunis. Les individus auxquels nous rendions des devoirs tristes et tardifs n'avaient pas été les seules victimes; deux cents malheureux avaient péri dans les eaux du Rhône : la précaution de les attacher à de grosses pierres empêcha de les retrouver.

Un sombre nuage de tristesse ne paraissait pas encore dissipé, lorsque nous apprîmes que nos opérations étaient approuvées. Le décret rendu dans cette circonstance ordonnait de former un tribunal que composeraient des hommes de loi, choisis dans les départemens voisins et

reconnus par l'opinion publique pour intègres et éclairés ; le procès des *brigands* devait être instruit avec autant d'activité que de justice. Des nouvelles aussi satisfaisantes furent apportées par Bigonet. Le Roi lui avait demandé, avec une bonté touchante, quelle récompense il désirait : sa réponse exprima la noble ambition de devenir officier dans un des deux régimens de troupes à cheval qui se trouvaient pour lors à Avignon. Le Roi voulut bien accueillir cette prière ; mais, instruit que ses parens ne le destinaient pas au service, et intéressé par la décence de son maintien, il prononça ce mot plein de sagesse : « Je souhaite que mon présent ne « fasse pas le malheur de ce jeune homme ; la « manie de changer d'état qui devient trop à la « mode perd une foule de bons sujets. »

Avignon était autrefois une ville agréable ; on pouvait y vivre dans des sociétés qui retraçaient celles de Paris par leur ton et par leur luxe. La noblesse riche et nombreuse avait fui le fer des assassins. Deux de ses membres vertueux et charitables avaient péri dans des tourmens affreux, et par les mains de gens dont plusieurs avaient eu part à leurs bienfaits. Deux vieillards riches, mais avares, étaient demeurés pour veiller à la sûreté de leur or, et se dé-

robaient adroitement à toutes les recherches. Des lettres annoncèrent que le bon ordre et la paix régneraient à l'avenir; plusieurs personnes accoururent du fond de la Provence et de l'Italie : elles ne supposèrent pas le besoin d'explications plus motivées, tant l'amour de la patrie conserve un indestructible pouvoir. A la suite des plus cruelles souffrances, la moindre lueur d'espoir est saisie avec avidité par l'homme proscrit; laissez-lui seulement entr'ouverte la route qui le ramène au lieu de sa naissance, il y courra, quelque fatigue, quelque péril, quelque misère qui l'attende; il abandonnera sans regret l'aisance et le calme qui sont ou les fruits de son industrie, ou les dons de l'amitié.

Le gouvernement ecclésiastique avait multiplié les couvens; ceux d'hommes restaient abandonnés, quelques-uns servaient de casernes. Malgré l'ardeur avec laquelle les moines dépouillaient leurs retraites au moment de les quitter à jamais, ils avaient négligé plusieurs effets qui devenaient autant de piéges tendus pour éprouver la probité des soldats. On ne parvint pas à les retenir surtout par rapport aux meubles qui s'employaient au service des églises : les chandeliers et les croix de cuivre étaient soustraits avec avidité, même avec une espèce d'affecta-

tion. L'être assez pervers pour rompre le frein salutaire et sacré de la religion ne trouverait-il d'autre moyen d'étouffer les remords de sa conscience bourrelée que par des sacriléges, qui, restant impunis, semblent à ses yeux des preuves qu'un ordonnateur suprême n'existe pas, ou qu'il est indifférent aux crimes comme aux vertus des humains?

Les maisons des religieuses se trouvaient encore occupées; leurs supérieures ne tardèrent pas à m'adresser des messages. Je sus par elles qu'à différentes reprises les *brigands* les avaient menacées de pillage et d'incendie; mais la pauvreté de ces établissemens leur avait servi de préservatif. Les plaintes des dames se réduisaient à beaucoup d'alarmes éprouvées; l'avenir les remplissait d'effroi; par malheur il n'était pas en mon pouvoir de leur offrir des motifs propres à les rassurer. Madame de Javon, prieure de l'un de ces couvens, par la suite et la sagesse qu'elle mit dans ses démarches, me parut avoir enseveli au fond d'un cloître des moyens qui eussent été remarqués dans le grand monde.

Je voyais journellement Seine des Maisons dont l'esprit me charmait; il avait pour sa compagne une Espagnole peu jolie, mais fort vive, surtout pleine de talens agréables. Cette société

me fournit une occasion de me confirmer dans la pensée que les hommes de lettres en général aiment peu les rois, et haïssent les grands seigneurs. Ces dispositions nées d'un sentiment de supériorité, joint à un mouvement de jalousie, se reconnaissent, à plusieurs époques de l'histoire, par des conséquences fâcheuses, qui ne furent pourtant jamais aussi funestes qu'à l'explosion des orages de la France. S'il était permis de trouver une excuse à des torts graves, ce serait la répugnance que les princes, les grands et jusqu'aux riches marquent trop souvent pour les hommes éclairés.

L'éclat du talent ou celui de la vertu blesse des yeux accoutumés à n'apercevoir que de petits objets, que de frivoles intrigues; d'ailleurs les courtisans n'ont-ils pas un intérêt pressant de suspendre les haines intérieures pour former une ligue qui proscrive celui dont l'esprit éclipserait leurs moyens, ou dont l'honnêteté démasquerait leur corruption? Tout étranger reçoit dans les cours un accueil d'autant plus distingué, qu'il parvient mieux à ne pas causer d'ombrage. S'avilit-il jusqu'aux platitudes d'un bouffon? son triomphe devient certain : une marche noble et franche ne conduit qu'à des contradictions auxquelles l'oubli succède.

Le tribunal d'Avignon s'organisa d'une manière peu rassurante pour les prisonniers, qui reçurent des juges dignes d'éloges par leurs connaissances, et de respect par leur mérite. Les recherches se commencèrent avec un zèle ardent et se poursuivirent avec un soin soutenu. Le public apprit bientôt avec surprise que celui sur qui la voix générale plaçait tout entière une exécration jusqu'alors sans exemple, devait au moins la partager avec ses complices. Jourdan était sans nul doute un homme horrible, néanmoins sa scélératesse n'approchait pas de celle des monstres qui l'avaient conduite. Né dans une basse condition, il avait reçu de la nature un corps robuste, un esprit grossier, un caractère violent, un goût invincible pour le vin, une passion effrénée pour les femmes; mais son cœur ne s'endurcit pas assez dans le crime pour étouffer tout sentiment humain. Plus d'une fois on le vit tendre la main aux malheureux, on l'entendit pousser des soupirs sur ses forfaits. Les boissons fortes devenaient des secours nécessaires pour enflammer son tempérament irascible. *La tasse de miséricorde*, vase plein de café, de sucre et d'eau-de-vie, couronnait ses orgies et mettait fin à ses remords. Sa fureur ensuite ne connaissait plus que la soif du

sang. Lorsqu'à la suite d'un de ses transports de fureur quelques symptômes d'humanité se laissaient entrevoir, des menaces le réduisaient au silence. Son courage factice et son humeur ouverte lui valaient l'amitié de la foule sans lui donner le crédit suffisant pour braver les véritables chefs, qui étaient au nombre de six: Tournal, les deux Duprat, les deux Mainviel et L'Ecuyer. Ce conventicule d'exécrable mémoire fit paraître sans couleur les attentats que la corruption et la méchanceté avaient commis jusqu'à cette heure.

Tournal avait été long-temps rédacteur du *Courrier d'Avignon*. L'enfer, peint sur ses traits repoussans, habitait tout entier dans son ame: lui seul m'a montré jusqu'à quel point le scélérat endurci devient capable de porter l'impudence. Chargé de fers, miné par une maladie grave, exténué par les suites de mauvaises mœurs, sa bouche ne s'ouvrait que pour vomir la menace et le blasphême.

Les Duprat étaient des hommes de lois moins révoltans au physique, moins profonds dans l'art de faire le mal que Tournal, mais aussi coupables, puisque l'ingratitude aggravait leurs forfaits. Ils ne supportaient pas de sang froid la vue des bienfaiteurs généreux qui les avaient com-

blés d'avantages, et qui les avaient soustraits aux punitions dues à leur inconduite. On se plaint volontiers des hommes sévères, cependant eux seuls maintiennent l'ordre dans les Etats. Durant le cours de la révolution, les victimes ont presque toutes péri par les coups d'ingrats dont elles avaient eu la faiblesse d'excuser ou les fautes ou les crimes. Les plus violens persécuteurs de Louis XVI furent des hommes munis de lettres de grâces que sa trop facile bonté avait prodiguées.

Les Mainviel possédaient les qualités qui réussissent toujours à plaire, et qui semblent faites pour assurer le bonheur. Des figures intéressantes et douces, de l'agrément dans l'esprit, de l'instruction, une fortune aisée, des parens respectables, enfin l'estime publique, que manquait-il à leurs désirs? La noblesse. Le désespoir de ne pas être parvenus jusqu'à cette distinction leur faisait abhorrer ceux qui la possédaient.

Dès l'instant où l'occasion d'écraser les nobles s'offrit, ils la saisirent avec une ardeur aveugle. Cette rage trop commune a plongé dans la démagogie des milliers d'hommes, qui prévoyaient cependant que les nouveaux systêmes détruiraient, avec leur existence sociale, tout espoir

de bonheur. N'importe à l'envieux quel prix il en coûte pour satisfaire son besoin d'abattre tout mortel placé au dessus de lui. Les biens, les plaisirs, la santé se flétrissent par les attaques du vice odieux qui les ronge. Le point envié rassemble comme dans un foyer ardent tous les souhaits. La passion grossit d'une manière gigantesque les objets qui la blessent, et réduit ceux qui lui restent étrangers à une petitesse presque imperceptible.

La mort de l'Ecuyer avait précédé mon arrivée : mais j'ai connu son fils, né, s'il se peut, avec moins d'esprit et avec plus de violence que Jourdan. Les chefs l'ayant bientôt apprécié le fanatisèrent au dernier excès. A peine hors de l'enfance, il s'était noirci de crimes plus nombreux et plus énormes que n'en offre ordinairement la vie entière des scélérats consommés. L'assassinat de son père servait de principe à ses fureurs. Le souvenir de cette catastrophe lui causait des convulsions effrayantes. Redevenu tranquille, il prononçait les mots de respect religieux et d'amour filial.

On ne peut retenir son indignation quand on songe que dans nos plus désastreuses crises les maximes de vertu retentissaient avec emphase. L'échafaud, toujours humide de sang, s'offrait

tapissé de placards qui contenaient des louanges excessives de l'humanité. La basse et méprisable hypocrisie aurait-elle tout à coup avili le peuple qu'elle avait jusqu'alors le moins souillé? Non : car si les machinateurs de la révolution riaient en eux-mêmes de leurs fastueux discours et ne chantaient la vertu que pour l'outrager plus impunément, la masse générale aspirait au bien, le souhaitait avec ardeur et pensait quelquefois en approcher. Plusieurs personnes traiteront peut-être de paradoxe la proposition que je vais énoncer comme certaine. Jamais autant d'hommes ne se sont occupés des moyens de se rendre bons et honnêtes que depuis le commencement de nos troubles. Le vœu d'atteindre au mieux dans tous les genres avait, vers la fin du dix-huitième siècle, ouvert une route dont la pente rapide a entraîné trop de Français vers le remords qui suit de près le crime. Durant des jours de désolation, une foule d'individus surmontèrent cette horreur pour le mal dont la nature enrichit l'ame humaine. Mais grâces au Père d'éternelle bonté, quelques hommes choisis conservèrent le feu sacré des antiques vertus, soit au sein du sol paternel, soit sur le champ d'honneur, soit parmi les regrets de l'exil ; et ils jouissent, pour prix de leur constance et de leur

fidélité, du bonheur de voir leur patrie purifiée, heureuse et florissante.

Plusieurs témoins mirent au grand jour les ténébreuses iniquités de la glacière. J'ai longtemps conservé dans mes papiers une déposition qui traçait en partie ces horreurs : elle était d'un particulier connu par sa probité, par son esprit, et qui, autant que ma mémoire me le rappelle, se nommait Madagnon.

Madagnon fut arrêté le lendemain de la mort de L'Ecuyer et enfermé dans la salle la plus haute d'une tour avec douze compagnons d'infortune, tous gens des classes aisées, ecclésiastiques, libraires, procureurs et marchands. On les réduisit au pain noir et à l'eau. Ces traitemens rigoureux semblaient encore trop doux, puisqu'ils recevaient d'heure en heure la visite des gardiens qui les accablaient d'outrages sans que la nuit devînt pour eux un temps de relâche. Le troisième jour de captivité, le geôlier, qui leur portait une méchante nourriture, les prévint de bien manger, parce que, selon toutes les apparences, ils allaient faire le dernier de leurs repas. Tous se mirent en prières, se confessèrent aux deux prêtres, reçurent l'absolution et s'embrassèrent en répandant des larmes. La religion leur prodigua ses plus douces consolations.

Le calme régna parmi ces victimes infortunées, qui, loin de redouter la mort, soupiraient après elle comme l'unique asile qui met à l'abri des misères humaines. Appartiendrait-il à l'orgueilleuse philosophie de procurer aux malheureux d'aussi puissans secours! Sur les sept heures, on signifia que l'un des treize prisonniers devait descendre. Un combat presque surnaturel se fit entre eux; chacun réclamait l'honneur de marcher le premier pour recevoir la palme du martyre. Madagnon reconnaissait avec modestie qu'il n'avait pas eu les mouvemens du saint zèle qui transportait ses nouveaux amis.

On revint après quelques minutes en appeler un second, ainsi de suite jusqu'à ce que l'ennui causé par tant de massacres fit donner aux sept derniers l'ordre de se présenter en masse.

Madagnon se traîna lentement; parvenu dans une salle basse, il vit un tribunal composé de quatre *brigands* : trois jouaient le rôle de juges; le quatrième représentait le secrétaire. Jourdan réunissait en sa personne les fonctions de président et celles d'interrogateur. Complétement ivre, il jurait contre la longueur des affaires et demandait en patois à chaque malheureux son nom, par quel motif il paraissait devant lui et surtout s'il était bon patriote. Après

avoir fait semblant d'écouter les réponses, le président prononçait l'arrêt : « *Allons, va te « coucher avec ta femme, si tu en as une, sinon « avec ta maîtresse.* » Ces mots, revêtus d'un caractère de bonhomie et de grossièreté, donnaient le signal de la mort. Celui qui subissait l'interrogatoire entendait les cris de ceux que l'on avait renvoyés : déjà commençait son supplice. Madagnon frémissait d'horreur et d'effroi, lorsqu'un homme placé près de lui le reconnut : « *Est-il possible que ce soit vous, vous si bon, « si charitable! Laissez-moi faire, je vous ti- « rerai de là; mais point de peur, ferme, bonne « contenance, et de la résolution.* » Après ces mots, il l'affuble de sa giberne, de son fusil, de son chapeau, tandis que les yeux des assistans restaient trop attachés sur le tribunal pour voir ce qui se passait dans les autres parties de la salle.

Le désordre était au point que personne ne remarqua qu'au lieu de sept prisonniers, six seulement avaient comparu. Jourdan demanda d'une voix de Stentor s'il aurait encore la besogne de corriger quelques aristocrates. Sur une réponse négative, il proposa d'aller, sans perdre plus de temps, boire à la santé de la Nation. L'offre fut acceptée avec joie. Juges et specta-

teurs partirent en tumulte. Madagnon se vit seul avec son protecteur, qui lui recommanda de nouveau de la fermeté. « *Songez qu'il y va de* « *votre vie et de la mienne. Suivez mes pas, et* « *ne marquez aucune répugnance quelque objet* « *qui puisse blesser vos regards.* » Ils descendent dans un souterrain immense; deux grosses lampes y répandent une lueur sombre; la terre est détrempée avec le sang. Le mélange d'eau-de-vie, de tabac, de chairs corrompues y exhale l'odeur la plus révoltante. Une table paraît surchargée de pots, de bouteilles, ainsi que de six sabres nus que les coups qu'ils ont portés laissent remplis de brèches. Quatre hommes en veste, l'œil furieux, les cheveux hérissés, le teint enflammé, les manches retroussées jusqu'au coude et les mains rouges de sang habitaient ce repaire affreux. Madagnon fut aussitôt présenté comme *un des bons*. « *Neveu*, » lui dit son guide, « *donne-moi du tabac ainsi qu'à ces* « *braves patriotes.* » Il fallut obéir et cacher son dégoût. Cette avance ne fut que trop favorablement accueillie. L'oncle et le prétendu neveu se virent contraints de prendre leur part d'un pot de brandevin. Pendant que le pot passait à la ronde, les bourreaux vantaient leurs prouesses, toutes plus abominables les unes que les autres:

ils citaient surtout avec complaisance l'expédition de la fille d'un riche imprimeur.

Agée de dix ans, elle s'était glissée dans le château, lorsque les *brigands* y traînaient sa mère. Au milieu de la cour, elle jetait de grands cris. Jourdan s'informe d'où provient ce bruit importun. Sur la réponse qui lui est faite, il ordonne que cette morveuse soit sur-le-champ chassée. La petite revient le lendemain, recommence ses cris et prétend à toute force joindre sa maman. «*Je vais la contenter*,» s'écrie un monstre impitoyable. A ces mots, saisissant par les cheveux l'intéressante créature, il la précipite vivante dans le gouffre sur sa mère qui, percée de coups, nageait dans son sang et luttait avec les angoisses d'une douloureuse agonie.

Forcé d'entendre des récits dont plusieurs outrageaient trop la décence pour qu'il soit possible de les répéter, Madagnon souffrait au-delà de toute expression. Enfin l'heure de sa délivrance arriva. Conduit par un escalier dérobé jusqu'à la petite porte du palais, il trouva une retraite chez des amis. Si son libérateur n'avait pas péri quelque temps après dans une rixe, la reconnaissance l'aurait empêché de donner un récit qui jette beaucoup de clarté sur plusieurs points essentiels.

Nous étions depuis près de deux mois dans le comtat, lorsque j'appris que M. de Gibert se trouvait à toute extrémité. J'engageai Saint-Julien à partir pour Nismes afin de recevoir la caisse et les papiers des mains du malade ; mais, à son arrivée, il venait d'expirer. Les officiers se rendirent en corps pour solliciter auprès du général en faveur de Saint-Julien, qui désirait la lieutenance-colonelle. Quoique le ton du jour prescrivît d'affecter l'indifférence, même le mépris pour les grades supérieurs, ils étaient néanmoins fort brigués, mais en secret. Si les lettres et les mémoires, qui étaient multipliés dans l'espérance d'obtenir de l'avancement, paraissaient aux yeux du public, combien de gens rougiraient à la vue de cette satire sanglante de leurs grands principes et de leurs belles maximes! L'homme serait-il privé de la fermeté nécessaire pour soutenir, sans altération, le parti qu'il embrasse trop souvent par faiblesse, par orgueil ou par intérêt?

La jalousie, qui ne cesse jamais de semer la haine parmi les hommes, s'aigrit au milieu des factions. La France offrait donc à cette époque des éclats scandaleux dans tous les genres. Les départemens redemandaient les troupes qu'ils avaient avant l'attaque d'Avignon. Deux régi-

mens furent requis sous le prétexte que tant de forces devenaient inutiles au général. Nous partîmes le 30 décembre, et nous trouvâmes à Nismes l'ordre d'occuper Montpellier avec notre état-major. Cette dernière ville était commandée par M. Danselme, qui me reçut avec la froideur la plus marquée. Elle aurait rendu mon séjour désagréable s'il se fût prolongé; mais, au bout de quinze jours, un courrier, que le général avait expédié pour Paris au moment de notre départ, revint avec l'assurance de notre retour dans le comtât. Ma joie personnelle ne m'empêcha pas de plaindre les dragons qui, pour de purs caprices, étaient condamnés, par un temps fort rigoureux, à la fatigue des allées et des venues.

Le régiment marcha sans se détourner, tandis que je me rendais au Vigan. Cette ville m'offrit un spectacle peut-être unique alors dans l'armée française : l'existence d'un escadron qui pour la tenue, pour l'instruction et pour la discipline, ne laissait aucun souhait à former : les plus beaux temps auraient à grand'peine pu se prévaloir d'une troupe aussi belle et aussi sage. La Révolution n'avait pas eu la moindre influence sur cette partie du régiment. Cet exemple presque miraculeux était le fruit des soins

assidus de très-bons officiers qui conservaient l'ancien ton sous tous les rapports. Les capitaines de Charrin et de Boisseulh étaient deux hommes de mérite, et quoique fort opposés d'humeur, comme d'habitudes, ils se montraient du meilleur accord pour maintenir cet excellent ordre.

CHAPITRE X.

Société des Illuminés. — Don Pernetti et M. de Corberon. — Prétendus troubles d'Orange.

A mon arrivée, je reçonnus que, durant ma courte absence d'Avignon, l'esprit public y était changé ; les habitans de la ville paraissaient livrés à la crainte : plusieurs de ceux que l'on avait rappelés par de flatteuses promesses s'éloignaient en silence, les *brigands* montraient plus d'audace, les prisons retentissaient des déclamations de trois ou quatre prêtres apostats qui prêchaient en faveur de l'anarchie et recommandaient l'obstination : ils promettaient positivement et avec enthousiasme que les souffrances des généreuses victimes de la liberté se termineraient par le triomphe le plus éclatant.

J'eus lieu d'observer un trait singulier de rigueur. Un des *brigands* ne put jamais obtenir la permission de demeurer près de ses complices, nul ne voulait ni manger avec lui, ni l'admettre à aucune conversation, ni le souffrir sur la même

paille; nos ordres n'obtenaient aucun succès: son supplice était cruel, mais encore trop doux pour ses attentats. Le surnom de *l'Amoureux* désignait le crime qu'il avait souvent renouvelé, celui d'assouvir sa brutalité sur le corps des femmes égorgées. L'invincible horreur avec laquelle les *brigands*, sans nulle exception, repoussaient ce misérable, est-elle une preuve que le germe de la vertu ne s'étouffe jamais entièrement dans le cœur humain? Même au fond d'un antre qu'habitent des voleurs et des assassins, il existe une espèce de probité dont personne n'enfreint impunément les règles locales.

Les commissaires montraient à découvert leur incertitude et leur embarras. Le général d'Albignac éprouvait du dégoût à la vue de chaque démarche peu franche; il réclamait sans cesse contre un luxe effréné, que les désordres et les dilapidations rendaient encore plus onéreux. Sous le prétexte plausible que sa présence était nécessaire dans le département du Gard, il sollicita l'ordre de retourner à ses fonctions premières. Le successeur du vieux général fut Beauregard, homme d'esprit, mais surtout très-adroit, qui avait servi dans la légion de Condé comme quartier-maître. Un tel poste se trouva bientôt au-dessous de ses moyens: il quitta le

service, parcourut différentes parties de l'Europe, et trouva dans quelques-unes des partisans, grâce à son extrême finesse, qui était revêtue de l'enveloppe d'une apparente bonhomie.

Les juges continuaient leurs travaux avec un zèle et avec une activité réellement dignes d'éloges; mais deux erreurs graves menaçaient de sa ruine prochaine l'édifice qu'ils élevaient. La mort de L'Ecuyer avait été vengée d'une manière effrayante; mais on oubliait totalement de faire des recherches contre les auteurs de cet assassinat. On montrait une prévention qui devint l'arme dont les jacobins firent usage. D'ailleurs, lors des temps de révolution, la justice doit se tenir satisfaite si elle imprime un respect apparent pour les lois et si elle épouvante les grands criminels, sans poursuivre tous les coupables avec une rigueur trop étendue. La prudence prescrivait donc de se borner à la punition des principaux auteurs de complots; mais, loin de là, les recherches poursuivirent jusqu'aux relations les plus éloignées des *brigands* et attaquèrent des personnes, condamnables sans doute, mais qui avaient cédé à la crainte ou à la nécessité. On compromit maladroitement les anciens officiers municipaux qui

devaient à leur fortune l'avantage d'exercer de l'influence.

L'humeur et l'agitation décelaient les inquiétudes du général Choisi dont le caractère loyal, mais vif parfois, même impétueux, se trouvait blessé des menées basses qu'il voyait sans cesse tramées avec grossièreté. De plus, les lettres de ses amis lui disaient qu depuis quelque temps les jacobins prenaient une attitude menaçante. La délivrance des *brigands* était généralement prévue sans que personne annonçât les moyens qui seraient employés pour l'effectuer.

Les troupes se prononçaient chaque jour plus en faveur de la Révolution; elles conservaient pourtant en leur entier l'horreur pour les assassinats commis, et la haine contre les *brigands*. Leur vœu unanime et fortement exprimé demandait qu'une prompte justice délivrât la terre de monstres indignes de toute grâce.

Mon second séjour à Avignon me mit à portée de connaître une société surprenante dont les membres m'inspirèrent un respect mêlé de doute, de surprise et d'admiration. Sur un ordre qu'ils croyaient surnaturel et émané de la puissance suprême, ils étaient venus de différentes contrées de l'Europe se rassembler dans un même centre. Un seigneur polonais avait sur eux l'au-

torité de chef : Dom Pernetti, ancien bibliothécaire du grand Frédéric, exerçait les fonctions d'apôtre, et plusieurs hommes connus se montraient des disciples zélés. Les uns comme les autres, pleins de confiance dans la voix, selon eux céleste, qui réglait leurs actions, bravaient les dangers et ne redoutaient ni le désordre ni le tumulte. On les vit, également tranquilles et fermes, pratiquer les vertus bienfaisantes, remplir les exercices de la piété, faire, en un mot, dans le sein de l'*abomination*, revivre les mœurs des premiers chrétiens. Une alliance d'hommes religieux, placée en parallèle avec une coalition de scélérats effrénés, formait le contraste le plus sublime. Ces sectaires, égarés peut-être par leur amour même pour la Divinité, m'accueillirent avec un empressement qui me toucha. J'éprouvai d'abord le désir d'être du nombre de ces élus; mais la réflexion et le sentiment l'éteignirent. Je chéris, je respectai des hommes dont l'imagination se montrait exaltée par des motifs nobles et religieux; mais je reconnus en moi l'impossibilité d'embrasser sincèrement leurs opinions. Les tromper par un zèle hypocrite! grâce au ciel, mon cœur en repoussa la pensée. Ils me prédirent avec une surprenante clarté les événemens dont je n'ai pas cessé d'être ou le

jouet ou la victime. Rien de plus naturel que le souvenir doux et précieux qu'ils m'ont laissé.

Les créatures des *brigands* trouvèrent que le secours attendu de Paris venait avec trop de lenteur. Ils prirent en conséquence la résolution de tenter quelque coup d'éclat qui serait approuvé s'il réussissait, et qui n'entraînerait pas d'inconvénient s'il échouait. Un dimanche, à la nuit tombante, le feu parut assaillir quatre points du château. Le trouble ordinaire dans de tels événemens fut centuplé par les intrigues des auteurs de l'incendie et par la mauvaise volonté des soldats du régiment de Boulonais, à qui le château servait de caserne. J'étais chez le général à l'instant où un officier de l'état-major vint lui rendre compte de cet accident et lui découvrir un complot que chacun disait d'autant plus à craindre que les trois quarts de la garnison le formaient, entre autres les dragons. Je courus sur-le-champ à nos quartiers, l'âme remplie d'inquiétude et de tristesse. Ces deux sentimens furent dissipés par l'ardeur avec laquelle nos hommes montèrent à cheval et dispersèrent les malveillans, qui se pressaient dans la vue de forcer les portes des prisons. Quelques mouvemens exécutés avec énergie déjouèrent sans peine ces projets. Je péné-

trai dans le château suivi de vingt dragons et d'autant de bourgeois de bonne volonté. Nous parcourûmes les nombreux détours de cette masse énorme : nous surprîmes les prisonniers qui s'agitaient. Je menaçai de faire sur l'heure fusiller ceux contre lesquels les gardes formeraient des plaintes : je feignis de ne pas apercevoir le silence et l'inaction des soldats du régiment de Boulonais. Outre qu'il était à craindre que le moindre reproche ne dissipât l'espèce de pudeur qui le retenait encore, beaucoup d'égards étaient dus aux estimables officiers de ce corps.

Les soins actifs de Boisseulh, qui se trouvait par hasard arrivé du Vigan, m'aidèrent beaucoup et furent avantageux à la ville. Le général parla de notre conduite avec des éloges qui portèrent au dernier degré la haine que les autres corps nous avaient déjà vouée. Les propos et les chansons des dragons étaient, à ce que tout le monde assurait, d'un bien funeste exemple : « Jamais on n'avait vu d'aussi détestable esprit. » Je ne saurais prononcer avec certitude que les plaintes fussent dépourvues de fondement; mais je me permets une remarque qui sera toujours confirmée par l'expérience. Les hommes dont les passions s'exalhent hautement sont les moins dangereux. Toute révolution inspire une soif

violente de liberté : si vous parvenez à ce qu'elle se satisfasse avec des choses frivoles, l'obéissance se trouvera dans les occasions importantes. Il serait insensé de prétendre alors au maintien d'un ordre parfait : car, comme Tacite l'observe, « lors des temps de troubles, les soldats « sont plus puissans que les officiers. » Nos dragons buvaient à l'honneur de l'Assemblée et chantaient des couplets *vigoureusement patriotiques ;* mais ils nous montraient du respect et de l'amitié. Les régimens de Marck et de Colonel-général hussard conservaient le même extérieur de discipline et de tenue que dans les beaux jours de l'armée. Cependant leurs officiers furent, peu de temps après, contraints de s'éloigner. Des insultes furent la seule récompense d'un zèle et d'une fermeté bien dignes d'éloges.

Les événemens avaient suivi la même marche à Metz, en Flandre, en Alsace, soit que les agitateurs dirigeassent plus de batteries contre les corps qui s'annonçaient ouvertement leurs ennemis que contre ceux qui paraissaient déjà gagnés, ou bien que les hommes dénués de principes solides n'aient qu'une mesure d'honnêteté qui s'étend sur une partie seule de leurs actions.

Le général apprenait, par les lettres de ses amis, que les jacobins, furieux d'avoir manqué

leurs diverses tentatives pour le séduire ou pour l'effrayer, formaient le dessein de l'écarter. L'ordre lui vint, en effet, de se rendre à Grenoble. Son départ me causa un profond chagrin. Je perdais les occasions d'entretenir les sentimens favorables qu'il m'accordait; je prévoyais de plus qu'une foule de petites contrariétés remplaceraient les espèces de préférences que le régiment avait obtenues. Je lui rappelai l'engagement que nous avions contracté à Landau de ne pas nous séparer durant le cours de la Révolution. Il m'assura que sa promesse à cet égard était encore plus présente à son cœur qu'à son esprit, qu'il allait mettre les fers au feu pour que nous pussions nous rejoindre. Son empressement de partir tenait de l'enfantillage; mais l'homme s'attache si fortement au bien qu'il a fait, que sa destruction devient un supplice pénible à supporter.

Mon père avait passé quelques jours heureux près de son ancien camarade. Lorsqu'il retourna chez lui, son esprit extrêmement juste lui fit présager les tracas et les soucis qui m'attendaient.

Nous fûmes pourtant bien traités par M. de Fezensac. Ce nouveau commandant conservait beaucoup d'égards pour notre régiment, dans lequel il avait été capitaine pendant plusieurs

années : sa confiance entière était accordée à Grangier, l'un de nos lieutenans, qui ne manquait ni d'esprit ni d'activité. Si le premier de ces avantages appartenait sans aucun doute à M. de Fezensac, le second lui demeurait étranger. D'assez nombreux reproches étaient adressés à son indolence et à son humeur inégale, sans altérer le dévoûment et la considération que faisaient naître des qualités excellentes.

Les commissaires connurent bientôt combien ils étaient devenus plus puissans : leur assurance s'en accrut. Les officiers ne sentirent pas que dans l'état militaire le mépris dont est abreuvé le chef retombe sur les subalternes. Plusieurs s'oublièrent dans leurs propos et se permirent des sarcasmes déplacés. Tandis que M. de Fezensac affichait un entier dévoûment à la nouvelle cause, des commandans de corps se permettaient à sa table de violentes sorties et se répandaient en outrages sur les membres de l'Assemblée. Ces procédés imprudens faisaient un tort général. La franchise et même l'honneur semblaient prescrire à ceux qui s'en rendaient coupables de partir sur-le-champ pour Coblentz. Leurs discours grossis et répandus par les valets produisaient des impressions fâcheuses sur le soldat, qui, dès lors, regardait les officiers

comme des ennemis ou découverts ou cachés.

Les malheurs des Français sont, en grande partie, provenus de la légèreté avec laquelle ils s'exprimaient en présence des domestiques, qui se multipliaient chaque jour par les progrès du luxe. Cette légèreté dépouilla, plusieurs années avant la Révolution, le monarque et ses entours d'un respect que la sagesse prescrivait autant que le devoir; elle a fait depuis avorter des milliers de projets; le trône a reçu ses premières secousses de la main des hommes qui l'aimaient par principes, par intérêt et par honneur, et qui se sont ensuite inutilement sacrifiés pour suspendre sa ruine. Samson aurait en vain voulu sauver le temple dont il venait, dans son aveuglement, d'ébranler les colonnes : nulle puissance humaine n'eût été capable de prévenir la perte des Philistins. Les criminels et les innocens tombèrent confondus.

M. de Montesquiou fit bientôt rappeler son cousin, qui fut remplacé par M. de Folnei, homme honnête et brave, mais dont l'esprit médiocre suivait les impulsions d'une tête détestable. Premier aide-major de la légion de Lorraine, lorsque ce corps fut réformé, il avait eu pour retraite le commandement d'un bataillon provincial avec le rang de lieutenant-colonel d'infan-

terie. Lors des premiers jours de la Révolution, il envoya au comité militaire de l'Assemblée différens mémoires qui le portèrent au grade de maréchal de camp, et qui le mirent en activité. Des combats perpétuels entre ses principes et son ambition lui causaient de tourmentantes inquiétudes. Quelques actions remarquables devenaient à ses yeux d'une absolue nécessité pour réparer ce qu'il appelait sa *grande erreur*. Le général Choisi rendait justice à son bon cœur, mais le croyait dépourvu de talent : aussi se montra-t-il peu satisfait de le recevoir sous ses ordres. Je l'avais rencontré dans les environs de Raincourt, je l'avais même accueilli; mais apparemment mes intentions s'étaient, sans que je m'en doutasse, ressenties de la ridicule supériorité que les officiers des troupes à cheval marquaient surtout vis-à-vis des officiers de milice. Il se plaignit à son arrivée de ce que j'étais haut et suffisant.

Aucun officier de la garnison n'ignora que le commandant se glorifiait de ses relations avec les princes. Les jeunes gens, par un zèle mal-entendu, se livrèrent à l'envi l'un de l'autre à ces fougues qui ruinaient la cause qu'ils avaient la volonté de servir.

Les dragons offusquaient Folnei. Ses préven-

tions étaient entretenues par plusieurs officiers, surtout par le baron Lefort, qui, de colonel du régiment de Lamark, venait de recevoir le grade de maréchal de camp employé. Cet homme vertueux avait une santé chancelante et ses maux obscurcissaient souvent ses idées. Il croyait avec candeur que le petit espace du comtat était susceptible de devenir le centre de la contre-révolution. J'essuyais sans cesse, et sur tous les points, des contrariétés que le seul désir du bien me rendait capable de supporter sans mouvemens d'impatience.

Un jour Folnei m'envoya, sur les six heures du matin, un hussard, pour m'annoncer la nécessité de partir sur-le-champ, à la tête de mes dragons, pour la ville d'Orange, qui, me marquait-il, était plongée dans les horreurs d'une insurrection. Comme j'ordonnais les préparatifs de notre départ, les commissaires me firent appeler. Je trouvai chez eux Folnei tout hors de sens à la suite d'une grande dispute qui s'était élevée. L'un soutenait que je partirais, les autres prononçaient que je devais demeurer. Les pouvoirs n'étaient pas assez fixés pour que ni les officiers généraux, ni les délégués du gouvernement osassent, dans aucun cas, prononcer un arrêt positif. La porte restait ouverte à des discussions

interminables. Les allées, les venues, les propos et les menaces n'amenèrent aucun résultat. Je me tins spectateur muet, mais triste, à la vue de cette foule d'autorités contradictoires qui menaçaient la France d'un déluge de disgrâces. Il ne fut décidé qu'à trois heures du soir que Saint-Julien occuperait Orange avec cent cinquante dragons. Cet officier reçut l'instruction de marcher d'une manière fort circonspecte, parce que la ville était, à les en croire, le théâtre de combats sanglans et même la proie des flammes. Pour moi, je dus garder le reste de mon monde, qui ne comprenait guère que les gens attachés à l'état-major, parce que nous fournissions déjà deux autres détachemens.

Je vis les dragons monter à cheval; je leur fis distribuer du pain, de l'avoine, des flambeaux et des cartouches. Le lendemain de fort bonne heure, je fus assailli par des visites que me rendaient les officiers de hussards et par des messages de la municipalité. Les uns et les autres, par une injustice inouïe, réclamaient et mes quartiers, et mes fournitures. Nos hommes dispersés en détachemens pouvaient à chaque heure revenir. Etait-il naturel qu'une fonction militaire devînt un titre pour les dépouiller? Mais tout annonçait le désir constant de nous maltraiter.

Au fort de mes débats, un dragon arriva d'Orange. Saint-Julien m'annonçait que le seul embarras de sa fameuse entreprise s'était rencontré dans la peine d'éveiller quelques personnes au milieu d'une ville où tous les habitans dormaient; le maire et les officiers municipaux ne devinaient pas sur quelles bases reposait le bruit de ces insurrections chimériques : il n'y avait pas eu le moindre éclat. D'ailleurs, le bataillon des chasseurs corses, avec une compagnie de chasseurs à cheval, étaient plus que suffisans pour maintenir l'ordre. Des casernes commodes, de belles écuries et d'excellens fourrages se trouvaient à notre service si nous jugions à propos d'arriver. Saint-Julien me conseillait de profiter d'une occasion si favorable pour rétablir le corps qui était, par rapport à plusieurs objets, dans un grand délabrement. J'adoptai ce plan, qu'il ne me fut pas difficile d'exécuter d'après l'envie que Folnei avait de nous éloigner. Les commissaires, informés de mes démarches, ne mirent plus d'opposition à mon départ, mais ils laissèrent éclater une humeur fort prononcée.

L'établissement d'Orange me parut en effet aussi beau que Saint-Julien l'avait annoncé dans ses lettres. Le maire, homme d'esprit, avait

siégé comme membre du côté gauche de l'Assemblée, mais n'avait point sucé le poison des jacobins ; il maîtrisait les esprits et montrait en toute occasion de la sagesse. Le club était modéré, puisque les dragons, loin de s'y corrompre, lui dûrent au contraire l'avantage de revenir un peu de leur fanatisme d'opinion. Je fis sur-le-champ soigner les différens articles qui contribuent au bien-être de l'homme et qui tournent au profit du service. Le conseil d'administration s'occupa de l'état et de la régie de nos fonds. Rien n'est plus important pour les officiers que de répandre une grande clarté sur les objets qui se rapportent aux finances; le soldat, naturellement enclin au pillage, suppose que ce défaut est général ; il se croit sans cesse volé, et l'est par malheur trop souvent. Pénétrez-le de l'idée que vous avez du courage et de la probité, sa soumission et sa confiance seront sans bornes; l'indiscipline tire sa première source d'une altération d'estime qui conduit bientôt au manque de respect.

Déjà je recueillais quelques heureux fruits de nos travaux, lorsqu'un ordre nous vint d'aller à Carpentras. Cette course ne pouvait paraître qu'une contradiction légère. Je partis le 22 février 1792, en prescrivant que les équipages

« toujours montrés fidèles à leurs principes,
« malgré les maux qui avaient été les suites du
« siége; que les commissaires avaient, à leur
« arrivée, affecté de louer la conduite de la
« commune, surtout celle de ses administra-
« teurs; mais que depuis quelque temps des
« lettres foudroyantes menaçaient le peuple de
« sévères châtimens s'il s'obstinait dans son in-
« civisme, et s'il ne dénonçait pas les aristo-
« crates qui l'égaraient; que de pareilles lettres
« étant demeurées sans réponse, on venait de
« former le dessein d'exciter une sédition parmi
« les troupes; que dans le tumulte les coquins
« venus d'Avignon forceraient les maisons des
« *mauvais patriotes*, dont les plus notés se-
« raient punis corporellement; qu'un seul ba-
« taillon paraissant trop faible, mes dragons
« avaient été mandés; que quatre mille écus
« en numéraire et beaucoup d'assignats circu-
« laient depuis le matin; qu'Avignon avait vomi
« douze agitateurs en chef et trois cents misé-
« rables qui se cachaient dans des quartiers de
« la ville, où par malheur des gens suspects ha-
« bitaient; que la perte et même la mort des
« hommes honnêtes paraissait inévitable; mais
« que ce ne serait pas sans beaucoup de sang ré-
« pandu, puisque les vrais citoyens étaient ré-

« solus de défendre la bonne cause jusqu'à leur « dernier soupir. »

Ce récit me parut d'abord une fable, ou tout au plus une exagération qui prouvait des têtes perdues par la frayeur : la composition de la municipalité m'inspira pourtant de la réserve. Je n'exposai donc mes doutes qu'avec modestie. Bientôt plusieurs détails circonstanciés me fermèrent la bouche, et je fus convaincu qu'à dix heures du soir, au son d'une cloche, les malveillans devaient sortir des cabarets et des maisons de débauche pour se répandre dans la ville et la mettre en subversion.

La ruine publique et la mienne me semblèrent d'abord un mal presque sans ressource. Je priai néanmoins les officiers municipaux d'attendre avec calme mon retour et de contenir les habitans qui les entouraient. Je courus à nos quartiers : ils étaient déserts ; je rassemblai dix officiers et douze maréchaux des logis. Cette petite troupe bien armée, surtout pleine de bonne volonté, me suivit à la maison commune.

Un point essentiel à mes yeux était que les bourgeois armés ne fussent pas vus, de crainte que des rixes ne provinssent de la différence d'état. Résolu de dissiper l'orage avec les seuls militaires, je priai les officiers municipaux de me

découvrir le lieu nommé par eux l'*antre des coquins*. Ils m'indiquèrent un café sur la place. Je m'y rendis avec les seuls officiers; quatre entrèrent avec moi, les six autres demeurèrent à la porte.

Nous trouvâmes dix-huit ou vingt hommes assis autour d'une table couverte de bouteilles. Leur teint était fort enflammé, tant par la nature de leur entretien que par l'excès des liqueurs. Mes regards furent désagréablement frappés à la vue de quelques détestables figures d'Avignon, surtout de celles de deux abbés d'une très-mauvaise réputation. Je demandai le motif de cette réunion bruyante. Un des abbés, prenant le rôle d'orateur, répliqua que le désir de s'amuser était fort simple, de plus très-permis à de bons citoyens. Je me rangeai de cette opinion; mais j'ajoutai que comme les méchans empoisonnent les choses les plus innocentes, on avait eu la noirceur de donner aux officiers municipaux des inquiétudes sur cette partie de plaisir. Un cri d'indignation s'éleva, et l'abbé débita une longue diatribe contre les infâmes agens de l'aristocratie, qui noircissaient sans relâche les amis de la liberté. Je l'interrompis par l'assurance qu'il leur serait facile de se justifier en condescendant à me suivre à la maison com-

mune. J'engageai ma parole d'honneur qu'ils ne recevraient aucune injure ni aucun mauvais traitement.

Cette première opération eût échoué et m'eût peut-être attiré beaucoup de chagrin, sans une circonstance favorable. Je découvris au milieu des buveurs, et par parenthèse les plus proches de l'ivresse, deux vieux lieutenans du régiment. Ma présence les interdit d'autant plus qu'ils avaient par hasard un grand intérêt à me ménager. Ils crurent que le meilleur moyen de rentrer en grâce était d'appuyer mes démarches. Leur suffrage devenait précieux par l'influence qu'ils avaient sur les dragons. De si bons supports me valurent un plein succès. Je menai donc ces chefs de meute à la maison commune, et je les remis au maire en le priant de les traiter avec beaucoup d'égards. Jamais recommandation ne fut plus respectée.

Tandis que nous allions au café, j'avais chargé les maréchaux des logis de s'introduire dans le corps de garde et d'y gagner avec adresse les hommes du poste, qui se trouvait composé les deux tiers de grenadiers et l'autre tiers de dragons. Ils répondirent parfaitement à mes vues : car, à peine eus-je prononcé trois ou quatre phrases, qu'une voix unanime s'éleva pour me

promettre du zèle et de l'obéissance. Cet engagement venait à peine d'être pris, lorsque la cloche désignée se fit entendre. Aussitôt je formai une patrouille des officiers et des maréchaux de logis : je la grossis d'un caporal et de deux grenadiers du régiment de Bourgogne, tous trois vétérans. Cette circonstance devenait essentielle pour en imposer aux soldats. Deux officiers municipaux décorés de leurs écharpes marchèrent pour nous donner le droit d'arrêter les bourgeois qui se rendaient coupables.

Je n'entre pas dans un détail fastidieux des opérations de cette nuit orageuse, parce que le certificat qui me fut accordé fait assez connaître les événemens. Grâce au ciel, la vanité ne m'engagè pas à le rendre public, mais bien un sentiment plus tendre. Je suis père, et mes enfans doivent, autant qu'il se trouve en mon pouvoir, s'honorer de celui qui leur donna le jour, sans jouir de la félicité de contribuer en rien à leur situation. J'observerai que les dragons pris de vin décelèrent le germe de méfiance que les démagogues semaient contre les officiers en général, et principalement contre ceux qui passaient pour avoir des relations avec la cour.

Des commissaires arrivèrent d'Avignon à la pointe du jour, et lorsque la paix paraissait ré-

tablie. Telle était leur idée du désordre de la ville, qu'ils descendirent à une auberge éloignée de la porte de plus de trois cents pas, où quelques gens de confiance les attendaient. Ces messieurs, non moins surpris que mécontens, ne furent pas assez les maîtres d'eux-mêmes pour cacher leur trouble. Accourus à la maison commune, ils ne colorèrent par aucun motif leur brusque arrivée : ils cherchèrent des torts aux officiers municipaux. Ils firent un grand bruit ; ils ordonnèrent que les chefs de la sédition qui se trouvaient détenus dans les salles de la maison commune fussent délivrés. Le maire, pour le moins effarouché, venait d'obtenir la retraite des citoyens qui s'étaient tenus armés et fidèles. Néanmoins ce rassemblement n'échappa point et fut traité de grave attentat.

Seine-des-Maisons, se tournant vers moi, me demanda de relâcher vingt hommes des deux régimens, que nous avions mis au corps-de-garde après des efforts inutiles pour les ramener à la soumission. Je répondis qu'un sous-officier était, dès avant minuit, parti pour rendre compte à M. Folnei de l'état dans lequel la ville se trouvait à cette heure. J'attendais à chaque instant cet officier général, par conséquent mon devoir ne me permettait pas de prononcer sur le sort des

hommes qui s'étaient rendus coupables de plusieurs délits. Beauregard, prenant le ton paternel, trop souvent perfide chez les hommes adroits, me représenta que les prisons regorgeaient de monde, au point que les esprits sages en étaient inquiets et que les ames sensibles en étaient déchirées. Je connaissais aussi bien que lui l'engorgement des prisons, qui m'avait causé plus d'un embarras.

Une trentaine de soldats du régiment de Languedoc infanterie, demeurés en arrière pour crime d'insubordination, s'étaient agités dès qu'ils avaient entendu le mouvement de la ville. On le sut à temps. J'acceptai douze bourgeois que le maire me donna pour des gens honnêtes et courageux : nous marchâmes à la prison dont les portes se trouvaient assiégées par la populace qui s'efforçait de seconder le désordre de l'intérieur. La foule au dehors fut facilement dissipée, et les prisonniers ayant appris que les bourgeois destinés pour leur garde fusilleraient le premier qui se permettrait le plus léger murmure, la tranquillité revint.

Les commissaires péroraient encore, lorsqu'un capitaine de hussards arriva sur la place avec cent chevaux. Cet officier me remit une lettre du général Folnei, qui m'annonçait que ce détache-

ment, envoyé à la hâte, serait bientôt suivi d'un corps plus considérable qu'il amènerait lui-même. Les hussards furent utiles pour l'établissement des patrouilles, au moyen desquelles je pus, sans nul risque, prier les officiers et maréchaux des logis qui m'avaient secondé de prendre quelques instans de repos.

Je me rendis chez les commissaires : ils étaient entourés de dragons. Une semblable rencontre m'étonna, et j'y reconnus que ces messieurs dépouillaient jusqu'au voile léger de la décence dont leur conduite avait jusqu'alors été revêtue. Ils recommandaient avec force le renvoi d'un chef qui trahissait si visiblement la cause de la liberté; mais leurs intentions séductrices ne produisirent pas le moindre effet. Les dragons se turent et montrèrent même certains regrets des fautes dont ils venaient de se rendre coupables.

Sur les six heures, une colonne parut : elle était composée de deux bataillons d'infanterie, d'une compagnie de canonniers et de cinquante chasseurs à cheval. M. Folnei, qui marchait à la tête des ces forces, les mit en bataille sur une esplanade hors de la ville, et vint ensuite à la maison commune. Après avoir pris une connaissance exacte de l'état des choses, il ordonna que le bataillon de Bourgogne et les deux esca-

drons de Lorraine se rendissent à l'esplanade. Il y prononça un discours mêlé de reproches et de conseils. On l'écouta paisiblement; mais à peine eut-il cessé de parler, que les soldats s'écrièrent à très-haute voix : « Fort bien, fort bien, gé- « néral; mais *ça ira, ça ira. Vive la Nation!* » Les dragons, d'après leur vieille habitude d'instruction parfaite, se turent. Folnei, fort embarrassé, crut sans doute que la prudence lui prescrivait de ne pas pousser à bout les troupes : il les renvoya dans leurs quartiers.

Le général me fit appeler chez lui pour me protester que les dragons ne se trouvaient à Carpentras que sur un ordre surpris. Différens contes avaient dépeint à ses yeux cette ville comme ayant un besoin extrême de forces militaires. Maintenant il reconnaissait la nécessité que pour le moins l'un des deux corps s'éloignât; mais tous deux formaient le vœu de demeurer d'une manière trop prononcée pour que leur départ n'entraînât pas de nombreux inconvéniens. Les commissaires soutenaient que mon désir personnel tendait à conserver le quartier de Carpentras. Je pris aussitôt la plume et j'assurai que l'éloignement d'un des deux corps me paraissait dépendre uniquement des commissaires, que leurs refus rendaient les auteurs de notre

séjour. Cette déclaration ferme et motivée scandalisa les agens révolutionnaires, mais me valut la permission de partir.

Jusque-là ma conduite avait été au dessus du blâme : par malheur une faute grossière que je commis au dernier instant répandit des nuages sur une des époques de ma vie dont il m'eût été le plus doux de garder le souvenir. Saint-Julien me représenta que les dragons montraient une humeur excessive et assura qu'à moins d'employer un peu de dissimulation j'exciterais des soulèvemens. La complaisance m'entraîna jusqu'à la faiblesse de commander une promenade militaire avec armes et bagages. Je pris sans rien dire la route d'Orange. Les dragons s'aperçurent sur-le-champ de mon dessein. Ils obéirent ; mais je perdis dès cet instant une partie de la considération que je leur avais paru jusqu'alors mériter. Tout subterfuge prouve dans un chef la mauvaise foi autant que le manque d'énergie. Je n'ai jamais pu entièrement réparer la fâcheuse impression que cette journée produisit. Plusieurs mois après, les dragons reparlaient, à chaque mécontentement, de *la fuite de Carpentras*, qu'ils regardaient comme une preuve de peu de fermeté et de beaucoup d'aristocratie.

Nous rencontrâmes en chemin les deux abbés orateurs. Leur présence me fut désagréable, malgré ma conviction que l'excellent esprit des administrateurs d'Orange déjouerait tous les mauvais desseins. Un maréchal des logis, détaché peu d'heures d'avance, avait annoncé notre retour : aussi rencontrâmes-nous les habitans qui venaient en foule nous recevoir. Ils répétaient à grands cris : *Vive la Nation! vivent les chers dragons!* Le vieux Adrien, qui marchait derrière moi, prononça d'un ton fort élevé : « Au diable votre zèle pour la nation et votre « amitié pour nous, tant que vous ne prendrez « pas nos assignats au pair. » Cette apostrophe, enrichie des ornemens de l'éloquence soldatesque, fut prise avec gaîté.

Je reçus peu de jours après le brevet de Saint-Julien pour la seconde lieutenance-colonelle. En même temps, une lettre du Vigan m'apprit que les officiers qui se trouvaient dans ce quartier proposaient Avignon pour le lieu d'une conférence, dans laquelle nous délibérerions sur le choix de la meilleure conduite à tenir. Nous nous rassemblâmes avec un peu de légèreté pour un temps où la défiance était générale. A la suite de longues discussions, il fut décidé que nous resterions à notre poste autant qu'il

serait possible, puisque aucun moyen ne paraissait aussi propre à concilier le devoir avec l'honneur.

Cependant l'anarchie régnait dans les diverses branches du gouvernement. Je fus témoin de ses affligeans et rapides ravages. Les paysans de Sorgue et les dragons détachés dans ce lieu se réunirent pour célébrer le Mardi-gras. Le désordre naquit bientôt de la joie. Des disputes entraînèrent un combat d'abord peu dangereux, puisqu'il commença par des coups de poing. Les dragons étant les plus faibles coururent aux armes. A leur retour, les paysans cherchèrent leur salut dans la fuite. Un seul, moins leste ou plus effrayé, se cacha parmi des bottes de paille. Un dragon, apercevant ce malheureux, eut la cruauté de le percer de six coups de sabre dont il mourut deux heures après.

Le tocsin sonne, les communautés s'assemblent. Grangier, qui commandait le détachement, arrête le coupable, harangue avec succès les gens ameutés et m'envoie un dragon pour m'informer du délit. Le meurtrier est traduit dans les prisons d'Orange. Aucun juge de cette ville n'a le courage d'entreprendre cette affaire : elle demandait, disait-on, pour être jugée, la formation d'un tribunal criminel. Je me rends

à Avignon, où je représente combien il importe au salut de la France que les crimes ne restent pas impunis. Je suis atterré du sang-froid avec lequel mes plaintes sont écoutées. Je reviens à mon auberge en proie au chagrin. Un sous-officier entre dans ma chambre et me remet une lettre. Saint-Julien m'annonçait qu'il y avait une grande fermentation parmi les dragons et parmi les bourgeois en faveur du prisonnier; que le dessein était formé de mettre à profit un marché considérable qui se tenait le lendemain; que les portes des prisons devaient être forcées; que l'état des choses annonçait des inconvéniens graves, à moins que je ne les prévinsse par ma présence.

Je montai sur-le-champ à cheval, je courus à toutes jambes et je fus devant la prison à la pointe du jour. Déjà plusieurs bourgeois, une foule de paysans et quelques dragons formaient des groupes dans lesquels on élevait la voix avec chaleur. Ma subite arrivée produisit une extrême surprise. Le poste de la place était heureusement commandé par un brigadier fort brave homme, qui promit de faire son devoir. Je rassemblai sur-le-champ les dragons. Je peignis avec feu à quel point il était injuste et dangereux de sauver ce criminel. Quant à l'idée

de conserver au nombre de leurs camarades un assassin, elle me paraissait trop flétrissante pour que je l'attribuasse à des hommes de guerre; j'invoquai l'*honneur du corps*, ce sentiment si cher et si sacré pour des soldats français, que les séductions du jacobinisme ne parvinrent pas à détruire, et qui a surtout contribué à rendre les armées des républicains si redoutables.

La résolution de conserver sans tache l'*honneur du corps* allumait chez les grenadiers de Champagne, d'Auvergne, etc., une indomptable intrépidité. Si jamais ce feu se fût éteint, la valeur française, si brillante et si redoutée, ne lui aurait survécu que de peu d'instans.

Les dragons se montrèrent émus : ils offrirent avec empressement de faire une garde exacte et d'empêcher que le criminel ne s'échappât. Je redoublai sans aucun fruit mes instances près des commissaires, qui se plaignaient d'être trop surchargés d'occupations pour trouver le moment de me répondre. Soumis aux jacobins, soit par crainte, soit par intérêt, ils combinaient la sortie des brigands. Le départ des corps et des individus employés à la prise d'Avignon devint un préliminaire d'une absolue nécessité. Eux-mêmes songeaient à s'éloigner, car nul degré d'impudence ne les eût enhardis

CHAPITRE XII.

Troubles à Arles. — M. de Mui. — M. de Monnier. — M. Férand. —Décret de l'Assemblée nationale au sujet des troubles d'Arles.

A cette époque, la ville d'Arles remplaçait le camp de Jalez : conduite par des hommes ardens, elle s'était mise dans un état de pleine insurrection. On avait saisi des bateaux chargés d'armes qui se rendaient en Corse; on avait acheté des canons chez les négocians espagnols; on adressait journellement à l'Assemblée les réclamations les plus vigoureuses. Les princes, avides comme tous les infortunés de saisir les moindres rayons d'espérance, se promettaient d'heureux succès de ces dispositions. Plusieurs gentilshommes et beaucoup de gens d'église, tant prêtres que moines et religieuses, se réfugiaient dans des murs réputés inexpugnables. Le parti révolutionnaire parut écrasé : plusieurs de ses membres allèrent à Paris; d'autres furent jetés dans les prisons.

Les jacobins éprouvèrent un grand effroi ou

de conserver au nombre de leurs camarades un assassin, elle me paraissait trop flétrissante pour que je l'attribuasse à des hommes de guerre; j'invoquai l'*honneur du corps*, ce sentiment si cher et si sacré pour des soldats français, que les séductions du jacobinisme ne parvinrent pas à détruire, et qui a surtout contribué à rendre les armées des républicains si redoutables.

La résolution de conserver sans tache l'*honneur du corps* allumait chez les grenadiers de Champagne, d'Auvergne, etc., une indomptable intrépidité. Si jamais ce feu se fût éteint, la valeur française, si brillante et si redoutée, ne lui aurait survécu que de peu d'instans.

Les dragons se montrèrent émus : ils offrirent avec empressement de faire une garde exacte et d'empêcher que le criminel ne s'échappât. Je redoublai sans aucun fruit mes instances près des commissaires, qui se plaignaient d'être trop surchargés d'occupations pour trouver le moment de me répondre. Soumis aux jacobins, soit par crainte, soit par intérêt, ils combinaient la sortie des brigands. Le départ des corps et des individus employés à la prise d'Avignon devint un préliminaire d'une absolue nécessité. Eux-mêmes songeaient à s'éloigner, car nul degré d'impudence ne les eût enhardis

jusqu'au point d'être les témoins de la destruction de leurs travaux. D'après la suite de ce plan, nous vîmes le général Choisi recevoir son rappel, et, sans en être surpris, nous retournâmes dans le département du Gard, où Nismes devint notre séjour.

Je ne saurais terminer ce chapitre sans observer combien il est malheureux pour les hommes d'accepter des emplois aux jours où les partis se combattent avec fureur. Les commissaires chargés de réprimer les troubles et de punir les crimes qui désolaient le comtat étaient incapables de verser le sang et au dessus des bassesses de la cupidité. Ils n'encoururent des reproches que par leur obéissance à des injonctions dont ils ne pouvaient sans danger s'écarter même par une prompte retraite.

CHAPITRE XII.

Troubles à Arles. — M. de Mui. — M. de Monnier. — M. Férand. —Décret de l'Assemblée nationale au sujet des troubles d'Arles.

A cette époque, la ville d'Arles remplaçait le camp de Jalez : conduite par des hommes ardens, elle s'était mise dans un état de pleine insurrection. On avait saisi des bateaux chargés d'armes qui se rendaient en Corse; on avait acheté des canons chez les négocians espagnols; on adressait journellement à l'Assemblée les réclamations les plus vigoureuses. Les princes, avides comme tous les infortunés de saisir les moindres rayons d'espérance, se promettaient d'heureux succès de ces dispositions. Plusieurs gentilshommes et beaucoup de gens d'église, tant prêtres que moines et religieuses, se réfugiaient dans des murs réputés inexpugnables. Le parti révolutionnaire parut écrasé : plusieurs de ses membres allèrent à Paris; d'autres furent jetés dans les prisons.

Les jacobins éprouvèrent un grand effroi ou

du moins l'affectèrent. Les tribunes ne retentirent que du danger prochain d'une contre-révolution préparée dans les départemens méridionaux, et dont la ville d'Arles serait le foyer. Deux décrets menaçans reçurent des réponses pleines d'énergie. Enfin l'Assemblée nomma M. de Mui avec la commission spéciale de mettre fin aux troubles d'Arles ainsi qu'à l'affaire d'Avignon. On lui donna le droit de prendre dans les départemens circonvoisins les troupes qui lui paraîtraient nécessaires pour que ses mesures obtinssent une pleine réussite.

De tous les hommes près desquels la Révolution m'a placé, M. de Mui est certainement celui dont je dois parler avec le plus de réserve. Il eut autrefois le désir d'assurer mon bonheur: mes reproches deviendraient des signes d'ingratitude, et mes éloges seraient déplacés.

Les premiers ordres de M. de Mui établirent un quartier-général à Avignon, appelèrent des bataillons de volontaires nationaux et des députés des corps administratifs de trois départemens. Je me flattais que le régiment serait oublié; mais cette agréable attente fut d'une courte durée. Un jour que nous manœuvrions, un gendarme m'apporta l'ordre de fournir pour Arles, et dès le lendemain du grand matin, tous les dragons

qui se trouveraient en état de marcher sur le pied de guerre. Je lus sur-le-champ l'ordre à haute voix, et je finis la manœuvre.

Dès que nous fûmes descendus de cheval, les officiers accoururent. Tous se formaient une idée terrible de l'expédition d'Arles. Pouvaient-ils attaquer la seule ville qui déployât l'étendart du royalisme? Plusieurs démissions me furent offertes; mais quelques réflexions amortirent cette effervescence; si, comme le cri public l'annonçait, Arles renfermait un peuple courageux et commandé par de bons généraux; si les arsenaux étaient remplis d'armes; si les magasins regorgeaient de munitions de guerre et de bouche; si l'artillerie était foudroyante; si d'excellens remparts s'élevaient, nous partions seulement pour faire l'épreuve de l'esprit des habitans, et nous rencontrerions peut-être des circonstances favorables pour rendre d'utiles services.

Sur l'injonction de laisser l'état-major à Nismes, je devais naturellement ne pas marcher; mais on me fit de si vives instances pour que je vinsse, que je ne pus m'y refuser. Par un trait du caractère français, les officiers, qui d'abord annonçaient le désir de quitter, voulurent être de l'expédition. Adrien demeura seul à l'é-

tat-major avec les ouvriers. Le conseil, par un arrêté bizarre, décida que le quartier-maître et les deux caisses nous suivraient.

Boisseulh fut chargé de la conduite du logement. Cette commission était d'une extrême délicatesse. Les gens les plus raisonnables prétendaient que l'entrée de la ville nous serait refusée; que nous devions nous croire trop heureux si l'on n'enlevait pas notre logement, et que sans doute M. de Mui jugeait avoir besoin d'une insulte de ce genre avant de traiter Arles en ville ennemie. Mes ordres ne me donnaient pas de notions à cet égard: ils étaient précis et ne contenaient aucun détail.

J'avais fait, peu d'années auparavant, un voyage à Arles. Je me rappelais que cette ville, d'environ vingt mille habitans, était baignée d'un côté par le Rhône et entourée sur les autres points de terres marécageuses, que deux chaussées rendaient seules praticables. Une telle position pouvait, sans beaucoup de peine, devenir celle d'un poste important. Le centre du fleuve se trouvait occupé par la Camargue, île assez grande et assez riche pour offrir des ressources; mais la nature ne m'avait pas paru être secondée par le plus léger secours de l'art: il n'existait que les débris d'un ancien mur de circonvallation. Les habi-

tans semblaient plus propres à préparer des fêtes que des moyens de défenses. Un climat enchanteur les entraînait vers la volupté, mais moins encore que la présence des femmes peut-être les plus belles, très-certainement les plus attrayantes de la France; existe-t-il pourtant un calcul auquel on puisse soumettre les effets que produisent les sentimens politiques ou religieux lorsqu'ils sont poussés à un très-haut point?

Pendant la route, je vis successivement tous mes hommes qui, au nombre de trois cents, étaient bien montés, bien armés et bien équipés : je leur recommandai de ne point se mêler dans les débats intérieurs de la ville, mais de remplir leur devoir avec zèle, avec exactitude, surtout sans aucune prévention. Mes discours arrachèrent avec peine une promesse de satisfaire à mes désirs: « car ces coquins d'habitans « d'Arles étaient des aristocrates endiablés, dont « les braves patriotes se défiaient avec raison. »

Boisseulh, suivi de gros bourgeois, vint au-devant de nous à plus d'une lieue de distance. Le but de cette démarche était d'annoncer que les officiers municipaux et même les habitans sans exception regardaient comme un jour heureux celui de notre arrivée; que nos besoins pour la nourriture, pour le logement et pour le four-

selon moi, qu'avec beaucoup trop d'égards. Le maire et ses adhérens paraissaient dans un état de trouble peu propre à me rassurer. Le commandement fut remis entre mes mains avec une joie qui décelait une frayeur excessive, ou bien une dissimulation dangereuse. Je parcourus les deux couvens qui étaient assignés pour nous servir de quartiers; je prévins les dragons de rester sur leurs gardes; je chargeai les sous-officiers de mettre les armes en des lieux assurés. La pensée que l'on voulait nous désarmer me tourmentait: nul danger auquel il ne valût mieux, selon moi, s'exposer plutôt que de souffrir un semblable outrage.

Mon établissement ne fut terminé qu'à plus de six heures du soir. Je vins alors dîner avec les officiers. Nous étions prêts à sortir de table lorsqu'on annonça M. de Monnier, maréchal de camp et lieutenant de Roi de Brest. A titre d'ancien camarade et de tendre ami de mon père, il m'avait servi de Mentor dans le régiment de Limosin. Je lui portais autant de respect que de reconnaissance. Je le savais un homme plein d'esprit, de courage et d'honneur, mais dont la tête était vive et le caractère ardent. Le plaisir de me revoir l'attirait moins auprès de moi que son empressement à sonder mes intentions sur

les habitans de la ville. Leur zèle, leur bravoure et leurs bons principes reçurent de magnifiques éloges. Les moyens de défense étaient tels que la place de Luxembourg n'était pas plus imprenable. Ma réponse fut simple et vraie. « J'arrivais par ordre de M. de Mui sans avoir « reçu d'instructions particulières. Je lisais trop « peu les papiers publics pour avoir une idée « précise des débats entre la ville et l'Assemblée. « Je m'engageais à ce que mes efforts constans « tendissent au bien sans perdre de vue une « scrupuleuse impartialité. »

Bientôt il me quitta pour aller au club aristocrate, où le maire et ses seconds tâchaient, mais en vain, de ranimer les esprits *abattus*. Leurs discours, leurs exhortations et leurs promesses ne firent aucun effet sur des gens qui n'avaient plus le moindre genre de courage.

La ville offrait un aspect paisible, qui n'était interrompu que par la joie bruyante des dragons. Ils célébraient avec transport les bons et braves habitans d'Arles. Des bouteilles de vin et des caresses avaient produit une foule de miracles; les plus chauds patriotes étaient devenus en quatre heures de temps des royalistes zélés.

Vers les dix heures du soir, un officier municipal chez qui je logeais entra dans ma chambre:

la terreur se lisait sur son visage. Chargé de son argent, de sa vaisselle et de quelques papiers, il me suppliait de déposer ces différens effets dans la caisse du régiment, et de me rendre ensuite à l'Hôtel-de-Ville. J'y trouvai le maire dans une grande agitation, que ses alentours partageaient. Il m'apprit que ses principaux partisans, désespérés de n'être pas parvenus à leur but, qui était d'obtenir du club un acte de vigueur, se déterminaient à prendre la fuite. Un pareil dessein causait en général du chagrin. On me fit cependant la demande d'un brigadier et de huit dragons pour servir d'escorte. J'eus la faiblesse d'y consentir, quoique nulle raison valable n'autorisât un tel acte de condescendance. Je pensais que cinq ou six orateurs trop connus se retireraient; mais, dans le fond, plus de cinquante personnes partirent, circonstance dont le brigadier me rendit compte à son retour. Les auteurs des troubles me laissaient, outre l'embarras de débrouiller la fusée, l'apparence d'une collusion qui me compromettait.

Après le départ du maire, je fus frappé de voir que les officiers municipaux qui demeuraient avec nous étaient saisis d'une frayeur ridicule par son excès. Ils m'avouèrent, en versant des larmes, que deux courriers arrivés de-

puis quelques heures annonçaient la résolution prise par les Marseillais de marcher en force contre Arles, et de punir d'une façon terrible les ennemis de la liberté. Mes discours ne réussirent pas à dissiper l'appréhension d'un danger éloigné, s'il n'était pas tout-à-fait imaginaire. Les décrets de l'Assemblée et les forces armées me semblaient des preuves évidentes que l'on protégerait des hommes qui reconnaissaient leurs torts, et qui se soumettaient avec douceur.

J'eus pour lors lieu de reconnaître la justesse d'une ancienne remarque : c'est que dans les momens critiques les déterminations des hommes sont le plus souvent inspirées par la crainte. Cette faiblesse presque générale naît tantôt du cœur, tantôt de l'esprit, tantôt du caractère. Comme son principal effet consiste à troubler l'imagination, elle empêche d'apprécier la véritable valeur des choses et juge d'après leur éclat. « Celui « qui rend son nom redoutable, soit au début « d'une révolution, soit au commencement d'une « guerre, porte ensuite l'alarme au gré de son « envie. » Les Marseillais, ou plutôt les factieux signalés sous ce nom, fournissent à cet égard un exemple frappant. A leur approche, personne qui ne se regardât battu d'avance. Ils ont, sans force et sans ordre, impunément traversé la

France : ils ont dicté des lois dans Paris; ils ont fait trembler des millions d'hommes; ils ont renversé le trône; ils ont préparé le martyre du monarque.

Quoique minuit vînt de sonner, j'acceptai l'invitation de M. de Monnier de venir dans sa maison : quelques matadors s'y trouvaient rassemblés. Leur maintien assuré formait un contraste avec celui des personnes que j'avais vues si faibles. M. de Monnier me protesta que si le maire avait senti la nécessité d'abandonner la ville, il ne fallait l'attribuer qu'à la froideur de ses partisans, qui se trouvaient fatigués de ses *insupportables jactances*. On possédait pour résister des moyens nombreux. Il avait jusqu'alors vécu en particulier obscur; mais son attachement sincère pour les bourgeois et pour moi l'engageait à prendre le rôle de médiateur. Afin d'établir entre nous une union solide, M. le chevalier de Liautaud, maréchal de camp et chef de la garde nationale, ne s'était pas éloigné, et je voyais devant moi deux ingénieurs retirés du service, mais gens de mérite et bien capables de me rendre un compte exact et satisfaisant de l'état de la place.

L'un des ingénieurs sortit de sa poche un superbe plan sur lequel il me démontra en termes

pompeux que rien n'avait été négligé pour fortifier le corps de la place, pour construire des ouvrages extérieurs et pour élever des batteries. Cet officier parlait avec autant d'éloquence que de clarté. Je le remerciai de bon cœur; mais j'exprimai combien il m'était difficile de deviner l'usage de préparatifs aussi considérables : nous étions au sein de notre patrie. Mes ordres me donnaient la ville d'Arles comme une simple garnison. Au surplus, si les honnêtes gens avaient jamais besoin de mon secours, ils ne le réclameraient pas infructueusement, puisque j'étais, pour le maintien de la justice, prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte. De longs remercîmens me furent prodigués, mais d'un ton à me persuader de leur peu de sincérité.

Un gendarme apporta le lendemain, de fort grand matin, l'avis de l'arrivée du régiment de Languedoc-infanterie. Les habitans et les dragons se confondirent ensemble pour aller à sa rencontre. M. Ferrand, lieutenant-colonel, le commandait. C'était un homme âgé, petit et boiteux, qui passait pour être jacobin; mais sa conduite parfaite ne me permet pas de croire à cette accusation. Il m'annonça que M. de Mui l'envoyait pour prendre le commandement de la ville. Je lui répondis que malgré mes égards

pour son âge et pour ses services, je ne pouvais, par rapport aux habitans, aux troupes et à moi-même, céder les droits que ma commission d'officier supérieur me donnait. Sa surprise me parut extrême ; et, quoique certain de la justice de mes prétentions, il répéta : « Monsieur le « général entend que je commande; j'ai même « entre mes mains des instructions fort impor- « tantes et fort détaillées. »

M. Ferrand fut bientôt assuré que nul motif n'obtiendrait de ma part de la complaisance à cet égard. Il me remit donc, mais avec répugnance, le paquet de M. de Mui et me demanda mes ordres. Je le priai d'établir son régiment dans les bons quartiers que j'avais fait préparer, et de vouloir bien ensuite dîner chez moi, de même que messieurs les officiers du régiment qu'il commandait.

Les instructions prescrivaient le devoir de rendre sur-le-champ et de renouveler chaque jour un compte exact de la conduite des habitans et de l'état de la ville; de recevoir des officiers municipaux les munitions de guerre et de bouche, de délivrer des prisons les patriotes injustement détenus et tourmentés avec fureur; enfin de préparer les moyens d'opposer une vigoureuse résistance aux brouillons du dedans

comme aux ennemis du dehors. Je courus sur-le-champ à la prison : elle était vide. Le geôlier m'apprit que l'on en avait ouvert les portes quatre heures avant l'entrée des dragons. Je me rendis à l'Hôtel-de-Ville, où les officiers municipaux m'assurèrent de leur zèle et de leur soumission. Je déclarai solennellement la ville en état de siége.

Après ces préliminaires indispensables, je commençai ma correspondance avec M. de Mui. Je ne pus dire que du bien des magistrats et des habitans. Mon rapport se lut devant les commissaires des départemens, qu'un décret de l'Assemblée avait réunis à Avignon. Je contrariais l'esprit du moment. Dès lors je fus proscrit d'une voix unanime comme traître aux interêts de la Nation, et comme fauteur d'aristocratie.

M. de Mui me marqua dans sa réponse qu'il se félicitait de voir entre mes mains la conduite d'une entreprise qui pouvait devenir délicate. M. Ferrand n'avait reçu les instructions qu'à cause de la grande différence d'âge qui semblait la preuve de son titre au commandement. Les Marseillais, à la vérité, menaçaient toujours d'une attaque; mais le général se flattait qu'ils renonceraient à leurs desseins hostiles en apprenant la soumission des habitans d'Arles et la

fuite du maire à la tête des boute-feux. Cependant mon devoir était de ne pas m'endormir sur des apparences aussi favorables. Il fallait donc faire des préparatifs pour les repousser si le besoin en survenait.

Le lendemain, je fus à cheval dès la pointe du jour : un des deux officiers du génie et un ancien sergent d'artillerie m'accompagnèrent. A cinq heures de l'après-dînée, j'eus à peine visité les postes et pris possession des magasins. Rentré dans mon logement, accablé de fatigues et mourant de faim, je m'imaginai pendant quelques minutes sortir d'un songe. Cette ville, si fameuse et si redoutable, à la juger sur les récits des journalistes et sur les déclamations des orateurs, rappelait les géans de Don Quichotte, qui ne pouvaient être terribles que pour un cerveau blessé. Les murs de la nouvelle enceinte étaient plus bas et moins épais que ceux du parc d'un particulier, encore étaient-ils interrompus de distance en distance. Les redoutes surpassaient, par leur nombre, les mesures accoutumées et ressemblaient, par leur petitesse, aux caprices d'un jardin anglais. La seule batterie qui se trouvait en avant sur la route de Marseille, était posée avec art, construite dans les proportions reçues et susceptible de défense.

L'artillerie comprenait cent méchantes petites pièces de fer que des marchands catalans avaient vendues. Plusieurs de ces pièces étaient chambrées au point de prouver qu'il serait plus dangereux de les servir que de se voir exposé à leur feu. Une compagnie, formée de soixante artilleurs, et très-coûteuse pour son entretien, offrait un assemblage d'aventuriers, dont le savoir, *admis* sur parole, restait pour le moins incertain. Les munitions de guerre se réduisaient à quarante quintaux de poudre. On avait, faute de boulets de calibre, forgé de grossiers lingots de fer : on avait assez bien travaillé quelques boîtes de mitrailles. La seule partie très-bonne était celle des fusils enlevés à un convoi qui les transportait en Corse; mais, par une négligence inexplicable, il n'existait pas une seule cartouche. Les approvisionnemens se trouvaient à peine commencés. Personne n'avait eu la moindre idée de pourvoir aux médicamens et au linge qui manquent si souvent dans les hôpitaux.

J'allai le soir chez M. de Monnier, et je ne lui cachai pas ma surprise de l'état de délabrement dans lequel tous les objets se trouvaient. Qui jamais pouvait concevoir que deux maréchaux de camp d'une réputation distinguée et plusieurs anciens officiers eussent cru de bonne foi que la

ville se trouvait mise en état de soutenir de fortes attaques? Il me répliqua qu'une juste circonspection l'ayant empêché de se mettre en scène, sa confiance se fondait sur les récits des deux ingénieurs. Quant à son ami le chevalier de Liautaud, dont tout le monde reconnaissait le talent et la vertu, ses soins constans avaient eu pour objet les moyens propres à maintenir la paix parmi ses concitoyens comme à déjouer les tentatives des gens mal intentionnés.

Ces deux respectables militaires me parurent avoir été les dupes de quelques intrigans adroits quoique subalternes. Dès que mes discours eurent placé la vérité sous leurs yeux, ils se montrèrent sensiblement affligés. M. de Liautaud partit peu d'heures après cet entretien. Sa froideur me fit craindre qu'il ne s'éloignât mécontent de ma conduite. Cette inquiétude fut dissipée par la lettre que, peu de temps après, il m'écrivit.

De légères réflexions suffisaient pour reconnaître dans la ville d'Arles un épouvantail sans aucune réalité. Coblentz, que sa faiblesse et son impatience rendaient facile à séduire, dépensait mal à propos un argent considérable qui produisait, pour unique retour, des espérances vaines. Le public en concevait une assez grande

idée pour que les esprits se livrassent à beaucoup d'agitation. Les jacobins, instruits par de nombreuses et fidèles correspondances, exagéraient la force de ces prétendus volcans afin d'avoir un prétexte plausible pour frapper quelque coup d'éclat : ils étaient animés par l'attente de recueillir plusieurs avantages; de démasquer une foule de royalistes imprudens qui se prononçaient au plus faible rayon d'espérance; de perdre dans l'opinion les hommes assez maladroits pour se montrer incertains; de donner une preuve imposante de leur pouvoir, capable d'aplanir toutes les difficultés; d'échauffer la haine contre les princes, que les accusations les plus outrageantes et les plus calomnieuses noircissaient; enfin de couvrir de mépris des adversaires qui devenaient ridicules par mille tentatives mal entamées.

Je fus le lendemain assez libre pour recevoir dans la matinée des visites des principaux habitans. Le médecin Pomme, dont la réputation était européenne, avait préféré le calme de sa patrie aux agrémens et aux richesses que la vogue lui eût garantis dans Paris. Il me présenta son fils, qui seconda mes efforts pour faire le bien avec un empressement auquel je conserve de la reconnaissance.

Je ne connaissais pas les batteries élevées pour défendre le passage du Rhône contre les forces qui pouvaient venir du Languedoc, dans le dessein de s'emparer de la Camargue, que la ville d'Arles regardait comme son véritable grenier : je commande un lieutenant et vingt grenadiers, qui ne se déterminent qu'avec infiniment de peine à traverser le grand bras du fleuve. Un officier municipal m'accompagne, et, durant le chemin, m'explique d'un ton persuasif les soins qu'il a pris et les succès qu'il a obtenus dans sa commission d'assurer ce point essentiel. Nous arrivons. Nous voyons les embrasures en bon état et les portes des corps-de-garde hermétiquement fermées. Quant aux canons, il n'était pas même possible d'en apercevoir les vestiges. Mon second les cherchait et les réclamait avec une plaisante simplicité.

Je rendis d'un ton assez gai les comptes relatifs à l'état *redoutable* ainsi qu'aux ressources *immenses* de la place : mais les gens qui entouraient M. de Mui voulaient absolument qu'Arles fût le foyer d'une contre-révolution. Cet officier général me répondit de ne pas traiter les choses avec légèreté ; que des scélérats consommés me trompaient ; que des milliers d'hommes mal intentionnés étaient dans la ville, et que

je devais déterrer et proscrire jusqu'au dernier ennemi du repos public. Une recherche pénible mais indispensable me valut la découverte d'un petit nombre de prêtres, de moines et de religieuses. J'engageai ces infortunés à partir pour leur propre salut. Presque tous s'éloignèrent avec une répugnance extrême, d'après l'illusion qui leur persuadait que la ville d'Arles, rendue presque imprenable par les moyens humains, était en outre assurée des secours tout-puissans de la Providence.

Le décret définitif de l'Assemblée nous parvint. Sa grande sévérité n'excita pas le plus léger murmure. Le premier article ordonnait aux officiers municipaux de se rendre à Paris, et nommait, pour gérer par intérim, des commissaires choisis dans le parti jacobin. Plusieurs d'entre eux sentaient leur haine aigrie par le désir de tirer vengeance d'une captivité rigoureuse. Ces nouveaux administrateurs me regardèrent d'un air prévenu, sur le soupçon que je favorisais leurs ennemis, et sur la certitude que je n'étais pas un membre de leur société. M. Pomme, le fils, les ramena bientôt par des preuves nombreuses que je remplissais mes devoirs avec un esprit de justice et d'impartialité. Des propriétaires, pour le moins aisés, ne furent pas diffi-

ciles à persuader jusqu'à quel point il serait absurde de sacrifier la ville à des mouvemens de vengeance. D'un commun accord nous cherchâmes les moyens de prévenir les troubles de l'intérieur et de détourner l'arrivée des Marseillais. Pour atteindre ces deux points importans, il eût fallu surmonter une foule d'obstacles.

L'appel à la barre des officiers municipaux et la nomination des commissaires avaient atterré l'un des partis et relevé l'audace de l'autre. Les chefs de celui-ci prétendaient en vain le retenir dans les bornes de la modération : personne n'écoutait leur voix. Presque toujours ceux qui commencent les révolutions en tombent les victimes et sont immolés avec les armes qu'ils ont eux-mêmes forgées. Aussitôt que des périls les menacent, ils cherchent sans succès à saisir quelques branches protectrices : leurs mains les ont rompues. L'homme qui brave les lois ou qui met en usage la violence pour causer la ruine, soit du gouvernement, soit des individus, pose lui-même sa tête sous un glaive au coup duquel il ne saurait se dérober. Ses discours, ses écrits et ses actions s'élèveront tôt ou tard contre lui, comme autant d'accusateurs implacables.

Les jacobins d'Arles étaient secondés par des étrangers accourus en foule. D'après une infer-

une combinaison, les troubles survenus dans le cours de la Révolution ont tous été conduits par des gens dont personne ne connaissait ni le lieu de naissance, ni même la figure, et qui, pour mieux dire, sortaient de dessous terre. Ces véritables fabricateurs de crimes poussaient les matelots au vol et à de funestes excès. Plusieurs complots se formèrent, plusieurs insurrections éclatèrent. Le port servait de lieu de ralliement aux matelots. M. Pomme, le fils, m'y rendit des services qui repoussèrent d'une façon noble les reproches dont la malveillance et la jalousie avaient voulu m'accabler. Depuis quelques années il exerçait les fonctions de commissaire de la marine. Les matelots avaient pris l'habitude de l'aimer et de le considérer. Son influence sur eux maintenait mes démarches. Je fus sans cesse sur mes gardes. Quelque mal couvrait partout, et une autre se manifestait. Je voulus faire la station la plus pénible et la plus périlleuse. Je parcourus sans relâche les côtes. Tantôt je voguais comme une sentinelle placée sur le port. Je passais six fois chaque jour de l'eau, parce que l'embouchure la plus profonde était sur l'autre rive. La population se relayait pour manger et pour dormir : par conséquent elle ne buvait sans beaucoup se fati-

guer. Les femmes causaient d'incalculables embarras : outre que leur colère, ainsi que celle de tous les êtres faibles, tient de la rage, elles ont une espèce de certitude d'obtenir des ménagemens qui les rend hardies jusqu'à la témérité.

Les troupes m'obéissaient avec empressement. Je n'avais même à redouter que leur trop d'ardeur : car, gagnées par les *aristocrates*, elles maudissaient les *démocrates* et ne parlaient que de ramener l'ordre par le rétablissement du pur royalisme. Ces dispositions furent rapportées et grossies au point qu'une nouvelle répandue dans les départemens voisins annonça que les dragons avaient arboré la cocarde blanche et qu'ils avaient, par d'*abominables* manœuvres, rendu les soldats du régiment de Languedoc complices de leur *attentat incivique*.

On voulut d'abord s'armer pour le châtiment des soldats et pour le supplice des dragons; mais les clubs de Nismes et de Montpellier, avant d'adopter cette mesure de rigueur, envoyèrent des députés avec la commission de vérifier l'état exact des choses. Je fus averti de leur arrivée; je les rencontrai parmi les dragons; et, quoique leur dessein de me nuire ne pût pas être douteux, je les accueillis avec beaucoup de prévenance. Ils étaient, à les en croire, au comble

de la joie de reconnaître que les torts allégués contre de braves militaires se trouvaient tout-à-fait calomnieux.

Le calme renaissait, lorsque M. de Mui m'annonça que les Marseillais persistaient dans leur dessein de marcher sur Arles. Il travaillait à les retenir par des voies douces; mais, supposé qu'elles échouassent, sa résolution était de les repousser avec vigueur. Je devais, de mon côté, préparer ma défense et lui marquer à quel nombre de jours je pourrais, en cas de besoin, l'étendre. Ma réponse porta que, d'après l'espèce de certitude de n'avoir pas d'attaque régulière à craindre, je pourrais résister quatre ou cinq jours, et même plus, s'il nous arrivait des munitions de guerre. Je cherchai M. Ferrand : mes instances presque respectueuses n'obtinrent jamais qu'il m'éclairât de ses conseils : le commandement enlevé pesait encore assez sur son cœur pour l'engager à se renfermer dans des refus polis et dans des promesses d'une obéissance aveugle. Je composai, pour le service et pour la défense, un ordre que j'ai bien du regret d'avoir perdu. Il aurait, au moins je m'en flatte, donné la preuve de mon application aux devoirs d'un état dont je n'ai jamais perdu le goût dans aucune des vicissitudes de ma vie.

Les commissaires municipaux m'assurèrent que trois mille hommes bien armés et fort braves étaient à ma disposition ; que les autres habitans se joindraient à nous dans un besoin pressant ; que la volonté bien prononcée des habitans tendait à se défendre contre les Marseillais s'ils paraissaient ; mais qu'on ne devait plus craindre cette dangereuse épreuve : des lettres écrites pour remercier des secours offerts et pour annoncer le triomphe de la liberté devaient, à cette heure, être remises par des citoyens patriotes reconnus et négociateurs intelligens.

Sur les hommes que l'on m'offrait, j'en acceptai trois cents des plus lestes, des plus déterminés, en un mot, des plus en état de servir, pour être incorporés dans nos troupes de ligne, que je craignais de voir trop fatiguées. Les autres habitans armés reçurent l'ordre de se tenir prêts au premier appel. Les grenadiers furent chargés de la garde de la batterie sur le chemin de Marseille. Les dragons firent des patrouilles intérieures et des reconnaissances avancées ; de plus, ils protégèrent l'entrée des bestiaux, des blés et des fourrages.

M. de Mui m'écrivit que ma promesse de tenir quatre ou cinq jours le mettait extrêmement à l'aise ; qu'il rassemblait une petite armée, et

qu'il ne m'envoyait pas de munitions, puisqu'elles seraient rendues inutiles par son approche rapide.

Cependant nous ne recevions aucune réponse des Marseillais, qui, sourds aux prières comme aux menaces, avançaient à grands pas, après s'être arrêtés vingt-quatre heures à Aix pour y faire des recrues. Nos espions, gens sûrs et instruits, annoncèrent que l'ennemi ne se trouvait plus qu'à deux journées de distance. Les batteries étaient pourvues, les postes désignés, les corps de réserve choisis, les hôpitaux préparés, et tout cela le moins mal qu'il fut possible avec nos faibles moyens. Il ne restait plus qu'à lever en masse les habitans. L'ordre nécessaire à cet effet fut donné; mais aucun homme n'obéit. Les portes des maisons restèrent fermées; des femmes et des enfans attendirent la nuit pour rapporter les fusils à l'Hôtel-de-Ville : enfin, à cent volontaires près qui demeurèrent fermes et constans, la garnison se vit réduite à ses propres ressources. Cet abandon était la suite de la peur que l'on avait des Marseillais, maladie pour lors épidémique; il me confirma la justesse d'un principe très-connu, mais qu'il est cependant utile de se rappeler souvent pour que l'apparence ne jette pas dans l'erreur. Les hommes bruyans qui prodiguent la menace et qui s'ou-

blient jusqu'à l'injure sont en général peu redoutables. Tel était l'effroi qui régnait, que les querelles intestines furent terminées par l'appréhension des dangers. Les femmes qui la veille parcouraient le port comme des furies, se tenaient maintenant à l'écart et gardaient le silence.

Le lendemain je fis, dès la pointe du jour, marcher Saint-Martin, officier passionné pour son état et plein d'intelligence. Sa commission était d'éclairer la marche de l'ennemi, de prendre une connaissance au moins approximative des forces qui nous menaçaient, de se retirer ensuite en bon ordre, mais avec assez de vitesse pour nous donner quelques heures d'avance et pour éviter à ses hommes tout mauvais traitement.

Un gendarme apporta vers neuf heures des lettres bien propres à nous causer de la surprise. M. de Mui me marquait que ses efforts pour rassembler des troupes avaient entièrement échoué; que, loin de songer à une défense rendue criminelle par son inutilité, nous devions au plus tôt évacuer la ville; que les Marseillais furieux menaçaient hautement de désarmer les troupes de ligne et de traiter de la manière la plus flétrissante les dragons, contre lesquels

ils nourrissaient une ancienne inimitié ; qu'il fallait que le régiment de Languedoc partît sans perdre un instant, et que les dragons se retirassent après l'arrivée d'un bataillon de volontaires. Je priai M. Ferrand d'être dans deux heures en marche pour Tarascon, où quatre ordonnances du régiment allaient veiller à ce que les bacs fussent libres au moment de son arrivée, et de passer sur-le-champ à Beaucaire, afin que les mêmes bacs se trouvassent de retour pour l'usage des dragons. Mon dessein tendait à ce que la garnison se trouvât, avant la nuit, transportée sur l'autre rive du Rhône. Je lui donnai de plus la route expédiée par M. de Mui, qui portait les lieux destinés à son régiment.

J'avertis M. de Monnier qu'il devait s'éloigner. Je m'occupai des moyens d'assurer ma retraite et surtout d'emporter les caisses que l'on avait eu l'imprudence d'exposer à un semblable tumulte. Je fus distrait de mes soins par un spectacle qui m'attendrit encore plus qu'il ne me flatta. Les habitans de tous les partis m'arrêtaient dans les rues, me serraient les mains et me conjuraient les larmes aux yeux de ne pas les abandonner. Deux femmes d'un rang élevé se trouvaient retenues chez elles par des maladies graves : il me fut impossible, malgré mes

affaires sans nombre, de leur refuser quelques paroles de consolation. Elles prétendaient partir avec moi, de même que plusieurs autres particuliers; mais une défense expresse m'interdisait de favoriser le départ d'aucun individu. Je fus donc obligé de publier que personne ne serait souffert à notre suite, et que même nous repousserions vigoureusement les gens qui s'entêteraient à partir avec nous, quel que pût être leur prétexte.

A trois heures de l'après-midi, le second bataillon des volontaires du Gard entra dans la ville. Son chef était Vouland, ancien capitaine d'artillerie et l'un des oncles du député. Cet homme, très-vif et peu politique, me montra dans son maintien qu'il arrivait fort prévenu contre ma conduite. Je déposai le commandement entre ses mains et je rejoignis les dragons déjà rassemblés. Une grande inquiétude me tourmentait. Le corps détaché le matin n'avait pas encore reparu. Partir sans lui eût été une résolution fort dure : cependant si, malgré la prudence de Saint-Martin, les Marseillais l'avaient enlevé, n'était-il pas à craindre que je fusse à mon tour surpris dans une détestable position? L'unique ressource pour faire une retraite se réduisait à une chaussée étroite et dégradée

à tel point que les chevaux ne pouvaient y marcher qu'en désordre et plus lentement que les hommes à pied : elle longeait d'ailleurs d'un côté le cours de l'eau et de l'autre des marais; de sorte qu'une colonne attaquée en queue eût été renversée sans pouvoir opposer de résistance. Les dragons exprimaient du mécontentement. A l'affligeante idée de laisser en arrière leurs camarades, ils joignaient certaine crainte des Marseillais, dont divers rapports exagéraient la force, le courroux et surtout l'animosité personnelle.

Je commandais déjà : *Préparez-vous à monter à cheval*, lorsque Saint-Martin parut avec sa troupe, harassée, mais entière. La *découverte* avait été parfaitement conduite, à la faveur de trois ou quatre bouquets de bois et de quelques ravins. Les Marseillais approchaient au nombre d'environ deux mille hommes avec six pièces de canon et plusieurs chariots chargés de munitions ou de bagages. Leur marche était si embarrassée et si lente, que la nuit devait les surprendre en chemin. Ils n'attaqueraient donc Arles au plutôt que le lendemain dans la matinée. Saint-Martin me témoigna son étonnement d'avoir trouvé la grande batterie déserte. Je l'instruisis de l'état des choses, et je conclus

avec lui que nous pouvions différer notre départ jusqu'à ce que son détachement eût pris une heure de repos. Leurs camarades avaient, dans l'agitation générale, abandonné les soupes et les fourrages mis en réserve pour nos absens. J'achetai du pain et du fromage que les sous-officiers distribuèrent; et, pour dédommager en quelque sorte du manque de nourriture chaude, chaque homme reçut une ration d'eau-de-vie. Il se trouvait par bonheur sur un chariot des retenues d'avoine. J'ordonnai que les sacs des dragons fussent remplis et que les chevaux mangeassent sans être dessellés. Je m'aperçus que, malgré ma vigilance, les dragons me témoignaient beaucoup moins d'amitié qu'ils n'avaient coutume. La mauvaise humeur se prononçait sans aucune nuance et sans aucune exception.

Les habitans me causaient de la peine par leurs empressemens. Le nombre de ceux qui réclamaient la permission de nous suivre augmentait à chaque minute. J'avais donc à renouveler sans cesse des refus embarrassans. Plusieurs hommes honnêtes vinrent, quoique ennemis déclarés du maire, me parler en faveur de l'épouse du fugitif, qui était l'objet de trop de haine pour que le massacre de tous les siens ne fût pas presque certain. Aussi fermai-je les yeux

lorsque mon valet de chambre plaça dans ma voiture cette femme éplorée.

Après une avant-garde de douze hommes, les bagages marchèrent : ensuite la troupe suivit en colonne serrée sur trois de front. Mon cœur se froissa douloureusement et mes larmes se confondirent avec les pleurs d'une foule de spectateurs. Des femmes et des enfans s'attachaient à mes bottes au point de me causer l'inquiétude de les blesser par des mouvemens inévitables.

Habitans de Carpentras et d'Arles, je ne reverrai jamais vos murs ! ma vieillesse ne sera pas rajeunie par votre soleil vivifiant, mais mon cœur vous conserve à jamais un souvenir d'estime et d'affection. Nous nous sommes rencontrés sur la voie des sollicitudes et des angoisses. Dans sa marche destructive, le temps dévore chaque jour, avec ceux qui fomentèrent les troubles, ceux qui commirent le crime, ceux qui défendirent l'ordre, et ceux qui furent fidèles à la vertu. L'attente ne m'est donc pas permise que mon nom laisse encore parmi vous aucune trace.

Les mauvais chemins retardèrent si fort ma marche que la nuit était avancée lorsque nous entrâmes à Tarascon. Un embarras imprévu m'y survint. Les soldats du régiment de Bourgogne se trouvèrent à notre arrivée pour prévenir les

dragons contre une nouvelle machination des aristocrates. « *Ces infâmes ensorcelés* avaient, « disaient-ils, à force d'argent et de promesses, « corrompu les conducteurs des bacs pour noyer « les bons patriotes qui s'embarqueraient. Cent « vingt braves volontaires nationaux avaient « péri la veille dans la traversée d'Avignon à « Ville-Neuve. »

Cette cruelle catastrophe, que je regardai d'abord comme un conte fabriqué par la méchanceté, me fut bientôt confirmée ; mais, loin qu'aucun aristocrate y fût entré pour rien, le bateau n'avait été submergé que parce que les volontaires, complétement ivres, s'étaient lancés dedans en foule, avaient sauté, dansé et fini par se battre. Lors de ces tristes jours, aucun malheur ne passait pour être l'effet du hasard : tous se rangeaient au nombre des attentats du parti opposé.

Les dragons protestèrent qu'ils ne s'embarqueraient pas, surtout pendant la nuit sombre, qui favorisait les mauvais desseins des aristocrates. Je mis en usage toutes les ressources en mon pouvoir pour les convaincre que leurs officiers étaient incapables de souffrir, encore plus de préméditer une semblable abomination. Les adjudans, arrivés de jour, répondirent de la so-

lidité des bacs et des cordes. De bons logemens et d'excellentes étapes les attendaient à Beaucaire: Tarascon ne pouvait rien leur fournir. Pour gage de notre bonne foi, je proposai de me mettre dans un des deux bateaux, et le second lieutenant-colonel dans l'autre, de passer et de repasser jusqu'à ce que le dernier homme fût en sûreté. Nous fîmes en conséquence huit traversées tant allées que venues. Je ne me rappelle pas dans ma vie une plus incommode et plus ennuyeuse corvée. Les propos furent indifférens, à l'exception de quelques plaintes contre le général Choisi, qui se répétèrent dans chaque convoi. Je les repoussai vivement, et je n'ai découvert que quelque temps après que c'était des traits indirects que l'on me lançait en blâmant une personne pour laquelle je professais du respect et de l'attachement. Un officier retiré depuis peu du service me reçut à Beaucaire avec beaucoup d'honnêteté : il m'apprit que des contes à la fois absurdes et contradictoires se débitaient sur notre expédition d'Arles. Tous s'accordaient sur un seul article : les dragons, égarés par mes abominables manœuvres, avaient démenti leur fameux patriotisme. Je devais donc m'attendre que les machines révolutionnaires joueraient pour détacher de moi mes gens et les pousser

l'éclat d'une pleine insurrection. Ces discours, inspirés par la sagesse et présentés avec autant de mesure que d'esprit, ne me donnèrent aucune alarme. Mon aveuglement sur les dragons m'empêcha même de sentir d'abord combien je devais de reconnaissance à l'homme assez généreux pour m'éclairer par un simple mouvement d'humanité. Il est rare que l'on profite des avis qui ne s'accordent pas avec les calculs de l'intérêt ou avec les fumées de l'amour-propre.

CHAPITRE XIII.

Révolution à Avignon. — M. de Mui se sauve. — L'auteur apprend de toutes parts qu'il est dénoncé comme aristocrate. — Incendie des archives au château ducal d'Uzès. — M. de Wittgenstein est nommé au commandement de l'armée du Midi. — Il forme un plan pour pacifier le Midi, et charge l'auteur de le porter à Paris. — Situation de Paris. — Dumourier. — Etat de la lutte entre les constitutionnels et les jacobins.

M. de Mui m'avait donné l'ordre de venir lui rendre compte des événemens, tandis que les dragons iraient à Remoulins passer quelques jours pour être prêts si des circonstances imprévues faisaient de nouveau naître le besoin de s'en servir. Je partis de très-bonne heure. Comme je filais devant les écuries, où le pansement était déjà commencé, je lus de l'embarras et de la tristesse sur le visage des dragons. Celui qui se trouvait commandé pour me suivre en qualité d'ordonnance marchait avec une peine infinie, quoique cette commission fût ordinairement recherchée. Je supposai que tous se repentaient

de l'explosion d'un zèle imprudent; mais je ne les soupçonnais pas capables de manquer jamais à un attachement que tant de preuves réitérées semblaient me garantir.

A mon entrée dans Avignon, je vis un grand nombre de gardes et de volontaires nationaux, qui me regardaient d'un œil farouche : j'aperçus à grand'peine quelques soldats des troupes de ligne. Je me rendis à l'archevêché près de M. de Mui, qui me reçut avec le ton de l'amitié. J'exprimai mon chagrin des embarras que m'avaient causés ses ordres de défense et ses promesses de secours tout-à-fait illusoires. On venait mal à propos de sacrifier une ville qui, par sa beauté et par son opulence, avait le droit de s'attendre à ce que les forces armées la missent à l'abri de tout malheur. Je souffrais personnellement de cette fausse démarche, qui m'enlevait l'estime comme l'affection des troupes, et qui par conséquent me paralysait pour le service.

M. de Mui me répondit que ses regrets étaient sincères; que, loin de me tromper de propos délibéré, son dessein avait été de dégager Arles et de repousser les Marseillais; mais que les bataillons de volontaires nationaux qui formaient ses principales forces avaient refusé de marcher; qu'il me proposait de retourner en qualité de

commandant de cette malheureuse ville, qu'alors tout l'honneur d'une expédition intéressante m'appartiendrait. Cette offre me blessa comme non moins déplacée que bizarre. Je répondis que ma présence, sans être de la moindre utilité, me livrerait à des périls éminens. Les Marseillais, assurait-on, joignaient à leur haine contre les dragons des griefs qui m'étaient personnels. De quel motif pouvait-il colorer l'idée de m'envoyer au devant des outrages d'une horde fanatique?

Mon mécontentement du procédé de cet officier général, qui se montrait pour le moins irréfléchi, ne m'empêcha pas de lui présenter quelques remarques sur sa propre situation. Il se trouvait entouré de cinq ou six mille volontaires et gardes nationaux qui, dévoués aux commissaires des départemens, ne comptaient pour rien le commandement militaire. Les propos les plus indécens se tenaient tout haut et jusqu'à sa porte. Les juges s'échappaient sans bruit. Trois cents chasseurs corses et trente dragons restaient son unique défense : la faiblesse de ces moyens les rendait illusoires. Le départ des troupes de ligne le réduisait à une véritable captivité : « car, ajoutai-je, si vous vous croyez libre, vous « êtes séduit par une illusion bien trompeuse. »

Des éclats de rire coupèrent mon discours. Je fus ensuite contraint d'entendre une longue file de phrases sans suite et sans valeur. Bref, selon l'expression vulgaire, M. de Mui battit complétement la campagne. De tels procédés me surprirent d'autant plus que je savais combien il accordait de confiance à son aide-de-camp, M. Tardieu de Saint-Marcel, qui réunissait de l'esprit, des connaissances, du jugement, du caractère et des principes. Par malheur cet officier se trouvait pour lors employé à une autre commission.

J'allai, avant le dîner, voir mes respectables amis qui, par piété, ne condamnaient les actions de personne. Ils me prédirent cependant que la catastrophe approchait; que la sortie des *brigands* était préparée, et que les malheurs du comtat demeuraient sans remède. Leurs conseils affectueux pressèrent mon départ. Je les conjurai de me donner l'exemple; mais ils me répondirent qu'un pouvoir supérieur les avait fixés dans ce poste difficile, pour l'occuper jusqu'à leur dernier soupir : ce pouvoir, ou les sauverait, ou les couronnerait de la palme du martyre. Ils me remirent un écrit sur lequel mes yeux se sont depuis reportés souvent avec autant de surprise que d'attendrissement. Nos adieux,

multipliées. A la suite de ce magnifique début, on effleurait légèrement un petit nombre d'accidens impossibles à prévenir dans les plus salutaires opérations. Un seul homme avait, par son imprudence, perdu la vie : plusieurs mauvais sujets s'étaient attiré des coups et même de légères blessures. Quelques maisons allaient à bon droit être maltraitées, afin que leurs ruines servissent d'exemples propres à contenir désormais les malveillans; du reste, l'ensemble allait à merveille.

Après avoir entendu la lecture de ces détails, je pris congé de M. de Mui, que je crois être resté tout-à-fait étranger aux complots qui se tramaient contre sa réputation et contre sa sûreté. Son tort réel, mais pardonnable chez un militaire, se réduisait à la confiance avec laquelle il se livrait entre les mains d'hommes qui lui avaient été recommandés, dont le zèle paraissait franc, mais que l'habitude de la chicane avait depuis long-temps rendus habiles à suivre des chemins tortueux. Il me fut aisé de répondre par des excuses spécieuses à son invitation de m'arrêter deux ou trois jours à Avignon. Je passai sur-le-champ le Rhône. Outre l'idée que nous étions menacés d'une explosion prochaine, il me restait des inquiétudes par rapport au ma-

M. de Mui se trouva circonscrit de façon à ne pouvoir tenter aucun effort, mais sans être toutefois assez resserré pour manquer de moyens de retraite. Il sortit de la ville par des rues détournées, trouva des chevaux placés hors de la porte, et courut à franc étrier jusqu'à Paris.

Le sort d'Arles et celui d'Avignon venaient d'être fixés dans deux journées mémorables et propres à fournir bien des sujets de réflexions. L'Assemblée, à sa honte, les sanctionna par des décrets approbateurs, qui consacraient le crime et ses agens.

La prudence prescrivait que je m'éloignasse sur l'heure d'une ville dans laquelle *les brigands*, sortis des cachots, devenaient autant de tigres furieux et déchaînés, qui conjuraient ma perte. Je vins près de ma famille avec l'espérance de goûter du repos pendant une semaine; mais le troisième jour ma sécurité me fut ravie d'une manière inattendue. Un officier, devenu par sa retraite directeur de la poste à Remoulins, Ceverac, vint, avec les sollicitudes de l'amitié, apprendre à mon père que les dragons, pendant les deux jours qu'ils étaient demeurés dans sa petite ville, avaient exprimé contre moi le plus fort déchaînement; que mon nom avait retenti de toutes parts, accompagné d'injures et de me-

naces; que deux députés des Marseillais avaient adressé des reproches relativement à la conduite incivique qui s'était tenue dans Arles; que le tort retombait en entier sur mon compte; que l'on me peignait unanimement comme l'auteur des séductions criminelles qui avaient momentanément favorisé les partisans d'*infâmes scélérats;* que les députés avaient fini par proposer de faire en ma personne un exemple assez imposant pour contribuer au bien de la patrie; que plusieurs voix avaient voté pour exposer ma tête sur la place d'Arles, afin que le même lieu devînt le témoin de la punition, après l'avoir été de l'attentat: heureusement les officiers, mais surtout les sous-officiers, bien plus en *crédit*, prenaient ma défense. D'ailleurs personne ne savait avec certitude dans quel endroit il aurait fallu me chercher. Les uns me supposaient à Nismes, d'autres à Uzès, à Avignon, au Vigan, etc.

M. de Servies, dont j'avais placé le fils sous-lieutenant au régiment, arriva de Nismes, rempli de chagrin d'avoir entendu les orateurs du club me dénoncer comme un aristocrate, traître à ses citoyens, ennemi de la liberté, enfin, corrupteur de ces dragons que l'on avait connus si braves et si dignes patriotes.

Moyencourt, officier dont les qualités aimables gagnaient la confiance, et dont les principes commandaient l'estime, vint avec des instructions fort détaillées de la part de Saint-Julien qui, crainte de se compromettre, n'avait pas voulu m'écrire, mais qui m'apprenait, par une voie sûre, que l'orage grossissait à chaque minute, que les factieux de la ville s'emportaient contre moi, et que les dragons s'en détachaient; que le choix entre deux partis me restait, l'un de m'éloigner au plus vite, l'autre d'étonner les accusateurs par ma présence : ce dernier lui paraissait trop critique pour qu'il osât le conseiller. Je priai Moyencourt de ne montrer aucune agitation devant mes parens, et je le prévins que nous partirions à l'issue du dîner.

L'histoire distinguera, parmi les circonstances extraordinaires et caractéristiques de la révolution francaise, une légèreté qui dans peu d'instans place le même homme au pinacle de la faveur, et le plonge dans la fange de la disgrâce : aussi n'a-t-on jamais pu découvrir par quel point le monstre dévorateur pouvait être attaqué. Lors des troubles anciens, il a toujours suffi de gagner les chefs de factions : Mayenne désarmé mit la France aux pieds de Henri IV;

mais de nos jours il aurait fallu séduire tous les individus et par conséquent entreprendre une tâche au dessus de la portée des forces de l'homme. Ce phénomène, si difficile à concevoir, fut le produit monstrueux de la vanité, que les fausses lumières inspirent, de l'égoïsme, que le luxe excessif amène, et de l'indifférence que le siècle a enfantée par sa profonde corruption. Nul chef ne pouvait compter sur ses subordonnés, soit qu'il appartînt à l'administration, à la magistrature ou au militaire. Une entière désorganisation descendait depuis le rang le plus élevé jusqu'au grade le plus inférieur. Ce funeste esprit ne se montrait pourtant pas encore au point où il l'a fait par *la suite*, dans les exemples si frappans de l'abandon qui successivement fit payer cher à M. de La Fayette et à Dumourier un enthousiasme éphémère. Le second de ces champions d'une chimérique liberté serait le seul général dont ses soldats se fussent détachés dans le cours de succès glorieux, si l'histoire ne nous offrait pas un événement semblable dans la personne de Lucullus, abandonné au sein de la victoire.

Tandis que je me hâtais sur le chemin de Nismes, le changement des dragons se présentait à mon esprit, tel qu'un songe trompeur hors de

toute croyance. Leur maintien sévère et leurs regards sombres ne purent même m'ébranler. Il fallut bientôt renoncer à une illusion flatteuse mais dépourvue de fondement.

L'humeur de mes dragons avait glacé les habitans : tous cherchaient les moyens de m'éviter, et me recevaient avec réserve, si je forçais leur retraite. On disait hautement que les troupes nationales, ainsi que les jacobins, avaient juré ma perte. Cependant l'oubli de toute décence n'était pas devenu familier. Un seul dragon, encore était-il pris de vin, osa, dans le quartier, m'appeler *un détestable aristocrate*. L'adjudant le conduisit, par mon ordre, en prison : je le fis, sous le prétexte de son ivresse, rendre le lendemain à son service, sans que ses camarades se permissent un mot, ni sur sa détention, ni sur sa sortie. J'allai deux fois au club dans lequel les orateurs m'avaient inculpé, mais personne ne prononça une seule phrase qui pût m'offenser. Le mécontentement, quoique recouvert d'un voile de décorum, n'en répandait pas moins de la gêne et de la tristesse sur mon existence. Les autres officiers souffraient : tous m'avouèrent que leur supplice était trop dur pour ne pas leur devenir insupportable, que le seul moyen de prolonger leur

séjour à un poste orageux consistait dans un changement de garnison. Nous éprouvions tous le besoin d'aller loin des provinces méridionales, dans lesquelles nos dragons avaient de trop nombreuses et de trop anciennes habitudes, pour permettre aucune espérance de retour vers une bonne conduite. Je résolus, par égard pour leurs prières, de me rendre au Saint-Esprit, et d'y voir le comte de Wittgenstein, que le général Choisi m'annonçait en qualité de son successeur. Dans le cas où il ne m'accorderait pas la grâce si désirée d'un déplacement, j'étais chargé de lui présenter la démission de nos emplois, quand même son refus serait appuyé sur des raisons plausibles.

La route de Nismes au Saint-Esprit m'invitait à passer par Uzès. D'ailleurs un mouvement intérieur qu'il m'eût été, je pense, impossible d'étouffer, me faisait la loi d'embrasser mes parens. Le ciel semble avoir eu le dessein de semer l'horreur et l'effroi sur les derniers momens pendant lesquels je respirais mon air natal, comme pour me laisser un germe de consolation dans le cours du long exil qui m'était réservé.

A dix heures du soir, j'entends un bruit considérable vers le château ducal. J'y cours, il n'était plus temps. Cinquante ou soixante hom-

mes masqués avaient forcé les portes, et les avaient ensuite refermées. Quelques officiers de la garde nationale et quelques membres distingués du club m'exhortèrent à la tranquillité, d'autant plus que les voies de fait ne pouvaient que mal réussir contre des gens bien armés, et que, de plus, on avait tout lieu de croire bons patriotes. Alors l'un d'entre les pillards paraît au dessus de la porte, et prend, au nom de ses camarades, l'engagement de ne commettre aucun dégât, de respecter les jours et les propriétés des habitans : ils prétendent uniquement anéantir des marques humiliantes de despotisme que la bonhomie des Uzétiens avait à tort laissé subsister ; chacun de nous doit donc rentrer dans sa maison, et ne pas conserver la moindre inquiétude. Les flammes s'élevèrent bientôt en tourbillons, et l'incendie dura la nuit entière.

Pendant tout ce temps j'éprouvais une douleur déchirante. Protégé dès ma plus tendre jeunesse par M. et madame d'Uzès, je m'honore d'un entier dévoûment, d'une vive reconnaissance et d'un profond respect pour leur maison. Il m'a toujours été cher et sacré de nourrir ces sentimens et de les annoncer à haute voix. Le mal qui se commettait presque sous mes yeux se peignait à mon imagination blessée comme in-

calculable et sans remède. Les dangers de ma propre famille n'entrèrent pas dans ma pensée. Ce ne fut qu'après le fin de cette lugubre scène que, semblable au malade qui ne sent toutes ses souffrances que lorsque la fièvre est abattue, je vis combien le feu nous avait menacés. Les étincelles enlevées par le vent s'étaient attachées à différentes parties du toit de notre maison.

Mon valet-de-chambre vint me dire que ma voiture, chargée d'effets d'une grande valeur, tant à moi qu'à ma femme, était demeurée au milieu de la cour du château. Sa perte me sembla si certaine que je crus inutile d'aller m'en assurer. Mais le même homme accourut au bout de quelques minutes avec un air satisfait. Il m'annonça que mes effets n'avaient pas essuyé le moindre dommage, non plus que ceux de différens particuliers qui, faute de terrain, obtenaient de la complaisance du duc la permission de faire chez lui des espèces de dépôts. Les assaillans n'avaient rien enlevé dans les appartemens, et leurs efforts s'étaient dirigés contre les archives. De telles circonstances fournissaient des preuves incontestables que ces incendiaires, ne devant pas être confondus avec les voleurs, n'en devenaient que plus coupables, puisque le besoin impérieux ne les contraignait pas à commettre leurs violences.

Les crimes, sous l'horreur desquels la France a gémi tant d'années, donnent, par leur diversité, par leur recherche et par leur bassesse, le caractère de romancier à l'écrivain assez ferme, assez indifférent pour les rassembler et pour les décrire sans indignation. Tous ont été vomis par deux monstres impurs, l'orgueil et l'intérêt. Mais ceux que l'intérêt produit restent faibles et presque dignes d'excuse, quand ils sont comparés à ceux que l'orgueil enfante.

M. de Wittgenstein était depuis peu de jours au Saint-Esprit. Je l'avais connu comme colonel du régiment d'Anhalt en garnison à Dunkerque. Quatorze années de séparation offrirent à mes regards un changement aussi grand qu'avantageux. Le colonel de Wittgenstein, d'une belle figure et d'un esprit agréable, ne semblait respirer que pour les plaisirs. Le général Wittgenstein se montrait sage, réfléchi, plein d'intelligence et de fermeté. Son accueil fut accompagné de la politesse ancienne, c'est-à-dire noble et douce, que personne ne posséda jamais à un plus haut degré. La rencontre de M. Planelly de La Valette parmi ses aides-de-camp me parut un pronostic heureux. Il me dit qu'outre notre vieille connaissance fort présente à sa mémoire, j'avais encore pour titre auprès de lui sa promesse au

général Choisi de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour me rendre des services. Sur ma demande d'éloigner le régiment du Languedoc, le quartier de Clermont en Auvergne me fut offert, et je l'acceptai sans balancer. J'avais exprimé ma satisfaction, et déjà je préparais mon retour à Nismes, lorsque M. de Wittgenstein m'appela dans son cabinet. Après quelques témoignages d'estime, il découvrit à mes yeux le plan qui remplissait son âme des plus brillantes espérances.

Des hommes honnêtes déployaient en foule du zèle et de la résolution pour ramener l'ordre dans les départemens méridionaux; ils demandaient un chef; M. de Wittgenstein s'offrit avec empressement pour remplir leurs vœux; mais la base de l'édifice projeté ne pouvait recevoir de la consistance qu'autant que le ministre, sur le récit fidèle de la désolation de ces superbes contrées, obtiendrait de l'Assemblée un décret qui mît l'armée du midi sur le pied de guerre et les villes en état de siége. On l'avait, il est vrai, flatté de secours énergiques et prompts. Ses intérêts demandaient cependant qu'un homme actif et sûr pressât le ministre, parlât dans les comités, remît enfin au Roi des paquets importans; il attendait ces soins de mon zèle.

J'acceptai la commission ; je promis de marcher nuit et jour sans nul délai, trop heureux de seconder de tous les moyens en mon pouvoir des vues aussi respectables.

Mes préparatifs furent achevés sans que personne en eût le moindre soupçon. La prudence me faisait une loi de taire mon projet de voyage. Les habitans des provinces commençaient à redouter Paris comme un gouffre dangereux de sa nature, et que le nombre immense d'aventuriers sans aveu comme sans mœurs, qui venaient y tomber, corrompait au point de le transformer en un cloaque pestilentiel.

Aucune tentative pour rétablir l'ordre ne s'était encore annoncée sous des couleurs aussi favorables. M. de Wittgenstein réunissait les qualités qui captivent la confiance et commandent le respect. Ses plans étaient combinés avec autant de profondeur que de sagesse.

Jamais homme en place ne s'exprima dans les réquisitions, dans les lettres, dans les ordres et dans les écrits justificatifs, avec autant de noblesse. Plusieurs personnes d'un caractère circonspect, qui n'avaient jusqu'alors vu qu'avec défiance les obstacles opposés à la faction dévastatrice n'hésitèrent pas à se prononcer. Une foule de propriétaires considérables accoururent

des départemens voisins au Saint-Esprit, pour y délibérer sur les moyens de défendre la majesté du trône.

Je satisfis à ma parole avec une exactitude scrupuleuse. Je m'arrêtai deux heures à Lyon pour donner des ordres relatifs à un achat de chevaux. Des gens, autour de ma voiture, retardèrent un peu ma marche par leurs questions. Je voyageais avec le fils de la célèbre madame Verdier, femme vertueuse, bonne, éclairée, l'un des premiers poëtes dans le genre pastoral qu'ait produit la France, et qui s'est toujours montrée fidèle à l'école de Racine. L'habit de garde national que portait ce jeune homme aiguillonnait encore la badauderie qui distingue la populace oisive des grandes villes. Je vis durant cinq minutes, à Châlons-sur-Saône, Boileau, mon ancien ami, pour lui confier que, dégoûté de tout emploi, je soupirais après une retraite dans ce charmant séjour.

Parvenu au but de mon voyage, je cours à l'hôtel de la guerre où je m'annonce comme un envoyé du général en chef de l'armée du midi. Je suis reçu, j'aperçois le chevalier de Grave accablé sous le faix du ministère et ne se soutenant que par les conseils d'un petit nombre de gens fermes. Je l'avais autrefois connu sous-

lieutenant dans le régiment de Royal-Piémont. Cet homme, d'un esprit agréable, plaisait aussi par sa tournure, quoique fort petit et assez laid. On se rappelait encore avec intérêt *la Folle de Saint-Joseph*, élégie en prose et dans le genre allemand, qui charme par des grâces naïves et qui touche par une sensibilité profonde. Il prend mes dépêches, sans que son trouble lui permette de me reconnaître; alors, conformément à mes instructions, je m'efforce d'étaler les avantages que le plan de mon général promettait. Le chevalier de Grave m'écoute sans dire un mot. Berthier, à cette époque adjudant-général de Paris, et qui parvint depuis aux plus éminentes dignités, prend la parole : « Ce que vous expo-« sez, monsieur, est sans doute bien calculé, mais « ne saurait être utile. M. de Wittgenstein n'a « plus le commandement de l'armée du midi; « toutes ses opérations sont annulées. M. de « Montesquiou qui le remplace a dans ses mains « les ordres convenables au moment et avanta-« geux à ces contrées. »

Je sentis la force d'un coup qui renversait nos espérances. Afin de tirer du moins quelque avantage de ma course, je sollicitai notre changement d'armée. On me demanda les motifs de cette démarche; je les exposai dans l'espoir de

fixer davantage l'attention. Je me résumai par une assurance positive que les refus priveraient l'Etat d'excellens officiers qui étaient déterminés à quitter le service si le ministre repoussait leurs justes représentations. Mais quelle surprise n'éprouvai-je pas à la vue du peu d'effet que mon discours produisit? M. de Grave me pria cependant de descendre chez un commis qui vérifierait si l'état des choses permettait que ma demande fût accordée.

Je trouvai, dans le personnage auquel on venait de me renvoyer, un homme brutal et jacobin. Il me dit que les bons patriotes regardaient comme un bonheur inappréciable la retraite des officiers de l'ancien régime, puisque les plus belles promesses de ces *messieurs* cachaient un fonds d'aristocratie. Nos menaces de quitter, loin de causer de l'inquiétude, faisaient au contraire un plaisir réel; mes dragons couchés sur l'état de l'armée du midi ne pouvaient en être retirés sans l'aveu du général de cette armée. Le *citoyen* Montesquiou, cher aux amis de la liberté, détruirait bientôt nos répugnances si nous n'étions pas comme tant d'autres d'obstinés *aristocrates*.

Il était minuit lorsque je me retirai triste et honteux du mauvais succès de mon voyage.

L'esprit supérieur et extrêmement fin de M. de Montesquiou m'était connu depuis Strasbourg; il avait passé l'été de 1788 employé dans cette ville de guerre, comme maréchal de camp; mais je ne possédais aucune notion sur son caractère, que quelques personnes vantaient, tandis que plusieurs le déchiraient. Un voyage en Languedoc, durant le cours duquel je l'avais aperçu pendant peu de minutes, multipliait encore la diversité des jugemens qui circulaient sur son compte. Il me paraissait naturel que la confiance de son prédécesseur devînt à ses yeux un titre défavorable. Je passai le reste de la nuit dans les agitations auxquelles de fâcheuses idées me livraient.

J'allai dès le matin de bonne heure chez mon nouveau général qui logeait à l'hôtel de Rochechouard. Je reçus un accueil froid, mais poli. Je ne parlai que de deux des divers objets qui m'avaient conduit à Paris. La commission de rendre au ministre quelques dépêches importantes et le dessein de solliciter, au nom de mes camarades comme au mien, que le régiment quittât les provinces méridionales. M. de Wittgenstein avait déjà satisfait en partie à nos désirs par le don du quartier de Clermont. La réponse de M. de Montesquiou me prouva qu'il y au-

rait de la folie à compter sur un changement, même sur celui que nous avions cru positif. Cette réponse se composait de l'assurance d'une prédilection sincère en faveur du neuvième régiment de dragons « qui, sans flatterie, était de « tous les corps à ses ordres le dernier dont il « voulût se détacher. Les habitans de Montpellier « et de Nismes aimaient et les dragons et moi en « particulier; je ne pouvais trop tôt repartir, et « je devais me mettre en route avec la certitude « de trouver jusqu'à la plus petite trace d'hu- « meur effacée; les sujets de plainte, soit des « officiers, soit des dragons, seraient prévenues « par ses attentions. » Je présentai ma démission, elle fut refusée. L'assurance réitérée que je ne retournerais point sur mes pas me valut une permission de rester six semaines à Paris, afin que je pesasse mûrement quel parti me serait le plus avantageux. Le général se résuma par l'assurance «que mon intérêt personnel et le bien « du service devenaient pour lui des motifs de « souhaiter mon prompt retour à son armée; « d'ailleurs les apprêts d'un départ précipité « rendaient nécessaire la fin de notre entretien.»

J'allai sur-le-champ chez le général Choisi, son cœur s'épancha d'abord dans une tendre réception; mais bientôt il parut mécontent de me

voir éloigné du corps que je commandais. La commission que M. de Wittgenstein m'avait donnée n'était pas, à son avis, un motif assez puissant pour excuser l'abandon de mon poste dans ces temps difficiles. Le projet de donner notre démission en commun, le blessa au point qu'il répéta plusieurs fois : « Cette démarche « serait non moins absurde qu'insubordonnée. »

Je promis au général de ne rien hâter par respect pour son opinion ; ensuite je lui demandai de rejoindre l'armée des Pyrénées, dont on l'avait depuis peu de jours nommé commandant. Il me répondit les larmes aux yeux que, quoique convaincu du devoir sacré pour tous les officiers de rester à l'armée, comme l'unique place où l'on pût se rendre utile, il se voyait, par des infirmités, réduit au besoin de vivre dans un repos bien contraire à son humeur; tout au plus s'il restait en état de paraître sur le champ de bataille un jour d'affaire. Les fatigues et les inquiétudes qu'il avait éprouvées durant son séjour dans le Comtat, le réduisaient à l'impossibilité de se tenir à cheval deux heures de suite. M. de Wittgenstein l'avait remplacé d'après sa propre demande. Il voyait dans cet officier général des talens assez marquans pour obtenir le respect des troupes, des principes d'honneur

assez connus pour recevoir les suffrages des royalistes, et des sacrifices de rang assez considérables pour mériter la confiance des patriotes. Cette dernière attente s'était trouvée mal fondée; les jacobins dans un moment de prépondérance venaient, par une démarche vigoureuse, d'arracher du Roi le rappel de M. de Wittgenstein et la nomination de M. de Montesquiou. Pour lui, depuis une semaine, il avait quitté le généralat de l'armée des Pyrénées; la grand'croix de l'ordre de Saint-Louis faisait la plus belle partie de sa retraite. J'eus quelque peine à lui persuader qu'il donnât son aveu pour que je profitasse de la permission que M. de Montesquiou venait de m'offrir. Le brave général *était soldat* jusqu'à la moelle des os : par conséquent il n'entrait pas dans sa tête comment un officier pouvait, durant nos violentes crises, suspendre un seul instant l'exercice de ses fonctions.

Quoique convaincu de l'inutilité et même du danger qu'il y avait à placer sous les yeux du Roi des lettres dont le but était évanoui, j'en cherchai néanmoins les moyens. Un sentiment irrésistible enflammait mon âme du désir d'admirer ce prince, qui depuis trois années luttait avec une foule de maux, que nos vices avaient enfantés et que ses vertus l'avaient empêché d'étouffer.

M. de Wittgenstein m'avait recommandé de mettre en usage pour cet objet les bons offices de M. de Wittenkopff, l'une de mes connaissances de Strasbourg. Au début de la Révolution ce vieil officier s'en était montré le zélé partisan; rien de plus simple : dans le nouvel ordre des choses il distingua le réglement qui le tirait de l'oubli; dès lors les décrets de l'Assemblée nationale lui parurent dignes des plus grands éloges. Dietrich, son parent, fomenta cette ardeur naissante, et lui procura la place de lieutenant-général, chef de la division de Paris. Son penchant démocratique ne l'empêcha pas d'être flatté de l'honneur d'approcher du monarque et de la famille royale. Bientôt l'aspect habituel d'un caractère à la fois serein et sublime l'émut au point de le pénétrer de respect autant que d'amour; à mon arrivée ses sentimens étaient nobles. Sa conduite portait un caractère généreux d'énergie et ses discours respiraient une honorable franchise.

Je dus aux soins de M. de Wittenkopff le bonheur de présenter au Roi les lettres de M. de Wittgenstein. Comme ce prince n'ignorait pas que les factieux avaient renversé nos projets, il ne m'en dit pas un mot; mais il fut assez bon pour me demander si j'étais l'auteur de l'*Histoire*

de la Rivalité de Carthage et de Rome; sur ma réponse affirmative il prononça : « C'est un ou-« vrage estimable. »

A cette époque Paris présentait un spectacle peut-être plus inconcevable que révoltant. Le Roi conservait encore des apparences de dignité, sa garde paraissait imposante ; ses sorties en public se faisaient avec pompe ; mais il était au fond captif, et moins libre dans ses actions que le plus vil esclave.

L'Assemblée nationale étalait une grande force et se pavanait du titre de *législative;* mais elle languissait dans l'impuissance : aucun argent ne fut jamais aussi mal dépensé que celui qui fut prodigué pour assurer la majorité des votans. Presque tous tremblaient devant des factions dont les membres étaient les maîtres, ou pour mieux dire, les tyrans de la capitale, et qui s'arrachaient entr'eux les lambeaux sanglans de la monarchie.

Les défenseurs de l'ancien régime s'affaiblissaient chaque jour ; à peine tramaient-ils des entreprises obscures, qui pour quelques courts instans les enivraient d'une vaine fumée et les berçaient de trompeuses illusions. Lorsque leurs chimères étaient évanouies on les voyait retomber dans un morne abattement.

Les constitutionnels aveuglés par leur crédit et fiers de nombreux applaudissemens se paraient trop des apparences du pouvoir pour ne pas exposer sa réalité. Une imprudente vanité préparait leur ruine; cependant ils s'appuyaient sur la garde nationale de Paris, sur deux régimens d'infanterie parisienne, sur la garde constitutionnelle du Roi, sur les gardes suisses, sur quinze mille gentilshommes accourus des provinces, sur trois régimens de chasseurs à cheval; enfin, chose inouïe, mais cependant vraie, sur la personne du Roi. Monarque infortuné, trahi par des hommes ingrats, égaré par des conseillers ignorans, menacé par une populace fanatique et poursuivi par de profonds scélérats, il s'était réfugié dans le sein des constitutionnels, dont sa présence centupla momentanément les forces: elles parurent au public assez considérables pour assurer la possession de Paris, d'où celle du royaume dépendait.

La faute grave à laquelle les ministres engagèrent le Roi, ne trouve d'exemple que dans celle qu'Henri III commit, lorsqu'il parut le chef de la Ligue. Toutes deux ont entraîné des suites funestes. Henri III, contraint de fuir de son palais et de marcher contre ses sujets révoltés, tomba sous le couteau d'un assassin. Louis XVI,

après avoir été abreuvé pendant plusieurs mois de tous les outrages et de toutes les humiliations que peut imaginer l'homme rendu féroce par l'habitude du crime, a péri sur un échafaud. Ces effrayantes leçons n'instruiraient-elles pas les princes que le jour où par faiblesse ils mollissent devant les factieux au lieu de les écraser, ce jour est le premier d'une décadence qui les entraîne à leur perte!

La Reine eut à gémir de l'impérieuse nécessité de recevoir, dans une espèce de confidence, les hommes qui s'offraient à ses yeux les auteurs de ses infortunes.

Les jacobins paraissaient abattus; mais les habitans des faubourgs leur restaient fidèles; des chefs habiles relevaient leurs espérances; ni la défaveur publique, ni des revers nombreux, ne les décourageaient, parce qu'ils sentaient que le soin de raffermir leur fortune chancelante reposait entre les mains d'hommes qui possédaient des têtes fortes et des caractères inflexibles. Ces hommes formaient un comité redoutable et marchaient sans relâche vers l'exécution de leurs affreux desseins : nul attentat ne les étonnait, nul obstacle ne les arrêtait, nul danger ne les effrayait.

Les attaques d'alors n'étaient que les préludes des grands assauts; elles avaient pour prétexte

la composition du conseil. Chaque parti célébrait avec transport le choix d'un ministre tiré d'entre ses membres et la chute d'un ministre élevé par ses adversaires.

Dans le nombre de ces choix faits avec trop de passion pour ne pas être le plus souvent ou mauvais ou singuliers, il s'en trouva tout à coup un qui, sans nul doute, influa sur les destinées de l'Europe : ce fut celui de Dumourier. Son esprit, ses talens et son caractère ont paru dans un si grand jour que je n'aurai pas la suffisance de tracer l'esquisse de son portrait. Il se crut assez de force et se sentit assez d'intrépidité pour s'élever et pour se soutenir sans secours étranger. Ni les constitutionnels, ni les jacobins ne l'ont jamais compté parmi leurs membres. Mais les derniers conçurent le dessein de mettre à profit ses grandes ressources et de l'écraser dès qu'il les aurait sauvés du danger le plus imminent. Si Dumourier marcha seul de son bord, la faute en est sans aucune excuse aux constitutionnels. Son premier souhait fut de se joindre à des hommes puissans et chez lesquels on distinguait quatre neveux du comte de Broglio, qu'il reconnaissait avoir été le plus ardent de ses protecteurs; lui-même le fait assez entendre, lorsque dans sa vie, qui restera toujours comme un modèle

parfait de la rapidité convenable aux récits, il raconte un dîner que M. de Laborde lui donna pour le présenter aux principaux chefs des constitutionnels.

Assurément c'est bien dans un tel exemple que l'esprit penseur reconnaît les suites importantes qui naissent par fois des événemens les moins graves. Que Dumourier eût réussi près des constitutionnels et que leurs intérêts fussent devenus communs, Louis XVI aurait vécu l'objet de l'amour des Français et du respect des étrangers; des fleuves de sang n'auraient pas coulé, la guerre ayant commencé dans la seule vue d'anéantir la constitution. Cette constitution d'abord attaquée, ensuite réclamée par les puissances coalisées, en horreur aux partisans de l'ancien régime, minée de tout temps par les jacobins et défectueuse même aux yeux de ses plus zélés partisans, a péri sous les coups de Dumourier. Depuis il s'est proposé de la relever du milieu de ses ruines; mais sa propre expérience lui prouva que le talent supérieur s'épuise en efforts malheureux pour rétablir un édifice qu'il a renversé sans beaucoup de difficulté. L'extrême confiance que cet homme étonnant prenait dans son pouvoir est devenu l'origine du rapide changement de fortune qui sans

aucun degré intermédiaire, l'a jeté du triomphe dans l'exil; son imagination vive lui montrait les jacobins écrasés du jour où les constitutionnels, bien plus puissans, auraient succombé. Les jacobins lurent dans sa pensée, le flattèrent avec adresse et feignirent d'être des instrumens passifs qui cimenteraient sa gloire. Ils résolurent sa perte, qui fut fixée au jour où ses progrès causeraient de l'ombrage. Au moment même où, d'une marche rapide et victorieuse, il renversait les obstacles, produisait l'étonnement et semait la terreur, son arrêt de proscription était prononcé.

La prépondérance des constitutionnels paraissait ornée d'accessoires faits pour éblouir. Quelques bons esprits apercevaient néanmoins des vices qui préparaient leur chute. Les chefs étaient trop nombreux et les individus particuliers vivaient dans une grande désunion. Des constitutionnels, des monarchistes, des clubistes de 89 et des royalistes ardens, étaient entassés sous les mêmes étendarts. Les membres de ces différens partis se vouaient une haine implacable; s'ils n'étaient pas assez généreux pour faire à l'intérêt public le sacrifice de leurs ressentimens, ils eussent au moins dû par prudence les dissimuler. Les jacobins leur en donnaient

l'exemple. Ceux-ci, quoiqu'extrêmement divisés, vivaient unis à l'extérieur. Les orléanistes et les jacobins anti-royalistes se mesuraient en silence, calculaient leur perte mutuelle; mais, factieux profonds, et consommés, ils prétendaient, avant de se déchirer, que du moins l'ennemi commun fût renversé.

Oserais-je sans frémir d'indignation prononcer un reproche que nos effrayans malheurs justifient, et qui seul couvre d'opprobre les machinateurs de révolutions? Dans cette lutte de pouvoirs la probité porta le plus grand préjudice aux constitutionnels. L'homme qui craint les lois, qui respecte l'honneur, qui chérit la droiture, qui repousse l'injustice et qui sent son cœur battre de pitié, que cet homme demeure dans ses foyers, y vive citoyen paisible, bon père et tendre époux; mais qu'il se garde de la folle et criminelle prétention de jouer le rôle de chef de parti. La nature l'en a formé tout-à-fait incapable; il perdrait sa cause, il ruinerait ses partisans; il s'abîmerait tout entier. Douze scélérats immolés dispersaient la horde jacobinière. On dénonça le lieu dans lequel ils tenaient leurs infâmes conventicules; on offrit les moyens d'étouffer sans éclat ce repaire. Les chefs des constitutionnels s'y refusèrent; ils avaient la préten-

tion chimérique de ramener à l'exercice des vertus une populace, égarée selon eux, corrompue selon les hommes sages. Ils voulaient établir l'empire de la raison par leurs efforts pour répandre des lumières et par leur constance à donner de bons exemples. Ils répétaient sans cesse cette phrase qui servait de signe de ralliement : *la constitution, la constitution tout entière; rien que la constitution.*

En un mot, les constitutionnels divaguaient sur mille objets frivoles : l'apparence de l'autorité satisfaisait leur ambition. Les jacobins, au contraire, frappaient des coups sourds, mais terribles, s'avançaient sans nul détour vers leur but, commettaient sans émotion des crimes, se jouaient de la vie des hommes; prétendaient enfin, à quelque prix que ce fût, s'emparer de la puissance souveraine qui, dans leurs mains, est devenue la tyrannie la plus sanguinaire.

CHAPITRE XIV.

La faveur du public se partage entre les quatre généraux en chef, MM. de Rochambeau, de La Fayette, Luckner et de Montesquiou. — M. de Jaucourt. — Després. — M. Fournier-Sarlovèze. —Etat de la société. —M. de Malesherbes.— Le duc de La Rochefoucault. — Erreurs dans l'éducation, en partie cause de la Révolution. — Belle action de M. Allut. — Le vicomte de Noailles.

A cette époque, l'impossibilité totale que l'on reconnut depuis de s'attacher les troupes n'avait pas encore paru au grand jour. Aussi pensait-on que les généraux en chef étaient appelés aux plus brillantes destinées, et que si l'un des quatre se rencontrait assez habile pour s'assurer une prééminence marquée, il deviendrait le véritable maître de l'État. Chacun d'entre eux mettait en usage les moyens de séduction, afin d'attirer à lui le peu d'officiers de l'ancien régime qui restaient au service. Paris offrait une foule d'agens actifs et déliés qui, recruteurs d'une nouvelle espèce, travaillaient avec ardeur pour fournir les armées.

L'âge, le grade et la réputation militaire du maréchal de Rochambeau devenaient des attraits puissans. L'aveu du Roi, la confiance des Parisiens et le dévoûment des constitutionnels sollicitaient la préférence en faveur de M. de La Fayette. Au rang des officiers généraux de son armée et des officiers de son état-major, on retrouvait quelques débris précieux, on distinguait de nobles défenseurs du trône. La feinte amitié des jacobins attirait sous Luckner les démocrates passionnés. La supposition, bientôt après démentie, de l'absence des talens militaires, éloignait du marquis de Montesquiou.

M. de Jaucourt, alors membre de l'Assemblée, auparavant colonel des dragons de Condé, se distinguait comme le partisan le plus chaud et le plus soutenu de M. de La Fayette. Je le vis plusieurs fois : il me charma par un esprit agréable, par des connaissances variées et par une élocution facile. Son caractère me parut d'une énergie prononcée. Les tentatives que M. de Jaucourt hasardait dans la vue d'obliger son ami passent toute croyance. Je repoussai des offres avantageuses et réitérées, par l'expression d'un sincère désir de me retirer. Si je ne satisfaisais pas sur-le-champ ce désir, c'était uniquement à cause de la promesse que j'avais faite à mes

camarades d'unir irrévocablement mon sort au leur : aucun avantage n'eût sauvé mon cœur du remords qui ne pouvait que suivre un délaissement coupable.

M. La Colombe, colonel-aide-de-camp de M. de Lafayette, me pressa plusieurs fois; et, sur mes refus obstinés de quitter mes dragons, il obtint de M. de Grave la promesse que le régiment se rendrait à Metz. Ce projet, favorisé par l'absence de M. de Montesquiou, aurait eu son exécution sans la chute du ministre qui le sanctionnait.

M. de Wittgenstein me comblait de bontés et me confiait ses chagrins. Il souffrait d'une indécision pénible. Les généraux n'avaient ni son estime, ni son suffrage : il n'adoptait pas leurs principes; il ne leur reconnaissait pas de talent.

Malgré sa répugnance à servir sous M. de La Fayette, qui ne paraissait à ses yeux qu'un enfant gâté de la fortune et de la mode, on arracha son consentement pour être employé lieutenant-général, commandant la première division de l'armée de la Moselle. Jamais il ne rejoignit cette armée, qui fournissait le sujet de tous les entretiens, et qui recevait autant de reproches outrés que d'éloges excessifs.

Je m'occupai du remplacement de quelques

officiers qui nous avaient abandonnés. Les bureaux regorgeaient de prétendans et se plaisaient dans des choix bizarres, de manière à produire une composition détestable. Par l'obligeance infinie de M. Duvivier, chef du bureau des grâces, j'eus tout lieu de me louer des sujets qui me furent donnés.

Le jeune Després débuta sous des auspices favorables auxquelles il a répondu. Parvenu au grade de chef d'escadron, il se conduisait avec autant de valeur que de sagesse, lorsqu'une mort glorieuse l'atteignit sur le champ de bataille. Il était, au temps dont je parle, officier dans la garde nationale; son service l'appela à l'honneur d'accompagner Madame Elisabeth. Le cocher, au détour d'une rue, renverse un homme qui reçoit une blessure peu grave. Le peuple se rassemble. Les regrets touchans de la princesse ne suspendent ni les menaces, ni les injures. Després se porte en avant, parle avec feu, donne de l'énergie aux honnêtes gens, inspire de la crainte aux mauvais sujets, pourvoit au soulagement du blessé, ramène son inappréciable dépôt aux Tuileries. Madame Elisabeth, pleine de reconnaissance pour ce service essentiel, demande à celui qui vient de le rendre ce qu'elle peut offrir dans sa triste situation. Le désir de recevoir une sous-

lieutenance dans les troupes à cheval ne pouvait être satisfait qu'avec regret.

La sœur du Roi, malgré son rang, malgré ses vertus, avait moins de crédit que le plus vil histrion. Il fallait même que l'officier général qui sollicitait cet emploi dissimulât l'intérêt que l'auguste princesse prenait au succès de ses démarches. Je paye à la mémoire de M. de Wittenkopff un tribut de gratitude pour la préférence dont il daigna m'honorer en accordant ce jeune homme à mon corps. Tout autre chef de division que M. Duvivier ne m'aurait pas laissé cueillir ce fruit précieux que m'offrait l'estime. J'éprouvai le désir de donner quelques preuves de reconnaissance, lorsque mon protecteur dans les bureaux de la guerre me présenta un jeune homme dont la charmante tournure, le feu des regards et la vivacité d'esprit ne pouvaient que gagner mon suffrage. Son vœu d'obtenir un emploi fut satisfait avec empressement. J'ouvris la carrière du service à l'officier qui, connu sous le nom du comte Fournier-Sarlovèze, s'est élevé au grade de lieutenant-général des armées. A Lyon, M. de Monpetit m'avait présenté l'un de ses fils, qui soupirait après l'honneur de porter les armes. Le vœu d'un ancien ami de ma famille devenait sacré. Je me félicitai donc de l'é-

poque favorable qui s'offrait pour nommer le jeune Monpetit à une sous-lieutenance. Cet officier, recommandable par sa valeur et sa modestie, a parcouru les différens grades dans le même corps, dont le brevet de général de brigade a seul pu l'éloigner.

Nul amusement, nulle occupation ne parvenaient à distraire des intérêts publics qui, pour ainsi dire, pressaient dans tous leurs points l'existence physique et l'existence morale. Les promenades, les spectacles, les salons et même les boudoirs étaient transformés en autant d'arènes politiques au milieu desquelles les champions s'attaquaient sans relâche avec acharnement. La société ne se rassemblait que par faibles parcelles. On y portait du penchant à l'affection par une suite des malheurs communs. On y souffrait du besoin d'une réserve enfantée par la juste crainte des trahisons. Je jouissais du bonheur de voir quatre fois la semaine, tantôt dans sa maison, tantôt dans celle de son amie, madame [redacted]uet, le vénérable M. de Malesherbes. Ce vieillard, qui s'est immortalisé par un dévoûment sublime à son honneur, à sa patrie, à son roi, répandait autour de lui le charme le plus fait pour séduire l'esprit et pour graver dans le cœur l'amour de la vertu. Ses pensées vives et lumi-

neuses, ses récits nombreux et piquans, ses réflexions justes et profondes devenaient les sources abondantes d'inappréciables jouissances pour ceux qui l'approchaient. Il prévoyait une grande partie des malheurs dont la France était menacée. Son unique mais faible espoir reposait sur les constitutionnels.

Dans les cercles des personnes honnêtes et vertueuses, une forte indignation était vouée aux jacobins : ce sentiment, légitime de sa nature, s'exhalait avec trop de légèreté devant les domestiques, qui, la plupart, trahissaient les maîtres dont eux et leurs familles recevaient l'existence. L'homme sans principe éprouverait-il contre son bienfaiteur une haine *implacable*, qu'il assouvit au risque de périr la victime de ses propres attentats?

Je voyais souvent avec M. de Malesherbes, madame d'Anville, qui n'était pas maîtresse de modérer son pétulant courroux : elle se livrait à des sorties violentes qui préparèrent peut-être le massacre de son fils, dont la fin tragique fut, dit-on, consommée par la plus révoltante ingratitude. Le duc de La Rochefoucault méritera l'attention de l'historien du dix-huitième siècle, comme un exemple frappant des combats inégaux que l'art livre à la nature. Cette dernière

l'avait traité sans nulle prédilection. Un corps grêle, une figure commune, des nerfs se contractant en grimaces, un esprit peu au dessus du médiocre et un caractère faible, tels étaient les désavantages nonobstant lesquels sa mère prétendit, avec les secours de l'éducation, le rendre un sujet de premier ordre. Le cœur honnête et sensible du jeune homme aidait sans doute aux illusions de la tendresse maternelle. Les maîtres et les professeurs les plus renommés travaillèrent avec assiduité. Les exercices, les cours et les voyages, toutes ces ressources produites par l'industrie et mises à la portée de la richesse furent prodiguées. Les coryphées de la philosophie moderne et ceux des nouveaux systêmes d'administration cultivèrent l'enfance d'un être privilégié qui croissait, disait-on, pour paraître un jour le protecteur de la vérité.

Le duc de La Rochefoucault devint honnête homme, mais sans élévation; savant, mais sans méthode; poli, mais sans grâce; raisonneur, mais sans idées neuves; philosophe, mais sans connaissance des hommes. Les premiers moteurs de nos troubles rencontrèrent d'autant moins de difficultés pour l'attirer vers eux, que Condorcet, son oracle, se livrait avec enthousiasme aux nouvelles opinions. D'ailleurs l'hôtel de La Roche-

foucault, où personne n'entrait qu'avec un sentiment de respect, devait en grande partie cette considération à la dignité de conduite qui plaçait ses maîtres au-dessus des intrigues et des grâces de la cour, mais qui rassemblait les frondeurs et les mécontens. Le duc de La Rochefoucault a cru jusqu'à son dernier soupir qu'il s'était sacrifié pour le soutien de la vertu. Ses mœurs pures et simples inspiraient des sentimens si favorables qu'au milieu des invectives et des reproches dont les partis opposés se flétrissaient, sa réputation ne fut jamais souillée par des imputations déshonorantes. « Qui que ce « soit au monde ne prononça jamais : le duc de « La Rochefoucault est un *malhonnête homme*. »

Les grands seigneurs qui commencèrent la Révolution, les ecclésiastiques et les nobles qui ne soutinrent ni les droits ni les préjugés de leurs ordres, restent, aux yeux de leurs adversaires, couverts de bien plus d'opprobres que ne le sont les autres défenseurs du parti démocrate. Le reproche de trahison envenime les torts des premiers. Cependant l'éducation nous inspirait à tous l'amour des républiques. On nous entretenait avec admiration de Sparte et de Rome. Les Aristide, les Thémistocle, les Caton, les Brutus, etc., étaient les seuls héros que l'on cé-

lébrait avec transport. Quel est le jeune homme que ces fameux républicains n'ont pas rempli d'enthousiasme? L'amour de la patrie se peignait comme la plus belle, comme la plus sainte des vertus, mais qui ne brillait sur la terre que compagne de la liberté.

Un homme qui fut l'un des zélés partisans et l'un des forts promoteurs des commencemens de la Révolution; qui, dans les revers, a déployé de l'énergie; qui, froissé par des souffrances physiques et morales, a conservé de la sensibilité; cet homme disait un jour à sa mère : « Vous « avez, innocemment sans doute, préparé mes « erreurs et mes fautes. Rappelez-vous les le- « çons de mon enfance. Toutes eurent pour ob- « jet de pénétrer mon âme d'admiration en faveur « des grands hommes qui, chez les anciens, com- « battirent et moururent, ou pour la fondation, « ou pour le maintien, ou pour le recouvrement « de la liberté. Vous prétendîtes en outre m'inspi- « rer la répugnance de la faveur et de l'intrigue. « Vous m'exhortâtes à ne pas dédaigner les hom- « mes des classes inférieures, parce qu'aux yeux « de l'Être suprême, ils sont nos frères. Vous en- « tendîtes en souriant que l'un de vos fils avait « reçu dans le monde le surnom de Spartiate. « Cet applaudissement que vous accordiez à la

« conduite d'un de mes aînés, me parut une « leçon dont je devais profiter. L'ouverture de « l'Assemblée nationale ne s'offrit à mes regards « que comme l'heureux signal qui m'avertissait « de songer à l'accomplissement de mes rêves « de bienfaisance et d'équité. Dès que je suis « entré sur la scène, vous m'avez fui et vous « m'avez accablé de sanglans reproches. Mes « maux réveillent dans votre cœur les senti- « mens de la nature que l'indignation avait sus- « pendus, mais n'avait pas étouffés; vous accou- « rez vers mon lit de douleurs; vos tendres « soins sont les preuves touchantes de votre « amour maternel; mais vous pensez acquérir « par cette démarche le droit de vous honorer « du plus noble sacrifice; vous prétendez me « faire valoir l'oubli du passé. Cependant le res- « pect et la tendresse filiale sont les seuls mou- « vemens qui soient capables de modérer mes « justes plaintes contre une éducation malenten- « due et diamétralement opposée à la façon de « penser qui convenait à l'état où m'appelait la « fortune. »

Cet injuste oubli privait les plus généreux supports de la monarchie française d'un tribut mérité d'admiration, pour l'offrir tout entier à des héros républicains : il est devenu la cause

qu'une foule de noms illustres dans l'histoire et chéris encore du peuple se sont lus sur les listes des premiers chefs de la Révolution. Mille gens qui trouvaient auparavant une existence agréable dans la culture des lettres, ou dans la société des maisons opulentes, éprouvèrent les atteintes de l'indigence. Par quels moyens se sont-ils donc soutenus durant le cours du règne de la terreur, dont Rivarol a tracé le tableau rapide avec cette éloquence entraînante et sublime qui grave pour l'immortalité?

Je rencontrai quelques hommes de lettres distingués et quelques ecclésiastiques recherchés pour leur amabilité, qui dissimulaient mal leurs fâcheux embarras. Un écrivain connu d'une manière très-avantageuse, ne possédait, sans exagération, pas même l'argent nécessaire pour acheter une paire de souliers. Je rassemblai chez un restaurateur huit de mes anciennes connaissances, qui naguères étaient si brillantes. Combien elles me parurent changées! J'eus lieu de reconnaître les tristes dégradations que la pauvreté traîne après elle. Je m'attendais bien à ne retrouver aucune lueur d'enjouement; mais, à ma grande surprise, j'éprouvai le chagrin de ne plus reconnaître la moindre trace d'aménité; mes convives furent d'abord silencieux et mornes; de faibles

étincelles d'esprit ne brillèrent que réveillées par les aiguillons de la jalousie. Une aigreur insoutenable empoisonna leurs discours. O comble de misères de l'être malheureux! il s'indigne autant contre ses compagnons que contre ses persécuteurs. Hommes gorgés de richesses et rassasiés de jouissances, plaignez du moins l'homme dans l'infortune, surtout ne le condamnez pas avec rigueur pour des fautes dans lesquelles son état le précipite.

Le peuple n'avait point encore étouffé les sentimens d'humanité que la nature a mis en nous, mais que trop souvent la séduction détruit. Plusieurs exemples pourraient fournir des preuves que je ne fais que lui rendre justice. Un jour j'allai voir M. Allut, député du département du Gard à l'insignifiante Assemblée. Je recherchais cet excellent homme, qui réunissait les connaissances d'un savant du premier ordre, les qualités d'un bon citoyen, les sentimens d'un généreux ami et les vertus d'un tendre parent. Des avantages si rares étaient rehaussés par la plus attachante bonhomie. Nul homme, en un mot, ne fut jamais meilleur. Quelques personnes lui reprochaient un zèle trop ardent pour la Révolution. En effet, l'amour de la liberté avait soustrait sa belle âme à la douce paix qui faisait son

état habituel. Il a cependant péri sous le fer de la guillotine. Le tyran farouche semblait imposer la flétrissante nécessité de prouver que l'on avait commis des crimes; c'était à ce seul prix que long-temps on arracha le droit de traîner ses jours au milieu des victimes et des bourreaux.

M. Allut me dit que la veille, à son retour de l'Assemblée, il s'était trouvé retenu dans la rue Plâtrière, engorgée par un rassemblement tumultueux. Sur ses questions pour en connaître la cause, plusieurs gens de la populace avaient répété : « Nous arrêtons un scélérat d'aristocrate « qui, peu content de vomir, dans le café que « voilà, des blasphêmes contre l'Assemblée et « contre la Nation, se vante hautement du titre « infâme d'envoyé des princes. Nous allons le « traduire à la municipalité : si nous n'en fai- « sons pas justice sur-le-champ, ce n'est que « pour qu'il dénonce ses complices. »

M. Allut demanda la permission d'examiner le criminel. Il vit un jeune homme d'une tournure agréable et vêtu avec décence. Quatre ouvriers le tenaient avec force au collet. Ses traits ne lui semblèrent pas inconnus, quoiqu'ils fussent fort altérés par la terreur. Ses yeux même portaient les caractères d'un égarement stupide.

Mon généreux compatriote mettant à profit la

dernière de ces circonstances, s'écria : « Citoyens, « examinez le sang-froid de ce jeune homme, « dont les seuls regards décèlent assez la triste « situation. Je le connais depuis plusieurs an- « nées comme touchant à la folie. Ses parens s'en « sont séparés pour qu'il se fasse traiter à Paris. « Les princes ne commettent pas l'imprudence « d'employer de semblables émissaires. Les hom- « mes chargés de ces commissions dangereuses « ne se trahissent pas avec autant de maladresse, « ou pour mieux dire avec un tel manque de « jugement. »

Le jeune homme, malgré son trouble extrême, conservait encore un reste de raison qui lui suffit pour appuyer sa folie supposée par ses propos et par ses actions. Un applaudissement unanime s'élève. Quelques personnes sensibles offrent de se joindre à M. le *brave député* pour ramener le malade à son hôtel garni, qui n'était qu'à peu de distance. Un nouvel embarras y survient. L'hôte déclare que sous aucun prétexte au monde il ne recevra ce jeune homme « qui, « disait-il, est un fou ou bien un aristocrate. Or, « ma maison ne s'ouvrira jamais pour quelqu'un « que l'on accuse de l'un de ces deux graves in- « convéniens. » Une délicatesse, selon toutes les apparences hypocrite, reçoit de grands éloges.

Les avis se réunissaient pour transporter le malheureux à Bicêtre. Il aurait fallu céder à cette triste position, si par bonheur une personne âgée n'avait pas demandé la parole. Il représenta qu'au rapport du citoyen député ce garçon appartenait à des parens honnêtes, et que, de l'aveu de son hôte, il s'était jusqu'à ce jour bien conduit. Sa translation dans un hôpital serait un acte de tyrannie; mais on trouverait près des Champs-Elysées une maison de santé dans laquelle les malades recevaient les secours ainsi que les douceurs propres à soulager leurs maux de corps et d'esprit. Il s'offrit de bon cœur à servir de guide, pourvu que deux autres citoyens le secondassent.

Cette proposition fut acceptée avec empressement. Une voiture de place arriva. Le jeune homme partit avec trois hommes d'un extérieur honnête. Les curieux rassemblés se dispersèrent: leurs visages portaient l'empreinte de cette douce joie qui récompense rapidement de toute bonne action.

M. Allut prétendit cependant le lendemain vérifier par lui-même de quelle manière son protégé se trouvait traité. Je l'accompagnai. Cette course me prouva, mieux que tout ce que j'avais encore vu, combien de ressources incal-

culables l'industrie des Français rassemble dans Paris. Les avantages et les agrémens de cette maison de santé me parurent les uns et les autres soignés avec une extrême recherche. Le jeune homme était encore ému de la scène qui avait eu lieu la veille, mais il se louait des égards de ses trois conducteurs. Nous lui conseillâmes de ne prendre que peu de jours de repos, et de rentrer dans le sein de sa famille. Mon compagnon et moi, nous reconnûmes une nouvelle preuve de cette vérité si commune, qu'à l'aspect d'un péril éminent l'homme s'attache au plus faible roseau. Les princes avaient admis au nombre de leurs instrumens secrets un individu, sans doute plein de zèle, mais remarquable par une absence totale de moyens. Le champion du royalisme fut effrayé de la tâche que l'on venait de lui confier, et chercha un germe de hardiesse dans quelques verres de liqueurs spiritueuses. Sa tête, bientôt exaltée, fit succéder à la crainte une jactance qui, sous les yeux de quelques habitués du café, se manifesta par d'inconcevables indiscrétions.

Les constitutionnels gardaient de la prépondérance malgré l'éloignement de leur chef, M. de La Fayette, qui se fatiguait en inutiles efforts pour s'attacher son armée. Un général ne de-

vient un être à la fois cher et sacré pour ses soldats que lorsqu'il les a menés aux combats. C'est un contrat qui doit nécessairement se passer parmi les dangers et qui ne reçoit sa dernière sanction que des mains de la victoire. Mais M. de La Fayette, séduit par une fausse illusion, se croyait maître des troupes; et, pour suivre sa chimère, il compromettait son pouvoir dans Paris, sa domination sur les constitutionnels et son influence dans les cabinets de l'Europe. Il avait apaisé les rois sur ses premières démarches en leur promettant d'écraser les jacobins, implacables ennemis de toute autorité. Les négociations retardaient les préparatifs des puissances et désespéraient les émigrés qui, malheureux dès leurs premiers pas, ne comptèrent jamais pour rien dans les calculs de la diplomatie. Les souverains étrangers leur accordaient peu d'égards, et souvent les traitaient avec rigueur. Le peuple les blâmait avec outrage; la Reine les craignait à cause de perfides et de calomnieuses instigations; le Roi les voyait sous différens aspects : trop sage pour ne pas condamner les imprudences, trop délicat pour ne pas apprécier les mouvemens de l'honneur, trop pieux pour ne pas respecter les sacrifices faits à la religion, et trop généreux pour ne pas détourner des actes

de dévouement produits par l'amour de sa personne. Loin d'accorder aux émigrés la permission de prendre les armes, on était unanimement convenu que, du jour où la constitution paraîtrait modifiée et raffermie, ils recevraient l'ordre de se disperser sans éclat et de regagner leurs foyers.

Depuis le début de la Révolution, Paris n'a pas cessé un instant de régner sur la France. Si quelques départemens ont parfois refusé d'obéir, ils se sont bientôt vus contraints de céder devant des forces supérieures; les constitutionnels, les monarchistes et même plusieurs francs-royalistes pressaient avec instance M. de La Fayette de s'emparer de la ville *souveraine* et d'éteindre jusqu'aux dernières étincelles du jacobinisme. Ces étincelles étaient encore faibles; mais la faute que l'on commit de les négliger a produit un terrible embrasement. Les discours et les prières furent également sans fruit d'après la ferme résolution que M. de La Fayette avait prise de ramener le peuple par degrés lents, surtout sans aucun de ces coups d'autorité, sans aucune de ces secousses brusques qui séduisent les hommes vulgaires, ou qui les subjuguent. Quelques chefs, plus excités peut-être par la jalousie que par l'amour du bien,

proposèrent de lui donner un successeur; mais la garde nationale de Paris s'y refusa. L'appui de ce corps était trop nécessaire pour que ses désirs ne fussent pas d'un grand poids dans la balance.

Deux autres militaires étaient caressés par les constitutionnels. Tous deux pouvaient, sous plusieurs rapports, justifier les illusions du moment. Le maréchal de Rochambeau commandait l'armée de Flandre : capitaine d'une expérience consommée, ce n'était pas par une vaine présomption qu'il s'attendait à devenir le principal instrument du salut de l'État. Les espérances inspirées par le vicomte de Noailles étaient plus prochaines. A la tête d'un corps de chasseurs, que le ministère avait mis sous ses ordres, on le voyait chaque jour s'approcher de Paris. Le vicomte de Noailles possédait au suprême degré le don d'électriser les troupes : remarquable pour la taille comme pour la figure, fort, leste, adroit, actif, spirituel, gai, affable et brave, il charmait ses subordonnés. Une apparente ivresse dans les plaisirs ne l'écartait jamais de la ligne de ses devoirs. Des formes toujours polies et souvent caressantes couvraient son inflexibilité pour le maintien de la discipline : heureux dans ses désirs d'inspirer à l'of-

ficier comme au soldat l'affection qui fait dédaigner les dangers et vaincre les difficultés, l'éclat du don si précieux de plaire s'augmentait encore par des talens d'un ordre peu commun et par ce coup d'œil rapide et juste dont l'homme de guerre retire d'inappréciables avantages. Ses créatures, ses partisans, ses émules et ses rivaux s'accordaient à dire : « M. de « Noailles est un chef véritablement français. »

Les jacobins travaillaient avec une assiduité constante à des mines, que quelques esprits éclairés pénétraient assez pour craindre que leur explosion ne fût aussi prochaine que meurtrière. Les constitutionnels s'amusaient pour ainsi dire avec les hochets du pouvoir. Des circonstances frivoles se transformaient à leurs yeux en événemens graves. Ils célébraient comme autant de victoires les couplets chantés au théâtre du Vaudeville, les discours tenus dans le café de Valois et les indiscrétions échappées chez Méot, le restaurateur à la mode. Ces trois lieux de rassemblement étaient, d'une voix unanime, reconnus pour le rendez-vous des *purs royalistes*. La cohue étourdissante qui les remplissait à toutes les heures du jour et de la nuit se formait de différentes espèces de personnes, de jeunes écervelés, qui avaient toujours battu le pavé

de Paris, de gentilshommes de province, qui, pour la première fois, vivaient loin de leur château; d'officiers subalternes, qui, rebutés du service, répugnaient cependant à l'abandon de leur patrie. Le résultat de tels élémens produisait un ensemble plus bruyant que dangereux. Ces personnages, n'étant retenus par aucun chef, s'échauffaient réciproquement la tête avec la bonne chère, avec les vins généreux et surtout avec de bruyantes fanfaronnades; ils étalaient une hauteur absurde qui, sans doute, eût été plaisante, si l'on n'avait pas malgré soi prévu que ces étourderies déplacées entraîneraient une foule de calamités. M. le duc de Brissac, à les en croire, avait dans son portefeuille les signatures de quarante mille gentilshommes prêts, sur le moindre signe à voler aux Tuileries. Des hommes de leur espèce, bien armés, braves et intelligens étaient, disaient-ils, certains de se rendre sans beaucoup de peine les maîtres de Paris. Leur illusion allait même jusque-là qu'ils ne prévoyaient aucune difficulté à dissiper par leur seule présence les misérables patriotes, qui mourraient de peur à la seule apparence d'une ombre de danger. Leur orgueil tenait pour offense une circonspection déplacée qui faisait désirer de s'assurer les secours des gardes suisses,

de la garde constitutionnelle, de la garde nationale et des deux régimens de Paris.

Les officiers de la garde constitutionnelle étaient composés d'une manière distinguée; mais ils ne dissimulaient point assez leurs intentions, et d'autant moins qu'un grand nombre de leurs subordonnés étaient des espions payés par les jacobins. Au fort de la tempête qu'excitaient l'anarchie, la licence et la corruption, le duc de Brissac faisait revivre ce grand maréchal, Charles de Brissac, qui fut, à ce que Brantôme assure, « noble en tout de vertu et de race. » Par malheur, les qualités d'antique chevalerie du constant défenseur de Louis XVI bannissaient l'adresse et la défiance, qu'il eût été nécessaire de joindre à l'élévation des sentimens qui embrasaient son âme. L'histoire n'en transmettra pas moins avec honneur aux races les plus reculées le souvenir d'un sujet fidèle, qui vécut et mourut avec gloire aux pieds du Roi qu'il servait.

La garde constitutionnelle dut aux soins de son chef de riches uniformes; sa cavalerie fut montée sur les superbes chevaux des gardes du corps; en un mot elle montra cet appareil de magnificence qui peut imprimer la considération dans les jours tranquilles d'une monarchie florissante, mais qui très-certainement en-

flamme le courroux dans les heures convulsives d'une monarchie délabrée. Les jacobins applaudissaient à ces distinctions; elles devenaient pour eux comme ces couronnes de fleurs dont jadis paraissaient ornées les victimes qui devaient être immolées. Parmi les hommes communs l'étalage du luxe produit l'insolence chez celui qui le porte et la rage chez celui qui le jalouse. Les gardes constitutionnels attendirent peu pour mépriser le peuple, et le peuple, de son côté, détesta bientôt les gardes constitutionnels. La populace de Paris et même un assez grand nombre de ses bourgeois entendaient avec satisfaction les menaces que les jacobins vomissaient contre ce corps accusé d'aristocratie.

Les gentilshommes rassemblés au sein de la capitale ne formaient pas un corps; ils pouvaient néanmoins, sans encourir le reproche d'une vanité ridicule, concevoir une haute idée de leur importance : illusion d'autant plus excusable qu'ils se voyaient recherchés et caressés par les chefs du parti constitutionnel. Les démonstrations étaient prodiguées pour accroître leur nombre et leur enthousiasme : l'esprit du jour donnait une grande valeur aux moindres bagatelles. Un homme à qui ses talens, soutenus par la force de son caractère, donnait de l'influence, vient un jour

chez moi de bonne heure et me dit que l'on sait que presque tous les officiers du régiment de Limosin sont arrivés à Paris; ils se rassemblent souvent entre eux, presque toujours ils m'appellent. Je pouvais donc rendre un service essentiel, pour peu que je sondasse leurs dispositions. Ma réponse exprima le mécontentement et la surprise. « Par quel hasard au milieu de tra-
« vaux d'un si grand intérêt, l'arrivée de quinze
« ou vingt officiers subalternes devenait-elle un
« événement, et leur opinion acquérait-elle de
« l'importance? Si cette curiosité devait tourner
« à leur désavantage, on ne viendrait pas, je
« pense, m'adresser d'insidieuses questions. Du
« reste, ils s'étaient trouvés chez différens trai-
« teurs sans autre but que d'avoir le plaisir de
« dîner entre eux. Quant à leurs bons principes,
« rien n'autorisait à les mettre en doute chez des
« hommes pleins d'honneur et de loyauté. »

Ces officiers m'accueillaient à titre d'ancien *camarade*, qu'ils aimaient encore et qui, de son côté, gardait pour eux cet intérêt tendre que l'on éprouve toujours en faveur de l'objet de ses premières affections. Tant que je conserverai le moindre souffle de vie, il me sera doux de ramener à ma pensée le souvenir des trois corps dans lesquels j'ai porté les armes. Mon vœu le plus ardent fut

de mériter l'attachement de mes camarades, et je me fais une gloire d'avoir réussi dans cette entreprise. Durant vingt-trois années, d'abord sous-lieutenant au régiment de Limosin-infanterie, ensuite capitaine de cavalerie au régiment Royal, enfin officier supérieur chez les dragons de Lorraine, j'ai parcouru les grades militaires dans des armes dont l'esprit et les préjugés différaient.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Page.

CHAP. Ier. Réflexions préliminaires. — But de l'auteur en publiant son ouvrage. 1

CHAP. II. Convocation des États-généraux. — L'auteur quitte Strasbourg pour se rendre à Paris. — Aspect de la capitale. — Pillage de la fabrique de *Réveillon*. — Ouverture des États-généraux. — Alexandre et Charles de Lameth. — Cazalès. — La Galaisière. — Retour à Strasbourg. — Mort du maréchal de Stainville ; il est remplacé par M. de Rochambeau. — Souper chez M. de Klinglin. — Prise de la Bastille. 17

CHAP. III. Notice sur l'armée française aux diverses époques de la monarchie. 47

CHAP. IV. Pillage de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg. — Inaction des troupes. — Belle conduite du prince Frédéric-Louis de Hesse-Darmstadt. — Organisation de la garde nationale. — Imprudence des magistrats qui distribuent de l'argent aux troupes à l'insu des officiers. — Le régiment de Hesse refuse de quitter la ville. — Attentat sur la personne de M. de Klinglin. 103

Page.

CHAP. V. Emigration des princes. — L'auteur demande à accompagner les Enfans de France. — Réponse du comte de Sérent. — L'Assemblée nationale engage, par un décret, les soldats à réclamer contre les injustices. — Comité des officiers. — Cahier de doléances. — Départ de M. de Rochambeau. — L'auteur fait paraître le *Provincial à Paris*. — Cet ouvrage lui procure d'abord de grands éloges et ensuite des persécutions. — Anniversaire du 14 juillet. — M. et Mme. Dietrich. 127

CHAP. VI. L'auteur part pour Paris. — Il loge dans la maison de Palissot. — Il suit assidûment les séances de l'Assemblée. — Réflexions sur plusieurs des membres les plus marquans. — Bernardin de Saint-Pierre. — Etat des Sociétés de Paris. — Rivarol. — Marmontel. — La Harpe. — Florian. 158

CHAP. VII. L'auteur se met en route pour Uzès. — Etat des esprits dans le Midi. — Arrivée de M. d'Albignac. — Son expédition au camp de Jalez. — Détails sur ce camp. 185

CHAP. VIII. Situation de Strasbourg au retour de l'auteur. — Rappel des anciens officiers supérieurs. — M. de Gelb. — Le général Choisi. — Départ du Roi. — Arrivée des commissaires de l'Assemblée pour recevoir le serment des troupes. — Emigration de plusieurs officiers du régiment. — Embarras du comte de Custines. — Le général Kellermann. — On propose de mettre l'auteur en prison. — Doiré. — Le général Luckner. — L'auteur est nommé lieutenant-colonel des dragons de Lorraine. . . 213

CHAP. XIV. Anecdote du général Luckner. — Départ de l'auteur pour Nismes. — Situation du régiment de Lorraine. — Le général Choisi, chargé de pacifier les troubles d'Avignon, confie à l'auteur le commandement de sa cavalerie. — Etat de la ville d'Avignon. — Massacre

Page.

le la Glaciere. — Entrevue du général Choisi avec Jourdan *Coupe-Tête*. — Conduite intrépide du jeune Bigonnet. — Arrestation de Jourdan. 244

CHAP. X. Détails sur les principaux chefs des *brigands*. . 281

CHAP. XI. Société des Illuminés. — Dom Pernetti et M. de Corberon. — Prétendus troubles d'Orange. 295

CHAP. XII. Troubles à Arles. — M. de Mui. — M. de Monnier. — M. Férand. — Décret de l'Assemblée nationale au sujet des troubles d'Arles. 335

CHAP. XIII. Révolution à Avignon. — M. de Mui se sauve. — L'auteur apprend de toutes parts qu'il est dénoncé comme aristocrate. — Incendie des archives au château ducal d'Uzès. — M. de Wittgenstein est nommé au commandement de l'armée du Midi. — Il forme un plan pour pacifier le Midi, et charge l'auteur de le porter à Paris. — Situation de Paris. — Dumourier. — Etat de la lutte entre les constitutionnels et les jacobins. 370

CHAP. XIV. La faveur du public se partage entre les quatre généraux en chef, MM. de Rochambeau, de La Fayette, Luckner et de Montesquiou. — M. de Jaucourt. — Després. — M. Fournier-Sarlovèze. — Etat de la société. — M. de Malesherbes. — Le duc de La Rochefoucault. — Erreur dans l'éducation, en partie cause de la Révolution. — Belle action de M. Allut. — Le vicomte de Noailles. 404

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.